1907.

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario ~~A 912~~ 2059
Sala Grande
Scansia ~~3/30~~ Palchetto ~~3~~ 2
N.° d'ord. 6

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

SUR

LES GUERRES DE NAPOLÉON

EN EUROPE,

DEPUIS 1796 JUSQU'EN 1815.

Honneur et Patrie.

AVIS.

Plusieurs personnes ayant témoigné le désir de voir cet ouvrage accompagné de Cartes et de Plans, il sera publié un *Atlas* des théâtres d'opérations et des principaux champs de bataille, aussitôt que cinq cents Souscripteurs se seront présentés.

Des matériaux fort précieux que possède le général Pelet, et auxquels il a travaillé lui-même en 1809, serviront à la composition de cet Atlas; il sera gravé par les meilleurs graveurs de Paris, et le Général en surveillera l'exécution. On y joindra plusieurs tableaux présentant la situation des armées à diverses époques.

Il suffit, *pour être Souscripteur*, de se faire inscrire chez Roret, libraire, rue Hautefeuille au coin de celle du Battoir.

582933

MÉMOIRES

SUR

LA GUERRE DE 1809,

EN ALLEMAGNE,

AVEC LES OPÉRATIONS PARTICULIÈRES DES CORPS D'ITALIE, DE POLOGNE, DE SAXE, DE NAPLES ET DE WALCHEREN;

PAR LE GÉNÉRAL PELET,

D'après son Journal fort détaillé de la campagne d'Allemagne; ses reconnaissances et ses divers travaux; la correspondance de Napoléon avec le major-général, les maréchaux, les commandans en chef, etc.; accompagnés de pièces justificatives et inédites.

Testabatur omnibus ea quæ sub oculis suis viderat opera Magni. MAC.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
RORET, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE,
AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.
1825.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI VITTORIO EMANUELE III

PARIS, IMPRIMERIE DE LEREL, IMPRIMEUR DU ROI,
rue d'Erfurth, n° 1.

Digitized by Google

CAMPAGNE
DE 1809.

CHAPITRE PREMIER.

LA COALITION TENTE DE SOULEVER LE NORD DE L'ALLEMAGNE CONTRE LA FRANCE, EN AVRIL ET MAI.

Il faut dissiper les erreurs répandues sur notre histoire, et les nuages qui couvrent la politique des diverses puissances. — La coalition avait projeté de soulever en avril, les peuples de l'Allemagne. — Katt prend les armes dans la vieille Marche. — L'insurrection de Cassel éclate avant le moment fixé; Doernberg est battu et forcé de se sauver. — Schill sortant de Berlin, tente de s'emparer de Wittemberg. — En apprenant les victoires de Napoléon, il se jette dans la Westphalie. — Le ministère prussien, changeant de conduite selon les événemens, désavoue Schill. — Celui-ci, ayant manqué une entreprise sur Magdebourg, marche sur Domitz. — Le duc de Brunswick-Oels entre trop tard dans la Lusace; s'il se fût réuni à Doernberg et à Schill, le nord de l'Allemagne prenait les armes. — Gratien attaque Schill enfermé dans Stralsund; celui-ci est tué, et sa bande dispersée.

L'HISTOIRE contemporaine exige plus que toute autre, d'être éclairée et appuyée par une saine critique. Son premier devoir est de combattre les erreurs

et les faussetés, lorsqu'elles ont pris de la consistance, lorsque les faits sont dénaturés. Plus ses affirmations paraissent hasardées, plus elle doit mettre de soin à présenter des documens et des preuves. Celui qui écrit ainsi l'histoire, est obligé de discuter les assertions, de multiplier les détails; il se trouve exposé à des répétitions fréquentes. Trop souvent son travail devient polémique, ou ressemble à la gazette des temps qui viennent de s'écouler. Mais il accomplit un devoir : car il n'écrit pas pour plaire; son unique but est d'instruire. Heureux les historiens qui, traitant un sujet étranger aux passions du moment, peuvent peindre à larges traits les grands caractères, les sentimens élevés, les actions héroïques, sans accuser les hommes sur qui doit peser la responsabilité des événemens ou des fautes. Bien plus facile est la tâche de l'écrivain qui se borne à tracer, avec des périodes cadencées et des couleurs brillantes, un roman historique, où tout est sacrifié à l'effet et au succès.

Pour nous, accoutumés à ne flatter les passions et les intérêts du siècle, ni par nos discours ni par notre silence, nous ne reculerons pas devant la nécessité de détruire cette masse d'erreurs, qui enveloppe encore les faits principaux de l'histoire contemporaine. Ces erreurs semées pendant

la lutte par les écrivains aux gages de nos ennemis, comme des armes politiques plus puissantes que celles des combats, ont été propagées par des personnages quelquefois intéressés, souvent de bonne foi et abusés eux-mêmes. Les publicistes et les littérateurs ont adopté des assertions que la simple critique, ou même la source d'où elles partaient, auraient dû leur faire rejeter. En manifestant la vérité, notre intention n'est pas d'accuser. Nous nous tairions même, si pour justifier le gouvernement français, qui a constamment poursuivi la paix, au milieu des guerres suscitées par les Anglais, nous n'étions obligés de dévoiler la conduite de ses divers ennemis.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg avait tellement fasciné l'esprit des peuples, des ministères et des agens qui vivaient auprès de lui, qu'il les avait complétement aveuglés sur les projets de sa politique. Napoléon lui-même était persuadé de la bonne foi des Russes, jusqu'au moment où il fut éclairé par leur conduite en Pologne. Nous allons ajouter aux aveux de Boutourlin (*Campagne de* 1812), le récit des faits qui ne laisseront aucun doute. Il semblait facile pourtant de connaître la politique de la Russie, en étudiant son histoire, sa situation, la série de ses révolutions de cour. Depuis Pierre le Grand, elle n'a cessé de s'agrandir

et de développer sa puissance intérieure, dans une progression aussi prodigieuse qu'effrayante pour l'Europe. Aucun gouvernement n'a déployé autant de ruse et de persévérance; aucun n'est parvenu plus promptement et avec moins de frais, à l'exécution de projets aussi immenses. Il y a un siècle, la Russie ne comptait pas en Europe; aujourd'hui elle y domine (1).

(1) Il faut reconnaître cependant que ce gouvernement n'était pas toujours le maître de suivre la direction qu'il se proposait. Il y régnait une aristocratie toute-puissante qui, remplissant la cour, maîtresse du territoire et de la population, disposant de tous les emplois depuis le plus éminent, se manifestait de temps à autre par des coups si terribles, qu'elle forçait bien à consulter ses volontés. Elle n'a jamais déguisé sa haine contre l'empire français. Dès 1809, elle la signalait avec tant de violence, qu'on peut mettre en question qui, du cabinet ou de la noblesse, a déterminé la conduite de la Russie envers nous. Mais cette noblesse combattant la révolution française pour ses intérêts, semble n'avoir vaincu que pour ceux de son gouvernement. Celui-ci travaille à secouer une influence, qu'il a peut-être trouvée trop forte à cette époque. En se préparant les moyens de subjuguer l'Europe, il commence par écraser toute opposition dans son sein. L'espèce d'affranchissement accordé aux paysans de la couronne, ne fait que préparer la libération des autres et le dépouillement de la noblesse russe. L'établissement des colonies militaires sur douze millions de têtes humaines, propriété de l'autocrate des Russies, lui donne une armée de quatre à cinq cent mille serfs,

On a blâmé hautement les rigueurs qu'essuyait la Prusse; on a plaint les infortunes de ses plus hauts personnages. Les peuples applaudissaient aux excès de sa vengeance, sans considérer si elle n'était pas victime de sa politique et de ses agressions souvent renouvelées, plutôt que de l'op-

machine d'asservissement et d'invasion, la plus formidable de toutes, par le courage et l'esprit de tels hommes. Ils trouvent le bien-être dans ce qui fait le malheur du paysan européen; ils soupirent après les travaux de la guerre, comme un dédommagement à des maux plus grands, et après la conquête, pour trouver de moins âpres climats. Ces troupes approvisionnées, prêtes à entrer en campagne, soutenues par une armée moscovite et polonaise de même force, menacent l'indépendance de tout ce qui existe sur le continent. Ces desseins du monarque russe, peuvent seuls expliquer beaucoup d'événemens du dernier siècle. Ils semblent indiquer pourquoi ce gouvernement, depuis dix ans qu'il tient le sceptre du continent, a suspendu ses anciens projets qui sont une condition nécessaire de sa puissance; pourquoi il laisse égorger des millions de coréligionnaires, qu'il a soudoyés et soulevés pendant si long-temps; pourquoi il détourne ses regards du Bosphore et du Sund, embouchures de ses fleuves dans nos mers, portes de la Russie en Europe. Attend-il que son organisation intérieure soit terminée? Cette politique digne, par sa profondeur, de Pierre le Grand et de Catherine, après avoir trompé toutes les nations avec les mots magiques de liberté et même d'égalité, arrêtera-t-elle maintenant, au centre de l'Europe, les progrès de la civilisation, qu'elle étouffe chez les peuples sauvages de la Moscovie?

pression du vainqueur. En cherchant la véritable cause de ses malheurs, on l'aurait trouvée dans les intrigues de la cour et des chefs de l'armée, presqu'en rebellion contre l'autorité d'un souverain, dont la bonne foi semble constatée, même au milieu des défections auxquelles on l'a entraîné. Nous allons montrer les négociations, les armemens, les hésitations de la Prusse, en 1809; par quels événemens indépendans de sa volonté, ce cabinet échappa aux suites de ses projets; comment son indécision retarda la catastrophe, que les ennemis de Napoléon ont appelée la délivrance de l'Europe.

L'Autriche avait commencé et conduit la guerre peu loyalement, mais elle courait du moins la chance des combats. Dans la coalition, elle a toujours formé une alliance particulière avec la Russie et la Prusse. Ces puissances, liées par le démembrement de la Pologne, avaient un intérêt commun pour la conservation ou pour le recouvrement des pays si indignement envahis. Craignant la propagation des principes révolutionnaires, chez leurs anciens peuples; elles la redoutaient bien plus pour les Polonais. L'aristocratie qui domine dans ces cours, et qui avait fortement contribué au démembrement, afin de se créer des apanages avec les Starosties, était

étroitement unie par le même lien. N'ayant pas subi de réforme depuis les usurpations de la féodalité, elle est ennemie déclarée de toute révolution. Dans quelques pays, le clergé, qui toujours a fait cause commune avec la noblesse, était venu la renforcer. Ces divers intérêts des puissances copartageantes et des ordres privilégiés, ont formé la coalition particulière contre les droits des nations, qui a pris le nom de *Sainte-Alliance*. On se trompe fort quand on rapporte l'origine de celle-ci, au traité qui fut conclu à Paris en septembre 1815, après la victoire qu'avaient remportée, pour les états du continent, le général et l'armée de l'Angleterre qui a refusé d'accéder à cette ligue. La Sainte-Alliance remonte au commencement de la guerre de la révolution, ou du moins à la fondation de l'empire français. C'est un point capital de la politique actuelle, qu'il fallait nécessairement constater. Observons cependant que le principal lien des puissances copartageantes est détruit. L'envahissement total de la Pologne par la Russie, devait, plus que tant d'autres motifs, produire une guerre générale, si l'oligarchie n'eût fait taire devant ses intérêts, la politique de tous les États. S'interposant au milieu des nations et des souverains, envahissant les droits des unes et des autres, elle

semble préparer le plus monstrueux des gouvernemens, celui d'une domination oligarchique avec des fantômes de monarchie. Mais elle est menacée au nord par le despotisme militaire qu'organise la Russie, dans le midi, par l'influence morale de l'Angleterre.

Tout le monde reconnaît le machiavélisme qu'a déployé le gouvernement britannique, pour renverser Napoléon. Nous verrons qu'il fut le directeur des soulèvemens contre l'empire, des attentats contre la puissance et la personne de l'empereur. Toute arme était bonne envers celui qu'il regardait comme l'ennemi capital de l'Angleterre. Mais après la victoire, il est devenu facile, avantageux même au ministre Canning, d'écouter la voix du patriotisme et de la justice. Heureux héritier du pouvoir que Pitt et Castlereagh avaient acquis par toutes les voies, contre-balançant les prétentions du *conseil secret* et de l'oligarchie il dédommage la Grande-Bretagne des maux de la guerre, en la mettant à la tête de l'émancipation des peuples et de la civilisation générale. D'un mot il vient de rendre à l'indépendance les nations atlantiques; d'un mot il soulèverait celles de la vieille Europe, et y reprendrait l'ancienne suprématie de l'Angleterre.

La politique des États du second ordre est peut-

être moins connue que celle des grandes puissances. Les États de l'Allemagne méridionale furent long-temps retenus dans le système de l'empire français par leur position, par leurs intérêts et surtout par les menaces de la coalition. Mais une partie des princes et des cabinets, étaient secrétement dévoués à celle-ci; et partout la noblesse se montrait prête à se déclarer en sa faveur. Dans les pays qui avaient changé de souverains, les rois français luttaient contre les souvenirs et les intérêts anciens. En Italie, il ne resta d'étranger à la politique de la France, que la cour de Rome. On ignore et nous devons prouver que, toujours attachée à la coalition, elle formait en 1809 l'anneau qui liait les soulèvemens de l'Allemagne et du Tyrol, ainsi que l'agression de l'Autriche, aux débarquemens des Anglais dans la Méditerranée et aux bandes de la Calabre.

Le développement des opérations secondaires de cette grande guerre et des insurrections préparées d'un bout de l'Europe à l'autre, va démasquer les intrigues ourdies pour séduire les nations. Aucune époque n'est moins connue; aucune ne peut mieux servir à manifester la politique réelle des puissances belligérantes. Nous allons suivre depuis la Baltique jusqu'à la Méditerranée, cette vaste conspiration qui n'a cessé

d'attaquer la révolution française, dans ses applications et même dans ses principes.

Pendant qu'une fidèle image de l'Espagne, qu'on pouvait conquérir mais non soumettre, se reproduisait chez les Tyroliens; pendant que l'ardente Italie était comme un immense volcan, qui préparait sourdement son éruption; les habitans de la froide et nébuleuse Germanie, moins prompts à s'enflammer, mais bien plus constans dans leurs résolutions, organisaient un soulèvement général. Il échoua, parce que les puissances manquèrent à ce qu'elles avaient promis. Si la trame étendue sur toute l'Allemagne avait été soutenue, si elle avait eu seulement le temps de se développer, on aurait vu les terribles mouvemens qui, en 1813, produisirent de si grands résultats. Nous avons présenté, dans le premier volume, la situation morale et politique des nations européennes et de l'Allemagne en particulier, les sentimens qui agitaient alors les diverses classes de ses habitans, les intrigues des agens de l'Angleterre et de la coalition, la formation et l'influence du *Tugendbund*. Dans la jeunesse allemande, régnait alors une mysticité religieuse et politique, portée jusqu'au fanatisme; les jeunes Stabs (1) et Sand se sont dévoués

(1) Voyez aux pièces (23 septembre 1809) la lettre de Stabs à ses parens, lorsqu'il allait assassiner Napoléon.

froidement au meurtre, par suite de leurs inspirations: mais cette exaltation généreuse à fait lever en masse les universités. Les contrées du nord étaient surtout préparées pour l'insurrection projetée. Dans les provinces qui avaient dépendu, ou qui dépendaient encore de la Prusse, les autorités, la noblesse, le peuple, tout était prêt à se soulever; la cour de Kœnigsberg favorisait secrétement ces dispositions, en attendant le moment où elle pourrait les seconder ouvertement. Ces pays étaient pleins de prisonniers de guerre rentrés de France depuis peu, ou d'anciens militaires, sur lesquels on comptait pour les premiers efforts. Les états appartenant jadis à l'électeur de Hesse et au duc de Brunswick, partageaient ces sentimens. Le Hanovre renfermait des partisans nombreux du gouvernement britannique; on portait à trente mille le nombre des hommes renvoyés du service, pouvant former au premier signal une armée complète. Ces diverses contrées, pépinières de soldats, accoutumées à en fournir à prix d'argent, dans toutes les parties du monde, étaient remplies d'ennemis du système français. Le *Tugendbund* y était plus généralement répandu et plus ardent que dans le reste de l'Allemagne. Lorsqu'une partie de ce territoire passa sous la domination du jeune roi de Westphalie, la noblesse s'empara des

principaux emplois de la cour et du gouvernement, pour mieux servir ses anciens souverains, que malgré ses nouveaux sermens, elle continuait à regarder comme légitimes.

Cette masse imposante d'ennemis qui s'étendait jusqu'à la Baltique et à la mer du Nord, qui communiquait par là avec les escadres anglaises, était séparée des armées autrichiennes sur le Danube et dans la Bohème, par les États de la maison de Saxe, qui s'avancent en pointe, entre les sources du Weser et du Mein. Les princes saxons restaient fidèles aux engagemens qui les liaient à la Confédération du Rhin; et leurs sujets partageaient ces dispositions. Au midi, vers la Franconie, se trouvaient les provinces prussiennes d'Anspach et de Bareuth, où nos ennemis avaient aussi de nombreux partisans. La Bavière unie de tout temps au système de la France, autant qu'opposée à celui de l'Autriche, se maintint tranquille, malgré les efforts et les espérances du commissaire Stadion; elle contribua à rompre la chaîne qui devait lier la Westphalie et la Prusse, avec le Tyrol et l'Italie. La Souabe plus animée par l'esprit de liberté et d'opposition (1), remplie d'anciennes possessions de

(1) Nous avons oublié de citer un fait assez important. En 1797 trois mémoires furent présentés (15, 16 mars et 5 avril,

l'Autriche et des princes ou ordres médiatisés, était disposée à se soulever; mais dans ces contrées, tout fut contenu par le voisinage de la France, par le respect et l'attachement que le vieux grand-duc de Bade inspirait à ses sujets, enfin par l'activité du roi de Wurtemberg.

Le premier plan de la Coalition avait été de porter, au 20 mars, la grande armée autrichienne de la Bohème par la Franconie, et l'embouchure du Mein, vers les bords du Rhin, où elle devait se réunir avec un corps de troupes anglaises, débarqué sur les côtes de la Belgique. M. de

au Directoire exécutif, par un homme qui avait dans le midi de l'Allemagne une grande influence; celle-ci s'étendait même sur le nord. Il proposait d'établir entre le Mein, le Rhin et les Alpes, une république ou une monarchie constitutionnelle. Il se plaignait d'avoir été contrarié l'année précédente dans ses projets, par le général Moreau, par la conduite de l'armée française et par la présence de ses commissaires; il demandait seulement l'intervention d'un très-petit corps, tenu en réserve derrière l'armée. Le plan était parfaitement conçu; et l'exécution a tenu à peu de chose. Qu'on examine maintenant ce qui serait résulté, dans le système général de l'Europe, d'une république Cisrhénane, composée d'hommes froids et fermes, liée avec la Cisalpine par les Helvétiens, ayant devant elle l'Allemagne disposée à imiter son exemple, la Hongrie encore agitée par la conjuration de Martinowicz, la Pologne qui venait de succomber?...

Grünne avoue qu'on avait aussi pour but, de tendre la main aux mécontens des pays prussiens, de contenir les Saxons, et que l'issue de cette guerre était calculée sur une première victoire, ainsi que sur les défections des princes de la Confédération. Les préparatifs avaient été faits et les mouvemens populaires combinés sur cette attaque du 20 mars, dont le changement dérangea toutes les dispositions, et contribua à faire évanouir leurs résultats.

Dans les premiers jours d'avril, lorsque les armées autrichiennes marchaient contre la Bavière, lorsque les Tyroliens prenaient les armes, une étincelle de l'incendie, qui devait embraser tout le nord de l'Allemagne, se manifesta, on ne sait par quel accident, sur les bords de l'Elbe, dans la province de Stendal réunie à la Westphalie. Le 3 avril, Katt, officier prussien, réunit les anciens militaires et arbora l'étendard de la révolte; il parcourut la vieille Marche, leva des hommes et s'approcha de Magdebourg, où il avait des intelligences. Le général Michaud conserva cette forteresse importante. Des rassemblemens se formèrent aussi sur la rive droite de l'Elbe, dans le duché d'Anhalt. Quelques centaines d'hommes, avec du canon, parurent du côté de Ragunt et de Cothen. Katt coupa les communications, enleva des

caisses, chercha à soulever le pays; vivement poursuivi par les troupes westphaliennes, il passa l'Elbe et se réfugia sur le territoire prussien. Le commandant de Burg marcha contre sa bande, et ramena un convoi chargé d'armes et de plusieurs milliers d'écus. Katt à la tête de quelques hommes, gagna la Bohème, où il rejoignit le duc de Brunswick-Oels.

Les directeurs de l'insurrection générale de la Westphalie, se trouvaient dans le ministère et dans la cour; leur chef militaire était personnellement attaché à Jérôme. Les événemens ont fait soupçonner les premiers, et montré le second dans le colonel Doernberg, officier distingué, appartenant à une ancienne famille de la Hesse. Il commandait le bataillon de chasseurs - carabiniers, corps militaire et civil, d'où sortaient les employés de l'administration forestière. Ce bataillon, sur lequel les conjurés comptaient pour l'exécution de leurs projets, faisait partie de la division westphalienne envoyée en Espagne. Non-seulement ils obtinrent qu'il serait rappelé des bords du Rhin, mais ils réussirent à l'attirer à Cassel, où Doernberg fut encore nommé colonel des chasseurs de la garde, et aide-de-camp du roi. Dans le même moment, on annonçait la déclaration de guerre de l'Autriche et les progrès de ses armes. Soit

que l'approche des troupes légères ennemies, qui répandaient des proclamations incendiaires, eût hâté l'explosion, soit qu'on voulût profiter de la présence des troupes de Doernberg à Cassel, l'insurrection éclata avant l'époque fixée, dans la nuit du 21 au 22 avril. On assure que d'après le plan des conjurés, Doernberg devait arrêter lui-même le souverain qui s'était confié à sa garde; que les troupes de Cassel étaient gagnées; et que des intelligences avaient été ménagées à Magdebourg. Aussitôt que l'insurrection serait organisée dans la Westphalie et le Hanovre, où l'on espérait former promptement une armée, on communiquerait avec les Prussiens et les escadres britanniques. A Marbourg, garnison ordinaire de Doernberg, étaient plusieurs agens de l'Angleterre, dont l'un se disait colonel, et qui furent accusés d'avoir dirigé les mouvemens du centre de l'Allemagne.

Jérôme est bientôt prévenu que les habitans de Wolfhagen prenaient les armes. Il fait appeler Doernberg à la cour, pour lui remettre le commandement des troupes qui marchaient contre les paysans. Le colonel troublé par l'idée que sa complicité est découverte, vole à la tête des insurgés. Cette fuite donne l'éveil. Le jeune roi surmontant les conseils pusillanimes, et développant un beau caractère, se montre aux habitans et à la garnison,

qui ne s'élevait pas au-delà de deux mille hommes; cette confiance désarma les ressentimens, et gagna la loyauté des Allemands. Les chefs répondirent des troupes, des hommes même qui avaient pu être séduits. Le gouverneur de Cassel était le général Rewbell, favori du prince et compagnon de ses plaisirs; mais Jérôme avait pour ministre de la guerre le général Eblé. Cet homme, dont les hautes qualités, la probité rigide, le caractère inébranlable, joints à une grande capacité, présentaient une image trop rare des vertus antiques (1), déploya une activité et une vigueur qui sauvèrent la Westphalie. Dans cette circonstance le sort de la capitale aurait décidé de celui du royaume; quelques instans perdus donnaient à Schill, ainsi qu'à Brunswick, le temps d'arriver et d'embraser tout le nord de l'Allemagne.

Doernberg marchait sur Cassel, avec les premiers rassemblemens de Wolfhagen, Homberg et Marbourg; il ne voulait pas laisser à la bonne volonté de ses amis, le temps de se refroidir, et à Jérôme, celui de se mettre en défense. Arrivé près de cette capitale, le colonel rencontra une partie de la garnison sous les armes. Il essaya de

(1) Le général Eblé était de ce petit nombre d'hommes dont l'amitié honore. L'auteur ne peut résister au désir de rappeler ici celle que ce général lui a toujours témoignée.

parlementer, appelant par leur nom les officiers des divers corps. L'artillerie répondit à coups de canon; et une douzaine de boulets mirent en désordre ces misérables bandes, que Wolff sabra avec les chevau-légers de la garde. Pendant que ces paysans s'enfuyaient d'un côté, ceux des contrées plus éloignées, de Paderborn, de Bilefeld, arrivant le lendemain, furent aussi facilement dispersés. Le soulèvement s'étendit néanmoins dans les départemens de la Fulde et de la Verra. Il se maintint quelque temps à Ziegenhain, que les insurgés avaient occupé, et à Marbourg, où le maréchal Kellermann envoya de Francfort quelques troupes pour rétablir la tranquillité. On a porté au-delà de vingt mille, le nombre des hommes qui avaient marché sur la capitale. Si Doernberg après avoir manqué Cassel et Magdebourg, s'était retiré sur le Harz, il se serait lié avec les mécontens de Hanovre; il aurait été bientôt rejoint par le corps de Schill et de Brunswick. Son entreprise pouvait encore avoir de grands résultats. Le colonel, poursuivi sans relâche, se sauva avec quelques officiers auprès du duc de Brunswick-Oels, premier chef et ressource de tous les conspirateurs. Les procédures prouvèrent que ce mouvement avait été provoqué par les agens de l'étranger, et fomenté par des auto-

rités westphaliennes. Jérôme déploya une clémence qui ne fut pas perdue, au milieu des bons Allemands. Il porta plainte à Berlin, contre le major prussien Schill, accusé d'avoir pris part à des soulèvemens, qui ne se *bornaient pas à la Westphalie.* On a dit que cet officier, dont la tête fut mise à prix, se trouvait fortement compromis par les papiers saisis à Homberg, dans le couvent de Wallenstein, et qu'à la tête de ce couvent était une sœur de M. de Stein, qui de Vienne semblait diriger encore les affaires de la Prusse. Schill, homme entreprenant, mais d'une capacité au-dessous de celle qui distingue tant d'officiers de l'armée prussienne, était un des chefs des associations militaires du *Tugendbund;* peu connu avant cette époque, il avait servi comme partisan, en 1807, dans la Poméranie suédoise.

Le 28 avril au soir, Schill à la tête de cinq cents hussards de son régiment de Brandebourg, sortit de Berlin sous prétexte de manœuvrer. Il fut rejoint par trois cents hommes d'un bataillon d'infanterie légère, qui portait son nom, et faisait partie de son ancien corps de partisans. Le major marcha rapidement sur Wittemberg, qui ne se trouvait pas en état de défense. Des intelligences étaient ménagées par nos ennemis et surtout par les Prussiens, dans toutes les forte-

resses du nord de l'Allemagne. Le commandant de Wittemberg annonçait l'intention de résister. Schill ouvrit des négociations, dans l'espoir de gagner la garnison; mais il ne put obtenir que le passage de l'Elbe près des remparts, et deux mille écus dont il avait besoin pour sa troupe. Ayant appris les victoires de Napoléon, il quitta sa première direction sur Dresde, et se reploya sur Dessau, de là sur Hall et sur Halberstadt, où il rétablit les autorités prussiennes.

Les nouvelles du Danube, les préparatifs qui avaient lieu à Cassel, la marche de quelques troupes de la garde saxonne, peut-être même les instructions ou les ordres qu'il reçut de Berlin, déterminèrent Schill à se porter dans la Westphalie, où il espérait trouver des esprits mieux disposés et les restes de la révolte de Doernberg. Ayant recruté d'anciens soldats au service de Hesse et de Prusse, des déserteurs ou des prisonniers autrichiens, de ces vagabonds qui cherchent partout le trouble et le pillage, son corps devint une petite armée, qui laissait sur ses pas des traces de son indiscipline. Il prenait le titre de général au service de Prusse; il en avait arboré les couleurs, et tentait de soulever les pays qu'il traversait, en répandant le bruit que son gouvernement avait déclaré la guerre.

Pendant que l'Autriche envahissait la Franconie et la Bavière; qu'une partie de la Vestphalie se soulevait, le ministère prussien venait s'établir à Berlin. Mais la cour restait à Kœnigsberg, comme pour éviter la responsabilité des événemens. On n'a pas oublié ce qui a été dit des projets de faire marcher l'armée prussienne, sans la participation du roi, et même contre sa volonté. Sous le prétexte de former des recrues, une garnison considérable fut réunie à Berlin, dont le général Lestocq avait le commandement; Justus Grünner, alors peu connu, mais qui s'est fait connaître depuis, était nommé directeur de la police; et le général Tauenzien, gouverneur de la Marche de Brandebourg. Il faut observer la situation de Berlin à cette époque, soit relativement au reste de la Prusse, à l'extrémité de laquelle cette ville se trouvait, soit avec les autres États de l'Allemagne septentrionale qui l'environnaient, et avec le théâtre de la guerre. Berlin semblait plutôt être le quartier-général des opérations militaires et diplomatiques de la Prusse, que la capitale d'une puissance neutre. Elle était si rapprochée des insurrections, qu'on se refuserait difficilement à croire qu'elle renfermait un de leurs principaux foyers. La correspondance avec l'Autriche était très-fréquente; le recrutement se faisait ouvertement

pour cette puissance; on expédiait des grains en Bohème; enfin tout était contre nous et en faveur de nos ennemis. Au milieu de ce concours de circonstances, on peut penser que Schill n'avait pas eu la prétention de faire la guerre à la France, avec quelques centaines d'hommes. Lorsque ce major sortit de Berlin, tout y retentissait des triomphes de l'Autriche; on y connaissait la prise de Ratisbonne et de Munich, l'invasion du grand-duché de Varsovie, de la Franconie et de l'Italie, les soulèvemens du Tyrol et de la Westphalie; on croyait l'armée française perdue en l'absence de l'Empereur. La défaite de l'Archiduc n'avait pu être connue à Berlin le 28 avril, parce que l'armée autrichienne tenait les routes de Ratisbonne; mais aussitôt que celles-ci furent libres, les nouvelles arrivant par toutes les voies, purent changer les dispositions des chefs secrets, et même les résolutions des ministres qui s'étaient rendus à Berlin. Cette conjecture est appuyée par la tentative de Schill sur Wittemberg, et même par son retour sur le Bas-Elbe. Il importait fort aux projets présumés de la Prusse, d'occuper cette forteresse, pour s'ouvrir une communication directe avec les armées autrichiennes. On pourrait apprendre un jour que le corps de Schill ne fut en effet que l'avant-garde des Prussiens. La Saxe était en ce moment

dégarnie de soldats, et la cour retirée à Leipsick. Bernadotte se trouvait à Plauen et marchait vers la Bavière. Nulle circonstance ne pouvait être plus favorable pour les desseins de Schill. Nous ne saurions attribuer à la faiblesse ou au défaut de capacité, de la part d'un ancien chef de partisans, l'indécision qui, dès les premiers jours, se fit remarquer dans ses mouvemens. On semble donc autorisé à croire que les déterminations de la Prusse furent modifiées par les nouvelles de nos triomphes, et même par celles qui arrivaient de la Pologne. Ce pays qu'elle convoitait, était vivement défendu par Poniatowski, et de nouveaux dangers pouvaient la menacer de ce côté. Le ministère de Berlin se borna d'abord à désavouer Schill. Mais aussitôt qu'il apprit la retraite des troupes autrichiennes sur Vienne, il le menaça des punitions les plus sévères, et imposa à l'armée l'obligation de se tenir sur ses gardes, au sujet des bruits de politique ou de guerre. Les journaux annoncèrent que les généraux Lestocq, Tauenzien et Scharnhorft avaient donné leur démission; les corps qui formaient la garnison de Berlin, furent changés et envoyés au-delà de l'Oder; des arrestations eurent lieu à Kœnigsberg. Ces démonstrations furent suspendues, lorsque notre étoile sembla pâlir à Essling; Berlin recommença ses préparatifs

hostiles, mais ils furent passagers comme cette légère éclipse.

Schill ayant réuni des forces suffisantes, tenta un coup de main sur Magdebourg, où quelques-uns de ses amis l'attendaient. Il se dirigea vers cette forteresse, et s'arrêta à un mille des glacis, vers Todendorf. Le général Michaud, prévenu le 30 au soir de la sortie de Schill, avait ordonné quelques dispositions de défense sur l'Elbe; le premier régiment d'infanterie westphalienne, avait été envoyé en poste de Cassel à Magdebourg. Le 7 mai, Michaud fit reconnaître les partisans, par deux compagnies de voltigeurs westphaliens et une de voltigeurs français, sous le commandement du général Uslar, aide-de-camp de Jérôme. Il l'appuya lui-même, avec quelques troupes et deux pièces de canon. Schill voulait parlementer, pour gagner les Westphaliens. Les Français tirèrent sur les Prussiens qui s'avançaient. Uslar ordonna de cesser le feu; mais le colonel Wauthier s'empara du commandement, et fit continuer la fusillade. Schill se retira par Neuhaldensleben dans la forêt de Colbitz, où il s'arrêta quelques momens. Wauthier sauva Magdebourg, mais il fut mortellement blessé; Uslar, dont la conduite avait inspiré des soupçons, fut destitué par Jérôme. Le chef des partisans,

voyant l'entreprise sur Magdebourg manquée, le gouvernement wesphalien en mesure de se défendre, la cause de la France triomphante dans le midi de l'Allemagne, marcha sur le Bas-Elbe. Évitant avec soin de compromettre les pays prussiens, dont il longeait la frontière par la rive gauche du fleuve, il ne resta pas sans communication avec Berlin, qui était comme le pivot de ce mouvement circulaire. Le 15 au matin, Schill passa l'Elbe à Schnakenburg, et se porta aussitôt sur Domitz; cette ancienne forteresse, devenue maison de correction, fut cédée par cent invalides qui la gardaient. Il essaya de la remettre en état de défense, et s'arrêta quelques jours sur le territoire de Meklenbourg.

Pendant que Schill descendant l'Elbe, s'éloignait de la Saxe, le duc de Brunswick-Oels entrait dans ce royaume, et s'avançait par la Lusace vers Wittemberg, probablement pour se joindre au corps prussien. Il était fils du célèbre duc qui, en 1792, avait menacé nos villes de destruction, et qui fut si cruellement puni à Iéna, de sa double agression contre la France. Brunswick perdant son père, ses États, et peut-être de plus grandes espérances (1), s'était fait le chef des associations

(1) On a prétendu que Sieyes et d'autres avaient voulu appeler cette famille au trône de France.

secrètes et des soulèvemens de l'Allemagne. Il avait levé pour le compte de l'Autriche, du côté de Nachold, un corps composé en partie de Prussiens, et auquel il avait donné un uniforme symbole de deuil et de vengeance. Le duc se persuadait qu'il n'avait qu'à paraître dans les provinces de la Westphalie, jadis dépendantes de sa famille, de la Hesse ou de la Prusse, pour y rassembler une armée. Lorsque les soulèvemens éclataient de toutes parts, ce prince n'étant pas prêt, ne put se montrer au milieu des insurgés; il ne sortit de la Bohème pour s'avancer dans la Lusace, que vers la mi-mai. Alors la Saxe était rassurée par nos triomphes, autant que ses voisins en étaient intimidés. Thielman réunit quelques troupes, marcha contre le duc, et le força bientôt à se retirer par Zittau (22 mai). Si dans le mois d'avril, Brunswick s'était jeté au milieu des provinces, qui le reçurent froidement quelques semaines plus tard, s'il s'était joint sur l'Elbe à Doernberg et à Schill, il aurait produit une grande révolution dans le nord de l'Allemagne.

A Domitz, Schill, touchant aux frontières de Westphalie et de Prusse, ne se trouvait qu'à une trentaine de lieues de Berlin. Il menaçait de là tout le pays, depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à celle de l'Oder. Il pouvait se porter sur Hambourg, sur

Lubeck ou sur Wismar, éloignés d'une vingtaine de lieues. Les deux premières places devaient tenter l'avidité d'un partisan. On y faisait à la hâte des préparatifs de défense; quelques hommes proposaient déjà de transiger avec Schill. Les craintes avaient été augmentées par l'apparition, du côté d'Héligoland, de vaisseaux anglais qui s'étaient dirigés vers le Sund. On les disait alors maîtres de l'île de Bornholm. Schill préféra se rapprocher de la Baltique; il espérait entrer en communication avec l'escadre britannique, pour en recevoir des renforts, ainsi que les armes et les munitions dont manquait une partie de ses hommes; il était aussi plus à portée de la Prusse. Laissant à Domitz deux escadrons, plutôt pour observer l'Elbe que pour défendre ce poste, Schill se mit en marche sur Wismar, et envoya le 19 mai dans cette ville le comte de Moelve, pour sommer le duc de Meklenbourg, de lui livrer Stralsund.

Cependant le général Gratien s'était rendu, le 20, de Lunébourg à Hambourg, avec sa division hollandaise, forte de deux mille fantassins, quatre cents chevaux et neuf canons. Il en repartit le lendemain pour le Mecklenbourg. Un corps westphalien commandé par Dalbignac, se présenta le 24 devant Domitz, franchit l'Elbe, et délivra cent cinquante prisonniers, que Schill traînait à sa suite.

Celui-ci ayant embarqué à Rostock et à Wismar, ses blessés et ses bagages, s'achemina en toute hâte sur Stralsund. La Recknitz était bordée par les troupes mecklenbourgeoises; un bataillon occupait Damgarten, avec deux canons; des postes gardaient les passages de Tribbesées et de Richtenberg. Schill enleva le bataillon de Damgarten, et se porta rapidement sur Carnin, afin de couper aux autres détachemens, la retraite de Stralsund. Pressé d'arriver avant le jour, pour surprendre cette forteresse, Schill laissa à Carnin une partie de son corps, et marcha avec une cinquantaine de hussards ou hulans.

Les Prussiens qui avaient fort maltraité les pays soumis à la Westphalie, changèrent de conduite dans le Mecklenbourg, où ils observèrent une discipline stricte. Schill ayant servi dans les guerres précédentes, avec les troupes de la Poméranie suédoise et de Mecklenbourg, y conservait beaucoup de partisans. De l'argent avait été répandu avant son arrivée; on l'attendait avec impatience. Les soldats de ce duché chargés de garder Stralsund et la Poméranie, sous les ordres du général Candras, étaient peu disposés à se battre contre Schill; aussi la plupart désertèrent; plus de 600 entrèrent dans les rangs ennemis. Il n'y avait de défenseurs réels dans Stral-

sund, que deux compagnies d'artillerie française, destinées au service de la place et des batteries de côte.

Stralsund est en grande partie environné d'eau, d'un côté par la mer, de l'autre par l'étang de Franken. Il ne tient à la terre de ce côté et vers Kniéper, que par des langues de terrain assez étroites, et du côté de Damgarten, que par la chaussée de Tripseer. Cette ville entourée en partie d'une vieille muraille, avait une enceinte bastionnée et des ouvrages avancés, rasés depuis long-temps. Vers Franken et à quelques centaines de toises des glacis, on aperçoit les traces de cette couronne, qui dans le fameux siége de Charles XII fut enlevée par surprise, au moment où les flots étaient refoulés par la violence du vent. L'enceinte avait été démantelée en 1807, par le général Brune; il y restait pourtant quelques moyens de résistance, augmentés par les eaux qui remplissaient de larges fossés. Mais on ne s'attendait nullement à une attaque du côté de la terre; et dans le dernier moment, les habitans n'avaient pas fourni les travailleurs nécessaires. Les canonniers, trop peu nombreux pour défendre les portes, au milieu d'une population ennemie, durent se borner à garder l'arsenal.

Schill pénètre sans obstacles dans Stralsund, le

25 à la pointe du jour. Il est obligé d'attendre des renforts, pour attaquer les Français, qui font feu sur lui. Nos braves canonniers résistent toute la journée, avec la plus grande opiniâtreté. Vers le soir, ils sont accablés par le nombre; une partie est tuée ou blessée, quelques-uns se sauvent dans des bateaux. Schill organise une administration insurrectionnelle. Annonçant l'intention de faire de Stralsund une nouvelle Saragosse, il relève les remparts abattus, plante des palissades, creuse des coupures et dispose des barricades au milieu des rues. Les habitans, les paysans, les soldats travaillent avec la plus grande ardeur. Cent pièces de gros calibre garnissent bientôt les ouvrages; il y en avait à Stralsund quatre cent cinquante. Rien n'était plus facile qu'une défense prolongée, dans cette place qui n'est accessible que sur trois points. Les souvenirs de Charles XII exaltaient les imaginations, et faisaient espérer une résistance opiniâtre, si non égale à la sienne. Schill réunit des approvisionnemens; ses réquisitions s'étendirent jusqu'à Anclam et Volgalst. Près de cette dernière ville, dans le canal de la Peene, sorte de débouché de l'Oder, il enleva un convoi de sept cents barils de poudre, avec une grande quantité d'artillerie; ce convoi destiné au Danemarck, avait été arrêté par les difficultés élevées

sur son passage, dans le pays de Mecklenbourg. Les Prussiens manquaient de poudre; sans cette capture importante, ils ne pouvaient songer à conserver Stralsund. L'île de Rugen, située à douze cents toises de cette forteresse, leur fournit des secours de toute espèce; mais les officiers envoyés le long des côtes, ne purent apercevoir les vaisseaux anglais, ni ouvrir de relations avec eux. Schill aurait voulu faire débarquer leurs troupes à Wismar et Rostock, pour les diriger contre celles qui marchaient sur Stralsund.

En entrant dans le Mecklenbourg, le corps prussien se composait de douze escadrons de hussards, hulans, ou chasseurs à cheval, et de 2000 hommes d'infanterie, dont deux compagnies d'étudians armés de piques. Ce corps déjà assez fort, allait s'augmenter successivement. Des soldats de divers pays venaient se joindre à lui. On attendait d'un moment à l'autre la landwehr de Rugen et de la Poméranie, organisée jadis par Gustave IV, et montant à 5000 hommes. Quelques personnes ont porté de 5 à 6000 hommes, les forces dont Schill pouvait disposer. Il avait auprès de lui des officiers étrangers, et un comte de Voss, chargé par les Autrichiens d'une mission à Stralsund (1); il entretenait des correspondan-

(1) Ces détails sont extraits d'un rapport du comte de Voss,

ces avec les Tyroliens, avec les divers pays insurgés, et jusques en Pologne. Le nord de l'Allemagne était alors dans une grande agitation. Les ennemis de la France y concevaient de hautes espérances. Ils s'attendaient à voir arriver aux premiers coups de canon, les Anglais qui couvraient la mer du Nord et la Baltique. Ils comptaient beaucoup sur la Prusse, si voisine, si exaltée, et dont les intentions étaient bien connues. Aussitôt que les Anglais communiqueraient avec Schill, le nord de l'Allemagne se soulèverait entièrement. On reprendrait les projets de 1807, pour faire une pointe sur le Bas-Rhin et sur les derrières de l'armée française.

Mais le général Gratien marchait rapidement sur Stralsund. Le gouvernement danois qui depuis le commencement de la guerre avait formé deux camps dans le Schleswig, en détacha 1500 hommes sous le général Ewald, et les réunit à Gratien, dont le corps fut porté à 4000 hommes, et selon certains documens à 6000. Après avoir balayé le pays de Mecklenbourg, les Hollandais et les Danois arrivèrent le 31 mai au matin de-

d'une lettre de Schill du 30 mai, des rapports des gouverneurs de Magdebourg et de Stettin.... Les autres renseignemens sont pris dans les pièces officielles, ou dans le récit des militaires qui ont assisté à ces opérations.

vant Stralsund. Gratien résolut de faire une fausse attaque sur la porte de Tribseer, l'un des côtés les plus forts de la place, et de percer par la route de Knieper; il fit occuper d'abord les dehors et les anciens ouvrages, qui n'avaient pas été réparés. Le général exécuta son opération avec la plus grande vigueur, et même avec une témérité que le succès pouvait seul justifier. A une heure, il fait marcher les grenadiers des 6e et 9e régiment hollandais, contre le front bastionné de Knieper, défendu par vingt-sept gros canons. L'attaque est sanglante et opiniâtre. Les Hollandais ayant gagné le pied des ouvrages, comblent le fossé, pendant que les sapeurs enfoncent les portes à coups de hache. Les grenadiers s'élancent dans la ville, suivis par le 9e régiment que conduisait le colonel Vezier, et par le 6e sous les ordres du colonel Behr. Des barricades les arrêtent; on se bat dans toutes les rues. Enfin la tête du 9e pousse l'ennemi jusqu'à la porte de Tribseer, où le combat se ranime. La cavalerie hollandaise entre aussi dans la ville, et culbute celle des Prussiens. Schill est tué. Les uns ont dit que ce fut au milieu de la mêlée; d'autres, qu'une balle le frappa dès les premiers coups de fusil, ou qu'il succomba sous les coups d'un hussard danois. Il paraît qu'on se battit avec achar-

nement, qu'une partie de la troupe de Schill fut passée par les armes, et que le capitaine de cavalerie Brumow, sorti avec quelques centaines de soldats, se rendit dans l'île d'Usedom, où il se déclara prisonnier des Prussiens. Plusieurs de ses hommes, ayant ramassé beaucoup d'argent, se dispersèrent dans divers pays.

Des personnes bien instruites rapportent d'une autre manière la mort de Schill. Au milieu des dangers qui menaçaient la Westphalie, et de l'inquiétude que l'apparition des partisans occasiona à la cour de Cassel, deux officiers (dont l'un, Schulz, est mort glorieusement à la bataille de la Moskowa), offrirent d'aller avec une vingtaine d'hommes, enlever Schill au milieu de sa bande, et de le livrer mort ou vif. N'ayant pu l'atteindre que sur les terres de Mecklenbourg, ils prirent du service dans sa troupe, et ne le perdirent pas un instant de vue. Ces officiers l'immolèrent pendant l'attaque, lorsqu'il cherchait à sortir de la ville; Gratien ignorait leur présence dans Stralsund.

On a comparé l'action de Schill à celle d'Yorck; on a fait aussi des rapprochemens entre la conduite des Prussiens, à ces deux époques. Le premier est moins blâmable que le second; cependant il aurait été passé par les armes, s'il fût

tombé vivant dans les mains de ses ennemis, ou même de ses amis. L'autre est parvenu au faîte des honneurs. Schill montra de l'audace, mais il fut au-dessous de son entreprise ; puisqu'ayant pour lui la mer, l'île de Rugen, une place telle que Stralsund, avec de l'artillerie, des munitions et une garnison considérable, il ne fit en six jours rien de ce qu'il pouvait faire. Alors se répandait à Berlin et dans le Nord, le bruit des affaires d'Essling. Les Anglais si voisins de ces côtes, et les Prussiens qui ne respiraient que guerre et vengeance, tenaient dans leurs mains le sort de l'Allemagne. L'Autriche comptait sur Schill, dans les dispositions qu'elle fit au commencement de juin. Si Stralsund eût été défendu quelques heures de plus, la face des affaires aurait changé totalement. La communication avec les Anglais donnait tout avec abondance. Ils se présentèrent, lorsque Gratien entrait à Stralsund. En peu d'instans tout changea. On ne vit jamais une si grande mobilité dans les événemens, et dans les résolutions des cabinets.

CHAPITRE II.

FERDINAND ENVAHIT LE GRAND DUCHÉ DE VARSOVIE; PONIATOWSKI SE RETIRE SUR LE BUG.

L'Autriche, la Russie et la Prusse ont été constamment liées par le démembrement de la Pologne. — La politique de Napoléon envers ce pays, a toujours été subordonnée à l'intérêt de la France. — Aujourd'hui, la situation des Polonais est entièrement changée. — La guerre de 1812 était utile à l'Europe; elle recommencera un jour. — En 1809, l'Autriche avait de grandes espérances dans le Nord. — Ses agens et ceux de la coalition, parcourent la Pologne. — Les troupes saxonnes et polonaises se réunissent autour de Dresde et de Varsovie; les Russes restent dans l'inaction, et bordent la frontière orientale de l'Autriche. — Ferdinand rassemble le 7e corps, et marche sur Varsovie. — Poniatowski livre la bataille de Raszyn. — Après une convention, ce prince se retire sur le Bug, et le gouvernement polonais à Tykoczyn. — Ces mesures déconcertent les projets des puissances alliées. — Poniatowski profite des fautes de Ferdinand, bat Mohr à Grochow, et enlève la tête du pont de Gora. — L'arrestation d'un courrier ennemi, montre la connivence des Russes avec les Autrichiens (1).

La Pologne, immense plaine, couverte de forêts et de marais, qui embrassent des provinces entières, est coupée d'une multitude de rivières plus

(1) Ce chapitre a été rédigé d'après le premier volume de la Campagne de 1809, par Stutterheim, les Bulletins des deux

ou moins larges, mais toutes profondes et encaissées. Elle ne possède ni chaussées ni canaux, et ne présente qu'un très-petit nombre de villes peu considérables, ou des habitations bâties en bois. Ses forêts, ses marais, ses rivières sont des obstacles pour la guerre et protégent la défense, comme le font ailleurs les montagnes les plus élevées. La Pologne, qui est sous la neige une moitié de l'année, peut se considérer pourtant comme un des greniers de l'Europe. Sa population est composée de nobles et de paysans, naguère soumis à la glèbe. Les premiers, braves, aventureux, prodigues, aimant à briller, excellent dans les exercices du corps, et réussissent facilement dans les arts d'agrément. Les autres, maintenus dans l'ignorance, sont naturellement intelligens; serviles sous l'habit de campagnard, mais fiers sous l'uniforme, ils sont belliqueux, propres à former une bonne infanterie, et surtout la meilleure des cavaleries. Le jour où on pourra leur dire : *Soyez libres;* la patrie renaîtra de ses cendres. Pour lutter contre les armées de l'Europe, il ne manque au paysan polonais, que la propriété

armées, la correspondance de l'Empereur et du major-général, celle de Poniatowski et ses rapports, enfin d'après ceux des officiers qui avaient pris part aux opérations. Dans les notes se trouve un Tableau Sommaire de la Pologne.

et l'usage du fusil; chacune de ces armes répandues en Pologne, est comme une des dents du dragon, qui la peupleront de héros. Malheureusement la bourgeoisie, cette classe intermédiaire qui fait la véritable force des États de l'Europe, n'existe pas dans ce pays; les arts sont exercés par des étrangers; le commerce et l'industrie, par des Arméniens, surtout par les Juifs, qui sont un des fléaux et une des nécessités des habitans.

Depuis le démembrement, les puissances copartageantes étaient liées par ce grand intérêt. La Prusse, qui avait perdu par sa faute la Grande-Pologne, ne cessait de porter ses regards vers elle, et en avait fait, au mois de janvier 1809, le prix de sa déclaration de guerre contre Napoléon. La Russie sentait le besoin de conserver la Lithuanie; cette province immense couvre le cœur de ses États, faibles lorsqu'une puissance étrangère est sur le Borysthène, et assure ses agrandissemens sur la Baltique comme sur la mer Noire; car le cabinet de Pétersbourg n'aurait jamais pu opprimer la Suède et la Turquie, s'il n'eût été maître de la Lithuanie, surtout si la Pologne eût existé. L'Autriche était inquiète pour les deux Gallicies, seules provinces qui, avec la Hongrie, lui fournissent de bons soldats; mais elle désirait encore plus vivement re-

couvrer les pays perdus en Allemagne et en Italie. Quels que fussent les projets de son ambition et les systèmes politiques de la Russie et de la Prusse, l'Autriche était toujours certaine de s'entendre avec elles, lorsqu'il s'agirait des affaires de la Pologne. Ainsi, avoir l'air de craindre son rétablissement par l'intervention de Napoléon, par les intrigues des grands, ou les insurrections des peuples, c'était entrer dans les vues de la Russie et capter la bienveillance du souverain, du ministère, de la cour; occuper le grand duché de Varsovie, de manière à pouvoir le remettre à la Prusse, c'était se rendre maître des décisions et des armemens du cabinet de Kœnigsberg. Si déjà l'Autriche n'eût été d'accord avec la Russie et la Prusse, elle n'avait pas de plus sûr moyen de les entraîner dans la guerre contre la France, engagée fortement sur le Danube, en Italie et en Espagne.

Après la conquête de la paix générale, but constant de Napoléon, un des principaux points de son système, était le rétablissement de la Pologne, dans sa totalité ou en grande partie. Il disait un jour à Masséna : « La plus grande faute qu'ait pu » commettre la France, est d'avoir souffert le pre- » mier partage de la Pologne; et si je parvenais à » réparer cette faute, j'aurais fait assez de bien en

» Europe.» Il écrivait en 1807 : « Le démembrement » de la Pologne est le plus grand crime de la diplo- » matie moderne.» Napoléon portait un vif attachement aux Polonais, dont il aimait à s'entourer, dans ses premières campagnes d'Italie et pendant son règne. Ses affections se trouvaient ainsi d'accord avec les projets de sa politique. Mais comment travaillait-il à les accomplir, ce guerrier qu'on représente si emporté, si absolu, si peu occupé des intérêts de la patrie? Il laissait agir le temps et la force des choses; il se bornait à les aider, pour arriver graduellement à la restauration de la Pologne. Comme souverain, et surtout comme Français, il a fait tout ce qu'il pouvait et seulement ce qu'il devait, sans se laisser dominer par des sentimens personnels. Prouvons ces assertions, en développant la conduite de l'Empereur envers les Polonais. Il sera facile de convaincre l'Europe, que le rétablissement de la Pologne, comme celui du royaume d'Italie, comme l'agrandissement de l'Empire, ont été la conséquence des guerres que la coalition nous a injustement déclarées; qu'aucune d'elles n'a été entreprise ni continuée, pour établir le système de cette nouvelle politique; que les intérêts de la justice et de la patrie n'ont jamais été compromis.

Pendant la guerre de 1805, le vœu des Polonais

appelait Napoléon; les généraux Dombrowski et Zayoncheck étaient à son armée; Kosciuszko lui demandait la délivrance de sa patrie. Mais la coalition, entamée seulement à Austerlitz, entourait l'Empire de ses armemens; il fallut ajourner un projet, qui devait rester toujours subordonné aux intérêts de la France. Lorsqu'en 1806, la Prusse et la Russie forcèrent l'Empereur à marcher sur Berlin et sur Varsovie, il seconda les efforts de la Grande-Pologne, pour reconquérir sa liberté. Quoique plusieurs nobles de la Lithuanie et de la Gallicie, fussent venus réclamer son secours, la guerre fut sagement évitée avec l'Autriche, et la paix faite avec la Russie. Le grand duché de Varsovie fut confié à la sagesse du Nestor des rois de l'Europe. La capitale de la Pologne et une population de 2,277,000 habitans, répartis sur 1821 milles carrés, avec un revenu de 14 millions, furent les germes de la restauration de ce royaume. En 1809, après d'éclatans triomphes, François offrait à Napoléon les Gallicies, pour le compromettre avec la Russie. C'était ressusciter près de la moitié de la Pologne, et mettre celle-ci tout entière sous les armes; c'était une des plus belles occasions qui pût jamais s'offrir. Mais il fallait faire une guerre avec la Russie. Quoique celle-ci ne fût pas prête à la soutenir, l'Empereur qui avait

300,000 hommes sur les frontières de la Pologne, ne voulut pas être l'agresseur. La paix fut encore préférée; et les provinces illyriennes furent tenues en réserve pour servir de compensation à la Vieille-Gallicie. Le duché de Varsovie, accru de 1,500,000 âmes, placé par sa population entre la Prusse et la Suède, devint une puissance capable d'agir par elle-même, et qui avait illustré les aigles blanches, trop oubliées en Europe depuis Sobieski. En 1810 et 1811, Alexandre se montrait l'allié des Anglais. Napoléon désirait arriver à la paix générale, sans courir les chances d'une guerre avec la Russie; il livrait la Pologne à elle-même, laissant désormais à son patriotisme, au temps, aux progrès des idées libérales dans la Lithuanie et la Gallicie, le soin de son rétablissement. Mais la Russie, excitée par une haine et une rivalité bien gratuites, pressée aussi par le besoin du commerce et des débouchés pour ses productions, soutenue par l'Angleterre, qui n'avait cessé d'entretenir des agens à Moscou; la Russie voulut la guerre. Nullement effrayée de l'appareil qui se déployait autour de Napoléon, elle était rassurée par les secrètes intentions des cabinets de l'Europe. Avant et pendant les hostilités, l'Empereur toujours dominé par la politique de la France, agit avec une modération qui ne

méritait que des éloges, et qui n'a trouvé que du blâme. On ignore avec quelle longanimité les négociations furent conduites pour éviter la rupture, avec quelle prudence, avec quelle habileté cette campagne a été préparée et dirigée.

A ces diverses époques, toutes les classes de Polonais concoururent avec ardeur à la délivrance de la patrie. A sa voix se réunirent les descendans et les alliés des races royales, les défenseurs de la liberté, les Poniatowski, Zayoncheck, Dombrowski chefs de l'armée, les deux Jagellons Sangusko et C. Czartoriski qui leva et commanda un régiment, le P. Zamoïski qui en leva deux, le P. Lubomirski tué à l'assaut de Sandomir, les P. Radziwil, les Potoski, Tyszkievitz, Pac, Oginski, Rosnieski, Sokolniki, Hauke, Lubienski, Krasinski, Sulkowski, Germanowski, Chlapowski... Le patriotisme ne peut jamais s'éteindre en Pologne. Elle possède tout ce qui constitue une nation, l'unité de langage, de mœurs, de sentimens et de territoire, le courage et l'esprit guerriers, les traditions de gloire et de vengeance. Si un grand acte de justice, qui ne serait qu'une mesure de prudence, si quelque révolution d'État ou de palais, ne rétablissent pas bientôt la Pologne, la guerre fera ce que la politique aura négligé. Un nouveau système s'est formé, par la destruction de

l'empire français. Les Polonais sont plus rapprochés que jamais de leur affranchissement ; la Russie étant seule intéressée à s'y opposer, ils auront désormais pour auxiliaires, tous les ennemis de cette puissance colossale, qui effraie l'Europe entière. L'Angleterre, l'Autriche, la Prusse, l'Allemagne, la Suède, la Turquie, doivent désirer un rempart contre ses envahissemens. Le Midi même doit se garantir contre les révolutions qui, s'élevant au milieu des populations sauvages du nord, pourraient renouveler dans nos beaux climats, les invasions des barbares. L'Autriche qui a perdu la Nouvelle-Gallicie, et qui regarde l'autre comme suffisamment identifiée au reste de ses États héréditaires, la Prusse qui n'a conservé de sa part du démembrement, que Dantzig et Posen, sont réduites à maudire les iniquités du dix-huitième siècle. Elles regrettent cette Pologne qui les a sauvés tant de fois des Turcs et des Russes, cette Pologne si nécessaire à l'Europe, et qui maintenant soumise aux Moscovites, menace ceux qu'elle protégea. La guerre que, dans les intérêts de la paix générale, Napoléon soutenait contre la Russie en 1812, était aussi de la plus haute nécessité pour le continent. Les intrigues de l'oligarchie secondées par les frimats et par tant de défections, ont fait succomber l'armée française. Mais cette

guerre recommencera un jour, sous les auspices de l'Angleterre. On l'a vue susciter plusieurs croisades européennes, afin de combattre l'influence et les accroissemens de son ancienne rivale : nous la verrons un jour à la tête d'une nouvelle croisade, contre les envahissemens de la Russie (1). Déjà à Châtillon, en février 1814, elle voulut la paix avec Napoléon, pour l'opposer au redoutable empire du Nord. Peu de mois après, en janvier 1815, elle avait conclu avec Louis XVIII et François II, un traité offensif et défensif contre Alexandre. Quelle meilleure justification de la politique

(1) Voilà sous quel aspect doit se considérer la guerre de Russie. Ceux qui l'ont écrite n'ont su y voir qu'un seul homme, un seul événement, de la gloire et des désastres. La plupart se sont déchaînés contre cette entreprise et contre son chef. On attendait plus de justice de M. de Ségur, attaché depuis tant d'années au service du palais impérial, quoique étranger au cabinet de Napoléon et à son travail militaire. Ses traditions de famille devaient lui transmettre d'autres notions sur la politique et sur l'intérieur de la Russie, peut-être aussi d'autres sentimens envers Napoléon. Ceux qui ont fait la campagne de 1812, se plaignent des inexactitudes de son histoire ; elles me paraissent assez considérables, pour que je regarde comme un devoir de publier, le plus tôt possible, mes mémoires sur la guerre de Russie. Napoléon y parlera, non par la bouche de témoins intéressés, mais par sa correspondance officielle et par les ordres qu'il a donnés.

de Napoléon et de sa guerre contre la Russie? La première œuvre de cette nouvelle croisade, doit être la restauration de la Pologne. Quel qu'en soit le chef, les plus grandes chances sont en sa faveur; car il ne sera pas dominé par les mêmes nécessités que Napoléon, exposé aux mêmes jalousies ni aux mêmes trahisons. Si l'Europe ne veut pas se soumettre à la domination de la Russie, elle marchera dans un parfait accord contre cette puissance. Que faut-il pour cela? le changement de système de deux ou trois ministres.

Dans la répartition des pays où l'Autriche devait porter la guerre en 1809, la Pologne était échue à l'archiduc Ferdinand, frère de l'impératrice, à laquelle on supposait le désir de rétablir la réputation de ce prince, compromise en 1805, et même de balancer ainsi le crédit du Généralissime. Avec de telles intentions, rien ne devait être épargné pour réussir; un des rôles les plus importans avait été réservé à Ferdinand; et les meilleures troupes furent destinées à son armée. Nous avons déjà vu les motifs secrets de cette expédition, relativement à la Prusse, et au nord de l'Allemagne. Le plan déclaré était « d'occuper le grand » duché pour prévenir les troubles qui pourraient » s'élever en Gallicie, et tenir en respect la Polo- » gne; il était ordonné d'agir avec célérité, de

» marcher droit à Varsovie, et d'emporter Czens-
» tochau.... » L'exécution de ce plan ne demandait pas que Ferdinand s'avançât jusqu'à Thorn, à l'extrémité du grand duché. On a prétendu qu'il voulait enlever Dantzig, privé d'une partie de sa garnison, donner ainsi la main aux Anglais, et terminer par leur influence réunie à celle de l'Autriche, les incertitudes de la Russie et de la Prusse. La première de ces puissances était retenue, dans ce moment, par les guerres de Turquie et de Suède; mais les hostilités sur les bords de la mer Noire, restaient encore suspendues par une trève, et les opérations dans la Bothnie, étaient près de se terminer. A Thorn, Ferdinand se trouvait à moitié chemin de Varsovie à Dantzig; on conçut de telles craintes dans cette dernière place, qu'on s'occupa d'en fortifier, comme Réduit, la partie méridionale. Si la Russie et la Prusse se déclaraient et mettaient leurs forces en mouvement, les grands coups se portaient dans le Nord; le succès était d'autant plus assuré, que le poids des armes françaises tombait sur le prince Charles. Cependant les Autrichiens affectent dans leurs relations d'avoir craint les attaques de Gallitzin; mais ils n'auraient pas pénétré dans le duché, et ne se seraient pas prolongés vers le nord, s'ils n'avaient été certains de l'inaction des deux divisions russes can-

tonnées à six ou huit marches de Varsovie à Drohiczyn et à Brzysk, surtout de celle qui était à Wladimir, sur leurs derrières et sur les confins de la Vieille-Gallicie.

L'archiduc Ferdinand avait, dès l'année précédente, parcouru la Gallicie pour ranimer et augmenter les partisans de l'Autriche. Avec lui, était M. de Neipperg, homme mêlé dans toutes les intrigues diplomatiques de notre époque, longtemps commandant des troupes autrichiennes les plus rapprochées de Varsovie, et qui avait entretenu des relations avec ses principaux habitans. La Pologne, sans cesse agitée par les discordes civiles, et depuis les derniers temps par de cruelles révolutions, semblait offrir un champ favorable aux menées de la coalition. Des agens avaient été envoyés à Varsovie et dans le grand duché. Par tous les moyens, même sous les couleurs du patriotisme et de la liberté, ils travaillaient à aliéner de Napoléon le cœur des Polonais. Les succès momentanés de Ferdinand, servirent à découvrir leurs trames; elles avaient été favorisées par les anciens employés prussiens et autrichiens, qui avaient conservé leurs places. Un grand nombre de ces agens subirent des châtimens mérités; les papiers saisis prouvèrent leur correspondance avec le duc de Brunswick, Schill et les principaux instigateurs

des troubles de l'Allemagne. Parmi les personnes arrêtées, se trouvaient l'ancien commandant prussien et l'ancien chargé d'affaires de l'Autriche; ils furent envoyés l'un et l'autre dans la forteresse de Sierosk. Trois tribunaux militaires jugèrent les étrangers accusés de trahison et d'espionnage.

Depuis la paix de Tilsitt, on s'occupait, avec beaucoup d'activité, de l'organisation de l'armée du grand-duché. Au 1er octobre 1808, elle se composait de trois légions d'infanterie; la première de 5864 hommes, commandée par Poniatowski, formait la garnison de Varsovie; la 2e sous Zayoncheck, de 5234 hommes, était à Kalich; la 3e de 1200 hommes, sous Dombrowski, à Posen et Thorn; celle-ci avait en outre 2550 hommes à Dantzick et dans les places de l'Oder. La cavalerie s'élevait à plus de 5700 chevaux répartis à Varsovie, Culm, Sierads. L'artillerie comptait déjà un effectif de 1500 hommes, sous les ordres du général français Pelletier, placé par l'Empereur à la tête de cette arme. Le total des troupes polonaises, dans le duché, se montait à 19,500 hommes, dont 16,000 présens sous les armes; en y comprenant les garnisons de Dantzick et des autres places, l'effectif était de 22,000 hommes. Mais ces troupes nouvellement formées, n'avaient pas vu le feu. Après les hostilités,

on organisa douze régimens d'infanterie et six de cavalerie, les premiers sous les ordres de Zayoncheck, les autres sous ceux de Dombrowski. Les corps aguerris se trouvaient dans la garde impériale, ou en Espagne sous le nom de 4e, 7e, 9e régimens de la Vistule. La division saxonne de Polenz, forte de 4228 hommes, était à Varsovie, Thorn, Gora; elle avait 1280 hommes à Dantzick.

Pendant que la grande armée française se rassemblait sur le Danube, en face de la frontière occidentale de l'Autriche, les corps alliés se plaçaient devant la frontière septentrionale. Celle-ci compte, depuis le Bug jusqu'à l'extrémité de la Bohème, vers Egra, 150 ou 160 lieues. Au milieu se trouvait la Silésie, pays prussien réputé neutre; à l'est la Pologne, à l'ouest la Saxe. En face de la Bohème, était l'armée saxonne, campée sur la Mulde à Dobeln. Vers le centre, il n'y avait que les Polonais réunis autour de Varsovie. A l'extrémité orientale de cette longue ligne, l'armée russe du prince Gallitzin occupait des cantonnemens fort étendus le long du Bug, à Drohiczyn, Brzysk et Wladimir; le quartier-général était à Bialystock, à 50 lieues de Varsovie. Cette armée et celle du prince Bagration, campée dans la Moldavie et la Valachie, bordaient la Gallicie autrichienne, ainsi que la Hon-

grie; elles étaient à une distance à peu près égale de Vienne. On pourrait découvrir plus d'un rapport entre ces deux armées russes et celles de l'Autriche. Cette puissance qui avait exercé une grande influence sur la paix de la Porte avec l'Angleterre, retarda peut-être les opérations de Bagration contre les Turcs, jusqu'après l'armistice de Znaïm.

Dès le commencement de mars, Napoléon avait eu le projet de concentrer la grande armée sur le Danube, et même d'y attirer les Saxons, après avoir fait mettre Dresde à l'abri d'un coup de main; en y laissant une garnison de 3000 hommes. Il paraissait attacher dès lors de l'importance à la possession de cette ville, clef de l'Elbe et de ses rives, double tête de pont aux débouchés de la Bohème. Dans l'organisation des corps d'armée, il forma le 9e évalué à 50,000 hommes, de cinq divisions polonaises ou saxonnes, et des garnisons du nord. Ce commandement fut confié à Bernadotte, qui jusque là avait gardé les environs de Hambourg, avec les divisions Dupas et Gratien, et qui fut appelé successivement à Hanovre et à Dresde. La formation de ce corps était sans doute une démonstration, qui avait pour but de donner le change à l'ennemi, et de retenir une partie de ses troupes sur ces frontières. Effectivement, le

prince Bernadotte ne tarda pas à se mettre en marche vers Ratisbonne, avec les deux divisions saxonnes. Il se trouvait à Géra le 20 avril, pendant les batailles d'Eckmühl et les soulèvemens de Doernberg, le 6 mai à Retz, le 12 seulement à Passau.

Napoléon comptant toujours sur Alexandre, faisait écrire « que le grand duché ne serait pas » attaqué, parce que les Russes étaient prêts à atta- » quer eux-mêmes, et qu'après les premiers enga- » gemens avec les Autrichiens, il appellerait à lui » le corps polonais.» D'après les intentions de l'Empereur, le roi de Saxe avait mis l'armée du grand duché, sous les ordres du ministre de la guerre, prince Poniatowski; il avait pour chef d'état-major, le général Fischer, et pour sous-chef, le colonel Rauthenstrauk, officier de beaucoup de mérite. Les instructions envoyées à ce prince, portaient de se concentrer autour de Varsovie, et de conserver en face de la Gallicie, une armée toujours désignée comme Troupe Polonaise du 9e corps, mais qui recevait directement les ordres du major-général. Poniatowski devait multiplier les levées pour les garnisons des places; la garde-nationale à cheval, évaluée à 10,000 hommes, allait porter ses forces au-delà des besoins présumés, et lui donner les moyens de menacer Cracovie. Les diverses trou-

pes qui étaient à Dantzick et dans les forteresses de l'Oder, continuaient d'y rester. Poniatowski se trouvait dans une position fort difficile; entouré par les puissances ennemies de la France et de la Pologne, à 200 lieues de la grande armée, dont il était séparé par la majeure partie du territoire autrichien, la marche des Saxons augmenta son isolement, et celle des Russes ne fit qu'accroître ses dangers. Ceux-ci ayant été prévenus, dès le 16 ou 17 avril, des attaques de l'Autriche, ne passèrent la frontière que plus d'un mois et demi après, lorsqu'on avait pu apprendre à Saint-Pétersbourg notre entrée à Vienne, et expédier des ordres au prince Gallitzin, ou lorsque celui-ci avait reçu les rapports de l'ennemi sur la bataille d'Essling. Les Russes s'avançaient-ils pour partager les fruits de notre victoire, ou plutôt pour aggraver les maux de nos défaites?

Les troupes du 7e corps autrichien, avaient été réunies d'abord vers Cracovie, Konskie et Radom; elles furent concentrées ensuite à Odrzipol, sur la grande route de Cracovie à Varsovie, près la Piliça. Ce corps se composait de 18 bataillons et de 28 escadrons, dont 12 de cuirassiers, commandés par les lieutenans-généraux Mondet, Dumersberg et Schauroth. L'avant-garde, de 5 bataillons et 6 escadrons, sous les ordres de Mohr, bordait la

rivière, vis-à-vis de Nowemiasto. Le général Branovatzki était détaché, avec une brigade de 2 bataillons et 8 escadrons, vers la gauche à Olkusz, sur la route de Cracovie à Czenstochaw. Deux escadrons du régiment des hussards de l'Empereur, placés à l'extrême droite à Okuniew, observaient Praga. La totalité de ces forces, s'élevait, suivant les Autrichiens, à 25 bataillons et 44 escadrons, 32,200 hommes d'infanterie et 5200 de cavalerie, sans compter les canonniers qui avaient 94 pièces d'artillerie, dont 32 de douze. Le détachement sur les frontières de la Silésie, prouve encore le but politique de l'expédition; ce même détachement, porté à la rive droite de la Vistule, eût été bien plus utile pour l'archiduc.

Poniatowski s'occupait des moyens d'augmenter son armée, qu'il n'évalue dans ses premiers rapports, qu'à 12,000 hommes disponibles. Sans donner trop de confiance à l'intervention hautement annoncée des Russes, il ne s'attendait nullement à entrer de suite en campagne. Ce prince, prévenu de l'approche des Autrichiens, envoya le colonel du génie français Mallet, pour reconnaître les moyens de résistance que présentait la Pilica. Mallet revint à Varsovie, avec un billet de Ferdinand, semblable à ceux qui avaient été écrits sur les autres frontières. L'archiduc annonçait son

entrée pour le même jour 15, à huit heures du matin, sur le territoire du grand duché. Poniatowski réunit ses troupes, et ordonna de mettre en défense Modlin, Sierosk, Praga, et de relever les anciennes lignes de Varsovie. Il fit ensuite ses dispositions pour marcher à l'ennemi.

Le prince Joseph Poniatowski était animé par cet esprit chevaleresque, mieux conservé en Pologne que dans le reste de l'Europe. Il possédait tout ce qui le caractérise, une brillante valeur, une grande courtoisie, beaucoup de loyauté et de générosité, une fidélité d'autant plus ferme, qu'il hésitait davantage à choisir son parti. Les avantages personnels rehaussaient ces précieuses qualités. Mais au premier rang, brillaient en lui le patriotisme et l'amour de l'indépendance, qui ne s'étaient jamais démentis, ni à la cour de son oncle, ni dans celles de l'étranger. Joseph avait étudié la guerre; il la faisait bien et avec plaisir; mais il aimait à s'entourer des conseils de ceux qui méritaient sa confiance. C'est ainsi que nous le vîmes; nous avons attribué quelques apparences d'indécision, aux influences de son début, qui se font toujours sentir dans la carrière des hommes. Celui du prince avait été malheureux, quoique glorieux pour lui, soit lorsqu'il fit la guerre aux Turcs comme aide-de-camp de l'empereur Joseph, soit

lorsqu'il défendit la République contre l'oppression de la Russie. Ces derniers souvenirs et ceux de sa famille, lui inspiraient une haine violente envers cette puissance. Poniatowski avait à venger les premières époques de sa vie, à imposer aux rivalités de ses lieutenans, déjà plus fameux que lui pendant les guerres nationales, et qui avaient pris une belle part aux triomphes de l'armée française. Les généraux traitaient Joseph, en prince devant tout à un nom, qui avait beaucoup d'ennemis en Pologne; la haute noblesse reprochait au roi Stanislas, une illustration récente et mal acquise; la nation ne pouvait lui pardonner ses revers et son asservissement.

Poniatowski, pressé par sa situation et par son patriotisme, voulait marcher au-devant de l'ennemi, lui disputer chaque morceau de territoire, et surtout combattre jusqu'à la dernière extrémité, pour l'empêcher d'entrer dans Varsovie. Quoique l'armée fût trop inférieure en nombre pour espérer des succès, il était d'une haute politique de livrer une première bataille, afin de prouver que les Polonais voulaient défendre leur indépendance. Le prince alla prendre position le 15 à Raszyn, à deux ou trois lieues de la capitale, derrière le ruisseau marécageux de la Rnowa, d'où, barrant les routes directes, il pouvait gagner facilement celles de

Gora et de Blonie. Le général Rosnieski, avec la cavalerie placée à Tarczym, éclairait parfaitement le pays. Cette brave cavalerie eut divers engagemens avec l'avant-garde ennemie, dans les journée des 16, 17, 18, à Konie et Pietrikosy. Mais l'archiduc continuait à s'avancer sur le chemin de Tarczym à Varsovie par Falenty. Le 19 au matin, il parut devant l'armée polonaise.

Poniatowski avait fait garder les passages du ruisseau, qui forment des défilés au travers de marécages peu praticables. A la droite, à Michalowice, était le général Rieganski, avec le 3e régiment; à la gauche, à Jaworowo, le général Kaminski avec deux bataillons des 1er et 8e régimens; au centre Raszyn, sur la route de Tarczym qui passe à Nadarzyn, le 2e régiment et quelque cavalerie saxonne. En avant de la ligne, le général Sokolniki avec deux bataillons des 1er et 8e occupait Falenty, entre deux bras de la Rnowa; à droite de Falenty, était un bataillon avec deux pièces. D'autres détachemens défendaient les approches de la position, qu'une partie de la cavalerie couvrait encore. Celle-ci devait se reployer derrière le centre, d'où elle veillerait sur tous les points. A deux heures, l'armée autrichienne arrivant près de Falenty, commença son attaque et canonna le village. Les batteries polonaises, dirigées par Pel-

letier, firent beaucoup de mal à l'ennemi. Celui-ci, après un combat assez vif, enleva le bois de Falenty; de là il écharpait la ligne polonaise. Poniatowski chargeant à la baïonnette avec un bataillon, reprit le bois. L'ennemi s'en saisit une seconde fois. Fischer y fut blessé, et le colonel Godetski tué. En même temps, les Autrichiens se portaient de front sur Raszyn, devant lequel ils déployèrent de fortes colonnes. Ayant attaqué la tête de la chaussée et les divers points de la ligne, ils furent constamment repoussés, par un terrible feu de mousqueterie et d'artillerie. Après quatre heures des plus grands efforts, lorsque la nuit eut fait cesser le combat, l'archiduc reploya ses troupes en arrière de Falenty. Il n'avait dirigé sur les ailes, devant Michalowice et Jaworowo, que de faibles colonnes, qui furent également repoussées.

L'ennemi pouvait profiter de sa supériorité, pour gagner pendant la nuit la route de Gora, qui tourne les berceaux de la Rnowa, et pour insulter les lignes de Varsovie. Poniatowski se décida à évacuer la position de Raszyn, et à se rapprocher de la capitale, où une partie de ses soldats étaient rentrés, en accompagnant les blessés. Il se retira au milieu de la nuit sans être suivi, ayant perdu 450 hommes tués, 8 à 900 blessés, 32 prisonniers; quatre pièces démontées ou em-

bourbées, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. La perte de celui-ci dut être bien plus considérable; car, trois fois plus nombreux, il fut pendant long-temps exposé à un feu très-nourri. Le résultat de cette affaire était glorieux pour ces levées polonaises, dont la valeur n'avait pas été éprouvée par les combats. Seules, et avec une grande infériorité de nombre, elles avaient soutenu pendant huit heures, les efforts de troupes d'élite.

Varsovie, ville de 75,000 âmes, au milieu d'une plaine, sur la rive gauche de la Vistule, renferme beaucoup d'habitations en bois, des parties non bâties, et des faubourgs très-vastes. Elle n'a pas moins de 5000 toises de circuit, sans compter la partie appuyée à la Vistule, où se trouve l'ancienne ville, au centre de la nouvelle. Le faubourg de Praga, étendu sur la rive droite du fleuve, presque entièrement construit en bois, a 1500 toises de développement extérieur; il est soumis à la domination de la rive opposée, qui est fort élevée. On voyait autour de Varsovie, les traces des lignes, qui résistèrent pendant deux mois aux attaques de Frédéric Guillaume. Ces lignes attestaient la mollesse ou les ménagemens avec lesquels agirent les Prussiens, encore plus que la vigueur de la défense; elles n'avaient que des dimensions au-dessous des ouvrages ordinaires de campagne.

Praga fut aussi couvert d'un retranchement semblable à celui de Varsovie. En 1807, nous retrouvâmes ses déplorables débris que Suwarow força pendant la nuit, par surprise autant que par la mésintelligence et par la faiblesse des Polonais. Cette partie de Varsovie, menacée alors par les armes des Russes et des Autrichiens, fut seule mise en état de résistance. La tête du pont de Praga formait une excellente défense provisionnelle (1).

(1) « Alors nous vîmes éclater dans Varsovie le patriotisme des habitans. Toutes les classes de la société se portèrent aux travaux; les belles polonaises, la noblesse, le clergé séculier et régulier, les corporations avec leurs bannières et la musique en tête, les vieillards, les enfans, tous enfin travaillaient avec une ardeur admirable. Alors fut construit très-rapidement le pont de pilotis, long de 220 toises (emporté dans le printemps de 1809) et une grande couronne de deux fronts et demi. Ce bel ouvrage, d'un fort relief, parfaitement revêtu en bois, a des casemates de mêmes matériaux, et trois lunettes en avant. Flanqué de la rive gauche, il couvre immédiatement le pont. Le faubourg de Praga est défendu par un camp retranché de huit fortes lunettes, fermées à la gorge, s'appuyant des deux côtés à la Vistule. Le centre, où est le point d'attaque et la principale force, occupe une hauteur sablonneuse, à quelques cents toises de Praga. Il est formé par deux lunettes plus rapprochées, qui se flanquent réciproquement; les autres lunettes s'éloignent irrégulièrement à droite et à gauche, suivant le terrain. Les intervalles sont ouverts, mais en arrière se trouvent les anciennes lignes un peu réparées....» (*Extrait de mon*

On la réarma en 1809; mais le camp retranché fut négligé, et considéré seulement comme une position d'armée, dans le cas d'une attaque sur la rive droite. Ces divers ouvrages couvraient la ville contre un coup de main, du côté de la frontière autrichienne, éloignée de deux lieues. Mais les lignes de Varsovie avaient été délaissées, à cause de leur étendue, et parce qu'on avait espéré que l'intervention des Russes, engagerait au moins les Autrichiens à garder la défensive de ce côté.

L'armée polonaise occupa dans le plus grand ordre, les lignes de Varsovie, qu'on s'était hâté d'armer avec 45 bouches à feu. L'Archiduc ne se mit en mouvement que dans la matinée, et prit position entre les routes de Gora et de Blonie, à la hauteur de Rakovice. Vers quatre heures, il fit demander une entrevue à Poniatowski; cette circonstance est mentionnée dans le douzième bulletin autrichien, et constatée par la convention même. L'entrevue eut lieu aux avant-postes. On convint d'un armistice de vingt-quatre

Journal de 1807.) Les hommes de guerre reconnaîtront dans ces retranchemens, le système de l'Empereur. Au centre des lignes et des ouvrages de campagne, il plaçait des saillans renforcés, qui prenaient des revers sur tout le développement. Telles étaient aussi les têtes de Spitz à Vienne, de Neustadt à Dresde, etc.

heures. Il fut question de l'évacuation de Varsovie, à laquelle le prince polonais répugnait excessivement. Il rompit l'entretien sans rien promettre. Cependant la ville restait exposée à un coup de main. On n'avait pas assez de forces pour garnir tout son développement extérieur; l'armée aurait couru le risque d'être percée sur quelque point, et même de se trouver enfermée du côté de Praga, si l'ennemi avait passé la Vistule au-dessus. Dans une telle situation, c'eût été compromettre en même temps, la capitale (1), les précieux objets qu'elle renfermait, le sort même de la campagne. Ces motifs déterminèrent Poniatowski à ne pas défendre Varsovie. Par un hasard peu ordinaire, l'archiduc Ferdinand avait des intérêts conformes à ceux de son ennemi; il ne voulait pas exaspérer les Polonais, et encore moins leur armée; il désirait éviter les extrémités auxquelles le bombardement ou une attaque de vive force, auraient exposé cette ville.

(1) Nous ne dévions pas en ce moment de nos principes sur la défense des capitales; car celle-ci n'était que d'une importance secondaire, dans les affaires générales de la guerre. Son sort devait se décider sur le Danube. D'ailleurs Varsovie n'occupe pas un nœud de communication, puisqu'il n'existe aucune chaussée en Pologne; et la réunion des défenses naturelles, se trouve à Modlin.

Ce fut seulement le 21, après une seconde entrevue, que Poniatowski proposa une convention d'après laquelle Varsovie déclarée neutre, dut être évacuée dans l'espace de deux jours; aucune contribution extraordinaire ne pouvait être frappée; toutes les réserves avantageuses furent consenties. Cette convention était favorable aux Polonais, puisqu'elle laissait une liberté entière à Poniatowski pour ses mouvemens, et lui donnait le temps de faire tranquillement l'évacuation, qui aurait dû s'exécuter à la hâte, et même avec désordre, si une attaque avait eu lieu. La navigation de la Vistule restant libre, on put conduire à Modlin, avec les bâteaux du pont, tout ce qui se trouvait dans l'arsenal et dans les magasins. Malgré ces avantages, Poniatowski se livrait à toute l'amertume de ses regrets : « Je viens de signer » mon déshonneur! » s'écria-t-il. Quand Ferdinand parla de capitulation, l'intrépide Polonais répondit, comme Masséna devant Gênes, que ce seul mot rompait tout, qu'il recourrait plutôt aux dernières extrémités, et que le premier il mettrait le feu à son palais royal, au milieu de la capitale.

L'élite de Varsovie abandonna ses murs. Le sénat, les ministres, le conseil d'État, montrèrent l'exemple, emportant avec eux les papiers du gouvernement. Les autorités suivirent. Cette

résolution était d'autant plus généreuse, que l'ennemi séparait Varsovie de Posen, de la Saxe et de la France! Ceux qui pouvaient porter les armes rejoignirent Poniatowski, les autres se retirèrent à l'extrémité orientale du territoire polonais, dans Tykoczyn, à l'ombre de la protection d'un allié bien douteux. Quel appui que celui des Russes pour les Polonais! Quels souvenirs les assiégèrent au sortir de Varsovie, en traversant Praga, éternel monument de la barbarie moscovite, qui n'épargnant ni l'âge ni le sexe, égorgea trente mille victimes. Des collines de Tykoczyn, ils purent apercevoir les tours de Grodno, qui rappelaient à plusieurs d'entre eux, ce qu'était l'amitié des Czars, les droits des nations violés par les cosaques dans la diète polonaise, et la majesté des trônes indignement outragée. Alors leurs yeux se tournaient vers l'empire d'occident, d'où ils attendaient leur vengeance. La patrie avec ses espérances et son avenir, se réfugia dans la tente de Poniatowski, comme jadis dans les bivouacs de Zayoncheck et de Dombrowski. Le 23 avril, à cinq heures du soir, tout se trouvait en sûreté à Modlin, à Sierock, ou à la suite de l'armée. Celle-ci se portait sur le Bug, entre ces deux forteresses, parce que les rapports annonçaient que l'ennemi avait jeté un pont à Gora, à six ou sept lieues au-dessus de Varsovie.

Immédiatement après le combat de Raszyn, le petit corps de cavalerie et d'artillerie saxonnes, qui avait combattu avec les Polonais, descendit la Vistule, la traversa aussitôt qu'il eut dépassé la gauche de l'armée autrichienne, et rejoignit paisiblement la Saxe. L'ambassadeur et le commandant français de Varsovie, ayant suivi ce corps, furent vivement réprimandés par Napoléon.

Ferdinand avait fait une proclamation qui flattait les Polonais, et les assurait *de la protection spéciale de l'empereur François*. Dans la convention, l'archiduc avait abrégé le terme demandé pour l'évacuation de Varsovie, et avait établi la distinction de l'armée combinée *combattante*, afin de retenir par ce double moyen, le plus grand nombre des Polonais qui venaient de se dévouer à la défense de la patrie. Il avait choisi comme l'un des otages, son adjudant, le colonel Neipperg. Cet homme habile, connaissant Poniatowski et ses alentours, cherchait à le circonvenir de toutes les manières. Il lui représentait les forces de la coalition, dont il laissait apercevoir les mystères; les grands avantages que les Autrichiens avaient remportés en Italie, en Bavière, en Franconie, en Pologne; l'isolement du grand duché, entouré d'ennemis; l'inutilité de combattre en faveur d'une cause perdue. Le colonel rappelait au prince tous les titres qui l'attachaient à l'Au-

triche; il le pressait vivement de rester à Varsovie, de laisser partir les Saxons et le peu de Français, qui se trouvaient dans son corps. Joseph répondait, comme un homme d'honneur, qui avait le sentiment de ses devoirs et de ses moyens; comme le chef d'une nation valeureuse, qui préféra toujours les guerres pour son indépendance et les agitations de la liberté, à la honteuse paix de l'esclavage. Il s'arracha à toutes les séductions, et se porta à la tête des troupes. A son entrée dans Varsovie, Ferdinand dut être vivement frappé de l'aspect lugubre que présentait cette ville, et de la tristesse que manifestaient ouvertement ses habitans.

La retraite de Poniatowski sur la rive droite de la Vistule, entre les places du Bug et de Praga, était d'une grande habileté militaire et politique. Il est probable que les Autrichiens, avant comme après la convention, s'attendaient à voir l'armée polonaise se retirer sur la Saxe ou sur la Basse-Vistule. Ce mouvement hardi déjoua les projets de l'Autriche et de ses alliés. On n'a peut-être pas assez apprécié l'influence qu'il a exercée sur les déterminations de la Prusse. Poniatowski placé en face de la capitale, au centre du royaume et de ses démembremens, maintint l'esprit de patriotisme et l'espoir de la délivrance, dans la Pologne entière qui lui tendait les bras. Non-seu-

lement il empêchait les communications et le concert d'opérations, entre les Autrichiens et les Russes ou les Prussiens; mais il allait forcer Gallitzin à entrer en campagne, et il compensait tous les avantages que venaient d'obtenir les premiers, en transportant son armée sur leur territoire.

Ferdinand avait-il voulu attaquer les Polonais, pendant leur marche pour se rendre en Saxe, ou les obliger à évacuer le grand duché, afin de l'occuper sans combat? Les retards et la direction de son mouvement, peuvent faire croire à ces deux projets. Quoi qu'il en soit, l'Archiduc fut déconcerté par la détermination de Poniatowski, qu'il lui eût été facile de rendre impossible. Il n'avait qu'à suivre les routes de Lublin et de Warka, qui longent la rive gauche de la Vistule, et diriger sur la rive opposée un petit corps de flanqueurs, qui serait arrivé sur Praga en même temps que l'armée devant Varsovie. L'Archiduc fit une nouvelle faute pour remédier à la première, lorsqu'il construisit à Gora un pont qui aurait dû être plus rapproché de cette ville, vers Karczew. Enfin, comme si l'on ne devait faire que des fautes de ce côté, on y mit le comble en jetant le corps du général Mohr, sur la rive droite de la Vistule, avant que le pont ne fût terminé. Ces opérations ne présentent ni habileté,

ni activité, ni prévoyance; tandis que tout était si facile, Varsovie se trouvant entouré par le territoire autrichien. Si Poniatowski avait été attaqué, le 20, sur les deux rives de la Vistule; si Ferdinand avait parcouru rapidement les vingt lieues qui le séparaient de cette capitale, les Polonais eussent été très-heureux de se retirer au-delà du Bug, et même plus loin. L'Archiduc occupant la majeure partie du grand duché, ayant débuté par d'assez grands succès, aurait décidé les Russes et les Prussiens à le rejoindre; dans tous les cas, il couvrait la Gallicie.

Les premiers soins de Poniatowski furent pour les places dont il assura la défense. Mais il connaissait sa nation; elle pouvait se refroidir par l'inaction et par des apparences de revers, ou se décourager en manquant des entreprises trop difficiles. Ayant appris que le général Mohr s'avançait, et que le pont de Gora n'était pas terminé, Poniatowski résolut de conduire contre le corps autrichien, ses troupes aguerries par le combat de Raszyn, exaltées par la vue de Varsovie abandonnée à l'ennemi. Le 25 Sokolniki avec le 12e régiment d'infanterie, le 2e de cavalerie, et deux pièces de canon, fut dirigé de Modlin par Jablona sur Karczew; le général Kaminski, avec deux régimens de cavalerie, par Nieporent sur Okuniew;

le général Dombrowski, de Sierock sur Radzimin, avec un bataillon du 6e d'infanterie, les 5e et 6e régimens de cavalerie et deux canons. Poniatowski vint s'établir avec le reste de ses troupes entre Jablonna et Nieporent. Sokolniki rencontra à Grochow, l'avant-garde de Mohr, qui disposait une attaque contre la tête du pont de Praga, et qui en avait déjà sommé le commandant. Malgré la supériorité du corps autrichien, Sokolniki le chargea, avec cette valeur chevaleresque qui le distinguait; il lui tua une centaine d'hommes, en enleva autant, et le poursuivit jusque sur Karczew. Kaminski fit beaucoup de prisonniers et arriva jusqu'à Stanislawow, dans la Nouvelle-Gallicie. Le colonel Sierowski emporta Radzimin avec l'infanterie de Dombrowski, tua soixante Autrichiens et en prit plus de deux cents. La perte totale de l'ennemi est portée à plus de mille hommes, dans le rapport des Polonais; ceux-ci n'eurent pas plus de cent tués ou blessés.

Les troupes de Mohr qui s'avançaient entre la Vistule et la Narew, se retirèrent dans le plus grand désordre, en remontant la Vistule. Poniatowski ne pouvant se persuader qu'elles ne fussent pas soutenues, arrêta la poursuite; il établit l'armée en avant de Sierock, sur la rive gauche du Bug, et son quartier-général au pont de Zegrz.

De là, il protégeait les places, surveillait les deux rives de la Vistule, contenait les mouvemens de l'ennemi et menaçait la Gallicie. Cependant on ne tarde pas à apprendre que les Autrichiens s'étendent vers Posen et vers la Basse-Vistule. Alors Poniatowski charge Pelletier d'enlever, avec les troupes de Sokolniki et de Rosnieski, le corps placé à Ostrowek, devant Gora. Pelletier s'assure de la situation du pont, en envoyant sommer l'ennemi, dont la contenance indique qu'il n'était pas appuyé. A la pointe du jour, deux bataillons polonais attaquent les deux flancs avec un grand bruit; la cavalerie reste en réserve au centre. Les postes sont culbutés. Le régiment de Latour-Baillet, jeté sur cette rive, pour couvrir les travaux de la tête du pont, est assailli de tous côtés, et forcé à mettre bas les armes. Pelletier prend deux mille hommes, trois canons et deux drapeaux. Sur la rive gauche de la Vistule, les Autrichiens reploient les bateaux, comme s'ils craignaient que les Polonais ne voulussent franchir ce fleuve. Ferdinand accourt lui-même à Gora, avec des pièces de douze. Il n'était plus temps. Pelletier ayant terminé ce brillant coup de main, détruisit le pont, et se rapprocha de l'armée. Bientôt Poniatowski remontant la Vistule vers le midi, pénétre en Gallicie, occupe Lublin

(14 mai), s'avance sur Sandomirz (18), pendant que Ferdinand descend le fleuve vers le nord, et va attaquer Thorn (14 mai).

Dans les mouvemens qui suivirent cette expédition d'Ostrowek, on enleva un courrier ennemi avec des dépêches, et on trouva sur lui une lettre, qui confirmait les soupçons que le prince Poniatowski n'avait cessé de manifester, sur les intelligences qui régnaient entre les Russes et les Autrichiens. Cette lettre adressée à l'Archiduc par le général Gortszakof, qui était avec sa division à Brzysc, le félicitait sur l'heureuse issue du combat de Raszyn, et sur son entrée à Varsovie; elle renfermait des vœux pour la prospérité de ses armes, et montrait l'espoir d'y coopérer assez prochainement. La lettre fut portée à Napoléon par le général Bronikowski, avec la nouvelle du succès de Gora. L'Empereur s'en plaignit vivement à Czernichew, aide-de-camp d'Alexandre, en mission auprès de lui (1). La lettre fut expédiée à Saint-Pétersbourg, où l'on donna l'apparente satisfaction de rappeler

(1) Napoléon fut aussi courroucé qu'étonné de cette découverte. En se rendant d'Ebersdorf à Schœnbrun (31 mai), il questionnait sur la Russie, un de ses aides-de-camp, arrivé du Nord depuis quelque temps. D'après les réponses du général, l'Empereur s'écria : « *Il me faudra donc faire encore la guerre* » *avec Alexandre!* »

Gortszakof. La connivence des généraux russes et autrichiens en 1809, n'est plus un secret. Les premiers ont fait alors vis-à-vis des seconds, ce que ceux-ci leur ont rendu en 1812, peut-être à l'insu des souverains eux-mêmes. Gallitzin différait perpétuellement son entrée en campagne sous divers prétextes ; il annonçait à Napoléon sa marche sur Olmutz, lorsqu'il avait l'ordre de ne dépasser ni la Vistule, ni les pays à la hauteur de Cracovie. Nous le verrons manœuvrer comme un auxiliaire de l'Autriche, qui devait protéger le territoire de cette puissance, et empêcher les succès des Polonais.

CHAPITRE III.

SOULÈVEMENT DU TYROL ET DES VALLÉES VOISINES; PREMIÈRE SOUMISSION DE CES PAYS.

Le Tyrol, principal théâtre des insurrections préparées par la coalition, leur est plus favorable que tout autre pays. — Les agens étrangers le soulèvent, au nom de la religion et de la patrie. — Hofer et d'autres chefs sont les aveugles instrumens de leurs projets. — Les Bavarois sont répandus sans méfiance dans le Tyrol; deux colonnes de conscrits français le traversent. — Au commencement d'avril, des nuées de montagnards tombent sur les troupes, et enlèvent Innsbruck. — Les Bavarois et les Français sont forcés de mettre bas les armes. — En quatre jours, les Tyroliens seuls délivrent leur pays. — Hofer et Chateler entrent à Innsbruck. — Celui-ci organise l'administration ainsi que la défense du Tyrol. — Le Voralberg et les vallées italiennes s'insurgent — Chateler va à Roveredo et revient sur l'Inn. — Lefebvre bat Jellachich, fortifie Salzbourg et marche sur Innsbruck. — Il disperse les insurgés à Lover, à S. Johann, à Woergl, à Schwaz; mais il ne profite pas de ses victoires. — Les Tyroliens et les Autrichiens traitent de la soumission du pays. — Chateler forcé de se retirer par les ordres de Jean, ne tarde pas à revenir. — Le Tyrol et le Voralberg se soumettent momentanément. — Lefebvre se rend à Salzbourg et à Lintz. — La Suisse jouit de la paix, mais elle favorise secrètement les insurgés.

Le Tyrol fut le principal théâtre des insurrections préparées par la coalition; là elles obtinrent les plus grands succès, et se maintinrent long-

temps après que la paix avait été signée entre les puissances. On y vit ce que peut une nation animée par des passions fortes, favorisée par les difficultés de son territoire, surtout lorsque ses mœurs sont encore près de la nature. Napoléon, en deux batailles et en quelques jours, avait renversé l'empire autrichien et ses armées; il fallut combattre encore trois mois et réunir une partie des forces de la Confédération du Rhin, de l'Italie, et même de la France, pour soumettre ces paysans (1).

Les Tyroliens sont d'une haute taille, hardis, habitués aux armes, endurcis à la fatigue, pleins de cet esprit de liberté et d'indépendance, qui anime les Suisses, et en général tous les montagnards, vivant loin d'un monde amolli et corrompu. Ils sont pour la plupart chasseurs et pasteurs. La vie des uns et des autres est très-pénible et même périlleuse, dans ces rochers où il faut gravir perpétuellement, combattre corps à corps les ours de la plus grande espèce, et poursuivre l'agile chamois. Leur constant isolement les rend farouches, étrangers aux peuples voisins, et facilement leurs ennemis. La guerre fut ac-

(1) Voyez la note sur la population du Tyrol, sa constitution géologique et stratégique, les divers systèmes d'opérations de l'Autriche.

compagnée des horreurs que la civilisation a partout adoucies; et l'on n'y reconnut pas cette loyauté, qui avait jusque là distingué les Tyroliens. L'exploitation des mines, la conduite des eaux, le travail des usines, la lutte perpétuelle des montagnards contre l'ingratitude du sol, développent leur industrie. On rencontre souvent dans ce pays d'habiles artistes et des mécaniciens qui se sont formés eux-mêmes Sur tout le reste il y règne une ignorance profonde. Les prêtres, les moines, exercent sur le superstitieux Tyrolien, un grand empire, qu'ils employèrent en 1809, contre cette paix, dont le maintien est le premier des préceptes et des bienfaits de la religion.

Le Tyrol appartient à l'Autriche depuis plusieurs siècles. Gouverné paternellement et avec la simplicité qui distingue les princes de cette maison, accoutumé à les regarder comme les protecteurs de ses droits et de sa liberté, plutôt que comme des maîtres, le Tyrol possédait une constitution d'états, où les bourgeois et les paysans occupaient leur place, où se réglaient les levées d'hommes et d'impôts. Ce pays était d'autant plus affectionné à ses souverains, qu'il se trouvait éloigné de la cour, fléau des peuples et des rois. Le gouvernement bavarois, plus sage, plus éclairé, et aussi doux que celui de l'Autriche, convenait

moins aux Tyroliens, qui se ployaient avec peine à l'administration générale de la Bavière, et regrettaient leur constitution particulière.

La conscription, quoique moins forte que le contingent ordinaire du Tyrol, fut l'occasion, ou plutôt le prétexte de quelques troubles. Les Tyroliens avaient toujours montré une grande répugnance pour servir dans les régimens autrichiens; mais ils couraient volontiers aux armes, quand la patrie réclamait leur dévouement. Ils étaient organisés militairement. Les hommes propres au service, classés par compagnies franches, au milieu desquelles se trouvaient des carabiniers d'élite, pouvaient être appelés à un service actif de quarante-deux jours, qui se prolongeait quelquefois. Ils recevaient, dans tous les grades, une paie assez forte pour les attirer sous les armes. Répartis par arrondissemens, ils avaient leurs postes assignés pour la défense et l'attaque; le centre des opérations et le magasin général étaient à Gassenzas, entre Sterzing et le Brenner. Dans les grandes occasions, comme en 1809, la population entière prenait les armes. Les levées, ordinairement de dix mille hommes, se doublaient souvent. Pendant nos premières campagnes d'Italie, on avait vu se réunir, par la saison la plus rigoureuse, vingt mille hommes organisés régulièrement, qui atta-

quèrent les derrières de notre armée, dans le Véronais et le Bressan. En 1805, la conquête du Tyrol fut si rapide, la paix succéda si promptement à la guerre, que les montagnards eurent à peine le temps de s'armer. Ils furent témoins de la retraite précipitée et peu glorieuse de l'archiduc Jean et du prince de Rohan, de la honteuse capitulation de Jellachich, dans une position aussi forte que Feldkirch. Ces événemens servirent de de leçon à l'Autriche, mais non aux Tyroliens.

Pendant l'année 1808, l'archiduc Jean avait préparé ce qui pouvait favoriser les opérations projetées en Italie et en Tyrol. Nous avons vu que le baron Hormayr, né dans ce dernier pays, et long-temps chargé de ses affaires à la chancellerie de Vienne, y organisa l'insurrection; que Paravicini et Juvalta eurent la même mission auprès des habitans de la Valteline, des vallées de l'Oglio et de la Mella. Les agens et l'or de l'Angleterre, avaient pénétré, par la Suisse, dans tous ces pays. En 1808 et au mois de février 1809, des Tyroliens, parmi lesquels se trouvait André Hofer, allèrent à Vienne pour concerter la levée en masse, et sa coopération au plan d'attaque contre la France et l'Italie. Ils s'engagèrent à prendre les armes, lorsque les Autrichiens entreraient en campagne. Au mois de mars, le Tyrolien Martin

Teymer, ancien major des landswehrs, fut envoyé par Chateler, pour parcourir la chaîne de la conspiration, et conférer avec les chefs sur l'exécution du plan arrêté en janvier.

Les prêtres et les moines du Tyrol secondèrent les menées des Autrichiens et des Anglais; plusieurs combattirent même à la tête de la croisade qu'ils prêchaient (1). On distribua des amulettes de toute espèce, des bonnets bénis et chargés de

(1) « Les prêtres ajoutèrent leurs insinuations perfides, aux » illusions des agens de l'Autriche... Quelques réglemens par- » tieuliers et plusieurs suppressions qui attaquaient leurs inté- » rêts, servirent de prétexte à leurs diatribes... Ils avaient su » donner à la rebellion, le caractère de la religion... Les ordres » de mouvement portaient : *Par le sang divin venez nous joindre...* » *Que celui qui a un sang chrétien marche... Venez vite, Dieu* » *nous sauvera...* » Le curé et le vicaire de Wirgen, le curé de Lienz ayant été jugés par les ordres d'Eugène, les premiers furent fusillés, malgré les réclamations violentes de l'évêque de Klagenfurth, dont les agens avaient pris part à ces troubles. (*Historique de la campagne du Tyrol, par le comte Vignoles*, écrit en 1817.) L'évêque de Coire, Buol de Schaweustein, impliqué dans l'insurrection du Tyrol, où ses anciennes relations lui donnaient de l'influence, fut mandé par le landamann de la Suisse à Soleure. Les Augustins de Rattemberg, également inculpés, furent transférés à Strasbourg. Cependant on vit aussi deux prélats, les princes évêques de Salzbourg et de Brixen, prêcher la paix et maintenir l'ordre, autant qu'il leur fut possible.

figures; on promit à ceux qui les porteraient, qu'ils ne seraient pas atteints dans le combat. On représentait comme l'ennemi des autels, celui qui les avait relevés en France; comme martyr de la religion, le pape qui guerroyait pour des intérêts politiques; comme les vengeurs de l'une et de l'autre, les Autrichiens alliés des Turcs et des Anglais. *Tyroliens, Dieu est avec nous; croyez-moi, Dieu est avec nous*, s'écriait Jellachich, qui dans les premiers projets, devait marcher sur Innsbruck avec quinze bataillons. Cette devise des croisades, *Dieu est avec nous*, devint le cri des chefs tyroliens. C'était celui de Rome dans ce moment, celui de Ferdinand de Naples, lorsqu'en 1796 il voulait lancer ses peuples contre notre armée, au moment où il traitait avec la République; c'était le cri des Vénitiens qui égorgeaient alors nos malades, des Piémontais qui souillèrent de tant d'horreurs l'insurrection de 1799. On voulait renouveler ces déplorables scènes. Quand Frédéric convoitant la Silésie, fit la guerre à Marie-Thérèse, il laissa sur ses drapeaux *pro Patria*, et fit effacer *pro Deo*; disant « qu'il ne fallait pas mêler le nom de Dieu » dans les querelles des hommes; qu'il s'agissait » d'une province et non de religion. » Les agens de la coalition, exagérant le dévoûment de l'Espagne, faisaient circuler les proclamations des guéril-

las et de Palafox. Ils disaient que l'Europe entière se levait, que le temps était venu de se défaire des Français et de leurs adhérens. Ils montraient le petit nombre de Bavarois, épars dans quelques postes, les détachemens séparés par des montagnes, des défilés, qu'il était si aisé d'occuper; ils rappelaient aux Tyroliens leurs libertés et leur gloire, les Suédois repoussés, l'électeur de Bavière obligé de s'enfuir en 1703, les Français eux-mêmes n'ayant jamais pu s'établir dans leur pays. Enfin ils exagéraient la force des armées autrichiennes, qui, inondant les plaines du Danube et du Pô, devaient pénétrer ensuite dans le cœur de la France.

Les principaux chefs de l'insurrection furent l'aubergiste André Hofer; le capucin Joseph Haspinger, qui combattit vaillamment à la seconde attaque d'Innsbruck (29 mai), et qui fit mettre bas les armes à deux bataillons du 13e et du 53e régimens, dans le Passeyr (22 novembre); Népomucène de Kolb, commandant plusieurs milliers d'hommes dans le Pustherthal et autour de Brixen; Speckbacher, dont on a vanté l'intelligence et la bravoure; Joseph Glarel et Ober Rauch; les aubergistes Martin Schenk et Peter Mayer; l'adjudant de Hofer, Joseph Eisenstecker... Chaque canton, chaque bailliage avait son chef et son comité.

Les principes et les projets n'étaient pas unanimes; car les uns voulaient revenir sous la puissance de la maison d'Autriche, quelques autres songeaient à proclamer leur indépendance, à l'exemple des Suisses. Mais Hofer avait acquis sur tous les chefs une grande prépondérance, sans l'avoir méritée autrement que par ses dispositions pour servir aveuglément les desseins de la coalition. Il finit par prendre le titre de commandant supérieur, et avait ordinairement sous ses ordres 8 à 10 mille hommes, divisés en compagnies de 100 à 150. Dans ses expéditions, il en réunissait jusqu'à 20 et 30 mille, qu'il licenciait ensuite.

Hofer s'est trouvé dans une position telle que les philosophes et les peuples ont voulu en faire un martyr de la liberté (1); les prêtres, de la re-

(1) Voici ce que dit d'Hofer une histoire de la guerre de 1809, attribuée au baron Hormayr, chef réel et instigateur de la rebellion du Tyrol (*Des Erzherzogs Johanns Feldzug im Jahre* 1809). Cet ouvrage et les *Beobachtungen und historische sammlung wichtiger ereignisse aus dem kriege im Jahre* 1809, avec les Rapports du maréchal Lefebvre, du général Vignoles et quelques pièces authentiques, ont servi à la rédaction de ce chapitre. « Dans les momens malheureux, Hofer s'abandonnait à son » irrésolution et à son inaction naturelles. Son adjudant Eisens- » tecker, le capucin Joachim Haspinger... étaient plus hardis et » plus fermes. Népomucène de Kolb avait un grand pouvoir » sur Hofer. C'était un ancien percepteur de contributions,

ligion; l'aristocratie, de la légitimité. Né en 1765, dans la vallée de Passeyr, dépendante du Vinstgau,

» anarchiste à cerveau brûlé, plein des pensées les plus extra-
» vagantes, ayant de fréquens entretiens avec la mère de Dieu,
» avec les bons et les mauvais génies. Kolb suivait l'exemple
» de Moïse, priant sur le sommet des montagnes, pendant
» que le peuple de Dieu combattait. Après l'armistice, il in-
» sinua à Hofer, l'idée de prendre le gouvernement du Tyrol,
» sous le titre de *A. Hofer, aussi long-temps qu'il plaira à Dieu,*
» *comte de Tyrol.* Des pièces de 20 creutzers, dont plusieurs se
» voient encore dans le pays, furent frappées avec A. H. à côté
» de l'aigle tyrolienne; elles avaient pour légende, *comté du Tyrol*
» *érigé en principauté...* » L'historien ajoute qu'après l'armistice, le plan fut formé de retenir les troupes autrichiennes; d'enlever le fort de Sachsenbourg, au moment ou le général Schmidt allait le remettre au général Rusca; enfin de massacrer 14 ou 1500 prisonniers bavarois, italiens et français, pour compromettre les Autrichiens, au point de ne pouvoir plus traiter avec les Français. La preuve de ce projet fut trouvée dans les papiers de Kolb, interceptés par le commandant du Pustherthal, Stainer de Baillet, etc. p. 375, 76, 77. Les moyens employés pour soulever ces peuples, les prétentions de Hofer, soit qu'elles lui appartiennent, soit qu'elles lui aient été suggérées, sont un sujet de réflexions pour la cour de Vienne et pour les autres puissances. Si Hofer n'eût été vaincu par nous, il aurait plus tard embarrassé l'Autriche. Voilà cependant les hommes représentés comme des héros, par les écrivains qui se rendent en France les échos de l'étranger, et qui nous forcent à entrer dans tous ces détails.

Hofer avait la sauvage âpreté de ce pays, entouré de glaciers et de neiges éternelles. Cabaretier près de Saint-Martin, sur une des principales communications entre les hautes vallées de l'Adige et de l'Inn, il faisait un trafic considérable en vin, blé et bétail, commerce fort important pour le Tyrol; il était connu généralement sous le nom de Sandwirth (cabaretier de Sand). Sa haute stature, sa force prodigieuse, le faisaient remarquer parmi cette population colossale. Hofer fut d'abord animé par l'amour de la patrie; il avait aussi cette piété aveugle et exaltée, si puissante sur les cœurs simples. Parvenu au commandement, Hofer ne montra que le courage qui tient à la vigueur des muscles; il n'eut rien de cette fermeté inébranlable, qui entreprend les grandes choses, et de la capacité nécessaire pour les exécuter. Ardent au milieu des succès, découragé dans les défaites, il violait à chaque instant sa parole, ou changeait de résolution; il finissait par abandonner le soin des affaires. Privé même de ce discernement qui fait apprécier les bons conseils, Hofer devint un instrument funeste, dans les mains de gens qui ne partageaient ni ses erreurs ni ses qualités.

Le Voralberg, voisin du Tyrol, lié avec lui par la vallée de l'Inn, touche de l'autre côté à la

Souabe et au lac de Constance. Cette province avait aussi appartenu à l'Autriche; on y retrouvait quelque liberté, le droit d'élire une partie des magistrats, de fixer les impôts et de s'armer pour la défense de la patrie. Les levées se composaient de deux réquisitions, l'une de jeunes gens formant trois mille hommes, l'autre d'hommes mariés du même nombre. Mais on avait vu, en 1799, ce petit pays mettre sur pied 10,506 hommes. Le Voralberg, plus civilisé que le Tyrol, plus fréquenté par le voisinage de la Suisse et de l'Allemagne, ne montra pas moins d'ardeur pour la guerre de l'insurrection. Une diète établie à Bregenz, créa un gouvernement provisoire, auprès duquel résidait le commissaire autrichien Wischer. Le docteur Griess était général en chef de la levée en masse; le fameux Riedmuller, cabaretier de Pludentz, commandait sous lui. Plus tard, un commissaire-général, le docteur Schneider, y exerça la plus grande influence. Des dépôts d'armes et d'habits avaient été formés depuis long-temps dans ces montagnes, où l'on vit des uniformes autrichiens dès les premiers jours d'avril.

Ces peuples, dévoués à ce qu'ils regardaient comme la cause de la patrie et de la religion, étant ainsi disposés, les chefs subalternes furent désignés, les bandes organisées, les signaux pré-

parés. Vers le commencement d'avril, pendant que la neige couvrait encore le pays, on vit des feux briller sur la cime des rochers. Aussitôt, les cris des pasteurs retentissent dans les profondeurs des vallées; les cornemuses font entendre des chants patriotiques; le bruit des cloches et les hymnes sacrées, se mêlent à cet appareil de guerre. La population des lieux élevés saisit ses armes, et descend au fond des grandes vallées. C'est dans le Vinstgau, dans le Pustherthal, dans les parties les plus éloignées de la Bavière, qu'eurent lieu ces premiers rassemblemens. Les contrées inférieures s'armèrent, lorsque les montagnards arrivèrent au milieu d'elles.

La Bavière n'avait, dans le Tyrol, que 5 bataillons et 450 chevaux répartis à Innsbruck, à Brixen, à Trente, à Kufstein, ou vers les frontières de l'Autriche. Ils étaient dans la plus parfaite sécurité. Aucune mesure de défense n'avait été prise, aucun poste fortifié; car d'après un arrangement conclu avec la France, on ne devait pas faire de fortification ni d'établissement militaire, dans le Tyrol méridional. Napoléon croyait si peu à de prochaines hostilités, qu'il avait donné l'ordre de faire marcher d'Italie sur Augsbourg, par le Tyrol, quelques bataillons de conscrits. Au commencement d'avril 2000 hommes étaient

partis avec le général Bisson; une seconde colonne, d'égale force, les suivait à une journée de distance.

Telles étaient les troupes qui se trouvaient dans le Tyrol, quand l'insurrection éclata. Les paysans, avertis que l'armée autrichienne devait commencer son mouvement le 8 avril, se jetèrent de tous côtés sur les Bavarois, les surprirent sans défense, en massacrèrent quelques-uns, et retinrent les autres prisonniers. Les insurgés de Pustherthal tombèrent sur les postes qui gardaient la frontière orientale (9), enlevèrent celui de Sillian, et attaquèrent les troupes qui occupaient le pont et le défilé très-important de S. Lorenzen, en arrière de Prunecken (11). Les soldats accablés par la foule des montagnards, laissèrent plusieurs morts et 15 prisonniers. Un détachement plus considérable était posté à Mühlbach, pour défendre ce défilé de la vallée de la Rienz, et pour couvrir la route d'Innsbruck; c'était la seule par laquelle les corps du Tyrol méridional, pouvaient se rendre en Bavière. Ce détachement, bientôt entouré par les insurgés, se fit jour, non sans peine, et se replia sur le pont de Loditsch, jonction des routes qui viennent de la Carinthie, de la Bavière et de l'Italie.

Le général Bisson arrivait alors à Brixen (12);

il s'achemina sur Innsbruck avec les Bavarois restés dans cette ville, et laissa une arrière-garde pour appuyer le poste de Loditsch. La colonne fila par la rive gauche, pendant qu'on se battait sur la rive opposée. Les insurgés du Pustherthal se réunirent à ceux du Vinstgau conduits par Hofer, qui livrait là son premier combat. Dès la pointe du jour, ils se jetèrent sur le détachement bavarois, qui se défendit avec acharnement. Menacées sur leur ligne de communication, ces troupes se retirèrent en combattant vers Sterzing, obligées d'abandonner leurs blessés à la rage des montagnards. Près de cette petite ville, autour de laquelle le terrain s'ouvre et forme une sorte de plaine, elles furent assaillies de toutes parts. Les Bavarois exténués et affaiblis par tant de pertes, mirent bas les armes, au nombre de 380 soldats et 13 officiers.

Les habitans de la vallée de l'Inn s'étant soulevés au signal donné, fondirent sur les troupes isolées, et se rassemblèrent autour d'Innsbruck, où se tenait le lieutenant-général Kinkel, avec le régiment de même nom, une compagnie d'artillerie, un demi-escadron et différens cadres. Le major Teymer, qui depuis quelque temps pressait l'armement de l'Inn supérieur, marchait à la tête des insurgés, et présidait à leurs opéra-

tions. Le 10, ils insultèrent les postes d'Innsbruck; le lendemain ils s'établirent sur les hauteurs d'Hottinger, à la rive gauche de l'Inn. Ayant attaqué cette partie de la ville et le pont, ils enlevèrent deux canons. Renforcés par les montagnards des vallées les plus éloignées, ils recommencèrent (12) leurs assauts avec une nouvelle violence. Les Bavarois combattaient avec courage un ennemi qu'ils méprisaient encore. Le colonel Dietfurth, leur montrant l'exemple, se défendit comme un lion, et tomba couvert de blessures; le lieutenant-colonel Spanchy fut tué. Le corps de Kinkel, après avoir lutté pendant deux jours, finit par succomber. De terribles accusations pèsent sur la conduite des Tyroliens; on a avancé que des prisonniers, des blessés avaient été massacrés par eux, que le colonel Dietfurth avait été mis à mort, après le combat. Nous allons rapporter les paroles des Autrichiens: « Le 12, à » midi, tous les ennemis étaient morts, blessés ou » pris avec l'artillerie, le bagage, et les drapeaux. » Aucun homme n'échappa au furieux acharne- » ment des Tyroliens (1)...»

(1) Le 11e bulletin de l'armée française accuse Chateler, « cou- » vert des bienfaits de Napoléon, qui lui avait fait recouvrer des » biens montant à plusieurs millions, d'avoir prêché la révolte, le

Le lendemain de cette funeste journée, arrive la colonne de Bisson. Parvenu à Wiltau, ce général voit Innsbruck rempli d'insurgés, les hauteurs et les bords de l'Inn couverts d'une multitude armée.

» pillage et l'assassinat; d'avoir vu égorger sous ses yeux plu-
» sieurs milliers de Bavarois et une centaine de soldats français,
» dont 60 Belges, compatriotes de Chateler; d'avoir encouragé
» les assassins par ses éloges...» C'est par suite de ces accusations, que fut lancé l'ordre du 5 mai. Ce général (que l'ordre nomme Chadeler) n'assistait pas, d'après les rapports, aux affaires des 12 et 13 avril; nous ignorons s'il y a eu des assassinats commis plus tard. Napoléon avait-il à cette époque connaissance d'un projet présenté par Chateler, au prince Charles et au gouvernement autrichien, en août 1806, lors de la déclaration de guerre des Prussiens et des Russes? Ce général voulait que l'Autriche violât la paix jurée à Presbourg, qu'elle donnât pour principal mobile à sa nouvelle guerre, *le rétablissement de la maison de Bourbon*... Cette pièce dont les dispositions militaires sont bien au-dessous de la réputation de l'auteur, fut connue à l'armée française, vers la fin de la campagne. En 1806, le parti anti-français à Vienne, demandait que l'Autriche réunît une armée sur les frontières de la Silésie, dont M. de Goëtz, adjudant-général du roi de Prusse, et gouverneur de la province, offrait de livrer les forteresses. Au moindre échec de Napoléon, cette armée devait marcher par Breslaw, sur sa ligne de communication, *pour l'anéantir*. Si Napoléon s'avançait vers les Autrichiens, il serait suivi par les forces réunies de la Russie et de la Prusse, tandis que les premiers se retireraient sur Olmutz.

Resserré avec ses conscrits entre cette rivière et la chaîne du Brenner, d'où descendent les montagnards qui viennent de livrer le combat de Sterzing, il apprend bientôt qu'un corps autrichien, dont il ne peut connaître la force, suit son arrière-garde, qu'un autre corps remonte l'Inn à une assez petite distance. Plus de 20,000 Tyroliens assaillaient ses bataillons de recrues, et du haut des rochers les criblaient de balles; on tirait du canon de l'autre côté de l'Inn. Il était difficile de revenir sur ses pas, encore plus difficile de percer cette masse d'ennemis, et de passer l'Inn, grossi par les crues du printemps. Le général mit bas les armes devant des paysans!!! La honte fut encore aggravée, par tout ce que l'orgueil autrichien pouvait ajouter, dans les termes et les conditions de la capitulation conclue avec Teymer. La seconde colonne, composée aussi de nouvelles levées, avec 200 cavaliers et 3 pièces de canon, n'ayant pu forcer le poste de Loditsch, se retira sur Botzen et Trente. Il fallut combattre pour se faire jour; cette brave jeunesse y parvint, et arriva le 18 à Trente, serrée d'assez près par le lieutenant-colonel Leiningen, que Chateler avait détaché de ce côté.

Ainsi dans quatre jours, de simples montagnards, seuls et sans nul secours, délivrent un vaste pays de l'occupation des armées étrangères.

Victorieux sur tous les points, par la puissance du nombre, et aussi par leur courage, ils font 6040 prisonniers, dont 2050 Français (suivant le compte des Autrichiens), enlèvent 5 canons, 2 obusiers, 800 chevaux : action admirable, si elle eût été produite par des sentimens généreux, si elle eût eu pour but de délivrer la patrie de l'oppression, au lieu de la faire seulement changer de maître! Mais ces montagnards se sacrifiaient, pour les intérêts d'une cour qui après les avoir soulevés, les abandonna pour ceux d'une aristocratie qui les méprisait et ne daignait pas se montrer à leur tête. Avant l'arrivée des troupes autrichiennes, les Tyroliens avaient détruit les corps bavarois ou français répandus dans leur pays, à l'exception de la faible garnison de Kufstein. Cependant les historiens ont attribué ces succès aux Autrichiens; les nôtres, pour se dérober à la honte d'avoir vu succomber devant des paysans, nos troupes et celles de nos alliés; les ennemis, pour diminuer la masse de leurs désastres, sur tous les champs de bataille. Le 13 au matin, le général Chateler était avec un faible corps à Niederndorf, à une trentaine de lieues d'Innsbruck. Ses détachemens même n'eurent aucune part aux triomphes des Tyroliens.

L'histoire de ces temps est remarquable par plusieurs exemples de l'intervention des nations ar-

mées dans les affaires des gouvernemens (1). Cette circonstance semble exiger de grands ménagemens, envers des hommes qu'on a soulevés au nom de la patrie et de la liberté, qui ont fait de tels essais de leurs forces, et qui ne s'applaudissent pas de leurs victoires. Les peuples d'Espagne, de

(1) On a vu combien l'invention de la poudre et des armes à feu portatives, a mis d'égalité parmi les diverses classes des combattans. Cette découverte et celle de l'imprimerie, sont les plus grands moyens de civilisation; car elles détruisent la servitude imposée par la force et par l'ignorance. La nation tyrolienne réunissait tous les avantages du terrain et des mœurs simples; aussi la supériorité fut très-long-temps de son côté. Si tous les peuples ne possèdent pas des sites escarpés comme les Alpes, ils ont pour la plupart des moyens de défense qui leur sont propres. Les grandes armées ne pouvant agir que sur des chaussées, et nourrir leurs masses réunies que dans les contrées fertiles, tous les pays difficiles leurs sont aussi contraires, qu'ils sont favorables à la défense. Le cœur de notre France, le pays entre la Loire et la Dordogne, semble constitué pour résister aux armées d'invasion que l'Europe voudrait encore envoyer contre nous, pendant que les masses des forteresses assureraient nos frontières. L'auteur a préparé un système général de défense nationale de la France, dont les principes sont consignés dans le Recueil des travaux de la Commission de défense de 1818, et que le ministère de 1821 a laissé dans ses mains. Il a préparé aussi un système de tactique au moyen duquel on mettrait les levées en masse d'infanterie bientôt à même de manœuvrer.

Digitized by Google

Pologne, du Tyrol, combattaient alors contre des forces puissantes; les premiers ont vaincu; le dernier n'a succombé qu'après une longue lutte, contre des forces bien supérieures; les peuples allemands ont accompli en 1813, leur révolution armée. Nous laissons de côté, pour ce moment, les résultats, les causes, le but. Nous n'examinons que le fait; et nous le rappelons, pour montrer qu'il est temps de faire intervenir les nations dans la politique de ces États qu'elles ont sauvés, qu'elles peuvent ébranler, et que bientôt elles auront à défendre contre la puissance colossale de la Russie.

Hofer fit son entrée dans Innsbruck, accompagné des capucins Joachim et Pierre. Accueilli par les applaudissemens de la jeunesse, qui voyait en lui un grand citoyen, il l'engagea à *réciter le rosaire avec lui.* Il cria à des femmes d'un haut rang, vêtues comme on l'était alors, *qu'elles eussent à cacher leurs nudités, devant sa sainte troupe, ou qu'il allait les faire vêtir par ses gens.* Dans Innsbruck, on multiplia les cérémonies religieuses, dont l'éclat extraordinaire pouvait le mieux entretenir l'exaltation des esprits; la statue de la vierge Marie fut promenée sur un char traîné par six chevaux blancs; la fête du *Sacré Cœur de Jésus* (1) fut

(1) On vit aussi le *sacré cœur* sur la poitrine des Vendéens;

instituée comme fête nationale, en commémoration de la délivrance du Tyrol, souillée par tant de parjures et de massacres.

Chateler laissant son corps dans la position de Schabs près de Brixen, dirigea l'intendant Hormayr avec quelques troupes, dans le Tyrol méridional, et se rendit le 15 à Innsbruck, où rien ne l'appelait. Ce fut une faute, car sa présence eût été fort utile du côté de Vérone. Au même moment, arrivaient sur le bas Inn, deux détachemens commandés par Taxis et Weissenfels, que Jellachich avait envoyés, des frontières de Salzbourg. Chateler chargea le second d'investir Kufstein avec les landsturms de Kieshubel et de Rattemberg. Il ordonna à Taxis de faire des excursions vers Landsberg et vers Munich, de prendre des otages, de lever des contributions. Dès les premiers jours de mai, les insurgés se montrèrent dans les plaines de la Bavière; leurs détachemens se portèrent du Voralberg vers Memingen, Biberach et Stokach, commettant beaucoup de désordres, et répandant au milieu de la Souabe les germes de la rebellion.

Sur le revers méridional de la chaîne des Alpes, l'insurrection se propagea jusqu'aux plaines de la Lombardie. Les habitans de Botzen et de Trente ayant pris successivement les armes, descendirent

sur le bas Adige pour se joindre à l'archiduc Jean, qui communiquait avec eux par la vallée de la Piave. Ils étaient parvenus (le 27) sur les deux flancs du lac de Garda, à quelques lieues de Brescia et de Vérone. Paravicini et Juvalta furent aidés dans la Valteline, par les anciens partisans du gouvernement des Grisons, qui avaient eu à souffrir pendant la réunion de ce pays à la république cisalpine. Les Valtelins séparés des Autrichiens par un long intervalle, et par de grands obstacles, plus exposés aux troupes de l'Italie, enfin plus riches que les montagnards de la haute chaîne, se prononcèrent moins vivement. Cependant vers la fin d'avril, lorsque les Tyroliens se montrèrent vers la plaine, lorsque l'archiduc eut atteint l'Adige, les Valtelins se mirent en mesure, non-seulement de faciliter, mais de devancer les progrès de ce prince. La révolte éclata aux environs de Sondrio, d'où elle gagna les vallées de l'Oglio et de la Mella. Les autorités italiennes s'enfuirent vers Milan, et les révoltés s'en approchèrent d'une vingtaine de lieues. Les chefs réclamèrent l'appui des Autrichiens; ils promettaient de soulever toutes les vallées, de faire une irruption dans la Lombardie dégarnie de troupes, et de se lier aux mouvemens préparés parmi les mécontens du Piémont. Les peuples des vallées des Alpes, bordant les avenues de la plaine,

attendaient que l'Archiduc passât l'Adige, pour se réunir à lui.

Chateler s'occupait à Innsbruck de l'organisation d'un gouvernement insurrectionnel et de l'armée tyrolienne, sur laquelle l'Autriche fondait de grandes espérances. Il fit des proclamations, dans lesquelles il exaltait les triomphes des montagnards, et réclamait le titre de Tyrolien, en abjurant son ancienne patrie; il ordonnait la formation de bataillons (de 900 à 1000 hommes, en 6 compagnies) sous les ordres des plus braves; il finissait par recommander la confiance en Dieu et dans la justice de leur cause. Les propriétés particulières des Français et des Bavarois furent sequestrées; la haute magistrature, l'administration, remises aux anciens serviteurs de l'Autriche; les affaires du pays, soumises à Hormayr. Chateler fit fortifier les principaux passages et postes. Enfin il se mit en marche pour rejoindre l'archiduc Jean. Mais cette partie des opérations, dépendant de l'armée d'Italie, sera traitée dans le chapitre suivant. Nous devons dire seulement que le 28 avril, Chateler ayant appris à Roveredo, les premières nouvelles des victoires de Napoléon, partit en toute hâte le lendemain, et arriva à Innsbruck le 3 mai, avec 10 bataillons et 2 escadrons. Le général Buol, Tyrolien de naissance, et chargé de l'or-

ganisation des milices, était déjà dans cette ville, avec trois bataillons. Marschal resta à Roveredo.

Lefebvre s'était porté de Mosbourg, par Wasserbourg, sur Altenmarck; Wrède, sur Tittmaning et Lauffen; un détachement avait été envoyé vers Kufstein. Le maréchal poursuivait Jellachich, qui abandonnait Munich. Le général autrichien occupant une forte position, avec 8 bataillons et 12 escadrons voulut arrêter les Bavarois. Wrède culbuta ces troupes (29), les poussa jusqu'à Salzbourg, où il entra pêle-mêle avec elles; il enleva 4 canons et 600 prisonniers. Lefebvre séjourna dans cette ville, pour la mettre en état de défense, et y former des magasins, conformément aux instructions de l'Empereur. Le maréchal fit suivre par Raglowich et Stengel, le corps ennemi, qui ayant beaucoup souffert dans le combat de la veille, se retirait sur Radstadt, croisière des routes de la Styrie, de la Carinthie, et du Tyrol par la haute Salza. Les Bavarois prirent Golling, et tentèrent vainement (4 mai) de s'emparer des blockhaus, qui fermaient les défilés du Lueg. Jellachich les força à repasser la Lamer. Le général Vincenti, envoyé avec 4 bataillons, pour débloquer Kufstein, fut maltraité par les troupes de Chateler, qui s'était déjà réuni aux Tyroliens.

Lefebvre chargé de pacifier le Tyrol, dut laisser

à Salzbourg la division du prince royal, qui plaça 6 bataillons à Hallein et Golling. Le maréchal dirigea de Rosenheim sur Kufstein, une partie de la division Deroi, pendant qu'avec 3 bataillons de cette division et celle de Wrède, il marchait sur Innsbruck par la grande route de Salzbourg. Les Bavarois adressèrent aux insurgés une proclamation : «Autrefois, disaient-ils, le nom des Tyro-» liens portait dans toute l'Europe, un caractère de » fidélité et de loyauté : le 11 avril 1809 l'a avili.... » Ils ont surpris les guerriers de leur roi qui, en-» voyés pour protéger leur pays, se confiaient dans » leur loyauté. Il s'est commis des excès cruels.... » L'Autriche appelle une *guerre sainte*, entreprise » pour *le salut de la liberté européenne et de la na-» tion allemande*, une guerre qui devait réparer les » pertes essuyées par son inhabileté, étendre son » territoire au-delà des limites précédentes, etc...»

Chateler avait d'abord rassemblé ses forces entre Hall et Innsbruck. Ce général se trouvait dans une situation difficile. Les Bavarois s'avançant sur lui, par sa principale communication avec l'Autriche, le prenaient à revers; ils menaçaient la route de Lienz, la seule qui restât libre avec la Styrie, au moment où la retraite du prince Jean lui faisait perdre les chemins de l'Adige et de la Brenta. Par une résolution audacieuse, Chateler marcha avec

la plus grande partie de ses forces au-devant des Bavarois, et prit position auprès de Voergl, réunion des routes de Rosenheim et de Salzbourg. Il envoya Fenner à Waydring, pour garder Lovers ainsi que les passages fortifiés de Strub, et couvrir un chemin sur Radstadt par la haute Salza.

Lefebvre parti le 10 de Salzbourg, arriva le lendemain à Lovers, qui fut évacué par les avant-postes de l'ennemi. Celui-ci occupait en force l'entrée de la vallée de Strub; ce passage ne présente que la place de la chaussée, dans une gorge resserrée par des rochers à pic, dont la neige rendait alors les sommets impraticables. Le défilé, fortement barricadé, était défendu par 600 Autrichiens et par une multitude d'insurgés, avec deux pièces de six qui enfilaient la chaussée. Le maréchal, ayant canonné les retranchemens pendant toute la matinée, et tenté de les tourner par la montagne, ordonna de les emporter d'assaut. Malgré un feu très-vif, malgré les palissades et les abattis, le colonel Bercheim avec un de ses bataillons, gravit les barricades, tua les canonniers sur leurs pièces, et fit plusieurs centaines de prisonniers. Les Bavarois poursuivirent l'ennemi jusqu'au-delà de Waydring, où ils prirent position. Le 12 au point du jour, Lefebvre fut attaqué par une nuée de paysans, qu'il dispersa; il trouva l'ennemi dans

les gorges du gros Achen, couronnant les hauteurs. Avant et après S. Johann, la vallée forme un très-long défilé, que Fenner avait barré sur plusieurs points. Les Bavarois forcent tous les obstacles, franchissent le torrent et enlèvent S. Johann. Les Autrichiens redoublent leurs efforts; les montagnards plongent dans la vallée avec une mousqueterie des plus meurtrières, et y précipitent des rochers énormes : rien n'arrête les Bavarois. L'ennemi disputa avec moins d'opiniâtreté, les postes au-delà de S. Johann, ainsi que les ponts d'Oberndorf et d'Eben. Cette marche fut un continuel combat; Lefebvre atteignit pourtant Elmau, où il bivaqua, encore séparé par le Kaiserberg, de Kufstein et de la division Deroi. Celle-ci remontait la rive gauche de l'Inn. Son général ayant appris que les Autrichiens et les insurgés défendaient, à Kifersfeld, le passage du Thierseebach, détacha vers Zell le 5e régiment de ligne, pour tourner la gauche de l'ennemi, et vint se placer sur le bord du torrent. Il dirigea une autre colonne sur la rive droite de l'Inn. Le lendemain (11), Deroi à la faveur d'une vive fusillade, franchit le Thierseebach, et arriva devant Kufstein dont le pont était coupé.

Chateler voulait retarder la marche de Lefebvre et empêcher sa réunion avec Deroi. Peut-être espérait-il les battre séparément? Il se porta

au-devant du maréchal, avec les régimens de Lusignan et de Hohenlohe-Bartenstein, les chevau-légers d'Hohenzollern, plusieurs bataillons de landwehrs et les masses de l'insurrection. Au défilé de Feuersinger, est une position forte sur le front, qui ne peut être tournée par les ailes, et qui avait été améliorée par quelques travaux; Chateler l'occupa. Les vainqueurs d'Abensberg, animés par le désir de venger leurs camarades massacrés, s'élancent sur l'ennemi; ils escaladent les retranchemens, et mettent en fuite le corps de Chateler. En moins d'une heure, tout est terminé. Les Autrichiens essaient de se reformer, en avant du pont de l'Achen, à Grattenbergl; ils sont de nouveau culbutés, et se reploient sur la réserve laissée à Voergl. Alors leurs forces régulières s'élèvent à 5000 hommes, avec deux escadrons de chevau-légers et neuf pièces d'artillerie. Là recommence un combat des plus opiniâtres. Lefebvre, à la tête de l'infanterie bavaroise, rompt la ligne autrichienne; les chevau-légers de Linange enlèvent quelques canons et un drapeau du régiment de Lusignan. Le reste de l'artillerie est pris pendant la poursuite. Dans ces divers combats, la perte de l'ennemi fut portée à 500 Autrichiens, 1000 insurgés, et 11 canons. Au même moment, la division Deroi, chassant les bandes qui lui étaient opposées, s'a-

vançait par la rive gauche de l'Inn, et précipitait la retraite de Chateler.

Les Bavarois ne recueillirent pas les fruits de leur victoire. Retenus par les premiers succès de cette nation exaspérée, et par les cruautés exercées contre les troupes surprises pendant la paix, ils ne marchaient qu'avec beaucoup de précautions et par masses. Ils perdirent la journée du 14, et laissèrent aux Tyroliens le temps de faire arriver à Schwaz, les secours de Scharnitz et du Brenner. Lefebvre partant très-tard de Rattenberg (15), trouva le pont du Zillerbach coupé, les montagnes des environs couvertes d'insurgés; le tocsin sonnait dans la vallée. Pour passer le torrent, il fallut combattre ces paysans, qui assaillirent Wrède de tous côtés. Deroi le suivait sur la même rive; il brûla le village de Schlitters, d'où l'on avait tiré sur les troupes. Cependant les Autrichiens occupaient Schwaz qui, remplissant le fond de la vallée, est fort avantageusement placé pour la défendre. Les Bavarois entourent et attaquent ce bourg. Ils rencontrent partout une égale résistance; ils livrent plusieurs assauts et mettent le feu sur plusieurs points. Schwaz est emporté de vive force; on se bat au milieu des flammes. L'ennemi poursuivi sur Terfens et Weerberg, laisse 200 prisonniers. Ce beau canton fut

le théâtre de mille horreurs. Les écrivains du Tyrol et de l'Autriche, ont reproché aux Bavarois, d'avoir dévasté les pays qu'ils traversaient, et ne parlent de leur conduite, qu'avec des termes injurieux. Les relations bavaroises ont fait aux insurgés le même reproche de cruauté. Ces accusations paraissent fondées de part et d'autre. Mais les Français n'y sont pour rien; la querelle est à discuter entre ces Allemands, qui peu d'années après, nous firent une guerre bien impolitique, sous le commandement de Wrède.

Le corps bavarois, entièrement réuni sur la rive droite de l'Inn, entre Schwaz et Rotholz, perdit encore la journée du 16 et une partie de celle du 17. Alors la route de Volders était abandonnée, et la vallée libre. Quelques insurgés bordaient les rives du Vomperbach. Les corps ennemis étaient rassemblés auprès d'Innsbruck. De Voergl à cette ville, on compte 16 lieues au plus, et de Schwaz, seulement sept. Les préparatifs faits pour défendre le fond de la vallée de l'Inn, pouvaient être tournés; ses montagnes facilement accessibles, présentent des chemins qui permettaient même de se porter sur le derrière des retranchemens. Si Lefebvre eût marché rapidement sur Innsbruck, il aurait pu enlever le quartier-général ennemi, les magasins, les munitions. Sa

présence eût ôté aux chefs les moyens de préparer leur retour. C'est une faute d'autant plus grande, qu'il aurait terminé par un coup de vigueur, cette lutte qui se prolongea si long-temps. Le Tyrol était frappé d'épouvante et divisé en deux partis, dont l'un voulait la guerre, l'autre, la paix pendant qu'on pouvait encore espérer le pardon. Aux premières illusions de la victoire, avaient succédé de terribles vérités. On savait enfin les défaites du généralissime sur le Danube et d'Hiller sur la Traun l'entrée de Napoléon à Vienne, la retraite du prince Jean, espoir des Tyroliens! On voyait des vainqueurs irrités, maîtres du pays. Chateler apprenant par les dépêches de l'Archiduc, que celui-ci l'abandonnait, et que Jellachich marchait aussi sur Gratz, était tombé lui-même dans un grand découragement. L'historien Hormayr, son ami, l'avoue en citant les ordres entièrement contradictoires que ce général avait expédiés (15 et 16) de Steinach où il s'était déjà retiré.

En ce moment (17), Schmidt arrivait de l'armée d'Italie sur le Brenner. Marschal revenait de Trente à Schabs, ayant vers Clausen son arrière-garde commandée par Leiningen. Les chefs autrichiens n'étaient pas d'accord sur le parti à prendre. Il paraît que Chateler s'était prononcé contre toute sorte d'arrangement. Buol, auquel

il céda le commandement, avait rejeté les propositions des autres généraux, qui voulaient profiter de l'éloignement du premier, pour rouvrir des négociations. Cependant le major Teymer auquel les Bavarois avaient déjà fait quelques ouvertures, se rendit, dans la soirée, aux avant-postes de Wrède, au moulin de Womperbach. Les envoyés du Tyrol qui l'accompagnaient, demandant quelles étaient les conditions imposées à la soumission du pays, Lefebvre promit un pardon général, en déposant les armes. Ils obtinrent jusqu'au lendemain, pour apporter la réponse de la Junte insurrectionnelle. On dit que Chateler ayant réuni en conseil de guerre sur le Brenner, Buol, Schmidt et Marschal, il avait été reconnu que l'intérieur du Tyrol pouvait se défendre, même contre des forces considérables. On ajoute que, peu d'heures après, tout changea par de nouveaux ordres, venant du quartier-général de Willach, et que Chateler reçut à Sterzing. Ils lui prescrivaient de rejoindre, avec toutes ses forces, l'archiduc Jean, qui disputait le terrain au vice-roi. Le général partit pour Muhlbach et Prunecken.

Teymer revenant à Mittewald, annonça que les Bavarois désiraient vivement traiter pour la soumission du Tyrol. Chateler envoya Weyder son adjudant, avec Teymer, afin de conclure une con-

vention formelle d'évacuation, et de demander une amnistie pour les habitans. Ces officiers rencontrèrent près du Womper, Wrède, qui exaltant la victoire de Voergl, les reçut avec beaucoup de hauteur. Il leur remit le décret de proscription contre Chateler, et jura devant sa troupe, de le faire mettre à mort, ainsi que Hormayr, s'ils tombaient dans ses mains, comme il le jura de nouveau sur la place publique d'Innsbruck. Wrède refusa en même temps d'ouvrir leurs dépêches. Les Autrichiens attribuent à sa conduite, les malheurs qui ont accablé ce pays.

Le 19, Lefebvre mit ses troupes en marche par les deux rives de l'Inn. Alors la Junte déclara, au nom du Tyrol, qu'elle se livrait à la discrétion du roi de Bavière. Le maréchal entra dans l'après-midi à Innsbruck. Wrède, du balcon de l'hôtel-de-ville, menaça les habitans, des plus terribles châtimens, s'ils retombaient dans leurs fautes. Une députation alla auprès du roi de Bavière, implorer la grâce des Tyroliens et faire en leur nom des sermens bientôt violés. D'autres allèrent au quartier-impérial, prodiguer les mêmes parjures.

Les insurgés Voralbergeois avaient occupé Lindau, Kempten et Kaufbeuren, où se commirent beaucoup d'excès. Ils avaient poussé, jusque dans les environs d'Augsbourg, de Memmgen et de Con-

stance, des partis qui mirent du désordre dans la ligne de communication de la grande armée. Le général sénateur Beaumont se rendit à Augsbourg, où il devait réunir un petit corps de réserve; il avait même l'autorisation d'appeler à lui le prince Bernadotte, qui se trouvait du côté de Passau. Le roi de Wurtemberg rassembla à la hâte quelques troupes, et les porta vers Constance, sous les ordres de Schekler. Picard se dirigea sur Kempten, avec le général Koseritz. Leur approche força les insurgés à re retirer. La nouvelle de la soumission d'Innsbruck, étant parvenue à Feldkirch le 20 mai, le commissaire Vischer partit dans la soirée, et fut suivi par les troupes autrichiennes. Les Voralbergeois envoyèrent aussi des députations promettre fidélité; mais ils recommencèrent les hostilités, aussitôt qu'ils purent le faire impunément.

Lefebvre croyant les affaires du Tyrol terminées, partit le 23 pour Salzbourg; il laissa Deroi à Innsbruck, avec une partie de sa division, pour maintenir la paix et communiquer avec Munich, où la cour de Bavière était rentrée. Le maréchal rejoignit (25) à Salzbourg le prince royal, et marcha dans la direction de Leoben, par Saint-Gilling. Les Autrichiens ont supposé à Lefebvre, le projet de resserrer l'archiduc Jean, entre les Bavarois et l'armée d'Italie. Il était prescrit sen-

lement au maréchal, de favoriser la jonction du vice-roi avec Napoléon, de contenir les mouvemens de l'Archiduc, et des corps intermédiaires. Les Tyroliens ayant repris les armes, après le départ de Lefebvre, avaient bientôt entouré les troupes laissées à Innsbruck. Cet événement suspendit le mouvement du maréchal, qui reçut avec la nouvelle de la bataille d'Essling, l'ordre de se rapprocher de Vienne. L'armée d'Italie était déjà sur la Muhr; Lefebvre choisit la route de Vocklabruch et de Lambach. Le 30 mai, un nouvel ordre arrivé près de Kremsmunster, changea encore la destination, du 7e corps, et le dirigea sur Lintz, que menaçait Kollowrath; il y releva (31) les Saxons, qui se rendaient à Saint-Polten. Wrède fut placé sur la rive gauche du Danube, couvrant les travaux de la tête de pont; le prince royal, à la rive droite, avec des postes sur les bords du fleuve.

La Suisse mit sur pied un tiers de son contingent militaire, bientôt suivi du second, à la nouvelle des soulèvemens du Tyrol et du Voralberg. M. de Watteville, deux fois honoré du commandement, transféra le quartier-général de Zurich à Saint-Gall. Derrière cette armée citoyenne, la diète se réunit paisiblement. Le landammann d'Affry, président, et les députés des cantons, saisirent cette occasion pour exprimer une reconnaissance bien

vive envers *l'homme fort*, à qui ils devaient leur constitution et la paix. Alors les républiques ne se montraient pas avares d'éloges; depuis elles ont imité les monarchies, dans la carrière de l'ingratitude envers la France et son souverain. Cependant même en 1809, la Suisse fut accusée de n'avoir pas conservé entièrement la neutralité. Des convois de poudre et d'armes furent portés aux insurgés. Le commissaire du Voralberg, Schneider déclara qu'un commerçant de Zurich leur avait fait passer des sommes considérables. L'or et les agens des Anglais pénétraient partout. Ces diverses plaintes étant renouvelées, on informa contre les habitans des Grisons qui avaient favorisé les insurgés; on fit des recherches au sujet des poudres, dans quelques couvens près de Coire. Mais ces poursuites, faites pour la forme, ne produisirent aucun résultat.

CHAPITRE IV.

SITUATION DE L'ITALIE EN 1809; PRÉPARATIFS DE LA COALITION POUR LA SOULEVER ET POUR L'ENVAHIR.

La guerre allait décider du sort de l'Italie. — Sa configuration extérieure tend à en faire un État séparé; sa division intérieure à en former plusieurs. — Les empereurs d'Allemagne et les papes s'y sont disputé long-temps la suprématie. — La France a eu dans tous les siècles, de graves démêlés avec le saint Siége. — Celui-ci a toujours fait partie de la coalition, et séparait de la Lombardie le royaume de Naples, où les Anglais entretenaient la guerre et le brigandage. — De la Sicile et de la Sardaigne, ils menaçaient toutes les côtes de l'Italie et le midi de la France. — Par la Méditerranée, ils liaient l'Espagne à l'attaque générale du continent contre Napoléon. — Depuis 1808, l'archiduc Jean se préparait à soulever l'Italie et à y porter la guerre. — Il augmente les forces et l'influence de son armée. — Il réunit et dispose ses troupes dans le mois de mars. — Ce pays était dans une parfaite sécurité. — Eugène commandait l'armée franco-italienne, échelonnée depuis l'Isonzo jusqu'au Chiese, et dont une partie était encore éloignée.

La guerre qui allait éclater sur les divers points de l'Italie, devait décider une grande question. Ce beau pays retomberait-il sous le joug de l'Autri-

che et d'une multitude de petits princes, ou continuerait-il à former un État indépendant, qui promettait d'embrasser bientôt la péninsule entière? L'Autriche, en travaillant à rétablir le passé, devait avoir pour elle tout ce qui tenait à l'ancien régime de l'Italie; et cependant tel était le respect qu'on avait alors pour l'opinion des peuples, que cette puissance se gardait bien d'avouer hautement ses projets. Napoléon voulait au contraire recomposer l'Italie, comme les autres nations, en masses de population réunies par les liens du langage, des mœurs et des intérêts généraux, en masses de territoire déterminées par les grandes limites naturelles. Nous avons déjà vu que cette politique si bienfaisante était purement éventuelle dans les desseins de Napoléon, toujours soumis aux intérêts de la France; elle avait beaucoup de ressemblance avec les derniers projets d'Henri IV.

L'Italie, si belle, si riche, entourée d'un côté par les mers, de l'autre par des montagnes inaccessibles, est constituée pour former un État indépendant. Les anciens gouvernemens, les prétentions locales, les intérêts opposés, avaient disparu. Tout se trouvait si bien modifié par les guerres et les révolutions, l'œuvre était tellement avancée, que les Italiens ne doivent pas perdre l'espoir. Ils sont plus près certainement de trouver

une patrie, qu'aux époques brillantes où ils dominaient sur nous par les arts et par les sciences. Cette génération l'a vue prête à renaître. En 1809, dans cette guerre de son indépendance, l'Italie a conquis au milieu de l'Europe étonnée, la gloire des armes qu'on lui refusait, et qui a jeté de l'éclat en Autriche, en Espagne, en Russie même. Elle a acquis une illustration plus réelle par ses lois et son administration. Elle vaincu ses plus grands ennemis, dans les préjugés nationaux qui la divisaient. L'Autriche lui a fait des promesses solennelles. Si cette puissance oubliait qu les nations ne peuvent plus se maintenir sous le joug par des armées et des forteresses, encore moins par de vains titres que le monde a jugés; si elle néglige d'établir dans ce pays quelqu'un de ses princes; l'Italie s'affranchira, lorsque ses maîtres seront dans les embarras d'une guerre éloignée, lorsqu'il paraîtra sur le trône de Naples, de Piémont, ou dans des rangs moins élevés, un homme doué d'un grand caractère et de hauts talens.

A la renaissance des sociétés modernes, pendant la recomposition des États de l'Europe, l'Italie avait subi les conséquences de sa configuration intérieure. La partie septentrionale, ou la Lombardie, est environnée de hautes montagnes renfermant d'immenses vallées, coupée de l'occident

à l'orient par un fleuve large et impétueux, couverte de villes considérables, avec des campagnes extrêmement riches. Dans le midi, la péninsule, longue et étroite, est partagée d'une extrémité à l'autre par les Apennins, et bordée par une mer remplie de grandes îles. Ce pays, ainsi divisé, devait former de petites républiques et des confédérations d'États séparés. Cette organisation se conserva effectivement pendant des siècles, et livra l'Italie, malgré ses remparts naturels, à ceux qu'elle appelait des barbares, et qu'elle avait dominés si longtemps. Supposons-la avec le même territoire, les mêmes richesses et la même population, ramassée entre les 42e et 45e degrés de latitude, si elle avait cessé de régner sur le midi de l'Europe, elle se fût du moins maintenue indépendante et libre, dans l'état de civilisation qui l'a toujours distinguée.

Comme prétendus successeurs des Césars, les empereurs d'Allemagne voulaient maîtriser l'Italie; ils opprimaient les républiques, et combattaient l'autorité, souvent protectrice, des papes. La lutte de la couronne impériale et de la tiare, avait été longue et terrible. On vit des empereurs dépossédés allant à Rome demander pardon à genoux, des papes chassés de leur siége et emprisonnés. Maximilien voulait terminer la lutte, en réunissant les deux couronnes sur sa tête, et en les rendant héré-

ditaires dans sa famille; d'autres souverains avaient eu le même projet. Mais la puissance autrichienne dans la Lombardie, fut définitivement établie par Charles-Quint, lorsqu'il s'empara avec violence de Milan, et par Charles IV, lorsqu'il s'appropria Mantoue; l'un et l'autre, sous le prétexte banal que ces duchés étaient des fiefs de l'empire. Telle est l'origine des prétentions actuelles de la maison d'Autriche sur ces beaux pays. La possession d'une partie des rives du Pô et du Mincio, lui donnait non-seulement l'entrée dans l'Italie, mais ses points militaires les plus importans. Depuis cette époque, la cour de Vienne employa toutes les voies pour assurer et pour étendre son influence. Ses fautes dans les guerres de la révolution, lui avaient fait perdre la Lombardie; mais elle n'avait cessé d'y porter ses vues; car il est de l'essence de ce cabinet, de n'abandonner jamais une de ses prétentions ni une de ses espérances. Repoussée au-delà de l'Isonzo, chassée du Tyrol, elle avait tout à reconquérir.

Après les empereurs d'Allemagne, la puissance prépondérante en Italie, a été long-temps la cour de Rome. En 1809, elle se trouvait en guerre avec la France et alliée de l'Autriche. Alors éclata la lutte qui, existant sourdement depuis quatre années entre Napoléon et le pape, a été poussée de part et d'autre aux dernières extrémités. Il paraît né-

cessaire, maintenant plus que jamais, d'entrer dans quelques détails sur la situation politique de la cour de Rome, et même sur ses rapports avec l'ancienne monarchie de France. Il faut porter dans ces discussions, le flambeau des temps passés, afin de donner la sanction des personnages illustres, qui ont acquis une grande autorité parmi nous, à la conduite de Napoléon, fondée en même temps sur la saine raison, sur le droit des gens et sur les traditions de notre histoire (1).

Depuis Grégoire VII jusqu'à nos jours, les papes n'ont cessé de se prétendre supérieurs aux princes souverains; leurs théologiens affirmaient qu'ils étaient les rois des rois, les seigneurs des seigneurs, absolument et sans restriction. Cette doctrine, tantôt publique, tantôt secrète, a été invariable. Les papes avaient combattu long-temps pour soutenir ces prétentions, pour augmenter leurs domaines ou leur influence, et même pour doter leurs neveux. On les avait vus commander en personne des armées; et ils n'avaient jamais négligé, dans leurs débats politiques, d'employer les armes spirituelles qu'ils compromettaient, en les mêlant avec

(1) Voy. l'Essai sur la puissance temporelle des papes, 3e édition, les Quatre Concordats de l'archevêque de Malines, et tous les historiens de la France et de l'Église gallicane.

ce qu'il y a de plus profane. Les rois de France et surtout Louis IX, que Rome a placé parmi les saints, se sont élevés contre leurs prétentions. Ce prince et Charles VII depuis firent les pragmatiques sanctions pour défendre les libertés du royaume et de l'Église, contre les vexations et les usurpations des papes. On sait avec quelle violence Philippe le Bel dut réprimer les insultes de Boniface VIII. Dans leurs guerres d'Italie, Charles VIII, François Ier, Louis XII, Henri II avaient eu de graves sujets de plainte contre Rome. Elle ne laissait échapper aucune occasion de troubler la paix de la France et d'envenimer nos dissensions civiles. Sixte-Quint avait montré dans l'excommunication d'Henri IV une extrême virulence. Louis XIV et Louis XV bravèrent aussi les foudres du Vatican, et cherchèrent même les occasions de venger les injures faites au chef de leur famille. Sous la république, sous l'empire au milieu des plus flatteuses démonstrations de bienveillance, la lutte ne cessa d'exister; et le pape fit constamment partie de la coalition.

Alors régnait sur les états de l'Eglise, un pontife vénérable par ses vertus et par ses sentimens, remarquable par son épiscopat, où il avait déployé dans des momens bien difficiles, une sagesse et une modération admirables. Mais sa politique comme souverain ne mérita pas les mêmes

éloges. « Dans cette guerre générale de l'Europe » contre la France, Rome devint dès 1805 un au- » tre Coblentz, le quartier-général des intrigues » contre Napoléon, le refuge des brigands napo- » litains, des opposans italiens..... Le ministre » d'Autriche, les agens anglais y dominaient. Les » assassinats des Français se continuaient sur tou- » tes les routes de l'État ecclésiastique... Depuis » long-temps, Napoléon savait à quoi s'en tenir, et » ne voyait plus dans la cour de Rome, qu'un » ennemi caché, prêt à éclater dès qu'il pourrait » le faire en sûreté..... Les Anglais, les Russes, les » Autrichiens, chassés de Naples, de Gênes et de » toute l'Italie, s'étaient réfugiés à Rome; ils y at- » tachaient le fil des intrigues qui remuèrent l'I- » talie contre Napoléon. Celui-ci avait la convic- » tion et la démonstration que le saint Siège, trop » faible pour agir ouvertement, l'attaquerait sour- » dement. La pertinacité de Rome augmentait avec » les embarras de l'empire, elle se combinait avec la » guerre d'Espagne et celle d'Autriche en 1809.... » Ce fut après la bataille d'Essling, à la suite de la- » quelle un parti entrevoyait très-joyeusement la » perte de Napoléon, que le pape plaça son ex- » communication. Ce rapprochement blessa infi- » niment Napoléon; et il faut reconnaître qu'il était » fait pour cela..... Le pape avait établi une forte

» opposition, sur le séjour à Rome des cardinaux » et des prélats italiens ou napolitains, qui se refu- » saient à leur devoir à l'égard des nouveaux sou- » verains..... Une *chouanerie religieuse*, c'est le mot » propre, avait été organisée contre Napoléon; » il en connaissait tous les fils, et il s'est re- » connu impuissant à réprimer ces mains opiniâ- » tres, qui les renouaient sans cesse (1) !... » Cette conduite entretenait l'esprit d'opposition et de discorde, qui s'étendait non-seulement sur toute l'Italie, mais en Allemagne, en Espagne, en France, dans la Belgique surtout, où nous en verrons les effets lors de l'apparition des Anglais.

La situation politique de la péninsule italienne était entièrement changée depuis 1805, nos armées marchant alors vers l'Autriche, Naples s'était déclarée ouvertement contre nous, et avait été conquise par les troupes françaises. L'état

(1) Extrait des Quatre Concordats, tom. II, p. 260, 289, 297, 309, etc. « L'archevêque de Malines a entendu Napoléon dire » à l'archevêque de Turin, qui en 1807, proposait son serment » de fidélité : *Je veux vous épargner un parjure; je ne laisse pas » sur le Pô, un homme prêt à soulever le Piémont, lorsque mes ar- » mées seront attaquées à Mantoue.* Voilà, ajoute ce prélat, ce » qui a dirigé l'Empereur dans sa conduite avec Rome. » Voyez la note sur les Rapports de Napoléon avec le pape et le clergé de France.

de l'Église remplissant la péninsule d'une mer à l'autre, coupait toute communication entre ce royaume et la haute Italie. Cette circonstance était d'autant plus grave, que la guerre continuait dans les Calabres, que la Méditerranée et l'Adriatique étaient infestées par les vaisseaux ennemis, que toutes les îles et Cataro étaient dans les mains des Anglo-Russes. L'armée et le nouveau gouvernement de Naples étaient compromis, si les États romains prêtaient le moindre secours à nos ennemis, si même ceux-ci devaient y trouver un asile. Une telle situation exigeait impérieusement que le pape se prononçât en faveur du royaume d'Italie et de la France. En cas de refus, il était impossible de ne pas occuper une partie de son territoire. La cour de Rome sollicitée pendant long-temps, persista dans sa politique. Initiée aux mystères des coalisés, elle profitait de la neutralité, pour mieux seconder leurs plans. L'Empereur mit une garnison à Rome, qui se trouvait sur la route de l'armée. Le pape lui déclara la guerre. Napoléon réunit le petit territoire des Marches, au royaume d'Italie qui communiqua ainsi avec Naples.

Telle était en 1809, la situation des deux gouvernemens. L'un agissait ostensiblement; l'autre par des voies obliques et détournées, préparait de concert avec l'Autriche et l'Angleterre, le sou-

lèvement général de l'Italie. Rome joignit secrètement la croisade de la religion, à celle de l'indépendance et de la liberté, que prêchaient les anciennes dynasties et les classes privilégiées. Des moines, des prêtres armés se mirent à la tête des bandes insurgées, dans les États romains et napolitains, comme dans le Tyrol, dans la Dalmatie, et en Espagne. Il n'y a pas chez les peuples d'Italie plus de religion qu'ailleurs; mais il y règne une empreinte religieuse qu'ont produite la longue domination et le voisinage du saint Siége. Le pays était couvert de belles églises et de couvens somptueusement dotés; presque chaque village avait ses moines, chaque bourg, son évêque. Un grand nombre d'habitans tiraient leur existence de cet état de choses, particulièrement dans les pays ecclésiastiques; les hautes familles y étaient partout plus ou moins attachées. Le pape, comme chef spirituel ou temporel, avait conservé des relations fort étendues et de l'autorité sur les esprits. Les agens de la coalition troublaient la conscience des faibles; ils rappelaient à un petit nombre les souvenirs de l'Autriche, à d'autres l'espoir de la liberté, toujours ardent dans l'âme des Italiens. Cependant les peuples restèrent plus affectionnés à Napoléon, que dans les autres pays, parce que les bienfaits étaient plus grands et les rapports plus directs.

Vis-à-vis des côtes orientales de l'Italie, se trouvaient deux implacables ennemis du système français, la Sicile et la Sardaigne, protégées par la mer et par les escadres britanniques. En Sicile, était un corps de troupes anglo-siciliennes, qui montait au-delà de 25,000 hommes, avec les forces navales nécessaires pour les transporter; le prince Léopold en commandait une partie, sous les ordres du général Stuart. La cour de Londres régnait dans cette île. Elle lui donnait près de dix millions de francs de subsides annuels; mais elle porta son état militaire à 40,000 hommes, ou à la trente-sixième partie de la population; les finances de la Sicile furent également surchargées, afin de fournir à ces armemens. L'Angleterre retirait un grand avantage de la possession de la Sicile et de la Sardaigne, pour son système d'opérations; elle avait ainsi un double gouvernement italien opposé à l'Italie entière, des troupes prêtes à débarquer, enfin des stations nombreuses et sûres pour sa marine. Elle avait conservé des relations avec les divers partis de la péninsule : Carbonari, républicains, nobles, clergé, moines, elle nous cherchait des ennemis partout. De la Sicile, elle dominait les divers points de la Méditerranée; de Palerme on peut atteindre en peu d'heures toute la côte depuis Civita Vecchia jusqu'à Reggio. Par l'Archipel, les Anglais

avaient des communications fort suivies et fort importantes avec la Turquie, et même avec les Russes des bords du Pont-Euxin. Par l'Adriatique, ils correspondaient avec la marine autrichienne de Trieste et avec la cour de Vienne. Par la Sardaigne et Minorque, ils menaçaient les côtes méridionales de la France, et formaient une longue chaîne qui rattachait les opérations de l'Espagne à celles du continent. Les escadres britanniques pouvaient transporter rapidement, de l'un à l'autre de ces points, des corps de troupes destinés à une expédition momentanée.

Dans le royaume de Naples, l'année 1807 avait été employée à chasser des Calabres les Anglo-Siciliens. Mais leurs préparatifs de débarquement n'avaient pas discontinué à Messine, en 1808. Ils n'avaient cessé de jeter, sur la côte opposée, des proclamations, de l'or, des armes et des bandits. Nul pays n'était plus propre que les Abruzzes et les Calabres, à favoriser les insurrections et à prolonger le genre de guerre qu'elles peuvent soutenir. Leurs montagnes sont habitées par des hommes à demi-sauvages. Habitués depuis long-temps à servir les Anglais et à combattre les Français, ils s'étaient recrutés de tous les malfaiteurs des plages voisines, et communiquaient par la chaîne des Apennins avec l'Etat ecclésiastique, la Toscane, etc.

Dans les Calabres, la violence des armes décidait de tout. Joachim et Ferdinand ne commandaient que là où se trouvaient leurs troupes. Le reste était en proie aux brigands, qui regardaient Naples comme une proie dont ils avaient déjà goûté les délices en 1799, et qui devait leur être livrée. Les ministres anglais ont été obligés de désavouer ces hordes, qu'ils avaient soutenues et auxquelles ils avaient donné des chefs dignes d'elles. Dans les lieux les plus escarpés des montagnes calabroises, s'étaient réfugiés les malheureux restes des républicains de Naples, si indignement traités contre la foi des capitulations. Là, ils avaient organisé la secte mystico-politique des Carbonari, qui depuis a essuyé tant d'autres infortunes. Ennemis des Français impériaux et surtout de Joachim, ils se rapprochèrent de Ferdinand, sous la promesse d'une constitution.

Telle se présentait la situation de l'Italie et des pays qui l'entouraient. Elle était après la Bavière, le principal théâtre des opérations militaires, et se trouvait menacée par une double guerre. Les Autrichiens secondés par les Anglo-Siciliens, devaient commencer ouvertement les hostilités. Une puissance qui s'est fait connaître par des victoires dont elle n'est pas encore satisfaite, conduisait d'autres attaques, d'autant plus dangereuses qu'elles étaient

mieux cachées. Le plan militaire portait l'armée de l'archiduc Jean, par les pays vénitiens et le Tyrol, sur l'Adige et sur la rive gauche du Pô. Pendant qu'elle s'avancerait dans la Lombardie et le Piémont, pendant que les landwehrs de l'Autriche méridionale, les levées d'Italie et les Tyroliens, bloqueraient Mantoue et Alexandrie, les Anglo-Siciliens devaient faire leur jonction sur la rive droite du Pô, soit qu'ils vinssent descendre sur les côtes de la Toscane, soit que débarquant dans les environs de Naples ou de Rome, ils traînassent après eux la population soulevée des contrées méridionales. Les divers corps réunis attaqueraient ensuite la frontière des Alpes, où l'on espérait combiner avec les Pyrénées, une opération inquiétante pour le midi de la France. Ces projets souvent formés, furent déconcertés par la valeur française jusqu'en 1814, lorsque les trahisons multipliées, la mort des plus braves et la lassitude des autres, les firent réussir.

Les plans de la coalition ont été remarquables, par les vues politiques, dans lesquelles consiste le principal avantage des cabinets, sur le génie des hommes extraordinaires, et sur la force des nations. Les cabinets avaient pour eux le temps, l'espace et la perpétuité du système. Leurs projets et leurs dispositions se lisent dans l'histoire des

événemens. Partout où se trouvait un ennemi de Napoléon, ils établissaient un point d'appui de leurs opérations et une de leurs lignes d'attaque. L'Empereur et la capitale de la France en étaient toujours le centre, l'Europe entière la circonférence. En 1809, cette contrevallation s'étendait depuis Cadix, par les îles Baléares, la Sardaigne, la Sicile, la Calabre, jusqu'à Trieste, où elle se liait avec l'offensive du continent. Elle devait se resserrer, en approchant de nos frontières, entourées par une ceinture d'armées ou d'insurrections. Si Napoléon s'attachait à la poursuite de l'un de ces ennemis, l'empire restait exposé sur les parties diamétralement opposées. A force d'augmenter les moyens ou les distances, la coalition était sûre d'obtenir une des chances de la *guerre viagère*. Napoléon ne pouvant abandonner à ses ennemis déclarés ou secrets, le centre d'un empire nouveau, était maîtrisé par deux nécessités qui devaient le faire succomber un jour; il ne pouvait ni s'éloigner long-temps de Paris, ni prolonger les guerres.

C'est au prince Jean que l'Autriche avait confié ses intérêts dans cette Italie, qu'elle désirait vivement reprendre, et qu'il était si nécessaire à Napoléon de conserver. L'Archiduc était secondé par M. de Goess, intendant-général de l'armée, qui s'oc-

cupait déjà de l'organisation politique du royaume Lombard-Vénitien, des États romains, de la Toscane, du Piémont..... Le prince, âgé alors de 27 ans, directeur-général des fortifications de l'empire autrichien, passe pour un des principaux instigateurs de cette guerre, par laquelle il comptait effacer le souvenir de ses deux malheureuses campagnes de 1800 et 1805. Il paraît avoir été l'âme du parti anti-français à la cour, et en opposition assez ouverte avec l'archiduc Charles. Les rapports qu'il a eus avec les cabinets et les agens de la coalition, son influence sur les sociétés secrètes et sur les insurrections populaires, enfin la réputation d'aimer et de cultiver les sciences ont beaucoup accru le nombre et le zèle de ses panégyristes : il en a trouvé autant que la France a compté d'ennemis. Dès l'été de 1808, l'archiduc Jean se préparant à la guerre, parcourait les provinces voisines de l'Italie et du Tyrol, organisait la landwehr, disposait la défense, étendait les intelligences au dehors. L'ambassadeur français Andréossi ayant quitté Vienne le 1er mars, l'archiduc Jean se rendit à Grätz son quartier-général provisoire; les commandans des corps le suivirent. Dès lors la formation des landwehrs, qui avait éprouvé quelques lenteurs pendant l'hiver, fut activée par Kerpen, commandant de l'Autriche intérieure. Au

Digitized by Google

commencement de février, les régimens partirent de leurs garnisons, pour se réunir autour de Klagenfurth et de Laybach, où la plupart arrivèrent du 5 au 10 mars. Le premier rassemblement des troupes autrichiennes de ce côté, indiquait aussi la volonté de commencer les opérations vers le 20 de ce mois. On a vu combien le retard et les changemens de plans avaient été funestes aux affaires d'Allemagne; il en fut de même en Italie.

Les dispositions générales des Autrichiens portaient le 8e corps de Klagenfurth sur Salzbourg, et de là dans le Tyrol, dont les forces devaient appuyer le généralissime en Souabe. Ce corps reçut contre-ordre le 14 mars; il dut se diriger par le Pustherthal sur Brixen, et là se partager pour marcher vers le Brenner et Trente. Le 9e corps devait d'abord se tenir sur la défensive et border les frontières du Frioul. Il fut décidé ensuite que ce corps pénétrerait par Ponteba sur Bassano, pendant que les troupes de la Croatie garderaient le bas Isonzo. Le dernier plan auquel l'archiduc Jean s'était arrêté, et qu'il avait fait adopter lorsque les opérations générales furent renvoyées au 10 avril, destinait les 8e et 9e corps à entrer dans le Frioul par Predil, Caporetto et Cividale, tandis que deux détachemens inquiéteraient les Français sur les deux ailes, par la route de Pon-

teba et par le bas Isonzo. Le général Chateler laissait momentanément le commandement du 8e corps, et entrait avec 12,000 hommes dans le Tyrol par le Pustherthal; il devait favoriser les soulèvemens du pays, et conduire à l'armée d'Italie la plus grande partie des insurgés. Stoïchewitz marchait avec 8000 hommes contre le corps français de la Dalmatie; l'intention des Autrichiens était d'isoler Marmont, pour le forcer à se rendre, ainsi que le prouve la sommation adressée par l'Archiduc à ce général. Le prince Jean avait ainsi augmenté son commandement, qu'il espérait accroître encore par la prompte réunion de Chateler, de Stoïchewitz et par les secours des Italiens ainsi que des Anglo-Siciliens. Mais la coopération de ceux-ci put être dérangée par les mesures de Joachim; car nos ennemis avaient compté sur l'évacuation de Naples, du moins par la majeure partie des forces qui s'y trouvaient.

Jamais on ne vit tant de plans, jamais ils ne furent si promptement changés ou modifiés. Une partie de ces variations fut le fruit des fréquens voyages de l'archiduc Jean à Vienne. Chacune d'elles apporta quelque altération au plan général, qui devait tout coordonner à l'opération principale. Celle-ci ayant lieu en Bavière, il était convenable de renforcer, autant que possible, l'ar-

mée qui l'exécutait. On doit convenir que si le corps du Tyrol, suivi par les insurgés, avait paru sur l'Iser, en même temps que Jellachich, leur intervention aurait été d'une grande utilité. Qu'importaient les victoires des Autrichiens en Italie, fussent-ils parvenus jusqu'à Milan, et même jusqu'à Turin, s'ils étaient battus sur le Danube? La faute devenait d'autant plus grave, que le champ de bataille de l'Allemagne étant entièrement ouvert, depuis l'Inn jusqu'au Rhin, il suffisait de plusieurs chocs de front ou de flanc, pour nous repousser successivement sur nos frontières; tandis que le théâtre de la Lombardie se trouvait tellement armé de forteresses, qu'il n'y avait nulle espérance de pouvoir de long-temps, même avec les renforts de la basse Italie, dépasser l'Adige et le Mincio. Il fallait d'abord faire quatre siéges entre ces deux rivières, et recommencer ensuite une nouvelle guerre sous les murs d'Alexandrie. L'ambition et le crédit du prince Jean, aidés par les intrigues du parti anglais, l'emportèrent sur le patriotisme et sur les lumières de l'archiduc Charles, ainsi que sur les véritables intérêts de l'État. Nous verrons lequel des deux princes se montra meilleur général et meilleur Autrichien.

Le colonel Nugent, chef d'état-major de l'archiduc Jean, homme adroit, militaire habile,

se rendit à Trieste où des liaisons secrètes, de la plus haute importance, étaient formées avec l'Italie. On en trouva les preuves dans les papiers de Goess. Celui-ci répandait déjà une proclamation (1) signée du prince et de lui, où l'on faisait

(1) Cette proclamation portait : « *Voulez-vous être Italiens*, » réunissez vos forces, vos bras, vos cœurs, aux armes géné- » reuses de François et de ses puissans alliés... Il veut assurer » l'*indépendance des nations*. Si Dieu protége ses vertueux ef- » forts, l'Italie redeviendra heureuse et respectée en Europe; » le chef de la religion recouvrera sa liberté et ses États. Une » *constitution* fondée sur la nature et sur la vraie politique, ren- » dra le sol italien fortuné et inaccessible à toute force étrangère... » C'est François qui vous promet une si heureuse et si brillante » existence. L'Europe sait que la parole de François est sacrée, » immuable autant que pure : C'est le ciel qui a parlé par sa » bouche... De quelque parti que vous ayez été ou que vous » soyez, ne craignez rien; il suffira que vous *soyez Italiens*... » Aimez-vous votre sainte *religion*, *l'honneur* et *la patrie*, » moins que les Espagnols?... Si vous vous unissez fortement » à vos libérateurs, l'*Italie renaît*; elle reprend sa place parmi » les *grandes nations* du monde; et ce qu'elle fut déjà, elle peut » redevenir, *la première*... Rappelez-vous les temps de votre glo- » rieuse antiquité; ils peuvent renaître plus beaux que jamais. » Vous n'avez qu'à le vouloir, et *vous serez Italiens !*... JEAN. » Napoléon publia ce manifeste, dont il ne craignait pas l'effet. En 1813, les Anglais Bentinck et Wilson ont révolutionné au nom du gouvernement britannique, les côtes de la Toscane et de la Ligurie, en promenant un drapeau où l'on voyait tracé :

aux Italiens des promesses bientôt oubliées après la victoire, et qui contenait des principes, dont la simple publication a fait plus tard de nombreuses victimes; car les peuples ont été punis, pour avoir cru aux promesses des souverains. Les autres préparatifs ne furent point négligés. A Trieste, on armait la marine autrichienne, afin de la joindre aux Anglais qui croisaient dans ces parages. Des fortifications passagères fermaient l'entrée des états héréditaires, à Sachsenbourg, Malborghetto, Predil et au col de Prewald; des camps retranchés s'élevaient en arrière de Tarvis et à la position de Laybach. Ces mesures défensives et l'éloignement du quartier-général de l'Archiduc, entretenaient la sécurité dans le royaume d'Italie.

Avant d'agir, le prince Jean montrait beaucoup d'ardeur, et prétendait que la plus grande activité pouvait seule assurer à l'Autriche, les avanta-

Indépendance de l'Italie, et deux mains en signes de bonne foi et d'alliance. Leurs proclamations étaient remplies des principes de liberté et de constitution; elles parlaient aussi de l'antique splendeur de l'Italie. Dix années de cruelles expériences, ont appris aux peuples ce qu'étaient les promesses de la coalition. Ils peuvent maintenant prononcer entre elle et Napoléon. Mais l'Angleterre oubliera t-elle toujours les engagemens pris avec les Italiens?

ges qu'on espérait. Il voulait surprendre les troupes françaises, qui ne s'attendaient pas à une prochaine rupture, et arriver en quatorze jours sur l'Adige. Son armée, belle et forte, montrait le plus grand enthousiasme. Le 8e corps, commandé par le lieutenant-général Albert Giulay, était de 24,506 fantassins et 2000 cavaliers; le 9e, sous les ordres du lieutenant-général Ignace Giulay, ban de Croatie, était de 22,271 fantassins et 1999 cavaliers; en tout 50,776 hommes de troupes de ligne, sans compter l'artillerie qui avait 165 pièces. 34,637 landwehrs prirent aussi part aux opérations, à mesure qu'ils étaient armés et habillés. La force totale de l'Archiduc s'est donc élevée à plus de 80,000 hommes. Dans ce nombre, se trouvent comprises les troupes de ligne qui suivirent Chateler, mais non la levée en masse du Tyrol, de la Croatie, de l'Autriche intérieure, et les corps formés dans ces pays.

Les Autrichiens s'étant rapprochés de la frontière le 23 mars, occupaient les positions suivantes, au moment où ils reçurent l'ordre de se mettre en mouvement. Le 8e corps avec les levées de la Carinthie était à Villach, Arnoldstein, Tarvis, et dans la vallée du Gail; ce corps devait se concentrer à Tarvis et Strasfried. La partie détachée vers la haute Carinthie (dans la vallée de la

Drave et du Gail, à Sachsenbourg, Spital, Rosenthal), destinée à agir dans le Tyrol, sous les ordres de Chateler, devait être le 8 avril à Oberdraunbourg, S. Lorenzen et Radegang. Le 9e corps cantonné à Laybach et dans la vallée de la Save, se mettait en marche par Krainbourg et Asling, pour atteindre le 8 Kronau et Wurzen, vis-à-vis de Predil et des sources de l'Isonzo. La division Gavassini, répartie à Prewald, Obschina et Gorizia, devait se rendre le 9 dans cette dernière ville. La marche du 9e corps, cachée derrière le 8e, réunissait les forces ennemies au centre de la frontière. Du 8 au 10, les landwehrs de l'Autriche intérieure arrivaient à Klagenfurth. Le jour de l'ouverture des hostilités avait été ainsi fixé; le 10 pour les troupes de l'Archiduc, de l'Istrie et de la Dalmatie; le 9, pour le corps de Chateler. Celui-ci fut composé de la brigade Marschal, détachée du 8e corps (6 bataillons et 3 escadrons), de la brigade Fenner (6 bataillons de landwehr et de chasseurs), de la brigade Arnacher (4 bataillons de landwehr): en tout, 16 bataillons et 3 escadrons, formant une douzaine de mille hommes. Il devait, d'après les dispositions générales, être le 10 à Toblach, le 13 à Muhlbach, et le 15 à Clausen, sur la route de Vérone. L'Archiduc partit le 4 avril de Gratz pour Cilly et Laybach; de là

par la vallée de la Save, il se rendit à Villach le 7 au soir.

Cependant tout était encore tranquille dans le royaume d'Italie. Les divisions françaises avaient été successivement rapprochées des frontières de l'Autriche. Mais leurs cantonnemens s'étendaient depuis l'Isonzo jusqu'au Chiese. Eugène était à Milan, entièrement occupé des travaux de la paix et des soins de l'administration. Le 1er avril, il fit l'ouverture du sénat. « Depuis douze ans, disait » ce prince, il ne s'est pas écoulé un jour, sans » que l'Empereur n'ait répandu un bienfait sur » l'Italie..... Grâces à ses armes, à ses institutions, » à son administration, il n'y a plus ni Lombards, » ni Vénitiens, ni Bolonais; il n'y a plus qu'une na- » tion italienne. L'histoire ne présente pas d'exem- » ple de la régénération d'un peuple, qui ait été » aussi complète et aussi rapide (1). » Après avoir fait ressortir l'excellence du système adopté, le vice-roi ajoutait: « L'Italie a une armée, qui a donné » soit au nord, soit au midi, des preuves constan-

(1) Il est curieux de comparer ce discours, avec ce qui a été dit par Napoléon à Sainte-Hélène, sur la fusion des peuples d'Italie, sur le rétablissement de la patrie italienne (*Mémoirés de Montholon*, Ier vol. p. 135), avec ce qui est consigné également dans le mémorial de M. de Las Cases.

» tes de bravoure et de discipline, qui a mérité » d'être ainsi louée, par le plus grand des capi- » taines : depuis les Romains, les peuples d'Italie » n'avaient jamais fait la guerre en Espagne, et » depuis les Romains, aucune époque n'a été aussi » glorieuse pour les armées italiennes. » La paix fut bientôt troublée par les bruits de guerre, qui partaient de l'Autriche. On n'y était nullement préparé. Les divers services de campagne, les magasins et les convois des vivres, les transports militaires, les parcs d'artillerie, les équipages de pont, n'avaient pu être organisés. Les hôpitaux n'ayant pas été évacués, une partie tomba au pouvoir des Autrichiens. Les places étaient en réparation et désarmées. Les troupes de renfort, les officiers, les généraux, se trouvaient encore éloignés. Enfin, le corps de Dalmatie restait isolé, au milieu des préparatifs de l'ennemi. Napoléon avait voulu éviter les démonstrations qui auraient pu provoquer la guerre, et laisser partout sur la responsabilité de la coalition, les hostilités dont elle menaçait la France. Mais il fut bientôt en mesure de se défendre sur tous les points.

Le vice-roi ayant quitté Milan pour inspecter les travaux qui pouvaient garantir les frontières, était le 9 à Mestre. Le 10, dans la soirée, il reçut à Udine, un avis remis aux avant-postes de Pon-

teba, entièrement semblable à ceux qui avaient été envoyés sur toutes les frontières. Une demi-heure après cette déclaration de guerre peu loyale, l'ennemi avait attaqué nos avant-postes. C'était le début d'Eugène dans le commandement. Nouveau général, mais déjà ancien soldat, il avait fait à la suite de son père adoptif, les campagnes si instructives d'Italie, d'Égypte et de l'armée de réserve. La vivacité de son esprit, sa rare capacité, avaient été développées par l'éducation et par l'habitude des grandes affaires. Placé près du génie supérieur, qui se plaisait à lui communiquer les secrets de la guerre et de l'administration, Eugène s'était rapidement formé. Les devoirs de sa position avaient tempéré la fougue de la jeunesse, et lui donnaient la prudence de l'âge mûr. Le plus bel éloge du vice-roi est que nul reproche n'a été adressé à Napoléon, pour lui avoir confié des emplois si éminens. La Lombardie est encore remplie des souvenirs de son gouvernement. Si la première campagne d'Eugène ne fut pas des plus brillantes, ce prince, qui n'avait pas encore atteint sa trentième année, fit de tels progrès dans les hautes parties de la stratégie, que dès 1812, il s'était élevé au premier rang des généraux de cette époque.

On apprit successivement à Paris et à Milan, le

rassemblement des troupes qui, de divers côtés, menaçaient l'Italie. S'opposer aux entreprises de tant d'ennemis, était fort difficile avec une telle infériorité de forces. Au nord de la Lombardie, se montraient les Autrichiens, de front vers l'Isonzo, de flanc par le revers des Alpes, depuis la Carinthie jusqu'à la Suisse. Au midi, la péninsule était exposée, sur 200 lieues de côtes doubles, aux attaques des Anglo-Siciliens, depuis les caps d'Otrante et de Reggio, jusqu'au fond des golfes de Venise ou de Gènes. Ces divers dangers retenaient autour des quatre capitales, Milan, Naples, Rome et Florence, et sur divers autres points, les Français qui les gardaient, ainsi que les troupes napolitaines qu'avait pu former Joachim. Si Naples et Rome eussent été dégarnies, nos ennemis y auraient trouvé de puissans secours. Dans une telle situation, il fallait faire le meilleur emploi des troupes, et choisir les meilleures positions. Tout était perdu, si l'on commettait une faute, si l'on se laissait prévenir sur le point central de l'échiquier stratégique, sur la véritable place d'armes de l'Italie. Le terrain fort allongé et resserré, qui séparait l'Adige de la frontière autrichienne, était menacé sur les deux flancs, par l'Adriatique couverte des escadres anglaises, par les Alpes dont les habitans allaient

s'insurger. Sa possession dépendant entièrement de la force des armes, on ne pouvait guère espérer de le disputer contre des troupes supérieures. Sur l'Adige, étaient les lignes de défense, les forteresses, les ressources; là commençait la sûreté des flancs. Voici quelle fut la première disposition de l'armée française : les 1re et 2e divisions (Serras et Broussier) se trouvaient dans le Frioul; la 3e (Grenier) à Sacile; la 5e (Barbou) dans le Trevisan; la 1re italienne (Severoli) dans le Padouan; la 4e française (Lamarque) encore incomplète, dans le Véronais; les divisions de dragons (Grouchy et Pully) à Rovigo et Villafranca; la 2e division italienne (Fontanelli) à Montéchiaro; la garde à Milan. Le vice-roi attendait le 112e régiment qui arrivait de la Toscane, et la brigade Valentin qui, venant de Naples, passait en ce moment à Rome. Le nombre des troupes qui devaient rejoindre l'armée, était de 13 bataillons, 20 escadrons de dragons et 8 de chasseurs français, de 16 bataillons et 4 escadrons italiens, en y comprenant la garde.

Lorsque les hostilités commencèrent, il n'y avait dans le Frioul que 24 bataillons, 5 escadrons et 20 pièces d'artillerie. Serras avait son quartier-général à Udine, et ses troupes réparties au camp de S. Gotardo près de cette ville, à Palma-Nova et Cormons. A gauche, était la division

Broussier, placée à Ospidaletto, S. Daniele, et Codroïpo, où l'on construisait une tête de pont sur le Tagliamento; ses postes se prolongeaient sur Ponteba. On commençait à la Chiusa quelques retranchemens. Sahuc, commandant la cavalerie légère, n'avait sur la ligne que le 6e de hussards; les autres régimens cantonnaient sur le Tagliamento et sur la Piave. Les dragons étaient en réserve. L'armée formait depuis l'Isonzo, jusque derrière le Mincio, une longue colonne, entre les côtes de l'Adriatique et les montagnes du Tyrol. Cette disposition générale n'avait pas été prise sans intention. La tête pouvait s'opposer aux premières attaques de l'Archiduc dans le Frioul, et attendre que les troupes de l'Adige eussent rejoint. Si l'ennemi faisait un mouvement par le Tyrol, ou s'il menaçait les côtes, l'armée se reploierait promptement, et ferait face partout.

CHAPITRE V.

LES AUTRICHIENS ENVAHISSENT L'ITALIE JUSQU'A L'ADIGE, ET BATTENT EUGÈNE A SACILE.

L'archiduc Jean qui devait atteindre rapidement l'Adige, prend le chemin le plus long, et marche fort lentement. — Broussier combat à Venzone (11). — Eugène se reploie derrière le Tagliamento (12), et appelle le reste de son armée. — L'arrière-garde est surprise à Pordenone (15). — Eugène se reporte en avant, et livre la bataille de Sacile (16). — L'Archiduc supérieur en forces, gagne la gauche de l'armée française, qui est obligée de se retirer par le pont de Brugnera. — Cette bataille était inutile, et il s'y commet des fautes des deux côtés. — Jean s'arrête à Sacile, et ne passe la Piave que le 22. — Eugène renforce les postes de Venise, et se porte par Vicence sur l'Alpon. — L'ennemi attaque vainement l'ouvrage de Malghera. — Chateler entre dans le Tyrol (9), va à Innsbruck (15), combat Baraguey à Volano (24), et arrive à Roveredo (26). — Les armées française et autrichienne se rapprochent de l'Adige. — Elles sont en présence devant Vérone (26); la première est concentrée au milieu des forces de l'Archiduc, qui l'enveloppent sur les deux ailes.

L'ARCHIDUC Jean devait s'avancer sur l'Adige et le Mincio, pour se mettre en ligne avec les Tyroliens et avec la grande armée autrichienne, qui atteindrait

bientôt l'Iser (1). D'après ses relations politiques, d'après la conformation générale du terrain et la dispersion des troupes françaises, le champ était ouvert devant lui. Il fallait tomber comme la foudre sur l'Adige, en culbutant les divers échelons du vice-roi, ou couper ceux-ci, en les prenant à revers par les vallées du Tyrol : il fallait empêcher la réunion des forces franco-italiennes sur ce fleuve, surprendre quelques-unes des places, ou les bloquer. Sur l'Adige et le Mincio, commençait la véritable défensive d'Eugène. Mais la première de ces lignes présentait à l'Archiduc de grands avantages. Ses flancs seraient appuyés par les Tyroliens et par les escadres anglaises, ses communications ouvertes avec l'Italie méridionale et le pape; par les insurrections des Apennins et des Alpes, il menacerait les derrières d'Eugène jusqu'aux frontières de la France. L'Archiduc devait tendre la main aux peuples prêts à se soulever. Si les Autrichiens étaient réduits à la défensive, sur l'un des théâtres du Danube ou du Pô, il était fort avantageux que leur armée

(1) Les chapitres sur la campagne d'Italie, sont rédigés d'après le rapport du général Vignoles, chef d'état-major de cette armée, et celui du général Broussier, d'après nos bulletins et les notes qu'a bien voulu me communiquer le général Lamarque, ainsi que plusieurs officiers, enfin d'après Stutterheim, les rapports autrichiens et la Campagne du prince Jean en 1809.

d'Italie occupât les rives de l'Adige. De là elle pouvait choisir des lignes d'opérations ou de retraite par le Tyrol sur la Bavière, Salzbourg et la Carinthie, ou par le Frioul sur la Carniole et sur Villach. Tout faisait donc un devoir à l'archiduc Jean, de s'avancer au plus vite sur Vérone, dont l'Isonzo n'est éloigné que de neuf marches.

La première opération du prince autrichien, était d'envahir le Frioul et d'atteindre le Tagliamento. Trois directions le conduisaient sur Valvasone, autour duquel sont les principaux passages de ce fleuve. La grande route de Vienne en Italie, par Tarvis, Ponteba, la Chiusa Veneta, Osopo et S. Daniele, belle, mais resserrée dans la vallée de la Fella, est barrée par la forteresse d'Osopo; elle peut l'être aussi par le poste de la Chiusa, et offre un long défilé aisé à défendre. Le chemin de Villach ou de Tarvis à Udine, par la Chiusa de Pless, Caporetto et Cividale, moins bon, ne présente dans la vallée du Natisone, aucun obstacle de sérieuse résistance. Enfin la route de Laybach à Trévise par Gorizia, la plus belle et la plus fréquentée, obligeait à faire un passage de l'Isonzo, si nos divisions s'avançaient sur les bords de la rivière. L'Archiduc oubliant que sa grande supériorité le rendait maître des opérations, choisit le chemin du centre par Caporetto, afin d'éviter

les difficultés des autres points; et disposa deux attaques sur les deux ailes. Ainsi les forces principales faisaient pour arriver de Laybach à Codroipo, le double de chemin; tandis qu'en traversant l'Isonzo, elles auraient pu dès le second jour de marche, être au milieu du Frioul.

Les 8e et 9e corps étant rassemblés, le 8 avril, à Tarvis, Wurzen et Kronau, l'Archiduc se porta le 9 de Villach à Tarvis. Il faisait un temps affreux. La neige, qui tombait depuis huit jours, rendait les mouvemens de l'armée ennemie plus pénible; mais elle les assurait davantage, en les cachant à notre cordon. Le 10, l'armée autrichienne se réunit à Caporetto, à une demi-lieue de la frontière. Dès l'aurore, un parlementaire ayant dénoncé la guerre au détachement de Ponteba, les hostilités commencèrent immédiatement, et ce poste fut attaqué. L'Archiduc attirait l'attention des généraux français sur leur extrême gauche. Le colonel Wolkmann s'avançait par la route de Tarvis, à la tête de trois bataillons et de deux escadrons. Un détachement marchait sur sa gauche, par le chemin de la vallée de Recolana. Les postes français se reployèrent sur la Chiusa Veneta, qu'on n'avait pas eu le temps de mettre en défense, et de là sur le pont de Villanova. Après une longue résistance, les munitions manquèrent; une cinquantaine d'hommes

tombèrent au pouvoir de l'ennemi; le reste se dispersa dans les montagnes, et rejoignit Venzone.

Le vice-roi surpris par une agression si contraire aux droits et aux coutumes des nations, ordonna, dans le premier moment, à Broussier de porter ses troupes sur Ospidaletto; à Serras, de se concentrer en avant d'Udine, dans le camp de S. Gotardo; à Grenier, de s'avancer sur Codroipo; à Barbou, de rejoindre l'armée; à Lamarque, de se rendre à Vicence: celui-ci ne reçut son ordre que le 13 au soir à Vérone. Severoli marcha de Padoue à Trévise; Pully, à la Motta. Les dragons de la garde royale partirent de Milan pour Padoue. Ce mouvement général tendait à réunir l'armée entre la Piave et le Tagliamento. Le général Schilt s'enferma avec 3300 hommes dans Palma-Nova, qui avait 132 bouches à feu, et des approvisionnemens pour trois mois; on travailla avec activité à mettre cette place en état de défense.

Le vice-roi dut attendre pour prendre un parti définitif, que les Autrichiens eussent dévoilé leurs projets. Jusqu'ici il n'y avait qu'une attaque d'avant-poste, sur la ligne d'opérations la plus longue. Eugène devait craindre que l'Archiduc ne cherchât à l'attirer vers la gauche, pour percer par le centre ou par la droite, plus rapprochés du Tagliamento, et couper les troupes des hautes vallées.

C'était sans doute ce que l'ennemi aurait dû faire, si sa marche n'eût pas été aussi retardée.

Les 8e et 9e corps autrichiens partirent le 11 de Ternova et de Caporetto; ils s'avancèrent par la vallée du Natisone sur Cividale, où ils entrèrent presque sans résistance. Au lieu de diriger en même temps l'infanterie par les vallées latérales de la Torre, de la Malina, du Judrio, ou de faire suivre les corps sans interruption, l'Archiduc laissa le 9e à une marche en arrière. C'était vouloir perdre les fruits de la surprise peu loyale, par laquelle avait commencé l'agression. Broussier s'était arrêté sur la position d'Ospidaletto, avec une partie des 9e et 84e régimens; il avait envoyé à Portis, Desaix avec deux bataillons du 9e, et placé le 92e vers Osopo. Wolkmann parut à huit heures du matin (11) devant Portis, et engagea la fusillade. Ce village situé au confluent du Tagliamento et de la Fella, et qui peut être tourné par la première de ces vallées, fut évacué avec ordre. Desaix vint prendre la droite de la position; à la gauche, Broussier occupait le mont Comelico, qui domine le Tagliamento ainsi que la route resserrée entre les rochers et le fleuve. Huit compagnies de Croates, détachées de la vallée du Gail vers Tolmezzo, se placèrent sur la rive opposée, et inquiétèrent le flanc des Français. Wolkmann at-

taqua avec tant d'audace, et fit de si habiles dispositions, que Brousssier crut avoir devant lui une partie de l'armée ennemie. L'engagement se prolongea jusqu'après le coucher du soleil. Le général ayant reçu, à trois heures, l'ordre de se retirer, déclara qu'il était trop vivement pressé, et qu'il ne pouvait le faire qu'à la nuit. C'est le plus bel éloge de Wolkmann. Si l'armée ennemie avait agi avec autant de vigueur, la division Broussier eût été punie de l'erreur et de la désobéissance de son chef; la division Serras se fût même trouvée compromise au passage du Tagliamento. Le même jour, à quatre heures du matin, Gavassini avec cinq bataillons et deux escadrons, passa l'Isonzo à Gorizia, sur un pont de pontons. Ce général arriva sans difficulté à Udine, où il joignit, le 13, l'armée qui avait séjourné à Cividale. Ainsi l'Archiduc, dont les manœuvres et même l'activité ont été si vantées, n'était qu'à huit ou neuf lieues de la frontière, après quatre jours d'hostilités. Ayant réuni 38 bataillons et 40 escadrons, sans compter le détachement de Wolkmann, il ne tirait aucun parti de ces forces, contre un ennemi qui ne pouvait résister nulle part (1). Son armée partit d'Udine (14),

(1) Les bataillons autrichiens étaient forts, selon Stutterheim, de 1080 à 1200 hommes; les nôtres n'avaient pas plus de 5 à

pour aller camper entre Passeriano et Codroipo.

Lorsque le mouvement de l'ennemi fut démasqué, Eugène ordonna (11) à Broussier de se reployer sur le pont du Tagliamento, derrière Dignano; à Serras, de marcher sur Campo-Formio; à Grenier, de se porter, à la hauteur de ce village, sur la route de Palma-Nova. Le vice-roi se mettait ainsi en mesure de retirer la division engagée à Ospidaletto. Aussitôt que celle-ci fut en route, il fit repasser le Tagliamento à ses troupes, et se rendit, dans la matinée du 12, à Valvasone. Un léger engagement eut lieu avec le corps du général Frimont; celui-ci occupa le pont de Codroipo, que les détachemens de Serras n'eurent pas le temps de brûler. Le vice-roi établit son quartier-général à Sacile (14), où il arrêta la division Grenier. A droite, était Serras à Brugnera; à gauche, Broussier à Polcenigo; Barbou, à Fratta sur la route de Trévise; derrière Serras, Severoli à Bibano.

Sahuc formait l'avant-garde à Pordenone, avec le 6e de hussards, le 8e de chasseurs et 3 bataillons du 35e. Il se trouvait à trois lieues de la Livenza; mais il était lié avec l'armée, par le 1er régiment

600 hommes. Les régimens de cavalerie légère ennemie étaient de 1200 hommes, les autres de 800. Ceux de l'armée française n'avaient guère que 500 chevaux.

d'infanterie et une brigade de cavalerie, qui bivaquaient à Fontana-Fredda. Ce général avait reçu l'ordre de s'éclairer avec soin, et d'éviter un engagement sérieux. On l'a accusé d'être resté avec sa cavalerie et son infanterie dans Pordenone, petite ville fermée, où il fut surpris, les chevaux étant dessellés. Cependant Eugène avait mal placé son avant-garde. Pordenone est au milieu d'un terrain difficile, loin de la plaine découverte de S. Quirino et de Roveredo, par laquelle devait s'avancer l'Archiduc; la route de Sacile fait aussi dans cette ville un détour, coupé par les chemins de Cordenons. L'ennemi, prévenu de la situation de cette avant-garde, peut-être même de sa négligence, résolut de l'enlever en gagnant sa communication avec la Livenza. Pendant la nuit du 14 au 15, Nugent conduisit 4 régimens de cavalerie, à travers la plaine, à Rorai-Grande, sur la route de Sacile. Frimont, avec l'avant-garde qui avait été renforcée, se rapprocha de la ville à la pointe du jour. Une petite colonne sortant de Cordenons, liait Nugent et Frimont. L'armée suivait de près son avant-garde. Les Autrichiens entrant à Rorai-Grande, au moment où Sahuc commençait sa retraite, arrêtèrent le mouvement de ce général. Les postes de Pordenone avaient été surpris, les escadrons, chargés à mesure qu'ils se formaient,

furent facilement dispersés par des forces supérieures. Le 35e, entouré d'ennemis, résista aux attaques d'une infanterie nombreuse, de l'artillerie et enfin de la cavalerie. Après un combat des plus opiniâtres, une grande partie fut obligée de se rendre; mais c'était devant une armée entière. Ce régiment mérita que le prince Jean dît au colonel Breissaud : *Un brave tel que vous ne saurait rester désarmé.* Sahuc se retira avec quelques débris de la cavalerie; 4 canons et une aigle tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Ce dernier trophée était alors si précieux qu'il fut promené à Vienne, à Lintz et au milieu des armées autrichiennes. Le 9e bulletin annonça que cette surprise serait l'objet d'un examen particulier. Le quartier-général de l'Archiduc fut placé à Pordenone, où était le 8e corps; le 9e resta à Cordenons. L'avant-garde se porta sur Palse et Porcia; Wolkmann sur Roveredo et Castel d'Aviano. Le colonel Gyurkowicz, marchant vers la gauche depuis Udine, avec deux bataillons, un escadron et une demi-batterie, était dans ce moment à Porto-Gruaro.

Le ressentiment de ce premier échec, le désir de le réparer, peut-être l'espoir de ne rencontrer que la tête de l'armée autrichienne, qui jusque là avait marché si lentement, déterminèrent le vice-roi à reporter ses divisions en avant. Ces divers

motifs auront influé aussi sur la décision d'engager la bataille devant Sacile, quoiqu'une partie des troupes, et surtout la cavalerie, n'eussent pas rejoint. On prétend que le prince avait reçu de faux rapports, sur la position et la force des ennemis. Le but qu'il se proposait réellement est resté caché, comme il arrive si souvent. Quoi qu'il en soit, les ordres suivans furent donnés dans la journée du 15. La droite composée des divisions Serras et Severoli, marcha de Brugnera à Tamai; en première ligne était la brigade Garreau avec les Italiens; en deuxième, la brigade Roussel. Grenier, commandant le centre, vint occuper avec sa division la crète de Fontana-Fredda vers Vigonovo; il avait derrière lui la division Barbou. Broussier rangé sur trois lignes, formait la gauche au-delà de Vigonovo; il était éclairé par 2 bataillons placés à Polcenigo, au pied des montagnes. L'ordre d'attaque était par échelons et par la droite. Serras devait se porter de Tamai sur Palse et Porcia, entre les ruisseaux Sentiron et Roja. Grenier n'agirait qu'au moment où Serras, maître de Porcia, pourrait déboucher dans la plaine, ou se diriger sur Pordenone. Broussier marcherait après Grenier. Cette première disposition du vice-roi tendait également à attaquer la gauche de l'armée ennemie, et à couper le corps de Fri-

mont, campé à trois quarts de lieue de Pordenone.

La bataille se livra dans la plaine située entre la Livenza et le Noncello. Ces rivières, écartées de deux lieues et demie, entre Pordenone et Sacile, se rapprochent au-dessous. A moitié chemin de ces villes, on rencontre une légère crète, qui par Vigonovo, Fontana-Fredda et Porcia, s'étend de l'une à l'autre rivière. Vers le nord de la crète, se trouve la plaine découverte de Roveredo et de S. Quirino, dans laquelle sont plusieurs chemins pour rejoindre le Tagliamento à Valvasone, Dignano et Spilimbergo. Vers le midi, le terrain présente une pente insensible, où naissent plusieurs ruisseaux, qui se jettent dans la Livenza et la Meduna, que borde le Noncello. La première coule à plein bord, dans un vallon peu profond. La seconde, recevant les eaux du revers de la Cargna, a plus de deux lieues de large au-dessus de Cordenons; au-dessous, elle est resserrée dans un lit fort étroit. Ce terrain était en faveur de l'Archiduc, qui y trouvait plus d'étendue et de facilité pour déployer des forces supérieures, et surtout sa nombreuse cavalerie. Eugène avait un pays plus favorable à l'infériorité et à la nature de son armée, mais dominé par l'ennemi; sa retraite n'était assurée que par la route et le pont de Sacile, les deux rives de la Livenza étant humides et difficiles.

Le mouvement de l'armée française commença avec le jour; mais on s'accorde à dire que l'attaque n'eut lieu que vers neuf heures. Ces retards laissèrent à l'ennemi, qui était encore dans ses bivacs, le temps de se former et d'appeler les troupes les plus éloignées. Son armée présentait à Eugène trois camps échelonnés, l'un derrière l'autre, à Palse, Pordenone et Cordenons, ayant sur leur droite la vaste plaine de Roveredo, éclairée par Wolkmann. Serras marche contre l'avant-garde de Frimont, et fait enlever le village de Palse, par Garreau qui est blessé. Frimont se reforme en avant de Porcia, y trouve des renforts, et reprend Palse. La division Severoli se porte contre ce village; vigoureusement assaillie, elle se défend avec opiniâtreté. Dans cette première action que les Italiens soutiennent pour leur indépendance, ils se montrent dignes de combattre à côté des Français: c'était alors le plus bel éloge qu'on en pût faire. Cependant accablés par le nombre, ils cèdent du terrain. Serras s'avance avec la réserve de Roussel, enlève Palse ainsi que Porcia, et se lie par sa gauche avec Grenier. La ligne française s'établit sur la crête.

Le prince Jean songeait si peu à livrer bataille, qu'il entendait la messe à Pordenone, et qu'il avait laissé le 9e corps à Cordenons, à plus de deux

lieues de Palse. Ce prince s'étant rendu sur le terrain, jugea mal la manœuvre d'Eugène; il crut que celui-ci portait ses forces principales dans la plaine en avant de Vigonovo; et il fit ses dispositions en conséquence. Cette faute pour la défense, devint un avantage, quand l'Archiduc voulut attaquer. La brigade Schmidt, du 8e corps, avait été appuyer l'avant-garde; le général Colloredo y était accouru, après la prise de Porcia. L'Archiduc résolut alors de prolonger sa ligne vers Vigonovo, avec le reste du 8e corps, en attendant l'arrivée du 9e corps. Il dirigea la brigade Gajoli vers la droite, et la cavalerie à l'extrémité de cette aile. Trouvant Ronche et Villadolt occupés par nos troupes, Gajoli s'arrêta en face de ces villages, et rappela les trois bataillons de Wolkmann, qui sortaient de Roveredo. Ainsi fut formée à la hâte, la première ligne de l'ennemi, parallèlement à l'armée française. Dès ce moment, les Autrichiens prétendent avoir conçu la contre-manœuvre qui devait leur faire gagner la bataille, en portant des masses dans la plaine de Vigonovo, pour couper la communication d'Eugène avec l'unique pont de Sacile, et pour resserrer son armée entre la Livenza et la Meduna. Le résultat leur fut favorable; mais il vient d'une première erreur.

Serras sortant de Porcia fut attaqué lui-même. Il

se défendit d'abord avec vigueur, et repoussa Colloredo, affaibli par le mouvement de Gajoli. La gauche de l'ennemi se reployait vers Pordenone. Grenier voyant arriver le moment indiqué, détacha vers Serras le 1er régiment, qui attaqua trois fois les Autrichiens, et fit un assez grand nombre de prisonniers. Le 8e corps, animé par l'exemple de Colloredo, combattait sur ce point avec la plus grande opiniâtreté. La réserve des grenadiers s'avance à son secours. Alors il rejete Serras dans Porcia, village considérable que les deux partis s'acharnent à attaquer et à défendre. La bataille, concentrée pendant quelque temps sur ce point, attire les divers corps. Grenier y avait porté sa droite et la moitié de la division Barbou. Broussier appuyant vers cette direction, s'approche de Fontana-Fredda, ne laissant que peu de troupes à Vigonovo. Alors la ligne française est resserrée sur une étendue de 2000 toises, entre Fontana-Fredda et Porcia. C'était une faute et un malheur; car la gauche de l'armée pouvant être tournée dans la plaine, sa communication avec Sacile se trouvait de plus en plus exposée. On dut regretter alors de ne pas avoir rapproché les deux bataillons envoyés à Polcenigo; ils eussent été plus utilement employés à prolonger cette aile, et surtout à couvrir Sacile.

Long-temps le feu s'était maintenu sur le déve-

loppement des deux fronts, avec une égale ardeur et un égal avantage. Gajoli avait essayé vainement de dégager la gauche de l'armée autrichienne, en attaquant notre gauche vers Fontana-Fredda, et en dirigeant sur l'extrémité de cette aile, par Vigonovo, le corps de Wolkmann avec une partie de la cavalerie. Colloredo, ayant reçu de nouveaux renforts, gagnait du terrain, et reprenait Porcia. Une partie de la division Serras se retira sur Palse; l'autre se jeta avec la cavalerie et l'artillerie sur Grenier, qui fit avancer le reste de sa division. Dans ce moment, Ignace Giulay, arrivant de Cordenons avec le 9e corps, fait tourner la chance en faveur des Autrichiens. L'Archiduc court animer les troupes de sa droite; il les ramène sur Fontana-Fredda, où il obtient quelques avantages. La division Broussier, prise en flanc et menacée sur ses derrières, forme une sorte de potence en deçà du village. Ici la cavalerie autrichienne se couvre de gloire, en chargeant jusque sur les baïonnettes, et en manœuvrant à petite portée de la mitraille.

Lorsque Eugène vit l'ennemi se renforcer, lorsqu'il put reconnaître que l'Archiduc et son armée étaient en présence, il se porta sur les points où le combat était le plus animé. Ce prince excitait les soldats, dirigeait leurs efforts, repoussait les attaques

des Autrichiens; il semblait vouloir réparer à force d'audace, l'imprudence de sa résolution. Enfin, après huit heures d'une lutte acharnée, reconnaissant le danger de tenir plus long-temps contre des forces trop supérieures, qui gagnaient son flanc gauche, et se préparaient à faire un effort général sur toute sa ligne, Eugène ordonna la retraite en échelons sur Sacile. Mais plus les troupes étaient engagées, plus il devenait difficile de les reployer. Il fallut d'abord attaquer l'ennemi, pour dégager la droite trop pressée. Grenier porta en avant le 52e, à l'aide duquel le 1er de ligne et le 11e se retirèrent avec ordre. Barbou fit avancer sa réserve de 4 bataillons, en colonne serrée, l'artillerie dans les intervalles; derrière ces troupes, vinrent se reformer le 106e, le 5e et le 32e, le 1er italien. Les trois divisions Serras, Barbou et Grenier exécutèrent leur mouvement rétrograde en échiquier, faisant face alternativement, et arrêtant les Autrichiens par leur feu, ou même par plusieurs attaques. La cavalerie légère, restée en réserve, protégea la retraite par ses charges. Vers la fin du jour, quelque confusion se mit dans les échelons au passage des ruisseaux. A mesure que l'ennemi faisait des progrès, il dominait nos troupes. Il pénétra enfin dans le centre. Cette partie de l'armée, ainsi que la droite, furent coupées de Sacile et rejetées

sur Brugnera; elles n'avaient pour se retirer, que le petit pont de la Livenza et de fort mauvais chemins, qui étaient en partie sous l'eau. Quoique faiblement suivies, le désordre augmenta dans les divers défilés; il était à son comble, lorsque les corps durent franchir la Livenza.

L'Archiduc voulant prévenir le vice-roi à Sacile, dirigeait alors la principale attaque sur notre gauche. Il conduisit contre Broussier, les masses du 9e corps et sa redoutable cavalerie. Cette division vivement chargée, en queue et sur les deux flancs, opposa son feu et ses baïonnettes, aux efforts sans cesse renouvelés de l'ennemi; elle ne put être entamée, et conserva sa direction sur la grande route. Eugène fit avancer sur ce point sa faible cavalerie qui fut ramenée. Broussier forma ses carrés, et laissa passer les deux troupes; mais l'ennemi perdit beaucoup de monde à son retour. Les dragons de Hohenlohe et de Savoie exécutèrent la dernière charge, vers sept heures. Un feu à bout portant extermina le premier escadron, et fit tourner bride au reste. Broussier continua sa retraite avec ordre, par la rive gauche de la Salza, ses pièces sur la grande route; le 84e, qui formait l'arrière-garde, fut constamment harcelé par l'ennemi. Eugène était resté à la tête de ce régiment, qui entra dans Sacile à la fin du jour, et le dernier

de l'armée. Ce prince dirigeant ses mouvemens, s'exposa comme un simple grenadier; il semblait dans ce revers chercher une balle ennemie.

Le général Marziani, avec 7 bataillons du 9e corps, dirigé par Vigonovo sur Sacile, arriva à la nuit devant cette ville. On ne pouvait la défendre, parce qu'elle est dans un coude de la Livenza, entouré et débordé par les feux de la rive gauche. Après quelques coups de canon, Marziani enlevant les premières maisons et le pont, entra dans Sacile, abandonné par nos troupes, qui se retiraient précipitamment. L'Archiduc n'avait qu'à marcher sur la grande route; nul obstacle ne pouvait plus l'arrêter. Il se borna à envoyer quelques patrouilles pour ramasser les traînards; le lendemain, son avant-garde s'arrêta à Fratta, éloigné de moins d'une lieue de Sacile. Si elle se fût avancée jusqu'à Conégliano, l'armée française n'aurait pu se réunir. A la gauche, l'Archiduc ne fit pas poursuivre, sur Brugnera, nos divisions auxquelles il aurait fait le plus grand mal, soit en les attaquant pendant le passage du défilé, soit en franchissant la rivière dans les environs. Le général Barbou garda le pont de Brugnera, qu'il brûla le 17 à neuf heures du matin.

L'obscurité de la nuit avait mis dans les troupes françaises, un désordre qui fut augmenté par

la pluie, le mauvais état des chemins, le nombre considérable des voitures, enfin par la précipitation qui accompagne toujours nos retraites. Les colonnes, souvent coupées ou arrêtées, se trouvèrent bientôt dans une grande confusion (1). Elles essuyèrent beaucoup de pertes pendant cette nuit désastreuse, où il fallut faire cinq grandes lieues, au travers d'un pays coupé de ruisseaux et de canaux, pour regagner à Conégliano la route de Sacile. Les soldats, les officiers, les généraux, y arrivèrent par pelotons. Les armes, les corps, les parcs, étaient mêlés. Un petit nombre de régimens conserva seul quelque ordre. Beaucoup d'hommes isolés s'arrêtèrent dans les maisons, et tombèrent au pouvoir de l'ennemi : leur nombre fut double de ceux restés sur le champ de bataille. Lamarbue et Pully avaient pris position à l'embranche-

(1) On lit dans le rapport d'un général : « L'ennemi avait » soldé des gens pour jeter l'alarme dans nos rangs. Il y eut les » terreurs paniques les plus ridicules; celles-ci se propagèrent » au loin sur les derrières. Les commissaires, les employés, les » commandans de place, les podestats, les préfets se réfugièrent » à Vérone. Les fuyards, les conscrits augmentèrent la confu- » sion...» On dit que des propositions peu généreuses et peu patriotiques furent faites; mais on s'accorde à vanter le caractère et le sang-froid que déploya le vice-roi dans ces momens difficiles.

ment du chemin de Brugnera, pour protéger la retraite; cette précaution fut inutile, car l'ennemi ne parut pas. Ces généraux couvrirent la marche de l'armée, et le passage de la Piave; ils ne quittèrent Conégliano que dans la soirée du 17. Lamarque bivaquant à Spreziano, fit brûler à minuit le pont de la Piave. Lorsque cette masse d'hommes fut de l'autre côté du fleuve, Eugène réorganisa et reforma les corps. Pully bordait la Piave (18). Lamarque et Serras s'établirent autour de Trevise. Broussier se rendit à Mestre, Grenier à Bassano, Sahuc à Castel-Franco. Barbou entra dans Venise, avec la moitié de sa division, et fut chargé de la défense de cette ville si importante.

Les batailles inconsidérément livrées sont plus communes qu'on ne le pense. Celle-ci est blâmable dans son principe, autant que dans ses dispositions. Si le prince autrichien avait beaucoup de motifs pour combattre, le prince français en avait autant pour éviter une action, qui ne faisant espérer aucun résultat avantageux, aurait pu avoir les suites les plus funestes. Sachant que le sort de l'Italie serait décidé sur le Danube, Eugène devait attendre ses renforts, et maintenir la défensive. Son champ de bataille, sa véritable base d'opérations, était sur l'Adige. A peine pouvait-il essayer de s'établir sur la Brenta, pour empêcher la réunion des

Tyroliens avec l'Archiduc, par la Val Sugana. Si le vice-roi voulait surprendre la tête de l'armée autrichienne, il fallait la tourner et l'attaquer avant le jour; il fallait surtout se tenir en mesure d'appuyer les divisions de Serras, ou de se replier sur Sacile et de repasser la Livenza. Ce prince avait-il l'intention de livrer bataille à l'Archiduc? il devait multiplier les précautions pour diminuer les chances défavorables, et reconnaître la force ainsi que la position de l'ennemi, avant d'établir son ordre de combat. C'était la première leçon qu'il avait trouvée dans la conduite de son père adoptif. On a voulu excuser le vice-roi, en disant que Lamarque et Pully avaient reçu l'ordre de rejoindre l'armée; ils étaient trop éloignés, pour arriver le 16 au matin. Lamarque partant de Vérone le 14, fit plus de trente lieues en trois jours. On ne saurait trouver à la détermination d'Eugène, qu'un prétexte politique, celui de retenir les Italiens et l'ennemi par un acte de vigueur. Sacile fut pour notre jeune prince, une faute qui développa les germes d'un beau talent. L'Archiduc put faire ses dispositions, quand son adversaire eut démasqué les siennes; mais il ne sut ni juger celles-ci, ni utiliser le terrain découvert, à travers lequel il pouvait atteindre de bonne heure Sacile, et rejeter nos divisions sur le mauvais défilé de Brugnera. Ce prince eut la faible gloire de vaincre,

après de grands efforts, une armée inférieure; il ne profita pas de la victoire, qui devait le conduire sur l'Adige en même temps qu'Eugène.

L'ennemi n'avoue que 3600 hommes tués ou blessés. La perte des Français s'éleva à 6 ou 7000 hommes, dont la moitié prisonniers, et à 15 pièces de canon restées sur le champ de bataille. Mais les blessures des généraux Severoli, Teste, Dutrui, Pagès, Gareau, prouvent avec quelle ardeur combattit notre armée d'Italie. L'Archiduc campa près de Sacile le 17, et y séjourna sous le prétexte des fatigues que ses troupes venaient d'éprouver. Son avant-garde s'était arrêtée à Fratta, sur les bords du Mesco, qui lui présentait plusieurs ponts très-rapprochés. Il survint une pluie si forte (18) que la Livenza et les petits torrens, qui descendent des montagnes du Bellunez, débordèrent et couvrirent les chemins. Les Autrichiens prétendent que leur armée dut quitter ses bivacs, pour cantonner dans les villages voisins, et que l'avant-garde se trouva séparée de l'Archiduc et des Français. Le 19 seulement, celle-ci entra dans Conégliano. Le lendemain, le prince se remit en mouvement; le 9e corps vint à Conégliano; le 8e, à Godega. Si cette pluie l'eût atteint de l'autre côté de la Piave, il aurait pu agir contre l'armée française ou contre Venise. L'ennemi employa deux journées (20 et 21),

à raccommoder le pont sur pilotis de Lovadina, et à construire un pont de pontons à Narvèse. Ainsi, le cinquième jour après la bataille, l'Archiduc n'avait encore fait que cinq lieues. Le 22, il passa la Piave et entra dans Trévise; son avant-garde était à Castel-Franco, et avait des postes sur la Brenta.

L'armée française, n'étant pas poursuivie, se retira en plusieurs colonnes sur l'Adige. Le vice-roi porta son quartier-général à Mestre, où l'attirait l'extrême importance de Venise, dont il fit armer les principales défenses. Tant que nous conservions cette place, l'établissement des Autrichiens dans les pays au-delà de l'Adige, était précaire; si l'Archiduc l'occupait et y recevait les Anglais, la guerre se fixait pour long-temps autour des lagunes. La majeure partie de l'armée fit un détour considérable, en passant à Mestre et à Padoue. Il paraît que le défaut de ponts sur la Brenta, obligea Eugène à prendre cette direction. Dans ce moment, les rivières et les canaux débordaient; les colonnes marchèrent au travers d'un pays inondé. Le vice-roi n'avait envoyé que Grenier, sur la route directe de Vérone, par laquelle l'Archiduc pouvait le prévenir sur le haut Adige.

Le 20, l'armée était ainsi placée : Serras et Pully, chargés de l'arrière-garde, à Trévise; Sahuc, à Bassano; Grenier, à Vicence; Lamarque, à Padoue;

Broussier, à Este; la première division de dragons, à Vérone; une partie de la garde, à Soave. Le vice-roi s'arrêta deux jours à Vicence. Le 24, son armée était à Caldiero; le quartier-général, à Vago; la division Serras, et les troupes italiennes, à Tavernelle; Pully, à Montagnana; Broussier, à Este, sur la rive gauche de l'Adige. Ce général renvoya de Monselice à Padoue, 2 escadrons du 28e de dragons, qui avaient été chargés d'observer la Brenta. Ils entrèrent au milieu de la nuit dans Padoue. Un détachement de hussards autrichiens y arrivait en même temps, servant d'escorte à M. de Goess. Celui-ci fut enlevé dans sa voiture, et conduit à Este avec plusieurs personnes et des papiers de la plus haute importance (1). Serras, avec la cavalerie lé-

(1) Les bulletins disent : « On a saisi sur M. de Goess, chef du » gouvernement et de la police, des papiers très-suspects, ten- » dant à démontrer des intentions qui ne sont autorisées ni par » la guerre, ni par l'honneur; et on l'a envoyé à Fenestrelles... Il » n'a trouvé que trois misérables, qui n'aient pas repoussé la sé- » duction... » Des émigrés et des mécontens italiens marchaient à sa suite pour envahir, avec l'aide des baïonnettes étrangères, la patrie qui les rejetait de son sein. Les Autrichiens avouent que ses papiers donnèrent de grandes révélations sur leurs intelligences avec les pays attaqués. Une procédure s'instruisait à Mantoue. Les faits étaient graves, les imputations plus graves encore; en outre des trames ourdies pour exciter des

gère, vint prendre position à Montebello (25), sur la rive droite de l'Aldego. Attaqué assez vivement par des forces supérieures (26), il fit en combattant sa retraite sur Villa-Nova.

L'importance des principaux points stratégiques de l'Italie, paraît avoir échappé à ceux qui dirigeaient les opérations des Autrichiens. Cette remarque s'applique particulièrement à Venise et à

soulèvemens dans l'Italie entière, on allait jusqu'à supposer des projets contre la vie de l'Empereur. Parmi les personnages qui accompagnaient M. de Goess, était le comte de Purgstall, conseiller de gouvernement. La femme de celui-ci vola à Vienne, et parvint jusqu'au ministre secrétaire d'État Maret, par l'intervention du commandeur Zinzendorf qui devait déjà sa liberté au ministre français. Napoléon avait été frappé des projets énoncés dans les pièces. Le comte Maret lui répondit: «*Eh bien, » sire, votre magnanimité n'en aura que plus de mérite et plus » d'éclat.* » Bientôt M. de Zinzendorf reçut la lettre suivante : « 21 juin : Sa Majesté a accueilli avec bonté la supplique de » Mme de Purgstall, et m'a autorisé à faire connaître au major » général, qu'elle accordait à cette dame la liberté de son » époux... J'ai habité autrefois les cachots de Mantoue; j'en » sortis prisonnier; M. de Purgstall en sortira libre, et n'en » sortira pas seul. La clémence dont il est l'objet, s'étend sur » tous ses compagnons... MARET. » Le duc de Bassano proscrit trouva à Gratz qu'habitait la famille Purgstall, à Venise dont M. de Goess était gouverneur civil, à Trieste où son secrétaire M. de Catanei était directeur de la police, la récompense des services qu'il avait rendus.

Vérone. Les avantages de la première ville pour cette guerre, semblent n'avoir été nullement sentis. Venise unissait les deux théâtres où nous ne pouvions nous montrer qu'avec infériorité, la mer et les Grandes-Alpes, dont elle n'est éloignée que de huit à neuf lieues. Elle serait devenue un autre Cadix, avec quelques bataillons et le secours des escadres britanniques; elle aurait lié les insurgés du Tyrol avec tout le littoral de la Méditerranée. Peut-être l'astucieuse Autriche comptant sur ses intelligences dans cette ville, n'avait-elle pas voulu y appeler les vaisseaux anglais. Par la suite, ceux-ci ont croisé constamment sur ces côtes, et tenté successivement quelques débarquemens, surtout à l'embouchure de la Piave, d'où l'on communiquait plus facilement avec les Tyroliens, souvent maîtres de Bassano, d'Asola, de Feltre, etc. Venise si peuplée, si riche, encore pleine de souvenirs et de regrets, est située au milieu des lagunes; celles-ci s'étendent sur quatorze ou quinze lieues, depuis l'embouchure de l'Adige jusqu'à celle de la Piave, et sur une largeur de quatre à cinq lieues. Du côté de la mer, on a couvert la ville par d'énormes remparts qui, soutenant les vagues, ne laissent qu'un petit nombre d'entrées. Du côté de la terre, de grands canaux entourent les lagunes, et ne présentent que peu de passages, où aboutissent les routes. Ces di-

verses entrées étaient garnies, suivant leur importance, par des retranchemens ou des batteries; le principal fort du côté de terre, celui de Mestre ou de Malghera, n'avait pu être terminé, et l'on y travaillait avec activité.

Le petit corps de Gyurkowicz, qu'on dit avoir été destiné à une opération contre Venise, était beaucoup trop faible pour l'entreprendre. Il avait passé la Piave à Noventa, et s'était rendu par Trévise à Moggian (22). L'Archiduc chargea ce corps, renforcé par 5 bataillons, d'enlever le fort de Malghera, et alla lui-même présider à cette attaque. Dans l'après-midi du 23, elle commenca par un feu terrible. Nos troupes, retirées dans la première enveloppe du fort, y répondirent vivement. Les colonnes ennemies se portèrent avec audace sur les bords du fossé, vers la gauche. Les assauts furent repoussés vaillamment, et le combat dura jusqu'à la nuit. Le prince, après avoir sacrifié 600 braves soldats, s'aperçut un peu tard que ces ouvrages avaient atteint un tel degré de force, qu'il fallait les attaquer dans les règles: singulière méprise pour un directeur-général des fortifications! Quelques jours plus tôt, ces retranchemens encore ouverts, auraient été facilement enlevés. Il fallut se borner à cerner les lagunes, depuis l'embouchure de la Piave ou Porto-

Cortelazzo, jusqu'à Fusine. Les bataillons de landwehr de Gratz furent employés à ce blocus.

L'armée autrichienne qui, dès son entrée en campagne, traversait un pays si fertile, qui avait un premier but d'opération si rapproché, marcha avec une lenteur inconcevable. Le 23 avril, elle était à Castel-Franco; son avant-garde passa la Brenta à Fontanniva (24); le 8e corps se dirigea sur Bassano, où le colonel Wolkmann resta détaché avec 2 bataillons et 4 escadrons, pour entretenir la correspondance avec le Tyrol. Les Autrichiens réunis devant Vicence, reçurent la nouvelle de l'arrivée de Chateler à Roveredo. Le 26, ils étaient à Alta-Villa et Mantechio. L'avant-garde avait l'ordre d'ouvrir le chemin de Vérone au prince, qui comptait y entrer le lendemain. Mais l'Archiduc s'arrêta, lorsque son ennemi s'arrêta lui-même.

Le général Chateler, devançant d'un jour l'agression de l'armée autrichienne, qu'il devait rejoindre sur l'Adige, pénétra le 9 avril avec 16 bataillons, dans le Tyrol, par Ober-Draunbourg, et atteignit le même jour Lientz. Le lendemain, il occupa, au col de Toblach, les sources de la Drave et de la Rienz; son avant-garde était à Welberg. Il ne marcha pas le 11, et il jeta des détachemens dans la haute vallée de la Piave, pour se lier avec l'Archiduc Jean. L'insurrection du Tyrol avait éclaté

au signal convenu. Chateler, prévenu de ses premiers succès, entra dans le Pustherthal. Il lui était prescrit de se porter sur Botzen et Roveredo; mais ce général, laissant son corps à Schabs, alla à Innsbruck. Cette faute fut grave. Chateler aurait pu arriver vers le 18, peu après la bataille de Sacile, avec 9 ou 10,000 hommes de troupes réglées et un plus grand nombre d'insurgés, sur le point important de Vérone. Il obligeait ainsi le vice-roi de diriger sa retraite sur Legnago, et même d'abandonner la défense de l'Adige. Il rendait l'Archiduc maître du terrain entre ce fleuve et le Mincio. La présence seule de Chateler sur les collines de Castel-Novo, du 20 au 22, pendant qu'un fort détachement serait descendu dans les vallées du Bressan, pouvait changer le sort de la campagne. Chateler ne repartit d'Innsbruck que le 19. Il entra à Botzen (21), suivi par 4 nouveaux bataillons de landwehr, et y reçut la nouvelle de la bataille de Sacile, qui produisit une grande exaltation parmi les habitans. Le Tyrol méridional s'était déjà soulevé. Mais les Autrichiens ne surent tirer aucun parti de ces circonstances. Chateler, au lieu de profiter de l'ardeur des montagnards, de la supériorité du nombre, marcha méthodiquement, lorsque depuis long-temps il devait être aux portes de Vérone.

Le général Fontanelli, en réserve au camp de Monte-Chiaro, avec 6 bataillons et 2 escadrons italiens, surveillait les débouchés des montagnes, depuis la Valteline jusqu'à l'Adige. Eugène ayant appris l'insurrection du Tyrol, ordonna à Fontanelli de se rendre à Dolce, dans la vallée de l'Adige, et dirigea sur ce point le général Baraguey d'Hilliers, qui devait commander l'aile gauche de l'armée. Celui-ci réunit à Trente (17) environ 6000 hommes et 12 pièces d'artillerie. La Rocca-d'Anfo, gardée par 300 hommes, fermait la vallée du Chiese. Lorsque le corps de Chateler arriva, Baraguey avait déjà devant lui un nombre considérable d'insurgés. André Hofer, avec ceux du Vintsgau, après avoir pris part aux combats de Lohitsch, s'était avancé sur Vezano et Bucca-di-Vela; les montagnards de Lavis descendaient sur la route de Trente à Bassano. Baraguey craignait qu'ils ne se prolongeassent par les deux flancs, pour le prévenir dans les défilés profonds et étroits de la vallée de l'Adige; ayant reçu d'Eugène l'avis que les deux armées se rapprochaient de Vérone, il marcha lentement sur Caliano.

Les Français avaient pris position (24) en avant de Roveredo, sur les hauteurs de S. Ilario, et occupaient le fameux défilé de la Pietra. Chateler ayant détaché le général Fenner sur la droite, vers le lac de Garda, marchait avec la colonne prin-

cipale de Marschal sur la grande route, et dirigeait Ertel par les montagnes, avec 2 bataillons et les insurgés de Lavis. Le castel de la Pietra fut vivement disputé. Ertel faisait des progrès vers la gauche, et s'était rabattu sur Volano, où l'arrière-garde française dut se faire jour. Un bataillon de Lusignan, s'avançant à l'extrémité de l'aile gauche, sur Roveredo, menaçait de couper la retraite de Baraguey; celui-ci repoussa facilement ce bataillon. Mais des masses d'insurgés qui le suivaient, avaient enlevé Noviglio, sur le revers de Val-d'Arsa. Le général réunit quelques compagnies, qui en chassèrent les montagnards. Après six heures d'une fusillade très-meurtrière, chaque corps garda ses positions. Les troupes italiennes se montrèrent encore là avec honneur. Un de leurs généraux, Julien, fut blessé, ainsi que le colonel français Molard. Notre perte fut de 300 hommes tués ou blessés; l'ennemi en perdit 400. Vers le soir, Leiningen, détaché par Fenner, parut sur la rive droite de l'Adige à Villa, et se borna à une vaine canonnade. Si Fenner eût été porté vers le pont de Ravazone, cette menace aurait suffi pour faire évacuer Roveredo.

Baraguey, ayant appris pendant la nuit l'arrivée du vice-roi à Caldiero, se reploya (26) sur Ala et sur Dolce. L'ennemi entra à cinq heures du matin,

dans Roveredo. Il attendait le mouvement du prince Jean, avant de se rapprocher de l'armée française. C'était trop de prudence dans un pays de défilés, dont les habitans se prononçaient pour lui. Fenner marchait vers Brentonico. Le lieutenant-colonel Golding et André Hofer couvraient le Montebaldo. Les Tyroliens descendant par la vallée de Caprino, attaquaient, à Rivoli, le bataillon de carabiniers royaux. Leiningen et Ertel occupaient Rivalta et Peri, villages sur les deux rives de l'Adige, appartenant déjà au territoire italien. Les insurgés de Lavis étaient dans les vallées Polisella et Pantena, au-dessus de Vérone.

Ainsi le 26 avril, l'armée française, resserrée entre Vérone et les hauteurs de Caldiero, qui n'en sont éloignées que de trois lieues, formait une pointe entourée par ses ennemis. Ceux-ci menaçaient de la couper de ses places et de Milan, par un grand mouvement sur l'un ou l'autre de ses flancs. L'armée de l'Archiduc campée en face de Caldiero, appuyait sa gauche à l'Adige, maîtresse de passer ce fleuve, et plus rapprochée sur ce point de Mantoue et du Pô, que le vice-roi. Sur la droite, Châteler était depuis la veille, à une dixaine de lieues de la route de Peschiera à Vérone; il avait ses avant-postes à moitié chemin, ses détachemens, fort rapprochés de Brescia. Ce géné-

ral pouvait déboucher sur les derrières d'Eugène, avec 10 bataillons, 2 escadrons et 12 ou 15 mille Tyroliens, dont le nombre devait s'accroître à mesure qu'ils atteindraient les riches proies de la Lombardie. C'était pour l'Archiduc un immense renfort, pour le vice-roi une nouvelle armée à combattre. Les généraux français demandaient huit jours de préparatifs, pour rétablir l'armée et mettre en défense la position de Caldiero ainsi que la ligne de l'Adige. Mais des ennemis si supérieurs en forces accorderaient-ils ce délai?

CHAPITRE VI.

LES AUTRICHIENS ÉVACUENT L'ITALIE APRÈS LA NOUVELLE D'ECKMUHL; ILS SONT BATTUS SUR LA PIAVE.

Les victoires de Napoléon changent la situation des affaires en Italie. — L'archiduc Jean pouvait rendre les résultats bien différens. — Il tente vainement d'inquiéter Eugène sur ses flancs (28 avril). — Celui-ci qui s'attend à la retraite de l'ennemi, l'attaque inutilement (29). — Jean ayant reçu l'ordre de continuer l'offensive, et de se maintenir dans les pays conquis, annonce à François son retour vers les États héréditaires. On a prétendu qu'il voulait marcher, par le Tyrol, sur la Bavière. — Le 1er mai, il se retire sur la Brenta, et traverse la Piave le 6. — Eugène le suit lentement et force devant lui le passage de la Piave (8). — L'Archiduc battu complétement, marche de nuit sur Sacile et sur le Tagliamento, qu'il passe (10) au gué de Spilimbergo; il campe le soir à S. Daniele. — Eugène traverse le fleuve le lendemain (11) à Valvasone, et attaque l'arrière-garde à S. Daniele. — Jean part aussitôt pour Venzone, et arrive le 12 à Ponteba. — Eugène se retarde encore et n'atteint ce village que le 16.

L'ARCHIDUC apercevait enfin les châteaux de Vérone. Son armée énorgueillie par ses victoires et par la retraite des Français, munie de tout

ce qui était nécessaire, nullement fatiguée par des marches si courtes, ne demandait qu'à rencontrer ces troupes qui depuis une vingtaine de jours n'avaient cessé de reculer devant elle. Ses détachemens bordaient l'Adige; Spleny se trouvait à Albaredo, Hirsch en avant de Montagnana au-dessus de Legnago; ses partis couraient sur le bas du fleuve. Le corps de Chateler et les masses du Tyrol encore plus exaltées par des succès plus inespérés, touchaient à la droite de l'Archiduc et communiquaient avec lui par Bolca et Chiesa-Nova : en peu d'heures les nouvelles et les ordres pouvaient leur parvenir (1).

Eugène s'était renforcé en s'approchant de l'Adige. Mais toutes ses troupes n'avaient pas encore rejoint; ayant laissé de nombreuses garnisons en arrière, il avait dû compléter, dès son arrivée, celles de l'Adige et du Mincio. Le soldat non découragé, était inquiété par la surprise de Pordenone, par la bataille de Sacile, par une longue retraite peu convenable au caractère mobile

(1) Les montagnes du Véronais sont regardées comme impraticables pour de grands convois d'artillerie. A l'occasion d'une faute qui avait déterminé les revers de Scherer, en l'an 7, il a été constaté qu'une armée partant de Piovezzano sur l'Adige, au-dessus de Vérone, pouvait gagner la route de cette ville à Vicence.

des Italiens et des Français. Le mélange des deux nations était un inconvénient, dans cette espèce de revers, qui avait diminué la confiance mutuelle. Quelques défections dans le pays, semblaient autoriser le refroidissement des Français. Le vice-roi avait occupé la position de Caldiero. Quoiqu'elle fût très-favorable à la défense, chacun voyait du haut des coteaux, l'Adige si voisine, se recourber vers l'est, où on savait que l'ennemi pouvait la passer facilement, et couper l'armée de sa base du Mincio. On n'ignorait pas que des dangers plus éminens existaient sur la gauche; qu'un corps d'Autrichiens et des nuées de Tyroliens, s'avançaient sur les derrières entre Vérone et Peschiera. Tout s'exagérait en mal, comme en d'autres circonstances tout s'exagère en bien, sans plus de raison. Les grands souvenirs et les grands exemples ne manquaient pas. On rappelait de semblables extrémités dans le temps d'Arcole et de Rivoli; mais on n'avait que le plus jeune des aides-de-camp de Bonaparte. Eugène soumis dès son début à une rude épreuve, cherchait au loin le salut de l'armée et de la nouvelle patrie. Depuis le 24, il connaissait l'attaque de Volano, et la marche de Chateler; il avait vu, dans les papiers de Goess, les intrigues et les projets de soulèvemens, qui embrassaient l'Italie entière, ainsi que les pays

voisins. Déjà quelques insurrections avaient éclaté dans le Padouan, la Polesine et le Ferrarais; elles menaçaient sa droite, tandis que les Tyroliens et les habitans des vallées lombardes inquiétaient sa gauche (1), tandis que derrière lui se trouvait le Piémont, si terrible en 1799. Que faire? que devenir? Les présages étaient tristes pour le moment, plus tristes encore pour l'avenir.

Le 27 au matin, l'ennemi croyait continuer sa marche victorieuse, et entrer dans Vérone. Serras défendait le passage de l'Alpon; mais il abandonna S. Bonifacio, village très-étendu, qui était entouré par l'ennemi. Frimont s'avança sur Villa-Nova, avec une nombreuse artillerie; le 8e corps vint l'appuyer. Serras repoussa leurs attaques, et leur fit même éprouver des pertes assez fortes, dans ce rentrant de l'Alpon, où les troupes étaient prises en flanc. Il reçut l'ordre de se replier pendant la nuit, parce que sa gauche était menacée vers Monteforte, où l'Archiduc avait beaucoup de troupes. L'avant-garde autrichienne et le 8e corps s'établirent sur la rive gauche de l'Alpon; le 9e corps s'arrêta à Lonigo.

Dans la soirée, le canon se fait entendre du côté

(1) Les *Mémoires sur la Cour du prince Eugène* disent que la terreur fut portée à un tel point, qu'on lui fit demander si la vice-reine devait quitter Milan et se retirer derrière le Pô.

de Vérone. Les deux armées portent leurs regards dans cette direction. Les Autrichiens croient voir le corps du Tyrol, répondre à leur attaque, et culbuter l'aile gauche du vice-roi. Déjà ils préparent leurs armes pour attaquer de nouveau. Mais les coups se prolongent régulièrement. Ce sont des salves de triomphe..... Napoléon a sauvé l'Italie et les troupes d'Eugène, en dispersant l'armée du généralissime sur le Danube! Un ordre du jour apprend nos victoires aux divisions; un parlementaire annonce aux ennemis, que les uns doivent aller au secours de leur pays menacé, que les autres auront bientôt à rendre compte de leur rebellion. L'Archiduc devait être préparé à ces nouvelles par les dépêches précédentes; mais son armée en fut attérée. Chateler prévenu par Buol des événemens de la Bavière, partit avec ses troupes pour Innsbruck, sans attendre les ordres de son général en chef. Marchant plus vite qu'il n'était venu, il atteignit cette ville le cinquième jour. L'Archiduc reçut (29) la confirmation des victoires d'Eckmuhl, par un courrier de l'empereur François, expédié le 24 de Scharding.

Arrêtons-nous un instant, et considérons la situation des deux armées. L'une et l'autre ont dissimulé, dans leurs rapports, l'arrivée ainsi que l'effet de cette nouvelle. Quel parti allait prendre le

vice-roi, s'il n'eût été rassuré par les événemens d'Allemagne? Qu'aurait-il fait, si l'Archiduc avait attaqué vivement dès le 27, ou même le lendemain matin, en se prolongeant de Monte-Bello, par la droite, sur l'aile gauche de l'armée française, si Chateler avait porté ses insurgés entre Vérone et Peschiera? Que serait-il arrivé si le prince Jean et Chateler avaient atteint Vérone dès le 23 ou le 24, et combattu de suite les corps français encore désunis? Le sort de l'Italie entière était compromis. Il ne fallait plus qu'une bataille comme celle de Sacile, pour conquérir les plaines lombardes et livrer les places aux levées en masse, qui suffisaient alors pour les assiéger. Tous ces avantages pouvaient même s'obtenir sans une nouvelle action, si Jean avait suivi Eugène l'épée dans les reins, après la défaite de Sacile. Que devait faire l'Archiduc, lorsqu'il apprenait, le 27 et le 28, les malheurs survenus en Allemagne? La réponse à cette dernière question semble donnée par les principes de la guerre, et même par les raisonnemens stratégiques qui se trouvent dans la correspondance de ce prince. Nous pensons que, profitant de sa situation et de sa supériorité, il devait attaquer l'armée du vice-roi, la rejeter derrière le Mincio, et s'ouvrir la route du Tyrol. Se plaçant alors entre le lac de Garda et l'Adige, il contenait l'Italie; il établissait

au milieu des Alpes, un centre de résistance d'où il pouvait maîtriser les opérations sur le Pô et sur le Danube. Il menaçait à sa volonté, par le Voralberg, les derrières de la grande armée et les frontières de la France, ou regagnait les États héréditaires par le Pustherthal, aussi facilement que par la Carniole. Ses dépôts, ses corps de siége auraient été reployés au-delà de l'Isonzo. Ces diversions servaient de balance, peut-être même de compensation aux succès de l'Empereur sur le Danube. Tel est au reste l'ordre que l'Archiduc reçut plus tard, et qu'il aurait bien mieux exécuté près de Vérone, que par la Val-Sugana ou par Spital, si toutefois Chateler l'avait secondé. Quant à celui-ci, rien ne semble justifier ni expliquer ce départ subit, pour rester ensuite tant de jours dans l'inaction. S'il faut imputer à quelqu'un l'abandon du Tyrol, l'inexécution des ordres du généralissime et les résultats de la campagne, on doit en accuser d'abord Chaleler, ensuite le commandant de l'armée d'Italie.

Les peuples et les princes qui compromettent leurs plus grands intérêts pour des causes subordonnées aux passions et à l'incapacité de quelques individus, reçurent ici une grande leçon de la part des cabinets et de leurs généraux. Tout avait réussi au gré des intrigues de la coalition, lorsque l'Archiduc se présenta sur les bords de l'Adige. Aussi-

tôt que son armée aurait passé ce fleuve, elle allait se trouver doublée par les populations armées. Naples se soulevait pour combattre le roi français. Les États romains s'armaient à la voix du pontife. L'Autriche manqua aux nations et aux souverains qu'elle avait compromis. L'Angleterre marchanda le moment où elle ferait sortir ses escadres et débarquer ses troupes. L'une et l'autre puissance abandonnèrent, dans la guerre comme dans la paix, le Tyrol, le pape et les pays que perdaient les fautes et les jalousies des généraux autrichiens. Le canon d'Eckmuhl retentissant au fond de l'Italie, atteignit Jean et Stuart comme le généralissime.

Prévoyant que l'ennemi se retirerait, comme il l'avait fait en 1805 dans des circonstances moins urgentes, le vice-roi dirigea sur la position de Caldiero (28), les troupes qui accouraient de divers côtés, et les plaça suivant l'organisation des corps d'armée. L'aile droite, sous les ordres de Macdonald (divisions Broussier et Lamarque), occupait les coteaux sur les deux flancs de la route; la brigade de dragons de Guérin, prolongeait cette aile jusqu'aux marais de Porcile. Le centre sous Grenier (divisions Serras et Pachtod), tenait les hauteurs de Colognola, ayant la brigade Bonfanti au château d'Illasi, et le 102e en réserve à Saint-Martin. L'aile gauche (divisions Rusca

et Fontanelli), commandée par Baraguey d'Hilliers, observait l'entrée du Tyrol. Les divisions Sahuc, Pully, Durutte et la garde italienne, formaient la réserve. Pully éclairait, par ses postes, les bords de l'Adige. Durutte, organisant sa division à Isola della Scala, avec les troupes qui venaient de l'Italie méridionale, couvrait Legnago et Mantoue, contre une attaque tentée par le Padouan. Baraguey ayant reçu l'ordre de laisser à Dolce et Rivoli, une division de 9 bataillons sous Rusca, vint s'établir à Vérone avec le 112e régiment et le 3e italien. Le quartier-général était à Vago, le grand parc, à Vérone. L'armée française, ainsi concentrée sur les deux rives de l'Adige, en avant du pivot général des opérations entre ce fleuve et le Mincio, assurait l'une et l'autre de ces lignes, en prenant à revers les troupes qui auraient voulu les dépasser. Elle protégeait les quatre places qui font la défense de la Lombardie orientale, et interrompait les communications directes de l'Archiduc avec le Tyrol.

Soit que le prince Jean voulût essayer de forcer la position du vice-roi et de s'emparer de Vérone, soit que par une grande démonstration il espérât obliger ce prince à évacuer les hauteurs de Caldiero, soit qu'il cherchât seulement à masquer la retraite qu'il projetait, son armée fit un mouvement par la droite (28). Dans le combat de la

veille, la ligne de l'Alpon avait paru trop forte pour être percée de front; les pluies continuelles qui gonflaient les ruisseaux, augmentaient encore les difficultés. La brigade Colloredo, renforcée par quelques bataillons, passa le Chiampo à Soria, et parvint après beaucoup de temps à Soave, où elle entra dans la soirée. Serras s'était reployé sur le village de Caldiero, abandonnant dès le matin Villa-Nova, aussitôt occupé par Frimont. Les avant-postes de Mont-Bisson, Saint-Victor et Costeggiola, vivement attaqués à l'entrée de la nuit, ne purent être enlevés par l'ennemi. Celui-ci avait dirigé quelques bataillons sur le point important d'Illasi, qui se trouva bien gardé. Plusieurs attaques furent renouvelées pendant la nuit, toujours sans succès. Le reste de l'armée autrichienne campa sur les deux côtés de la chaussée de Vicence, en attendant que la droite lui eût ouvert le passage, et qu'elle pût se prolonger dans la direction de Soave. Le lendemain matin (29), l'Archiduc essaya une autre démonstration, qui ne pouvait en imposer à personne; il jeta sur la rive droite de l'Adige, à Albaredo, 200 hommes qui s'avancèrent jusqu'à Ronco, sans causer aucune inquiétude, et durent se retirer aussitôt.

Le prince Jean prétend avoir voulu tourner l'aile gauche du vice-roi, le chasser des positions formidables de Caldiero, se lier avec Chateler,

et occuper Vérone ainsi que les deux rives de l'Adige, pour y attendre le résultat des affaires d'Allemagne; mais le courrier arrivé le 29, avait renversé ses projets. Cependant dès le 27 au soir, l'Archiduc avait eu les premières nouvelles des victoires de Napoléon. Selon nous, c'était un motif de plus pour attaquer; il fallait ou combattre le 27 et le 28, en se concertant avec Chateler, ou se retirer comme lui, sans commencer des opérations meurtrières. Celle-ci ressemble beaucoup à une manœuvre manquée, à laquelle succède l'irrésolution. Le 29 au matin, lorsque la retraite des Autrichiens fut décidée, leur avant-garde était sur les digues de l'Alpon, et dans la plaine de Villa-Bella; une ligne de 34 bataillons et 36 escadrons, s'étendait vis-à-vis des positions de Caldiero, depuis le Monte-Bastia, par les hauteurs de Foscarini et Soave, jusqu'au-delà de Villa-Nova. Le capitaine Zucchari, qui flanquait la droite, s'était réuni à Chiesa-Nova, avec le major Lanotte, commandant un corps de 2 à 3000 insurgés. Etablis à 4 lieues seulement de Vérone, ils jetaient des détachemens sur l'Adige au-dessus de cette ville, et sur les derrières de l'armée française. Vers la gauche, Spleny et Hirsch menaçaient les deux rives du Pô, et se liaient avec le corps qui bloquait Venise. Des bataillons de landwehr entouraient Pal-

ma-Nova et Osopo. Stoïchewitz avait dû commencer, le 25 avril, les opérations dans la Dalmatie.

L'Archiduc n'ayant fait aucun mouvement au milieu de la journée du 29, le vice-roi déploya ses troupes pour reconnaître les positions de Villa-Nova et de Soave. Il les trouva garnies d'artillerie, préparées pour la défense et couvertes par les ruisseaux débordés. L'avant-garde autrichienne fut repoussée sur les digues de l'Alpon. La droite de l'ennemi était le point le plus faible, et en même temps le plus inquiétant pour lui, puisque sa ligne de retraite pouvait être facilement atteinte vers Monte-Bello. Le vice-roi, dirigeant ses principaux efforts sur cette aile, réserva aux troupes italiennes l'honneur de porter les premiers coups pour la délivrance de la patrie. Leur dévouement et leur valeur y brillèrent d'un grand éclat. Bonfanti avec le 1er régiment, attaqua les Autrichiens retranchés au Monte-Bastia. Il emporta ce poste si vivement, que trois bataillons de la garde, envoyés par Eugène, et conduits par son aide-de-camp le général Sorbier, arrivèrent trop tard pour le soutenir. Le 1er italien enleva Cazzan et Costigliola, après une résistance animée. Les Autrichiens tentèrent vainement de les reprendre; Colloredo leur fit passer des renforts; les Italiens défendirent vaillamment leur conquête. Il ne fut pas possible d'attein-

dre Soave, entouré par les eaux gonflées de la Tromegna.

Cette attaque inquiéta beaucoup l'Archiduc. Soave était pour lui d'une grande importance; il fallait absolument le conserver, pour arrêter le mouvement de l'armée française et couvrir les préparatifs d'une retraite inattendue. Le 30 au matin, ce prince dirigea sur la droite, la brigade de Gajoli du 8e corps, les régimens Simbchen et Sluyner du 9e. Ces troupes marchèrent sous les ordres de Colloredo, contre les Italiens, qui s'avançaient par le mont Foscarini, sur les derrières de Soave. L'action fut vive; chacun des corps ennemis fut successivement engagé; enfin les Italiens durent se retirer sur le Monte-Bastia. Sorbier accourut avec la garde, et repoussa les Autrichiens. Ceux-ci apercevant qu'ils n'avaient affaire qu'à 3 bataillons, les chargèrent de front et sur les deux flancs. Les Italiens firent une résistance digne de l'immortelle garde impériale, à laquelle Napoléon les avait associés. Accablés par le nombre, ils disputèrent, dans un ordre admirable, le coteau de Castel-Cerino. Sorbier dirigeant leur retraite sur le Monte-Bastia et sur Illasi, fut blessé mortellement. La garde italienne eut 400 hommes tués ou blessés. Le 1er régiment, attaqué dans Illasi par un ennemi très-supérieur, couronna par son héroïque défense,

la gloire dont se couvrirent ses compatriotes. Le 53e de ligne vint relever ce brave régiment dans le fort d'Illasi; Serras se porta entre S. Pietro et Colognola. Les divisions de la droite, placées en face des digues de l'Alpon, avaient engagé une canonnade qui dura une partie de la journée, et qui fut aussi meurtrière qu'inutile. Eugène devait diriger tous ses efforts sur la gauche, pour appuyer les Italiens. Les deux princes livrèrent, pendant ces derniers jours, des combats qu'ils auraient dû éviter.

Le courrier parti le 24 de Scharding, annonçait les dernières défaites de Ratisbonne, et la retraite d'Hiller sur l'Inn. Ses dépêches recommandaient à l'Archiduc, « de ne pas interrompre, aussi long-» temps qu'il le pourrait, les entreprises sur *l'Ita-» lie, où se trouvaient les plus grandes intelligences, » ainsi que le point de contact avec l'Angleterre, » la Sicile et la Sardaigne;* de soutenir l'insurrec-» tion des Tyroliens; et de communiquer avec Hil-» ler, qui se retirerait le plus lentement possible » sur l'Enns... » La dépêche ajoutait « que le prince » verrait le parti qu'il pourrait tirer des succès » obtenus; qu'il restait entièrement maître des » opérations; jusqu'à ce que la marche de Charles » permît de reprendre un plan général; qu'il ne » faudrait pas perdre courage, s'il se voyait ré-» duit à agir dans le Tyrol, la Styrie, et même

» en Italie, comme dans une forteresse où il se » défendrait isolément; qu'une mâle énergie sauve- » rait plutôt l'Autriche, dans de telles catastrophes, » que les timides calculs des lignes mathémati- » ques.....»

L'Archiduc ne partagea pas ces opinions. Il pensait qu'un système de défense isolée ne pouvait s'appliquer qu'au Tyrol, et que dans l'Autriche intérieure, on ne serait parvenu à l'établir qu'avec quelques préparatifs. Mais pour l'Italie, où il avait en tête une armée respectable, derrière lui des places fortes et Marmont prêt à déboucher de la Dalmatie, il croyait difficile de se maintenir dans ses conquêtes, sans exposer les États héréditaires et les véritables ressources de la guerre. On devait s'attendre qu'Hiller serait repoussé jusqu'en Hongrie. Dans une telle situation, fallait-il continuer l'offensive, ou commencer la retraite? En attaquant, on essuierait de grandes pertes pour enlever Caldiero; et si l'on était repoussé par le vice-roi qui se renforçait tous les jours, on s'exposait à se voir poursuivi sur une longue route. Vainqueur même, on ne pouvait s'établir sur l'Adige; car le vice-roi aurait la facilité de se prolonger vers le bas du fleuve, ou vers le Tyrol méridional, abandonné par Chateler. L'Archiduc ne se trouvait plus assez fort pour se défendre, avec une armée destinée d'a-

bord à conquérir l'Italie. Ces motifs, la nécessité de se rapprocher du théâtre de la guerre sur le Danube, le prétexte de soutenir les Tyroliens, déterminèrent le prince à exécuter par le Frioul, une retraite que la veille encore, il était le maître de faire au travers du Tyrol. Ayant développé ces raisons dans sa lettre du 30 avril, adressée à l'empereur François, il lui annonçait « que son armée ne » pouvait conserver les pays vénitiens, et protéger » en même temps le Tyrol, sans posséder Venise » qu'il serait fort long d'assiéger : qu'on devait donc » s'attacher à défendre le Tyrol et l'Autriche intérieure ; qu'il allait se retirer dans les pays de » montagnes, sur les défilés de la Carinthie, d'où il » reprendrait l'offensive suivant les circonstances... » qu'il ordonnait à Jellachich de couvrir la frontière » vers le nord; à Chateler de conserver le Tyrol; à » Giulay de garder la Carniole ; à Stoïchewitz de » continuer l'attaque dans la Dalmatie... L'Archiduc » demandait instamment qu'on tînt dans Vienne, » ne pouvant avec toute la diligence possible, être » avant le 18 mai à Klagenfurth... » Tous les préparatifs furent faits, les ordres donnés d'après le contenu de ces dépêches. Les landwehrs qui étaient sur les derrières, furent renvoyées dans leur pays; et le général Kerpen, gouverneur de l'Autriche intérieure, fut prévenu d'y organiser la défensive.

Les historiens de l'Archiduc disent qu'il avait dès lors l'intention de confier à Giulay, avec 21 bataillons, 35 escadrons et toutes les landwehrs, la garde des passages de la Carinthie et de la Carniole, afin de se porter plus tard dans le Tyrol avec 14 bataillons et 18 escadrons. Ces forces réunies à celles de Chateler, à 17,000 prisonniers délivrés, devaient produire plus de 45,000 hommes de troupes réglées. A la tête de cette armée et de 15000 Tyroliens, ce prince voulait se jeter sur la ligne d'opérations de l'Empereur dans la Bavière, et le forcer à évacuer Vienne ou à diviser son armée. Quel grave motif a donc pu empêcher cette manœuvre? Ces historiens en attribuent la faute au général Schmidt détaché avec 5 bataillons, 4 escadrons et l'artillerie nécessaire, pour aller par Bassano dans le Tyrol. Nous verrons si leur inculpation est fondée.

Le 1er mai, l'Archiduc opère sa retraite sur trois colonnes, en partant de Monte-Bastia, de Villa-Nova et d'Arcole. Il s'établit dans une bonne position à Montecchio et Brendola; Frimont avec l'arrière-garde, à Le-Assi; Spleny, à Meledo. Les troupes de Grenier suivent son mouvement et entrent à Monte-Forte. L'avant-garde attaque les Autrichiens le lendemain manti à Monte-Bello, et les pousse jusqu'à Olmo. Le même jour, l'armée

ennemie passant la Brenta, se réunit à Fontaniva. Frimont, disputant pas à pas le terrain, coupa les ponts de Vicence, et vint à S. Pietro-Engu. Le vice-roi arrêta son quartier général à Monte-Bello.

L'armée autrichienne ayant fait trois lieues pour atteindre Castel-Franco (3), y séjourna le lendemain; Frimont repassa la Brenta et détruisit le pont; Schmidt occupait Bassano; Marschal, Trente; Hirsch, Noale. Eugène s'étant porté à Vicence, avait dirigé Serras sur Bassano, Grenier sur Lisiera embranchement des routes qui conduisent à cette ville et à Castel-Franco. Durutte devait marcher d'Este à Mestre, débloquer Venise et de là gagner rapidement Trévise. Eugène perdant une journée à faire des dispositions devant un ennemi qui devait se retirer au plus vite, se rendit à la Friola (4), où l'avant-garde traversa le soir un premier bras de la Brenta. Macdonald était à S. Pietro-Engu; la cavalerie, à Camezola; Serras depuis la veille dans le faubourg de Bassano situé à la rive droite de la Brenta. Celui-ci attaqua les barricades que Schmidt avait élevées sur le pont. Une vive canonnade s'engagea. Les démonstrations et les efforts de Serras furent inutiles; Schmidt couvert par la rivière, résistait sans beaucoup de peine. Le lendemain seulement, Bassano fut évacué; un

détachement commandé par Gifflenga, ayant passé au gué des Nave, hâta de quelques instans l'entrée de Serras dans la ville. On prit aux Autrichiens 600 hommes au-delà de Bassano, et 500 qui s'étaient jetés dans Marostica.

Le général Schmidt avait été envoyé trop tard dans le Tyrol, par la Val-Sugana. Des rapports inexacts lui annoncèrent que Baraguey et Rusca, à la tête d'un corps considérable, venaient de Trente par cette vallée. Le premier avait rejoint le vice-roi. Rusca n'entra que le 4 à Trente; le 6 il était déjà hors du Tyrol à Primolano, le 7 sur le Cordevole. Au lieu de vérifier ces rapports, Schmidt se sentant pressé sur la Brenta, se détermina à remonter la Piave, pour gagner le Tyrol, par le passage d'Ampezzo. Il était le 8 à Perarolo, et le 16 sur le Brenner. Dans une vallée comme celle de la Brenta, Schmidt pouvait se porter en avant sans aucune crainte; il avait d'ailleurs des chemins assez rapprochés, qui l'auraient conduit avant l'arrivée de Rusca, dans la vallée de Lavisio. Mais il lui était toujours impossible de prendre part aux affaires de Voergl et même de Schwaz. C'est donc injustement que l'Archiduc a rejeté sur ce général la faute de n'avoir pas marché lui-même dans le Tyrol. Rien n'empêchait ce prince de se diriger de Vicence sur Bassano et Val-Suguna.

Sur la Brenta, l'Archiduc reçut de nouvelles dépêches du 29 et du 30 avril. Elles annonçaient « l'arrivée du généralissime à Cham, et son projet de » se réunir à Lintz le 9 mai, avec le corps d'Hiller » (ce jour l'avant-garde de Napoléon était devant Vienne), « l'envoi de Maximilien dans la capitale, » pour organiser les moyens de la défendre... Le » prince Jean devait suspendre ses progrès, opérer » une diversion par le Tyrol, où Jellachich restait à » sa disposition, et se retirer à la dernière extré- » mité sur l'Autriche intérieure et sur l'insurrec- » tion hongroise qui se rassemblait vers Neustadt et » Raab... L'Archiduc devait calculer si cette diver- » sion serait de quelque utilité pour le cœur de la » monarchie, combien il y aurait à compter sur » l'assistance des Italiens et des États bien disposés » en faveur de l'Autriche » (ceci ne pouvait plus regarder que le saint Siége). « Jusqu'au dernier » moment les avantages obtenus ne devaient pas » être sacrifiés à quelques échecs momentanés et » à de timides considérations de stratégie... » Nous rapportons les ordres mêmes, parce que leur connaissance, aussi utile à l'histoire qu'à la science militaire, dévoile les projets et le caractère de nos ennemis. Les historiens de l'Archiduc, admettant la double nature de ses opérations *politiques autant que stratégiques*, avouent que pour obtenir la coo-

pération des peuples de l'Italie, il eût fallu pénétrer jusqu'en Piémont. Ils se plaignent des Anglais, qui, avec de bien moindres espérances, avaient souvent fait les plus grands efforts, et qui ne voulaient alors débarquer sur les côtes de Rome et de Naples, qu'au moment où l'armée autrichienne se serait rapprochée de Milan.

Ces ordres ne détournèrent pas l'Archiduc de sa résolution. Mais au lieu de marcher rapidement vers les États héréditaires, en opposant au vice-roi un corps d'élite, il continua sa retraite lentement, et s'engagea trop souvent avec un adversaire, qui pouvait accabler son arrière-garde de forces supérieures. Le 5 mai, Jean atteignit la Piave, où il avait fait construire des ponts de pontons, au-dessus et au-dessous du bois de Mantello, à Vidor et à Narvèse; les 9e et 8e corps s'y portèrent par Caeran et Volpago. Le passage du fleuve eut lieu le 6 au matin. Gyurkowicz, levant le blocus de Venise, traversa le pont de Lovadina, qui fut brûlé aussitôt. L'Archiduc prit position dans la soirée, sur les deux routes de Conégliano à la Piave, par Susigana et Bocca di Strada. Il s'y arrêta encore sans motif, pendant la journée du 7.

Eugène suivait mollement l'ennemi. Le 5, il passait la Brenta, le 6 il était à St-Artien. Il envoya Pully sur Lovadina pour empêcher les Autrichiens

de brûler le pont de la Piave; ce général ne put arriver à temps. Sahuc se rendit à Masserada; Grouchy, à St-Biaggio; Macdonald, près de Lovadina où était une division de Grenier qui avait placé Serras à Narvèse. Le vice-roi jeta, sur la rive opposée, le 8e régiment de chasseurs qui y resta toute la journée (7) sans être inquiété, et rentra le soir à Masserada. L'armée qui bordait la Piave, eut ordre de la franchir le lendemain. Ce fleuve impétueux descend de la haute chaîne des Alpes Noriques. Son cours peut se diviser en trois parties bien distinctes : la plus élevée est un véritable torrent, qui se précipite au milieu des montagnes ; celle du milieu, large de 3 à 700 toises, guéable, parsemée d'îles, traverse les plaines qui s'étendent au pied des Alpes; la plus basse, coulant dans un lit étroit, entre au-dessous de Noventa, dans les marais presque impraticables de l'Adriatique. Les armées ne peuvent agir que dans la partie moyenne, qui a sept lieues de longueur. Le pays où allaient déboucher les Français, est entièrement plat, humide, coupé par plusieurs canaux d'irrigation, et borné au nord par les collines de S.-Salvador. La Piavesella, petit dérivé de la Piave, coule parallèlement à 2000 toises du fleuve. Le Monticano est à 4000 toises, dans la même direction; ce ruisseau bordé de digues, présente des ponts assez nom-

breux. Au-delà on rencontre encore la Cervada. Deux principales communications se trouvent dans ce terrain : la grande route de Trevise à Conégliano, par Spresiano et Susigana, qui longe les hauteurs; l'ancien chemin de ces deux villes, par Lovadina, Campana et Bocca di Strada. Ces routes sont éloignées d'environ 2000 toises. Les deux ponts de Priuli et de Lovadina ou de Torcello, sur lesquels on traversait la Piave, n'existaient plus. Les ruisseaux et les canaux offraient de bons appuis aux lignes de l'Archiduc, que renforçaient plusieurs villages et une assez grande quantité de maisons. Sa droite était assurée par les hauteurs et sa gauche difficile à tourner. La saison était également favorable à l'ennemi; la fonte des neiges et les pluies gonflant les ruisseaux, rendaient les gués de la Piave plus rares et plus difficiles. Le prince Jean se flatta de défendre ce fleuve, et d'arrêter le vice-roi sur ses bords. Il fit élever des retranchemens à Narvèse, et plaça quelques bataillons aux principaux points de passage, à Vidor, au pont brûlé de Priuli, à Ponte de Piave.

Eugène avait vu Napoléon franchir la Piave et le Tagliamento. Il veut suivre ce glorieux exemple, et venger l'échec essuyé sur la Livenza peu de jours auparavant. Comptant sur l'ardeur et la fermeté de ses troupes, il ordonne un passage de vive

force, en avant de Lovadina, aux gués de Torcello et de S. Nichiols, éloignés l'un de l'autre de 2000 toises. Ce prince avait formé une avant-garde de 6 bataillons de voltigeurs, avec le 9e de chasseurs et 4 pièces de canon, sous les ordres de Dessaix. C'est elle qui ouvrira et protégera le passage de l'armée, au gué de Torcello, sur l'ancien chemin de Conégliano. Suivie par la cavalerie légère et par les divisions de Macdonald, elle se portera sur Bocca di Strada et sur le flanc gauche des Autrichiens. Les dragons passeront au gué de S. Nichiols, avec les divisions de Grenier, qui prendront la direction d'Oderzo. Fontanelli (aile gauche), et la garde royale sont en réserve sur la rive droite. Eugène fait protéger son opération, par l'artillerie disposée sur la rive droite de la Piave. Dès la pointe du jour (8), Dessaix traverse le fleuve avec son avant-garde. L'infanterie vient ensuite ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, se tenant serrée par pelotons. Les dragons passent de leur côté à S. Nichiols. Vers 7 heures du matin, les premières troupes culbutent les avant-postes ennemis, et s'établissent à 200 toises du fleuve, derrière quelques digues.

De Narvèse, Serras surveillait les mouvemens de l'ennemi, du côté de Feltre et de Bassano. Grouchy placé d'abord devant Ponte di Piave, menaçait

ce point. Ainsi l'attention de l'Archiduc se trouvait divisée sur un grand espace. Les rapports lui avaient annoncé qu'Eugène faisait construire deux ponts à Narvèse et à Lovadina. Au lever du soleil, on reconnut les mouvemens de notre armée, du haut de S. Salvador, couvent qui domine les plaines du Frioul. Le prince Jean fit prendre les armes à ses troupes, et se rendit à Bocca di Strada. Il dirigea le 9e corps sur le chemin de Lovadina vers Campana, le 8e sur la grande route vers Barco, vis-à-vis des anciens ponts de Torcello et de Priuli; les grenadiers furent placés en réserve entre ces deux chemins. La cavalerie portée à la droite de Campana, devait lier les deux corps d'armée. Kalnassy gardait, sur la gauche, le village de Tezze, avec 6 bataillons et 2 escadrons; il avait des détachemens à S. Michele et Cima d'Olmo, devant le gué de S. Nichiols. L'Archiduc occupant ainsi les chemins de la Piave vers Conégliano, prolongeait sa ligne derrière la Piavesella, et allait appuyer sa droite au fleuve. Ses troupes arrêtées à une lieue des gués, pouvaient les atteindre dans une heure.

Le général Wolfskehl marche le premier avec les dragons de Hohenlohe et de Savoie, les hussards de Ott et de Frimont (26 escadrons, près de 3000 hommes). Il se porte par la droite de Campana, sur Dessaix qu'il foudroie avec 24 pièces. Sans

attendre l'arrivée de Colloredo qui devait le soutenir, il culbute deux escadrons des 6e et 9e de chasseurs à cheval, et s'avance hardiment sur notre faible avant-garde, qu'il croit enlever. Dessaix forme un grand carré de son infanterie, place le 9e de chasseurs en arrière à gauche, à droite son artillerie et celle de Sahuc, couvertes par un fort détachement aussi en carré. Dans cet ordre, il brave l'ennemi qui vient recevoir la mort sous le feu des voltigeurs et du canon. Wolfskehl animant les siens par son exemple charge à leur tête. Les bataillons de Dessaix sont inébranlables. Le général ennemi, furieux d'être arrêté par ce carré duquel dépend le sort de la journée, réunit contre lui toute son artillerie et cherche à le démolir. Les voltigeurs éprouvent des pertes, mais ils referment leurs brèches, et continuent leur feu. Wolfskehl renouvelle ses charges avec les divers régimens qu'il conduit lui-même sous les baïonnettes françaises. Trouvant partout une égale résistance, il essaie de tourner Dessaix par les flancs, pour se jeter vers les gués, où défilait l'infanterie. Eugène lui oppose la cavalerie légère de Sahuc et les dragons de Pully; la première s'établit à gauche de l'avant-garde, les seconds à la droite.

L'Archiduc laissait son excellente cavalerie se consumer en efforts inutiles; l'infanterie, en mar-

che depuis long-temps, n'arrivait point. Le combat n'était réellement engagé que sur notre gauche et sur les bords de la Piave. Wolfskehl prépare une dernière charge. Il appelle à lui ses réserves et forme sa cavalerie sur trois lignes; en tête sont les hussards de Frimont, ensuite viennent ceux de Ott et de Joseph, enfin les dragons de Savoie et de Hohenlohe (1). Eugène s'apercevait de la témérité de son entreprise et des dangers qui menaçaient son avant-garde. Il fallait vaincre pour la sauver, et pour terminer ce passage difficile, qu'il lui serait impossible de recommencer; il fallait en imposer à l'ennemi à force d'audace, et gagner encore quelques heures. La tête des divisions d'infanterie arrivait à peine. Le vice-roi court rassurer et encourager les troupes déjà passées; il ordonne à Pully et à Sahuc de charger la cavalerie ennemie et de dégager l'avant-garde. Les 28e et 29e de dragons (7 escadrons, 950 hommes), conduits l'un par Pully, l'autre par Poinsot, s'élancent sur la gauche de Wolfskehl, percent les trois lignes, les culbutent sur la Mandra, entre la Piavesella et la Piave. La cavalerie ennemie se reforme; une terrible mêlée s'engage, accompagnée d'un carnage affreux.

(1) Les Autrichiens prétendent que ces régimens étaient sur une seule ligne.

Wolfskehl combattant valeureusement, et s'efforçant de retenir les siens, est tué par un dragon français. Les généraux Hager et Raissner, qui commandent les dragons et l'artillerie, sont pris avec un troisième général, un grand nombre de soldats et 14 canons. La cavalerie autrichienne, rejetée sur l'infanterie de Colloredo, qui arrive trop tard à son secours, met du désordre dans les régimens, et se retire sur Conégliano. Pully la poursuit jusqu'auprès de cette ville, où il porte une épouvante telle, que les parcs et les équipages s'enfuient vers Sacile. Ce général se trouvant entre les deux corps d'armée ennemis, ramène sa troupe et ses conquêtes. L'Archiduc essaie de l'arrêter, et conduit contre lui la réserve de grenadiers. Le prince s'exposa beaucoup dans cette journée, et manqua d'être pris par les dragons; il laissa dans leurs mains un de ses aides-de-camp. Colloredo faisait attaquer en même temps Pully par sa droite. Mais les dragons victorieux renversèrent tout ce qui s'opposait à leur retour.

Sahuc secondait ce brillant exploit, en chargeant sur la gauche, la cavalerie du 8e corps avec les 6e et 25e de chasseurs (8 escadrons, 1000 hommes). Ce général culbuta les chevau-légers de Hohenzollern, jusque sous le feu de l'infanterie qui avait été placée derrière la grande route de

Conégliano; il enleva un canon, avec beaucoup de caissons. Dessaix suivit les progrès de la cavalerie, et gagna du terrain vers la gauche en remontant la Piave. Ce fut le moment décisif de la journée. Si la valeur et le dévouement de Wolfskehl eussent été secondés, c'en était fait des troupes qui avaient atteint la rive gauche. Si d'un autre côté, quelques régimens de l'infanterie française avaient pu se porter sur la Mandra, le sort de la bataille, et même de l'armée ennemie, était décidé. Celle-ci coupée en deux, aurait vu la plus grande partie de ses forces rejetée dans les pays marécageux qui bordent la mer. Après cette action, il y eut quelques instans de repos. Sur la droite, les dragons de Grouchy continrent les efforts que faisait Kalnassy pour s'approcher du fleuve, et troubler le passage; le 7e régiment de dragons repoussa les charges des hussards de Joseph, dont la moitié se trouvait sur ce point.

Cependant les eaux de la Piave ne cessaient de s'élever; le gué de Torcello devenait presque impraticable. Le vice-roi faisait construire des ponts de radeaux, mais ces travaux éprouvaient de grandes difficultés. Vers 10 heures, rien n'était encore terminé. Le passage continuait avec lenteur. La division Lamarque, conduite par Macdonald, parvint enfin à la rive gauche; elle fut suivie par

le 9e régiment et trois bataillons du 84e (division Broussier). Dessaix toujours en carré, à 2 ou 300 toises de la rive, couvrait le passage et le déploiement de l'infanterie. A mesure qu'elle arrivait de l'autre côté de la Piave, Eugène rangeait ses divisions en bataille, entremêlait suivant le terrain l'infanterie et la cavalerie. Il plaça le général Abbé à droite de sa ligne. Au centre étaient Grouchy, Pully, une partie de la division Broussier et le 23e régiment qu'avait amené le général Durutte: les crues du fleuve retenaient le reste de ces divisions. Lamarque et Sahuc formaient la gauche. L'avant-garde se trouvait à l'extrémité de cette aile, sur les bords de la Piave, à un millier de toises du pont de Priuli.

L'infanterie ennemie n'avait pas été engagée. L'Archiduc la porta en avant, peut-être avec la seule espérance de protéger la retraite de ses parcs et de ses bagages. La cavalerie qui avait beaucoup souffert, resta en dernière ligne. Colloredo ayant remis de l'ordre dans le 8e corps, l'établit sur la bruyère de Mandra, entre la Piave et la Piavesella; le 9e corps était derrière ce ruisseau. Six bataillons avaient été avantageusement postés dans le hameau de Campana, derrière une digue. Les maisons de Malanotte, le village de Tezze fortement gardés, prolongeaient le front de la ligne,

dans laquelle étaient entrés les grenadiers. En avant l'ennemi occupait Grave, S. Michele et Cima d'Olmo. Vers midi ou une heure, l'Archiduc essaya d'attaquer avec son infanterie notre gauche et notre centre, qui touchaient encore à la Piave : il était trop tard ; assez de forces avaient déjà gagné cette rive.

Eugène, ayant enfin réuni 38 bataillons et 35 escadrons, marche à l'ennemi. Il voit ses principales forces appuyées à la Piave et couvertes par la Piavesella ; il se décide à le tourner par la droite. Vers deux heures, il ordonne à Grenier de déborder cette aile, et à toute sa ligne de se porter de ce côté. Grenier attaque avec la division Abbé, le village de S. Michele où il prend 300 Autrichiens, et se dirige sur Tezze que dépassent les dragons de Grouchy. Broussier force Grave, où était enfermé un bataillon de grenadiers. Les Autrichiens opposaient une vive résistance sur les rives de la Piavesella. Abbé, soutenu par Broussier, traverse le ruisseau, enlève Tezze et Malanotte. Les troupes qui occupent ces villages, sont vivement poursuivies et se retirent les unes sur Vazzola, les autres sur Bocca di Strada. L'Archiduc défend avec opiniâtreté ce pays coupé de canaux et de chemins creux. Grenier franchit successivement ces obstacles. Macdonald l'appuie. Eugène parcourt

la ligne, et déploie autant d'ardeur pour attaquer, qu'il avait montré de fermeté pour se défendre.

Lamarque suivait le mouvement général, sur l'ancien chemin de Conégliano. L'ennemi tente vainement de disputer le ruisseau du Tron, dont le pont est gardé par un bataillon. Lamarque s'avance sur la Piavesella, plus large et plus profonde en cet endroit, où elle est retenue pour le service d'un moulin. Une mousqueterie très-meurtrière partait des maisons de Campana. Lamarque ayant foudroyé ce hameau avec son artillerie et celle de Durutte, force le pont à la tête de son infanterie, et culbute les Autrichiens au milieu de la plaine de Sainte-Lucie. Le 23e régiment liait Lamarque avec Broussier qui marchait sur Bocca di Strada. L'avant-garde tourna le poste de Mandra. En suivant le mouvement progressif de la droite, Dessaix se porta sur S. Salvador, que 3000 hommes défendaient. Il les chassa et les poursuivit dans la direction de Ceneda, au travers des collines.

Il était huit heures et demie du soir. L'Archiduc avait réuni ses troupes à Bocca di Strada; il comptait y passer la nuit, et prolonger sa ligne vers Sussigana, derrière un canal plein d'eau. Eugène voulant l'obliger à quitter cette dernière position, confia aux dragons le soin de couronner une

journée qu'ils avaient si brillamment commencée. Les deux divisions chargèrent l'ennemi, qui ne pouvant résister à cette vive attaque, se retira favorisé par le terrain et par la nuit. La majeure partie de son armée marcha sur la grande route de Conégliano; sa droite par les hauteurs de Sussigana, Ceneda et Aviano; sa gauche par les ponts du Monticano. Nos troupes s'arrêtèrent sur les bords de ce ruisseau, qu'il était facile et convenable de franchir. Broussier bivaqua à Bocca di Stradà; à sa droite était la division Abbé; à sa gauche, celle de Lamarque, en avant de Campana. Eugène ordonna aux généraux Sahuc et Pully de surveiller les mouvemens de l'ennemi; mais il ne voulut pas le poursuivre, avant que le reste de ses troupes n'eût traversé la Piave, très-grossie pendant la journée. Dessaix occupa les collines de S. Salvador et les ouvrages autrichiens de Narvèse, vis-à-vis desquels Serras était resté étranger aux événemens de la journée. Une partie de la division Broussier, trois régimens du général Durutte, la division Fontanelli, ne purent prendre part à l'action.

L'Archiduc éprouva une perte de 9 à 10 mille hommes tués, blessés ou pris, avec 15 canons et 30 caissons : perte que les circonstances décuplaient, sans compter l'effet produit sur l'esprit de son armée, des peuples insurgés et même

des sujets de l'Autriche. Wolfskehl, deux autres généraux et plusieurs officiers supérieurs avaient succombé. L'ennemi se retira pendant la nuit sur Sacile, où il se reposa quelques heures, et rétablit l'ordre dans les divers régimens. Une partie du 8e corps rejoignit par Aviano. Les parcs et les bagages partirent, presque sans escorte, pour Gorizia et Laybach. Les six bataillons de Kalnassy, engagés dans les mauvais chemins de Brugnera à Prata di Sopra, ne purent passer la Meduna, et furent obligés de remonter cette rivière. Les pertes de l'Archiduc eussent été irréparables, si dans la confusion où se trouvaient les divers corps de son armée, le vice-roi l'avait fait suivre, jusqu'à Sacile, par sa cavalerie et par une ou deux divisions d'infanterie. Le prince Jean eût été atteint au passage de Tagliamento; et Kalnassy, enfermé entre la Meduna et la Livenza. Mais Eugène retournant sur la rive droite de la Piave, porta son quartier-général à Lovadina.

L'Archiduc semble avoir oublié les souvenirs de l'histoire, et les règles même de la guerre. Espérait-il empêcher Eugène de franchir la Piave, depuis Vidor jusqu'à Noventa, dans une longueur de 11 à 12 lieues? S'il était décidé à s'y opposer de vive force, il fallait attaquer Dessaix dès le matin, avant que la majeure partie de l'armée ne fût parvenue sur

la rive gauche. Si le prince ne voulait pas engager le combat, il devait se retirer de nuit, ou le matin après la canonnade; il pouvait gagner la Livenza, et renouveler sur cette rivière, sur la Meduna, sur le Tagliamento, ces défenses passagères, pendant que l'infanterie et les parcs se reploieraient avec ordre. Ses dispositions locales furent bonnes; car, au lieu de s'étendre le long de la Piave, il réunit ses troupes près des deux routes et du terrain le plus accessible, où les armées devaient nécessairement se rencontrer. Mais l'Archiduc ayant pris depuis plusieurs jours, la résolution de gagner les frontières de l'Autriche, on ne peut que le blâmer de s'être arrêté si long-temps sur les bords de la Piave, pour livrer une bataille inutile, et d'avoir sacrifié tant de soldats, si précieux dans ce moment. Les deux jeunes adversaires firent la même faute, l'un à Sacile, l'autre sur la Piave. Maintenant tout prescrivait au vice-roi de combattre, et même de poursuivre à outrance son ennemi. Eugène avait perdu déjà du temps, il va en perdre encore; à la témérité de son attaque avec un fleuve derrière lui, vont succéder la lenteur et l'indécision.

Le lendemain à 4 heures du matin, Dessaix se mit en marche, traversa Conégliano et atteignit Sacile. L'armée ennemie se retirant à son approche,

gagna le Tagliamento par S. Quirino et Sedran. Frimont occupait les hauteurs de Caneva et les bords du Mesco. Il fut attaqué vivement, et poursuivi jusqu'à Vigonovo. Dessaix campa près de ce village, à 6 lieues de l'armée; car le vice-roi s'était arrêté à Conégliano. Les troupes restées de l'autre côté de la Piave, arrivèrent derrière cette ville. Baraguey dirigé sur Porto Buffole, y enleva 300 hommes. L'Archiduc ayant marché toute la nuit sur Spilimbergo, n'avait pu y établir ses pontons. Dans la matinée du 10, il dut traverser à gué le Tagliamento dont les eaux étaient fort élevées; le courant fut rompu avec des files de chariots. Frimont ne passa que le soir. Les Autrichiens allèrent pendant la nuit prendre position à S. Daniele. Cependant Dessaix ayant rencontré et attaqué Kalnassy à Pordenone, le suivait sur la route de Codroïpo, se croyant peut-être sur les traces de l'armée ennemie. Grouchy l'appuyait. La tête du corps de Grenier arriva à S. Martin. Eugène s'arrêta encore à Pordenone, à cinq lieues du Tagliamento, à sept du point où l'ennemi le passait.

Grouchy ayant pris le commandement de la cavalerie, envoya au-delà du fleuve des détachemens qui couvrirent les plaines du Frioul. Sahuc marchait vers Udine (10) par Ponteanins; les dragons, par la

grande route. Le 7e trouva dans cette ville des magasins, des prisonniers français, des blessés autrichiens; il enleva un équipage de pont sur la route de Cividale. Grouchy ayant enfin appris à Udine la retraite de l'armée autrichienne sur Willach, se porta vers sa gauche, à Fagagna. Cette battue de cavalerie fit tomber au pouvoir de l'armée plus de 1500 prisonniers. Quelques cavaliers allèrent à Palma-Nova, que Zach, commandant de Trieste, avait investi avec des bataillons de Landwehr. Le général Schilt était déjà sorti à la tête de 2000 hommes, et chassait vers l'Isonzo les derniers postes de Zach. Le petit fort d'Osopo fut également conservé par sa faible garnison. Pendant sa courte invasion, l'Archiduc n'enleva aucun des postes fermés du pays vénitien.

L'infanterie du vice-roi éprouva aussi des difficultés pour traverser le Tagliamento, fleuve impétueux, large de plus d'un millier de toises, et dont les gués sont très-variables, surtout dans cette saison qui élève les eaux d'un instant à l'autre. Plusieurs soldats furent emportés par le courant. L'avant-garde passa au-dessus du pont de Valvasone (11), suivie par le 25e de chasseurs à cheval et par les deux divisions du centre. Eugène avait laissé l'aile droite et la réserve, en observation à Valvasone, point de partage des routes d'Osopo,

d'Udine et de Gorizia, jusqu'à ce qu'il se fût assuré de la direction que suivait l'Archiduc. Dessaix remontant le Tagliamento, rencontra vers 8 ou 9 heures, les Autrichiens à Villa-Nova; et après un engagement assez vif, il les jeta sur S. Daniele. Ce bourg couronne les hauteurs qui, dominant la plaine, présentent une position avantageuse, resserrée entre le Corno et le ruisseau de Pignano; elle était occupée par 6 bataillons et quelques escadrons de l'arrière-garde ennemie. Aussitôt que l'Archiduc apprit l'arrivée des Français, il mit son armée en mouvement sur le chemin de Gémona, pour éviter le canon d'Osopo. Ce prince alla s'établir à Ospidaletto et Venzone. Dessaix se trouvant assez loin de l'armée, et ignorant la force du corps qui était devant lui, entretint le combat jusqu'à l'arrivée des troupes qui devaient le soutenir. Celles de Grenier, retardées au passage du Tagliamento, arrivent enfin. Ce général détachant 4 bataillons des 1er et 52e régimens pour appuyer Dessaix, attaque avec le reste. L'arrière-garde autrichienne est mise dans une déroute complète, et laisse 300 morts sur le champ de bataille. Elle veut s'arrêter à Majano, Dessaix la culbute. Le 25e de chasseurs et le 1er de ligne prennent deux drapeaux; 2000 prisonniers, dont un colonel et trois officiers supérieurs, tombent au pouvoir de nos troupes.

Les divisions du centre bivaquent en avant de S. Daniele, où Eugène porte son quartier-général. Pour compléter ce succès, le colonel Gifflenga, marcha avec le 6e de hussards et une partie des dragons de la reine, de Fagagna sur Gemona, se fit suivre par trois compagnies de la garnison d'Osopo, et surprit les postes ennemis de Gemona. Il y enleva 700 hommes, 12 officiers dont un colonel, avec le drapeau du régiment de Jellachich.

Eugène envoya sur la route de Venzone, l'avant-garde, les deux divisions du centre, celle de Fontanelli et la garde royale (12). L'armée ennemie s'était mise en mouvement à la pointe du jour, pour remonter en une seule colonne, la vallée de la Fella. Après avoir pris du repos à Recolano, elle atteignit le soir Ponteba. Frimont voulant défendre Venzone, fut attaqué et bientôt forcé à abandonner ce bourg ainsi que Portis; il brûla les ponts en se retirant, et s'arrêta à Resciuta. Kalnassy arrivait de son côté à Caporetto. Les Autrichiens avouent une perte de 2000 hommes, dans ces affaires où fut blessé Colloredo, dont leurs historiens exaltent la bravoure et la fermeté. Le vice-roi continua à suivre l'ennemi avec une extrême lenteur. Son armée ramenée des bords de l'Adige par les victoires de Napoléon, regagnait les frontières de

l'Autriche, le jour (14) où la capitulation de Vienne nous avait ouvert les portes de cette capitale, et cinq jours après que nos premières troupes avaient paru devant ses remparts.

CHAPITRE VII.

EUGÈNE FORCE LES DÉFILÉS DE L'AUTRICHE INTÉRIEURE, ET ARRIVE PRÈS DE VIENNE.

Les deux armées se retrouvent sur les frontières de l'Autriche : Jean se dirige par la Fella vers les États héréditaires, et envoie Giulay de Tarvis sur Laybach. — Ce prince s'arrêtant du 14 au 17 à Willach, y apprend les nouvelles de Vienne et du Tyrol. — Il part pour Gratz, appelle Jellachich ainsi que Chateler ; Giulay reste avec divers corps dans la Carniole et les provinces méridionales. — L'Archiduc reçoit à Klagenfurth l'ordre de se porter par Salzbourg sur Lintz ; mais il continue à marcher sur Gratz, où il est le 24. — Eugène suit lentement l'armée ennemie, force les retranchemens de Malborghetto, et enlève la position de Tarvis (18). — Serras emporte le fort de Prediel. — Macdonald ayant franchi l'Isonzo (14), fait capituler les garnisons de Prewald et du camp retranché de Laybach (22). — Eugene bat à S. Michele (25), Jellachich qui allait à Gratz. — Le 27, l'armée française est à Leoben ; le corps de Macdonald, à Marbourg. — Le prince Jean, qui pouvait battre les corps français séparés, se retire (26) en Hongrie à leur approche.

Après un mois de marches, de combats, de pertes de tout genre, les deux armées d'Italie subordonnées aux grandes armées du Danube, se trouvaient au même point d'où elles étaient par-

ties, avec le regret d'avoir vu périr bien inutilement à Sacile, sur l'Adige et sur la Piave, beaucoup de braves que plus d'habileté et de prudence auraient épargnés. Mais Eugène avait fait à peu près ce qu'on pouvait attendre de lui; tandis que Jean devait se reprocher de n'avoir pas réparé une partie des malheurs arrivés à l'Autriche.

Les Français avaient devant eux, les trois routes indiquées déjà pour l'offensive de l'Archiduc. Celui-ci avait barré les trois principales entrées de cette frontière, à Malborghetto, Prediel et Prewald, par des ouvrages à plusieurs étages, à plusieurs enceintes, avec du canon et des garnisons nombreuses. Ils présentaient de véritables forteresses casematées, en charpente, terre et rochers; mettant parfaitement à couvert les hommes et l'artillerie; liées par quelques retranchemens, pour intercepter absolument les passages. En arrière des deux premières entrées, on avait élevé le camp retranché de Tarvis; en arrière de la troisième, celui de Laybach. La neige qui couvrait les montagnes, complétait la fermeture des routes. Ces diverses fortifications avaient été faites avec assez d'habileté et beaucoup de soin. Tant que l'armée autrichienne les appuierait, elles semblaient insurmontables. Une quatrième route, conduisant du Tyrol dans la Carinthie, était barrée

à Sachsenbourg, au confluent de la Drave et de la Moll, par deux blockhaus.

Le vice-roi laissait aller tranquillement une armée défaite qu'il aurait dû ne pas perdre de vue un seul instant. Il ne sut ni deviner les dispositions de son ennemi, ni prendre l'offensive qui devait maîtriser ses mouvemens. Connaissant la marche victorieuse de l'Empereur, vainqueur lui-même, il fallait dans toutes les suppositions, s'avancer rapidement, avec la majeure partie de ses forces, sur la route de Tarvis, la plus rapprochée du Danube et de Vienne. Mais ce prince s'arrête à S. Daniele, à Venzone. Il détache Macdonald avec ses deux divisions et les dragons de Pully, dans la Carniole, où Marmont pouvait désormais déboucher seul; le 14 au soir, ces troupes étaient sur les bords de l'Isonzo. Le vice-roi crut peut-être que cette disposition, appelant sur ce point l'attention de l'armée autrichienne, favoriserait l'attaque des retranchemens de Tarvis. Il dirigea (13) l'avant-garde et les divisions qui la suivaient, sur le haut de la vallée de la Fella. Trouvant les ponts coupés et le torrent extrêmement gonflé, elles eurent beaucoup de peine à parvenir sans artillerie jusqu'à la Chiusa-Veneta. Eugène avait envoyé les parcs des divisions et de l'armée, par Caporetto et Prédiel, sur Tarvis. Serras avait pris la même direction. Le vice-roi

porta le 13 son quartier-général à Venzone; il n'en partit que le 16 (le sixième jour après le passage du Tagliamento), pour Ponteba, où le prince Jean était déjà le 12 au soir.

Celui-ci changeait à chaque instant de résolution. En quittant l'Adige, il voulait défendre l'entrée des États héréditaires. En sortant de Sacile, il marcha vers le haut Tagliamento, et montra dès lors l'intention de pénétrer dans l'Autriche intérieure. Il devait laisser Giulay, avec une partie de ses troupes, dans les provinces méridionales; mais au lieu de le détacher, de Pordenone ou de Spilimbergo, sur Gorizia, ce prince engagea toute son armée, sur une seule colonne, dans la vallée de la Fella, qui fut promptement encombrée, et où l'on sacrifia beaucoup de voitures. L'Archiduc avait négligé aussi d'expédier à Kalnassy des ordres pour aller de Codroïpo à Gorizia. La défence de l'Isonzo fut ainsi privée des secours de Giulay et de Kalnassy. Dès son arrivée à Tarvis, le 13 au soir, le prince dut renvoyer sur Laybach, Giulay avec 18 escadrons, de l'infanterie et de l'artillerie. Le ban de Croatie avait une grande influence dans ce pays et dans les districts des frontières; il devait presser les levées, conserver la Carniole ainsi que la Carinthie. Kalnassy, Gavassini, Zach en ce moment sur l'Isonzo, Stoïche-

witz, la Marine, tout fut mis sous ses ordres. Si l'Archiduc avait jugé la route de la Fella trop difficile pour l'offensive, elle devait l'être bien plus pour la retraite. Jean aurait été réduit à de cruelles extrémités, si Eugène l'avait serré de près, sur la route et par les vallées latérales de Moggio, de la Dogna et de Recolano; celle-ci renferme un chemin voiturable, qu'on n'avait pas fortifié et qui conduit par Raibel à Tarvis, entre les forts de Malborghetto et de Prediel.

Le prince Jean était le 14 à Willach, à 10 lieues de la frontière et des retranchemens qui la protégeaient. Il plaça 12 bataillons et 16 escadrons, sous le commandement de Frimont, vers Arnoldstein, à la jonction des routes qui conduisent à Willach et Klagenfurth, par les vallées du Gail et de la Save. Albert Giulay commandant l'arrière-garde, partait de Ponteba pour Malborghetto et Saisnitz, laissant quelques détachemens en présence des Français. L'Archiduc fit reposer ses troupes dans le camp d'Arnoldstein, et refusa même des renforts à Giulay, qui voulait attaquer l'avant-garde d'Eugène. Il lui manda de se borner à conserver sa position, en observant soigneusement les troupes françaises qui s'avançaient par Prediel. Ce même jour, le prince annonçant à Chateler la situation de son armée et l'occupation de Salzbourg par les Bava-

rois, lui donnait l'ordre de défendre jusqu'à la dernière extrémité l'intérieur du Tyrol.

L'Archiduc apprit à Willach les défaites éprouvées par les Autrichiens dans le Tyrol, et l'entrée de l'Empereur dans Vienne. On place au 17 l'arrivée de ces fâcheuses nouvelles, pour justifier la conduite du prince; mais elles ont dû lui parvenir plus tôt. S'attendant d'ailleurs depuis le 30 avril aux progrès de Napoléon, ses calculs et ses dispositions devaient être faits en conséquence. Depuis longtemps, il devait avoir décidé s'il défendrait la frontière de pied ferme, ou s'il se concentrerait sur Gratz et Pettau. Ce dernier parti était évidemment adopté, au moins depuis le départ de Giulay. N'ayant plus l'espoir de secourir la capitale, il fallait conserver la plus grande partie des États héréditaires, pour y organiser les moyens de défense; il fallait disputer ce terrain précieux, retarder l'ennemi et ramener tout ce qui avait été laissé en arrière. Dans la position qu'occupaient les deux armées, à la distance où se trouvait encore le vice-roi, rien ne pressait les Autrichiens de faire leur retraite. Jean aurait dû rester à Tarvis ou Arnoldstein, pour protéger les forts des frontières et attendre l'effet des premières attaques. Ce prince s'est-il figuré que des ouvrages en bois pourraient soutenir un siége de quelques jours? Il était facile

de voir qu'ils résisteraient à peine quelques heures, contre de la grosse artillerie.

On a dit que l'Archiduc voulait se rapprocher du palatin de Hongrie, qui rassemblait dans le camp retranché de Raab, 7000 fantassins et 4 divisions de cavalerie; qu'il comptait réunir à Pettau vers la basse Drave, les diverses forces qui étaient sous son commandement, afin de reprendre plus tard l'offensive. Ce prince donna effectivement un ordre général (17) d'après ce plan. Il prescrivit à Jellachich de venir par le plus court chemin sur Gratz; à Chateler de résister autant que possible dans le Tyrol, et de percer ensuite les corps qui l'entouraient, pour rejoindre l'armée, en laissant quelques troupes qui soutiendraient les Tyroliens, s'ils devaient continuer la guerre; à Zach de défendre le pays entre Laybach, Neustadt et la partie méridionale de la Carinthie, en lui faisant sentir combien il était important de conserver un port de mer, pour correspondre avec les Anglais dont on attendait les subsides en lingots. Il faut remarquer combien cette direction sur Pettau, éloignée du centre des grands mouvemens stratégiques, fixés pour le moment autour de Vienne, était contraire aux règles de la guerre et de la politique; combien d'avantages elle donnait à Napoléon qui devenait ainsi le maître de rassembler ses forces, et

d'agir contre l'un des deux archiducs. Cette direction est si évidemment fautive, qu'elle pourrait faire croire au désir de conserver un commandement séparé, et de se tenir éloigné du généralissime. Le refus constant d'exécuter les ordres de celui-ci, ne confirme que trop ces suppositions.

Il semble que l'archiduc Jean n'ait attendu que l'approche des Français pour commencer sa retraite. Elle se fit avec une telle précipitation qu'on ne se donna pas le temps de rompre les ponts de la Drave. Le 17, l'armée autrichienne partit d'Arnoldstein pour Willach. Dans la soirée, le prince était à Klagenfurth, à vingt lieues de Malborghetto et de Prediel. C'est là et au 19, qu'on rapporte l'arrivée d'un ordre (1) que Jean aurait pu recevoir et exécuter à Willach; car notre avant-garde n'entra que le 19 dans ce bourg, et les forts de Malborghetto et de Prediel, qui ne succombèrent que le 17 et le 18, auraient résisté plus long-temps s'ils eussent été soutenus. Cet ordre portait : « de » marcher de Willach, par Spital et Salzbourg, sur » le Danube en appelant le corps de Jellachich;

(1) Cet ordre doit avoir été expédié par le généralissime, lorsqu'il s'approchait de Vienne, du 14 au 15, en même temps que celui pour l'attaque de Kollovrath à Lintz (17). Les dates du départ et de l'arrivée sont fort importantes, car son exécution pouvait avoir à cette époque de grands résultats.

» de tendre la main à Kollovrath qui se trouvait » avec 24 mille hommes devant Lintz, sur la rive » gauche du fleuve, et d'agir ensemble sur les der- » rières de Napoléon, maître de Vienne. » Dans ce moment l'Archiduc ne pouvait prendre la direction de Spital. Mais qui l'empêchait de marcher par la route de S. Veit et Rottenmann, ou de Wolfsberg et Altenmarkt, sur Lintz, ou enfin par l'une des routes parallèles qui sont assez nombreuses? L'Archiduc assuré de rejoindre Jellachich à Rottenmann, aurait devancé Lefebvre dans le mouvement ordonné par Napoléon qui avait prévu ce projet. Il aurait atteint, en 8 marches, Lintz où le prince Bernadotte était seul avec les Saxons, dans lesquels il disait n'avoir aucune confiance. Celui-ci, eût-il été renforcé par les Bavarois, ne pouvait tenir contre le prince Jean ou Kollovrath, encore moins contre ces deux corps réunis. Le vice-roi n'aurait pu suivre l'Archiduc, qu'en se séparant de Macdonald. Quoi qu'il en soit, le prince Jean, cette fois ainsi que toutes les autres, ne se montra pas disposé à obéir au généralissime. Il ne cesse pourtant de se plaindre de n'avoir pu agir; et tandis que c'est à lui seul qu'il doit s'en prendre, il rejette la cause des malheurs de sa campagne, au commencement de mai sur la conduite du général Schmidt, plus tard sur

la perte de Willach qu'il avait abandonné, sur la défaite de Jellachich qu'il devait appuyer, sur son inaction volontaire de Kormend. Ce même jour (19), l'Archiduc laissa toutes les directions qui l'auraient conduit sur le Haut-Danube, et continua sa marche à journées réglées, ne s'occupant plus d'arrêter ou de retarder l'ennemi. Le soir, il était à Volkermarkt, le 20 à Lavamunde, le 21 à Mahremberg, le 22 à Eibeswald, le 23 à Proding, le 24 à Gratz. Il abandonnait en partant le corps de Chateler, les malheureux Tyroliens, les ouvrages de la frontière avec leurs valeureuses garnisons, et son arrière-garde aux prises avec le vice-roi.

L'avant-garde d'Eugène franchissait la frontière Ponteba le 14, et se présentait devant Malborghetto suivie de la division Durutte. Deux bataillons du 22e, remontant la vallée de la Dogna, pénétrèrent jusqu'à Wolfsbach, derrière Malborghetto, où se trouvant isolés, ils furent fort maltraités par Albert Giulay. Le lendemain, l'avant-garde fut rejointe par la division Pachtod. Dessaix, soutenu par le 23e léger et le 62e, attaqua et repoussa un corps de 2000 hommes, qui s'était placé en avant de Malborghetto. Ce général se porta (16) à Saisnitz, où il se liait avec Fontanelli qui arrivait enfin à Wolfsbach, par les sentiers forts difficiles de la Dogna. Ce jour-là seulement, le quartier-général du vice-

-roi et la garde italienne s'établissaient à Ponteba. La présence d'Eugène aurait imprimé plus d'activité et d'ensemble à ces mouvemens si lents, si décousus. Une attaque subite, surprenant les forts de Malborghetto encore dégarnis, et les colonnes de l'ennemi en désordre, aurait produit les plus grands résultats. Trois jours entiers s'écoulèrent, entre le départ de l'arrière-garde ennemie et les dispositions faites contre ces ouvrages.

Les reconnaissances (1) prouvèrent que l'attaque serait fort difficile et coûterait beaucoup de monde, si elle n'était pas appuyée par l'artillerie. Il fallut faire venir, à force de bras, sept pièces pour lesquelles deux batteries avaient été préparées. La division Serras et les parcs n'étaient pas à 4 lieues; mais on ne pouvait communiquer avec eux que par des sentiers difficiles. Serras, remontant l'Isonzo, s'était présenté devant le fort de Prediel, qui avait fait sur lui un feu très-vif : il campait à Mittel et Ober-Pret. La brigade Bonfanti avait été dirigée, ainsi que deux bataillons du 60e, par la vallée de Recolano, sur Raibel et Maut, pour lier les opérations de Serras à celle de l'armée. Le vice-roi donna l'ordre à Dessaix de se porter avec l'avant-garde et

(1) Voyez la description des forts de Malborghetto, à la fin de l'*Echiquier Stratégique de l'Italie*, Note IV.

la brigade Valentin, sur le camp retranché de Tarvis, à Baraguey, celui de les suivre avec la division Fontanelli. Grenier devait enlever les forts de Malborghetto. L'artillerie fut mise en batterie dans la nuit du 16 au 17, sur la rive opposée de la Fella, à 350 toises des ouvrages dont elle dominait à peine les parties basses.

A la pointe du jour, le vice-roi fit sommer le commandant Henzel, et lui annonça la retraite de l'Archiduc. Sa réponse fut *qu'il avait reçu l'ordre de se défendre, et non de négocier.* Les forts renfermaient deux compagnies de François-Charles sous le capitaine Kupka, une d'Oguliner, les officiers d'artillerie Burgsthaler et Rauch, avec 32 canonniers ou mineurs, 10 pièces de campagne et un obusier, beaucoup de munitions, des provisions pour six semaines. Cependant cette garnison étant abandonnée ainsi que celle de Prediel par l'armée qui devait les soutenir, toute résistance ne devenait-elle pas inutile? Les défenseurs ne semblaient-ils pas déliés de leurs obligations, envers un chef qui les sacrifiait sans nécessité? Fût-il même forcé de partir subitement, le prince ne devait-il pas les autoriser à livrer, dans un temps déterminé, des simples postes qui n'étaient pas entièrement achevés? Mais ces braves se sont dévoués à l'honneur. Telle est la rigueur du devoir militaire, qu'il im-

pose l'obligation de faire taire la raison et tous les sentimens personnels.

Il fallut commencer le feu. Malgré la faiblesse du calibre, nos pièces produisent bientôt de l'effet sur les blindages et sur les revêtemens. Depuis la veille, quelques compagnies du 62e occupent les hauteurs dominant une tour isolée au nord, qui est aussi la plus élevée. Elles ont reconnu les points par où on peut l'aborder, et doivent l'attaquer, quand les autres troupes s'approcheront. Le général Pachtod avec les 1er, 52e et 102e régimens, se porte dans la même direction, pour tourner les forts. Il ne peut arriver dans sa position qu'à 9 heures du matin. Durutte a formé sa division au bas du village. Dans ce moment, Eugène ordonne l'assaut. Un seul régiment, le 62e, attaque d'abord ces ouvrages formidables; c'est à lui qu'appartient la plus belle part dans cette action éclatante. Le vice-roi dirige le 3e bataillon, sur la tour isolée, vers la droite de l'ennemi; le 2e, sur les ouvrages du centre; le 1er et le 4e, sur ceux de la gauche, poste d'honneur et du plus grand danger. Les grenadiers de chaque bataillon marchent en tête, suivis des voltigeurs et des compagnies du centre. Ceux du premier escaladent avec peine la pente escarpée du rocher, au-dessus de Malborghetto, rendue encore plus diffi-

cile par les travaux de l'ennemi; les autres imitent cet exemple. Les roches qui s'écroulent sous leurs pas et qui renversent des files entières, un feu meurtrier, une défense opiniâtre, rien n'arrête, rien ne rebute le 62e. Forcés deux fois de descendre, les bataillons s'élancent de nouveau ; enfin le 1er atteint la batterie la plus basse. Les grenadiers s'attachent aux palissades, aux revêtemens; ne voyant d'autre ouverture que celles par où le canon vomit la mort, ils pénètrent par ces embrasures d'où l'ennemi tire encore à mitraille. Les voltigeurs, les compagnies du centre, le 4e bataillon se pressent à l'envi ; chacun veut avoir sa part de danger et de gloire. Ils abordent le grand retranchement. Mais celui-ci est une citadelle adossée au rocher, fermée de murs en bois, couverte aussi en bois et en terre, précédée d'un profond fossé où l'ennemi avait des tirailleurs, qui ont été passés au fil de l'épée. Les premiers soldats succombent, mais aucun n'a reculé; leur dévouement anime encore ceux qui les suivent. Le retranchement est entouré; nos braves sont au-dessus, au-dessous, de toutes parts; ils cherchent les issues qui sont barricadées. On offre la vie à la garnison qui répond par un feu plus vif. Henzel blessé grièvement, tombe en criant: *Courage, camarades!* Les Autrichiens combattent avec l'abandon du désespoir. La fureur s'empare

des nôtres, qui s'élancent *tête baissée* (ce sont les expressions des rapports ennemis) contre le revêtement; ils l'arrachent, le renversent, le détruisent; ils y pénètrent enfin. Le petit nombre de défenseurs enfermés dans ces casemates, est sacrifié à la vengeance des Français, qu'ils avaient immolés à couvert. Le 2e bataillon du 62e, arrivé en même temps à la droite du retranchement, avait surmonté les mêmes dangers, les mêmes obstacles, la même résistance. Ayant trouvé une poterne qui donnait dans le fossé, il l'enfonçait et entrait par là dans le fort.

Le 3e bataillon gravissant la montagne depuis la route, était parvenu devant la tour la plus élevée, en même temps que les autres sous les batteries basses. A son approche, les compagnies placées depuis la veille, courent vers le fossé; les grenadiers, les voltigeurs, les sapeurs s'y précipitent. Les trois étages de la tour lancent d'abord une grêle de balles, qui arrête quelque temps nos soldats; mais le feu s'éclaircit bientôt. Cet ouvrage isolé, beaucoup trop petit, était plutôt fait pour en imposer que pour résister; chacune de ses faces n'avait pas plus de 24 hommes, qui tirant à volonté, n'opposaient qu'une fusillade peu meurtrière. Les Français l'entourant, voient bientôt que les angles sont dégarnis de feux, et mal protégés par

les mâchicoulis. Ils s'y établissent, malgré les grenades qui tombent sur eux, et travaillent à démolir le pied de cette tour, où l'on ne peut pénétrer. Mais les sapeurs brisant, à coups de hache, les portes convertes en fer, s'élancent dans l'intérieur. L'Autrichien intimidé s'abandonne à la fureur du soldat. Le 102e s'avançant pour prendre part à l'attaque, appuie les derniers efforts du 62e.

Il restait encore une seconde tour et deux ouvrages qui, situés sur la crête, formaient une sorte de réduit pour la ligne avancée. Nos soldats vainqueurs y accourent, de la droite, du centre, de la gauche. Ils veulent les forcer; ils enlèvent une batterie intermédiaire, blindée comme tout le reste, et qui fait feu jusqu'au dernier instant. Déjà ils entament les revêtemens de la tour; ils escaladent ses trois étages. Eugène qui dirige lui-même l'attaque, et partage les dangers des troupes, vient suspendre leur fureur. Rauch se défendait comme un lion; il est sauvé avec les siens, par le vice-roi, au milieu des murmures qui l'accusaient d'avoir fait le plus grand mal à nos troupes. Kupka s'était jeté dans les bras d'un de nos officiers; il y fut immolé par la rage des soldats, qu'augmentait la vue de leurs frères morts.

Ainsi furent emportés d'assaut, ces forts que l'archiduc Jean croyait capables de soutenir un

siége, d'arrêter notre armée, et que le 24 il supposait encore occupés par leur garnison. Jamais exploit ne fut plus glorieux! Honneur au 62e, au 102e, au 1er, au 52e régimens, dont les noms font tressaillir notre cœur, au souvenir des trophées conquis avec eux dans les campagnes précédentes! Honneur aux braves Autrichiens, au capitaine Henzel et à ses officiers, qui s'illustrèrent par la défense la plus éclatante! En succombant, ils méritèrent l'admiration des vainqueurs. Le vice-roi se réserva la plus belle et la plus douce de toutes les gloires; beaucoup d'ennemis lui durent la vie. Les relations autrichiennes rendent hommage à sa conduite généreuse.

Pendant qu'Eugène s'emparait des forts, Dessaix et Baraguey attaquaient la position de Tarvis. Albert Giulay n'étant pas prévenu de la retraite de l'Archiduc, tenait encore, avec son arrière-garde, ces hauteurs retranchées par seize redoutes. La gauche s'appuyait aux montagnes et au village de Flitschel; la ligne traversait la vallée de Kanal, en arrière de Tarvis, et se terminait sur la droite, au Burgerberg qui domine ce village. Ainsi se trouvaient gardées, les quatre routes qui de Tarvis, se dirigent, deux à l'ouest, à Ponteba et à Pless; deux à l'est, à Willach et à Laybach par Weissenfels. Giulay évacue, après quelque résistance, le

village de Tarvis qui est en avant de sa position, et s'apprête à défendre celle-ci. Il est vivement attaqué par Dessaix et Fontanelli, qui après quelque succès, sont arrêtés devant ces hauteurs escarpées, garnies d'ouvrages et d'artillerie. Fontanelli se porte sur la droite, pour se lier avec Bonfanti qui s'avançait par Maut. Celui-ci ayant été repoussé dans une tentative sur Flitschel, change ses dispositions et s'empare de ce village fortifié; il se joint alors à Fontanelli et à Dessaix, qui se forment devant la gauche de la ligne ennemie. Ils menaçaient la retraite de Giulay, par le chemin de Weissenfels et d'Asling, le seul qui lui restât après le départ de l'Archiduc. La grande route était déjà inquiétée par les coureurs de notre gauche sur les hauteurs de Gogau. Giulay n'avait reçu les ordres du prince que dans l'après-midi, lorsque ses troupes trop engagées ne pouvaient les exécuter. Il défendit sa position avec la plus grande vigueur, afin de contenir les corps qui auraient troublé le mouvement rétrogade qu'il préparait.

Vainqueur à l'assaut de Malborghetto, Eugène volait à Tarvis, suivi de loin par les troupes de Grenier. Il trouve Dessaix et Baraguey encore arrêtés par le Gailitzbach et par les hauteurs retranchées. Fontanelli venait de franchir ce torrent; il

avait tenté une attaque au-dessous de Flitschel, sur la gauche de Giulay. Mais celui-ci ayant fait avancer quatre bataillons de sa réserve, les Italiens allaient repasser le Gailitzbach. Le vice-roi, voyant quelles difficultés il y aurait à enlever de front cette position si bien retranchée, résolut de forcer la gauche. Il porta la division Fontanelli dans la direction de Weissenfels, ordonna à Dessaix d'appuyer de ce côté, et fit attaquer par Baraguey le centre en face de Tarvis. Les Italiens se distinguèrent encore dans cette journée, et vengèrent, sur les Autrichiens, les ressentimens passés. Leur 1er régiment de ligne emporta l'ouvrage ennemi de la gauche, et une redoute voisine, armés l'un et l'autre d'artillerie; il s'avança fièrement au milieu du plateau, suivi du 3e. Le 60e français se plaça à gauche du 1er. L'avant-garde ayant franchi le torrent, gravit l'escarpement, et délogea sans beaucoup de peine l'ennemi de ces ouvrages élevés avec tant de travaux.

Giulay s'apercevant bientôt à l'ardeur des attaques et à la cessation du feu de Malborghetto, qu'Eugène était arrivé devant lui, reploya ses troupes pour les reformer en avant de Weissenfels. Fontanelli les culbuta et les poursuivit sur le chemin d'Asling, en leur faisant un grand nombre de prisonniers. Dans ces deux actions, 2000 hom-

mes et 18 canons tombèrent au pouvoir du vainqueur. Les divisions de Grenier atteignirent, dans la soirée, le champ de bataille. Le colonel Gifflenga, aide-camp d'Eugène, obtint pour récompense de sa conduite, l'honneur d'aller annoncer à l'Empereur ce brillant succès. Dans cette journée, le vice-roi renversant les obstacles qui semblaient devoir arrêter sa marche, combattit sur deux points, et remporta une double victoire. Cependant son avant-garde n'atteignit Willach que le surlendemain 19, le 3e jour après le départ de l'Archiduc. Le 20, elle était à Wilden; le 8e de chasseurs s'avança jusqu'à Klagenfurth, en chassa l'ennemi, lui enleva quelques hommes et un convoi, avec 400 prisonniers français. Dès lors le vice-roi, plein des souvenirs de la glorieuse campagne de 1797, marcha rapidement sur Vienne (1).

(1) Je donne le récit de ce combat d'après le 3e bulletin et d'après le rapport du général Vignolle. Ce rapport partage l'affaire en deux journées, et donne un combat de Tarvis sous la date du 18; mais les Autrichiens ne font aucune mention de cette dernière affaire, qui réellement n'a pas eu lieu. L'*Histoire de la campagne du prince Jean*, dit que le 17 à midi, l'Archiduc envoya à Giulay l'ordre de se retirer par la vallée de la Save. Celui-ci se porta pendant la nuit de Weissenfels sur Kronau, et le lendemain 18 à Krainbourg, où il était à 18 lieues de Tarvis. L'un et l'autre parti ont embrouillé

Le retranchement de Prediel barrait exactement toute la largeur du col et le chemin de Gorizia à Tarvis. C'était une grande redoute qui avait, dans son intérieur, un blockhaus à plusieurs étages, d'une construction semblable à ceux de Malborghetto. Elle s'était appuyée d'un côté à des précipices, de l'autre à des rochers très-escarpés et couverts de neige; un sentier, qui pouvait la dépasser sur la droite, avait été coupé. Huit pièces de canon et 300 hommes la défendaient. Un détachement de Szluiner, sous les ordres de Jankowich, vint s'y renfermer. La garnison était animée d'un dévoûment admirable. Le commandant Hermann la maintenait dans ces nobles sentimens. Une dernière sommation lui fut adressée avant l'attaque, et lui annonça le départ de l'Archiduc; on lui envoya des hommes pris à Malborghetto, en le menaçant du même sort. L'intrépide capitaine répondit *qu'il était décidé à mourir pour la défense de la patrie.* Ainsi

ces relations, afin de diminuer la part que les événemens d'Allemagne avaient dans leurs opérations, et d'augmenter celle qu'ils voulaient s'attribuer à eux-mêmes. Il parut à Milan, le 8 septembre 1809, *une Histoire de la campagne du prince Eugène;* elle ne contient aucun fait militaire, et s'arrête au 4 juin. Ce panégyrique est tellement exagéré qu'Eugène le fit supprimer; les exemplaires furent recherchés avec tant de soin qu'il n'en reste qu'un ou deux.

même au milieu des gouvernemens absolus, ce nom sacré exalte les ames généreuses !

Serras était arrêté depuis trois jours devant ce retranchement formidable. Il le canonnait (17) avec la seule pièce qu'on pût mettre en batterie, et se préparait à livrer l'assaut. Le 18, il fait gravir sur les rochers qui dominent le col, deux bataillons du 1er d'infanterie légère et du 53e; il dirige au travers du torrent, les grenadiers réunis de sa division, et place sur la route un bataillon du 35e. Des sapeurs sont distribués à la tête des détachemens, qui se précipitent de tous côtés sur cette redoute. Malgré la mousqueterie et la mitraille qui en sortent, les palissades sont brisées, les remparts escaladés. La garnison résiste de toutes parts, et couvre de morts les fossés et les glacis. De nouveaux efforts sont contenus par une résistance toujours égale. Enfin la grande redoute est enlevée. Mais le blockhaus fait une fusillade terrible. Les sapeurs ayant tenté vainement de briser les revêtemens en bois, y mettent le feu; un vent violent accroît l'activité de l'incendie. Hermann chassé par les flammes, sort vers deux heures à la tête de sa garnison, et se jette au milieu des assaillans. On se mêle, on lutte corps à corps. Le champ de bataille est resserré dans l'intérieur de la redoute, où les premiers des nôtres ont pu

seuls pénétrer. Hermann combat avec fureur, et tombe criblé de blessures. Les Autrichiens succombent sous les coups d'ennemis qui se renouvellent sans cesse; mais ils vendent chèrement leur vie. Le capitaine Jankowich et quelques-uns des siens furent sauvés. Un sergent et 4 hommes, couchés parmi les morts, s'échappèrent pendant la nuit, et allèrent raconter le dévoûment de leurs camarades. L'archiduc Jean ne l'apprit que fort tard; il écrivit au père d'Hermann une lettre qui exaltait l'héroïsme de son fils, mais dans laquelle ce prince se gardait bien de dire qu'il était à 20 lieues du théâtre de tant de gloire.

Pendant qu'Eugène s'avançait sur la route de Tarvis et de Willach, Macdonald, avec ses deux divisions et celle de Pully, devait franchir l'Isonzo et les montagnes de Prevald. Zach défendait le passage de cette rivière; il avait les troupes des blocus et celles du major Ogrisowich. Kalnassy qui lui avait été envoyé, le 13 mai, de Caporetto avec 2000 hommes, se trouvait alors vers Tulmino. L'Isonzo gonflé par les eaux du printemps, ne pouvait se passer à gué; Macdonald n'avait aucun équipage de pont. Dans la soirée du 14, les divisions étant réunies vers Sagrado, sur la rive droite du fleuve, des nageurs de la division Broussier, enlevèrent deux petites barques sur le bord opposé. Ce fut

avec de si faibles moyens, qu'il fallut tenter le passage. Il s'effectua pendant la nuit et la matinée du 15. Macdonald conduisit son corps à Gorizia. Poinçot, qui le précédait, empêcha les Autrichiens de couper le pont de la Liac, et leur prit un parc destiné au siége de Palma-Nova. Zach se retirait par les deux routes de Wippach et de Duino, sur la position de Prewald, où était le général Munkatzy avec deux bataillons de landwehr de la Carniole. Kalnassy se dirigea de Tulmino sur Idria et Podgrai, où il arriva le 15.

Macdonald se portant à S. Croce, fit marcher (17) la division Broussier sur Prewald. Lamarque qui était à Heydenschaft, envoya la brigade Huart, par le chemin de Podgrai et Podgvelb, sur Lohitsch, où il la rejoignit le lendemain. Il coupait ainsi à travers les montagnes, le coude que fait la grande route de Laybach, et tournait les ouvrages de Prewald. Kalnassy occupait Podgrai et Podgvelb; Huart l'en chassa, et le poursuivit sur Lohitsch, après lui avoir fait perdre 600 hommes. Zach avait pris position autour du fort de Prewald. Le général Broussier attaqua ce corps qui, composé en partie de landwehr, fit assez de résistance, mais fut obligé de céder le terrain. Zach ayant appris que les troupes de Lamarque s'avançaient vers Lohitsch, se retira par Zirknitz sur S. Ma-

rein, où il se réunit au corps sortant de Laybach.

Le ban Giulay, chargé du commandement de tout le pays situé entre la Drave et la frontière méridionale de l'Autriche, détaché par l'Archiduc le 13 au soir de Tarvis, était arrivé à Laybach le 15, en faisant porter son infanterie sur des chariots de poste. Il hâta les derniers travaux et l'approvisionnement du camp retranché. Le château était en bon état et bien pourvu. Giulay renvoya en Croatie une partie de l'artillerie réunie pour le siége de Palma-Nova, et se reploya sur S. Marein (route de Karlstadt et d'Agram), laissant à Laybach le général Spleni avec 8 escadrons. Lamarque suivi par Pylly atteignit Ober-Laybach le 20.

Cependant Broussier était depuis le 17 devant les forts de Prewald. Semblables à ceux de Malborghetto, mais plus considérables, ils renfermaient 2000 hommes de garnison, et interceptaient entièrement le passage. Après avoir essayé quelques attaques de vive force, le général éleva des batteries sur les hauteurs dominantes, et y fit conduire son artillerie par de très-mauvais chemins. Il allait commencer le feu. Les Autrichiens frappés par le terrible exemple de Malborghetto et de Prediel, abandonnés par l'Archiduc et par leurs généraux, acceptèrent la capitulation déjà proposée plusieurs fois. Ils remirent les ouvrages le 21

au matin, et restèrent prisonniers de guerre. Il y avait dans ces forts 15 pièces qui, avec 13 autres prises à Gorizia et à Heydenschafst, servirent à l'armement de Trieste. Cette ville avait été occupée le 18 par le général Schilt. Les vaisseaux ennemis avaient mis à la voile; mais on y trouva de grands magasins, beaucoup d'approvisionnemens et de marchandises coloniales, enfin un dépôt de 22,000 fusils, destinés à armer les populations voisines. Une escadre russe bloquée dans le port, y attendait les événemens. Six jours après, huit gros bâtimens de guerre anglais, se présentèrent devant Trieste: les préparatifs de défense les déterminèrent à se retirer. Les coalisés mettaient une grande importance à la conservation d'un port sur l'Adriatique, afin de maintenir les communications de l'Autriche avec les Anglais et les puissances de la Méditerranée. Le prince Jean avait donné des ordres précis pour cet objet.

Le camp retranché de Laybach, placé sur les hauteurs au nord et au sud de la ville, défendait les approches du côté de Gorizia, et couvrait les routes de Klagenfurth, Cilly, Karlstadt. Le centre et la gauche de la position, étaient protégés par la Laybach et par les marais qu'elle traverse; la droite, par le ruisseau de Glenitz. Giulay avait laissé dans ce camp, le général Moitelle avec un corps de

4000 hommes. Celui-ci, après avoir brûlé le pont de Tschernuze sur la Drave, abandonna la droite du camp, qui pouvait être tournée par les hauteurs de Golloberdo, et se retira derrière la Laybach. La gauche du camp retranché était formée de plusieurs redoutes et blockhaus, ayant le château pour réduit. Lamarque occupa en arrivant (21) les ouvrages et la partie de la ville situés en deçà de la Laybach. Il établit au-dessus du village de Gleinitz, des batteries qui engagèrent une vive canonnade avec celles de l'ennemi.

Macdonald dont les sages dispositions venaient d'obtenir, sans effusion de sang, de grands avantages, était pressé d'exécuter les ordres du vice-roi pour le rejoindre par la route de Marbourg et de Gratz. Espérant en imposer au général Moitelle, par quelques démonstrations, il dirigea (22) entre la Save et la Laybach, plusieurs escadrons qui menaçaient de passer cette dernière rivière. Il envoya des troupes de Broussier, sur les derrières du camp retranché, pour couper le chemin de la Croatie. Enfin il fit entrer la division Lamarque dans la ville. L'ennemi ainsi cerné fut sommé de se rendre. Lamarque, chargé des négociations, lui montra l'impossibilité de soutenir une attaque de vive force avec des ouvrages imparfaits et des troupes irrégulières, l'inutilité de sacrifier celles-ci lors-

que Vienne était occupé, lorsque le prince Jean arrivait déjà près de Gratz. Lamarque détermina le général autrichien, et régla les articles, d'après lesquels ce dernier se rendit prisonnier de guerre avec la garnison. On trouva dans le camp de Laybach, 3 drapeaux, 65 pièces de canon et des magasins considérables. Cette prise importante assura la conquête de la Carniole, et laissa au corps de Macdonald la liberté de suivre le vice-roi. Un avantage plus considérable était d'affermir la possession de Trieste, de l'Istrie et des côtes de l'Adriatique. Enfin l'occupation de Laybach, menaçant les derrières de Stoïchewitz, ouvrit le chemin à Marmont. Quelques troupes furent laissées dans ce fort et dans celui de Préwald.

Le vice-roi envoya à la suite de l'archiduc Jean, qui se portait sur Gratz par la traverse d'Eibeswald, Grouchy avec la cavalerie légère et la division Pachtod. Ce général devait aussi lier l'armée avec le corps de Macdonald. Grouchy était le 21 à Volkermarkt, le 22 à Lavamünde; l'ennemi se retirait devant lui sans combattre. Eugène suivant la route directe de Vienne par Leoben, arriva le 21 à S. Veit. Grenier formant avec la division Serras, l'avant-garde de l'armée, était le 23 à Unsmarkt sur la Mur. Le vice-roi fit observer les débouchés de cette vallée, par où l'on disait que Chateler

cherchait à rejoindre Jellachich, et se rendit le 24 à Unsmarkt. Serras occupait Judenbourg; Durutte, Knittelfeld; Severoli, Scheifling; les dragons, S. Georges. Rusca envoyé à Spital, y resta jusqu'au 27 mai. Grouchy se trouvait en ce moment à Hochenmauten. La garde royale et le parc d'artillerie étaient encore en arrière.

D'après les ordres qu'il avait reçus, Jellachich devait être rendu le 26 ou 27 à Gratz, et garder cette ville jusqu'à l'arrivée de l'archiduc Jean. Parti de Rastadt le 20, il était venu par Rottenmann à Mautern (24). De là, il voulait gagner à S. Michel la route de Leoben et de Bruck, la seule qui fût encore libre pour rejoindre Gratz, et pour échapper d'un côté au vice-roi, de l'autre aux divers détachemens de la grande armée qui battaient les routes de Mariazell et du Simmering. Eugène, prévenu du mouvement de Jellachich, ordonna au général Grenier de devancer celui-ci à S. Michel. Serras suivi par Durutte, fut dirigé le 25 de grand matin, sur la route de Leoben. La vallée de Lissing, par laquelle s'avançait Jellachich, débouche à S. Michel dans celle de la Mur, sur la rive gauche de laquelle marchaient les divisions de Grenier. La route de Rottenmann passe sur la rive droite de la Lissing à Marstein; mais au-dessus de ce village, se détache un autre chemin

conduisant à Leoben par Trafayach; il n'est probablement pas impossible de se rendre aussi à S. Michel, par la rive gauche de la Lissing. Jellachich avait intérêt de gagner du terrain plutôt que de combattre; il devait occuper, par une avant-garde, les ponts de Marstein et de S. Michel, ou même les rompre. Alors il aurait fait tranquillement, derrière la Lissing, son mouvement sur Leoben et Bruck où il était en sûreté.

Soit négligence, soit désir de se venger des revers qu'il venait d'essuyer, Jellachich ne quitta pas la grande route de Rottenmann. Rencontrant bientôt la colonne de Serras près de S. Michel, il se forma en bataille devant le pont, entre la Mur et les rochers qui resserrent la vallée. Jellachich avait encore le temps de passer le défilé. Serras, ne se sentant pas assez fort pour l'attaquer, se borna à une canonnade qui dura plus de deux heures. Le vice-roi accourant au feu, porta Durutte en seconde ligne, détacha quelques bataillons au-dessus des rochers, vers la route de Mautern, et de l'autre côté de la Mur. Alors Serras, suivi par les 6e et 9e régimens de chasseurs à cheval, fondit sur les Autrichiens avec tant de vivacité, que ceux-ci après une seule décharge, furent rompus et mis dans le plus grand désordre. Les uns se retirèrent par la route de S. Michel, où poursuivis et

chargés sans relâche, plusieurs bataillons mirent bas les armes; les autres, par la vallée de Lissing, où ils tombèrent dans les mains du général Valentin. Serras poussant les débris de Jellachich jusqu'à Leoben, s'empara de 600 hommes et de tous les bagages. Les Autrichiens parlent de ce corps comme d'une troupe d'élite. Son général fit de grands efforts au milieu du combat, pour retenir et reformer ses bataillons; mais il accumula les fautes dans toutes ces dispositions. Sa perte fut de 800 tués, 1200 blessés, 4500 prisonniers, 2 canons, et 1 drapeau; il ne sauva guère plus de 2000 hommes.

Telles étaient en ce moment la terreur répandue par l'armée française, et la confusion qui régnait chez l'ennemi, que sur la route de Leoben à Salsbourg, le capitaine d'état-major Mathieu, suivi d'un seul dragon, fit mettre bas les armes à deux corps autrichiens, l'un de 450 recrues à Wald, l'autre de 2000 landwehr à Rottenmann. Baraguey envoya de Leoben une centaine de soldats, qui ramenèrent ces prisonniers.

Eugène porta son quartier-général le 26 à Leoben. Durutte fut placé sur la route de Gratz, Serras, sur celle de Vienne. La cavalerie légère était déjà sur le Simmering, où elle rencontra un peloton du 20e de chasseurs du corps de Lauriston. Ainsi fut

opérée la jonction du vice-roi avec la grande armée. L'aide-de-camp Bataille arriva le lendemain au quartier impérial, et annonça cette heureuse nouvelle. Le 27, Eugène alla à Bruck, où se rendit le général Lauriston. Grouchy ayant laissé Pachtod à Mahremberg, s'était avancé (26) sur Marbourg, dont il faisait rétablir le pont. Macdonald arrivait à Windich-Feistriz (27). L'aile droite continua à suivre la route de Cilly à Gratz, où elle entra en même temps que Grouchy (30). Dans ce moment, le corps de Marmont n'avait pas encore dépassé les frontières de la Dalmatie. Les divisions restèrent campées autour de Bruck, jusqu'au 31; celle de Serras se mit en marche, le 28, pour Neustadt.

Le prince Jean ayant ses troupes à Gratz, et celles de Frimont vers Marbourg ou Pettau, était dans la position la plus avantageuse pour combattre les corps du vice-roi, disséminés sur les routes de Leoben, Volkermark et Cilly. Il se trouvait au milieu de deux parties égales de l'armée d'Italie, qui ne pouvaient plus se rejoindre que par la route de Gratz. Ce prince était beaucoup plus fort que chacune d'elles. La fortune lui offrait une belle occasion de venger les revers de la retraite, et de compléter les prétendus succès d'Essling. Dès son arrivée à Gratz (24), l'archiduc Jean s'é-

tait excusé auprès du généralissime de n'avoir pas exécuté l'ordre de marcher sur Lintz ; il donnait pour motifs la vive poursuite du vice-roi, qu'il avait cru arrêter par les forts de la frontière, le défaut de préparatifs et de réserves, enfin l'inconvénient d'abandonner la Hongrie et la Croatie. Il annonçait qu'après la réunion de ses troupes (du 26 au 28), il serait prêt à marcher, soit par Furstenfeld au-devant de l'insurrection hongroise, soit par Aspang sur Neustadt, soit enfin sur les routes de Simmering et de Zell qui conduisent à Ips et à S. Polten.

Bientôt, au lieu des secours qu'il attendait de Jellachich, le prince vit arriver les débris de ce corps, dans le plus grand désordre, et suivis de près par les troupes victorieuses d'Eugène. A peine eut-il appris la défaite de S. Michel, qu'il partit pour Kormend (26 au soir), avec une précipitation bien funeste dans ce moment. Cet échec fut pour l'Archiduc une occasion de se plaindre encore, et un moyen de pallier sa nouvelle retraite. Mais s'il s'était dirigé sur le Danube, selon les ordres du généralissime, il aurait réuni à lui Jellachich, les troupes sorties du Tyrol, les renforts envoyés sur les frontières de la Styrie. Le prince aurait ainsi rassemblé une armée assez considérable pour entreprendre toute espèce d'opérations. Même dans la position où il se

trouvait à Gratz (26), tout pouvait se réparer. Il est bien difficile de penser que dans cette ville (éloignée d'une quarantaine de lieues de Vienne et de Raab), on ait été cinq jours à apprendre des nouvelles de la bataille d'Essling. Cet événement changeait momentanément la situation des armées. Pourquoi l'Archiduc ne s'est-il pas maintenu à Gratz, où rien encore ne le menaçait, puisque Eugène étant à Bruck, les têtes des colonnes de Macdonald et de Grouchy se joignaient à peine sur Marbourg? Si Jean qui avait alors plus de 20,000 hommes, eût marché contre Macdonald, dont il n'évaluait les forces qu'à 12 ou 14,000; s'il se fût concerté avec Giulay qui suivait ce corps; Macdonald devait être écrasé. Alors l'Archiduc pouvait revenir sur Eugène avec des troupes supérieures, il pouvait profiter des suites de la bataille d'Essling, pour combiner ses opérations avec le généralissime, avec l'insurrection hongroise, avec Kollowrath qui inquiétait toujours nos derrières, avec Chateler entièrement maître dans le Tyrol. Alors il aurait porté les coups les plus funestes à Napoléon lui-même. Le point décisif est de savoir à quelle époque on eut connaissance à Gratz et dans l'armée de l'Archiduc, des diverses circonstances de la bataille. Les historiens du prince prétendent qu'il n'en apprit l'issue que le 27; mais ils cachent

le moment où ses troupes ont quitté Gratz. En rapprochant ce qui se passait chez l'ennemi, des ordres authentiques et des mouvemens de notre armée, on verra si nos observations sont justes, et sur qui doit tomber la responsabilité des événemens.

CHAPITRE VIII.

DISPOSITIONS DES ARMÉES FRANÇAISE ET AUTRICHIENNE AUTOUR DE VIENNE : DU 12 AU 18 MAI.

L'Europe tient les yeux ouverts sur les armées du Danube. — L'Empereur était à Vienne, avec la tête de ses corps échelonnés depuis Ratisbonne. — L'archiduc Charles tente plusieurs opérations sur les derrières de l'armée française. — Moins heureux qu'en 1805, Napoléon a trouvé Vienne occupé et les ponts rompus. — Le Danube, immense autour de cette capitale, présente trois points de passage. — Nussdorf et Ebersdorf sont choisis. — La tentative de Saint-Hilaire sur le premier point échoue. — Masséna a ordre de faire les ponts à Ebersdorf, où les difficultés et les avantages se compensent. — Pernetti est chargé de leur construction. — L'Archiduc fait diverses démonstrations. — L'armée française, réunie le 20 auprès d'Ebersdorf, menace toujours Nussdorf. — Napoléon commence les ponts le 19 au soir ; ils sont terminés le 20 à midi. — Charles partageant son attention sur les deux points menacés, vient très-tard reconnaître la Lobau. — L'Empereur fait passer le dernier bras le 20 au soir. — Masséna annonce la présence de l'ennemi ; il examine le terrain en avant du pont de pontons.

L'Europe attendait un grand événement. Les puissances, les nations, les armées qui combattaient au loin, les insurgés du Tyrol, de la West-

phalie, de la Prusse, tenaient les yeux fixés sur Vienne. Les ennemis de la France applaudissaient à la résolution de l'archiduc Charles qui marchait à la rencontre de son adversaire; ils prétendaient que ce prince n'avait été vaincu que par les fautes de ses lieutenans, et par l'inexécution de ses ordres. Les amis de Napoléon comptaient sur son génie et sur sa fortune, qui ne s'étaient jamais démentis. Les deux compétiteurs allaient disputer la palme de la renommée militaire. Ils étaient sur les rives du Danube; l'un préparant le passage du fleuve, l'autre le défendant. Napoléon voulait atteindre son ennemi afin de terminer la guerre; Charles regardait comme une victoire d'arrêter les progrès du conquérant, et de prolonger la lutte, pour réunir les forces de l'Autriche et de la coalition (1).

Aussitôt que Napoléon eut vu l'Archiduc lui échapper à Ratisbonne, par des contre-temps aux-

(1) Les matériaux qui ont servi à ce chapitre sont : mon Journal; la correspondance officielle; les rapports des 3e et 4e corps; un excellent rapport du lieutenant-général Pernetti, sur le service de l'artillerie du 4e corps; une note précieuse du chef de bataillon Chapuis, sur les ponts de l'île de Lobau; divers plans levés sur les lieux en 1809; les bulletins français; *Relation von der Schlacht bey Aspern;* l'ordre du jour du généralissime du 23 mai; *Denkwurdigkeiten für die Kriegsgeschichte. Berlin,* 1819.

quels il n'avait pu remédier, il s'occupa de prévenir l'armée autrichienne sur tous les points du Danube, où elle aurait voulu rejoindre les corps de Hiller, et d'atteindre Vienne avant elle. Lorsqu'il eut reçu à Burghausen, le 1er mai, la lettre du prince Charles, il écrivit à Davout : « Dans huit » jours on pourra faire la réponse; » et ce fut avec une amertume qui décelait ses ressentimens pour la guerre à mort et insurrectionnelle que lui faisait la coalition. L'Empereur avait résolu de porter lui-même sa réponse à Vienne; il y arriva au moment fixé. Malgré son empressement de s'emparer une seconde fois de cette capitale, il ne laissa rien au hasard, et prit tous les moyens qui pouvaient maîtriser les circonstances. En s'avançant au cœur de l'Autriche, Napoléon prévoyait que son séjour autour de Vienne pourrait se prolonger; il donna des soins particuliers aux divers approvisionnemens de l'armée. Sa correspondance avec Berthier, Masséna, Davout et Daru, est remplie de détails relatifs à cet objet (1). Il échelonna ses corps,

(1) On s'est plu à représenter l'Empereur, comme ne s'occupant pas de l'administration de son armée et du soin de la nourrir. C'est certainement un devoir du généralissime, mais tous les détails en appartiennent aux intendans de son armée. Le reproche adressé à Napoléon est dénué de fondement dans

calcula leur marche sur celle de l'Archiduc, et se mit en mesure de faire un pont à Krems, afin de

cette campagne; nous verrons qu'il l'est également pour les autres guerres. L'Empereur avait d'abord organisé parfaitement l'administration. Le chef distingué depuis long-temps, avait acquis des droits à la confiance de Napoléon et de l'armée; il avait sous ses ordres immédiats 96 commissaires ou adjoints, sans compter ceux des divers corps; cinq bataillons d'équipages militaires, conduisant 2500 chariots; des compagnies de boulangers et de constructeurs de fours, des maçons bavarois... Ces ouvriers marchaient avec l'avant-garde, et préparaient les établissemens de vivres. Ils exécutaient les travaux passagers, à mesure que l'armée s'avançait. Napoléon exerçait sur l'administration une surveillance sévère, et la blâmait quelquefois avec amertume, des mesures qu'il ne devait pas approuver dans l'intérêt de l'État et des troupes. Il avait pourvu dans le plus grand détail, aux premiers besoins, par des approvisionnemens achetés sur les lieux, ou fournis par ses magasins du nord de l'Allemagne. Lorsque l'armée entra en campagne, il attacha à chaque bataillon un caisson destiné au transport du pain ou du biscuit. A mesure qu'elle se portait en avant, il réunissait des provisions de toute espèce dans les dépôts mis à l'abri d'un coup de main, à Augsbourg, Ratisbonne, Lintz.... Un des principaux magasins et la station centrale de la navigation du Danube, devaient être à Passau, où les marins avaient équipé des barques armées. Des transports par terre et par eau alimentaient les troupes. Enfin Napoléon ne dédaignait pas de faire lui-même, entre les divers corps la répartition des objets d'habillement et d'équipement.

manœuvrer sur les deux rives du Danube, si l'ennemi continuait à les occuper l'une et l'autre. Ses corps étaient prêts à se réunir sur la tête de la colonne, ou à faire face au débouché qui serait menacé. Cette disposition était nécessairement passagère; il fallait concentrer au plus tôt les troupes soit à Vienne, soit sur la Trasen, afin de ne pas laisser à l'ennemi le temps de couper l'armée en deux parties. Aussi dès que le général Savari eut annoncé qu'Hiller avait incendié le pont de Krems, l'Empereur partit de S. Polten, pour se mettre à la tête du corps de Lannes, qui marchait sur Vienne. Le 10, Napoléon était devant cette ville; le 13, la capitulation du général Oreilly lui en avait ouvert les portes.

Le 1er mai, à Horazdiowitz, l'archiduc Charles croyait encore être suivi par la grande armée française, et se flattait de se joindre à Hiller par les ponts de Lintz ou de Mauthausen; ce prince en avait fixé l'époque au 9 mai. Il y avait de grandes erreurs dans ses calculs; car le 1er, Napoléon avait déjà franchi l'Inn et la Salza... Depuis ce moment, l'Archiduc expédia plusieurs courriers à Hiller, pour lui ordonner de défendre le terrain jusqu'aux deux ponts de Lintz et de Mauthausen, d'y passer sur la rive gauche, s'il ne pouvait résister. La jonction était déjà commencée, par les troupes de Stuterheim dé-

tachées sur Freystadt, et par les dragons de Levenher qu'Hiller avait envoyés. La prompte arrivée et la vive attaque de Masséna, empêchèrent l'exécution de ces projets. Charles ayant appris à Budweiss les résultats du combat d'Ebersberg, donna à ses troupes du 4 au 7, un repos bien funeste. Il marcha ensuite par S. Zwetel (10), sur Mautern, dernier point où il espérait se réunir aux corps de la rive droite. Averti enfin des dangers qui menaçaient Vienne, l'Archiduc prescrivit à Hiller d'aller au plus vite prendre position entre cette capitale et Krems. Celui-ci reçut ces ordres le 10 à deux heures du matin; et parcourant une douzaine de lieues dans la journée, il atteignit Nussdorf avant la nuit. Kienmayer porté déjà (9) dans cette direction par Hiller, était le 11 à sept heures du matin devant Vienne, où il entra dans la journée. Maximilien avait 25,000 hommes, des corps de Dédowich, de Nordmann et de Landwehr. Renforcé par Mesko qui venait de Sighardskirchen, par Kienmayer, et bientôt par Hiller qui était à une lieue, ce prince ne sut ni défendre ni ménager la résidence de sa famille.

En évacuant Vienne, Maximilien donna à Hiller le commandement des forces réunies au nombre de 58 bataillons et 38 escadrons. Mais telle était la terreur qu'inspiraient les armées françaises; que

ce guerrier, souvent téméraire, ne se crut pas en sûreté derrière le Danube. Après avoir fait brûler le grand pont du Tabor, il alla à trois lieues de Vienne, prendre position sur le Bisamberg, à S. Veit et Hagenbrun, entre les routes de Bohème et de Moravie. Il laissa en avant-garde Nordmann, qui fit occuper Spitz, Stadlau, Asparn, Essling, Enzersdorf... Les généraux Schusteck et Radetzki observaient le haut Danube, vers Krems et Stokerau. Hofmeister, avec le régiment de Beaulieu et 2 escadrons, gardait Presbourg, où l'on faisait une tête de pont.

Le généralissime obligé de renoncer, après la destruction du pont de Mautern, à la réunion de son armée sur la rive droite du Danube, marcha de S. Zwetel, par de mauvais chemins, sur Neu-Polla, Horn, Wetzdorf et Gollersdorf, où il arriva le 14. En deçà d'Horn, ce prince apprit l'occupation de Vienne. Le 15 au soir, l'armée autrichienne vint se placer entre Stokerau et Korneubourg, à Rohrbach, Tressdorf et Leobendorf. Une avant-garde, nouvellement formée sous les ordres de Klenau, occupa S. Korneubourg et Langen-Enzersdorf; renforcée par la brigade Weissenwolf, rapprochée du Danube, elle se liait avec Nordmann vers le Spitz, et avec Radetski vers Stokerau. Le 16, se fit enfin la jonction de l'Archiduc avec Hiller. L'armée s'é-

tablit entre Korneubourg et Stamersdorf; le quartier-général, à Ebersdorf, près de la route de Wolkersdorf; le 5e corps à Korneubourg; le 1er derrière Hiller, entre Hagenbrun et S. Veit; les 2e et 4e entre Enzesfeld et Ebersdorf; les deux réserves, réunies en un seul corps, à Pillichsdorf. Dans sa relation, le généralissime annonce que son *projet favori* était de passer le Danube près de Vienne. Peut-être attendait-il que le pont de Presbourg fût prêt? Quoi qu'il en soit, la disposition actuelle de son armée semblait avoir pour but, de couvrir les routes de la Bohème, de la Moravie et du haut Danube, d'attendre les événemens et le résultat des ordres donnés aux corps éloignés, enfin d'observer les mouvemens des troupes françaises. Si l'Archiduc avait voulu défendre le Danube, il aurait pris une position centrale en face de Vienne et des points de passage, depuis Fischament jusqu'à Korneubourg. S'il avait voulu attaquer dès lors, il aurait rappelé les corps qui étaient les plus rapprochés de lui. Dans ce moment, Kollovrath avec 24 ou 25,000 hommes, sans compter les landwehr, arrivait de Budweiss dans le camp de Zwettel, à cinq lieues de Lintz; l'archiduc Reignier réunissait les troupes de l'insurrection hongroise sur la Leitha, et mettait Raab en défense; l'archiduc Jean commençait sa retraite de Villach sur Gratz; Chate-

ler battu par Lefebvre, se reployait sur Innsbruck. Dans le nord, Brunswich pénétrait en Lusace; Schill partait de Domitz pour se diriger vers la Baltique; enfin l'archiduc Ferdinand essayait de passer la basse Vistule à Thorn et à Plock.

En 1805, Napoléon avait trouvé Vienne sans défense et ses ponts intacts. L'armée avait pu traverser le Danube, et marcher à la poursuite de Koutousof, qui se sauvant par Krems, comme Hiller, n'échappa que par une tromperie. A cette époque, si Vienne eût tenu quelques momens, si les ponts eussent été coupés, les réserves russes auraient atteint le Danube; l'armée d'Italie serait venue les rejoindre; la Prusse attaquait aussitôt nos derrières; le vainqueur d'Ulm était forcé à se retirer sur la Trasen, peut-être sur l'Enns. Cette fois, en arrivant devant les murs de Vienne, Napoléon était dominé par deux grandes nécessités : il fallait passer le Danube près de cette ville et y réunir l'armée, ou reployer la tête de la colonne à la hauteur de Krems. Le 13, on avait vu des collines de Nussdorf, les corps de Maximilien et de Hiller gagner les pentes du Bisamberg, en laissant peu de monde au Spitz. Il était important, et il semblait facile, de forcer l'ennemi à évacuer cette tête des grands ponts de Vienne, afin de les rétablir. Cet espoir augmen-

tait beaucoup l'empressement de Napoléon, pour jeter des troupes de l'autre côté du Danube. Dès le 11, il avait donné, aux généraux commandans le génie et l'artillerie, l'ordre de reconnaître le fleuve, de Klosterneubourg à Presbourg, et de faire les préparatifs des ponts dont il s'occupait depuis Passau.

Dans le premier moment, il s'agissait de surprendre le passage, ou de le faire de vive force devant un corps peu considérable. Après la bataille d'Essling, l'opération fut entièrement différente; elle devint une véritable sortie d'une immense forteresse. Car suivant les circonstances, les affaires changent de nature. Le terrain même, surtout aux approches des grands fleuves, éprouve des variations dans chaque saison; et ses divers aspects ont des influences diverses. A cette époque du printemps, de la fonte des neiges et des plus hautes crues, le Danube est comme une vaste mer; chaque bras semble une grande rivière; les parties basses, les petites îles et les bancs de sable disparaissent. En peu de temps, la scène change, de manière à ne pas s'y reconnaître; les eaux s'écoulent, et la terre sort verdoyante de leur sein.

Une des premières conditions de l'établissement de notre pont, était de ne pas trop s'éloigner de la route de l'armée et des passages que l'ennemi menaçait de faire vers le haut Danube. Il était

avantageux aussi de se tenir près de Vienne, qui offrait des secours considérables pour ces immenses travaux; d'occuper cette capitale, comme forteresse et tête de pont, pour l'importante communication de Spitz; de maîtriser le centre des routes qui, de là, se répandent de tous côtés. Sans une forte garnison qui affaiblissait l'armée, il eût été dangereux d'exposer cette grande ville aux tentatives de l'ennemi; celui-ci ayant deux équipages de ponts, aurait pu surprendre un passage dans les environs, et s'en emparer. L'archiduc Maximilien y avait laissé un certain nombre d'employés, ainsi que des soldats cachés, dont on a porté le nombre à 12,000, et sur lesquels il comptait beaucoup. Par toutes sortes de moyens, on avait excité, parmi les habitans, une fermentation qui se manifesta, même avant notre arrivée. L'ancienne police de Vienne continuait à faire passer des rapports à Maximilien, et souleva plusieurs fois la populace, dans les momens critiques. Celle-ci se livra à de tels excès qu'on fut réduit à faire passer par les armes quelques misérables.

Auprès de Vienne, le Danube présente un lit très-large, divisé en un grand nombre de branches, dont plusieurs sont considérables; il y promène ses eaux, au milieu de beaucoup d'îles, quelquefois vastes, le plus souvent couvertes de forêts. Après

le défilé de Klosterneubourg, il s'appuie presque constamment à la rive droite, formée de hauteurs. Au-dessous de Manswerd, règne un rideau continu de 40 à 50 pieds de haut, qui domine presque toujours le lit du fleuve. Celui-ci étend encore ses bras dans les plaines de la rive gauche, qu'il doit avoir couvertes jadis, et qu'il abandonne successivement. Nous avons étudié les diverses parties de son cours, en les reconnaissant les armes à la main, et en enlevant, de vive force, la plupart des îles qui ont été occupées par l'armée. Trois points se présentaient pour l'établissement des ponts. — Le premier était au-dessous de Fischament; le Danube vient s'y ranger sous la domination de la rive droite, en un seul lit entièrement soumis à ses batteries, large de 190 toises, mais où le courant est d'autant plus rapide. Les bateaux peuvent arriver facilement sur la rive, par l'embouchure de la Fischa et derrière l'île de Fischament, ou depuis Manswerd, par les petits bras du Danube remplis d'îles boisées. Mais ce passage fort rapproché des frontières de la Hongrie, se trouvait surtout trop éloigné de Vienne, des défilés de Burkersdorf où était la route de l'armée, et des environs de Krems, points sur lesquels Napoléon tenait constamment les yeux fixés. — Le 2e passage, en face d'Ebersdorf, au travers de la grande île de Lobau,

en deçà de l'embouchure de la Schwachat qui pouvait couvrir l'opération du côté de la Hongrie, était fort près de Vienne et de la route de Burkersdorf : nous reviendrons sur cette position, où furent placés les grands ponts. — Enfin le 3e passage, le plus favorable de tous, était en face de Nussdorf, à une demi-lieue au-dessus de Vienne. Ici, le Danube profond, impétueux, resserré dans un seul bras de 180 toises, est fortement dominé par les hauteurs de la rive droite. Sur la rive gauche, il ne se présente d'autre obstacle, qu'un bras mort de 60 toises de large, avec peu d'eau, nommé le Schwarze-Laken ; mais ce bras aurait servi de premier abri à nos troupes, et formait, en face de Nussdorf, un coude très-favorable à la continuation du passage. De ce village, plusieurs chemins conduisent dans les diverses directions, au-dessus ou au-dessous du Danube, et sur la route de l'armée au travers du Kalemberg. Enfin Nussdorf se trouvait entre les troupes de Napoléon et de Davout, entre Vienne et Krems menacé, ainsi que Tulln, par l'ennemi. L'île de Schwarze-Laken touchant au pont de Spitz, aurait facilité l'opération la plus pressée et la plus importante, celle du rétablissement de cette grande communication. En 1805, un pont avait été jeté à Nussdorf. Si ce point offrait plus d'avantages, il faut convenir qu'il était

aussi le plus exposé, à cause de son rapprochement des routes par lesquelles devaient arriver l'Archiduc et Hiller.

Les passages de Nussdorf et d'Ebersdorf furent choisis. L'Empereur voulut faire travailler aux deux ponts à la fois, afin de profiter de celui qui serait le plus tôt prêt, et de partager l'attention de l'ennemi. Le premier fut confié à Lannes, le deuxième à Masséna. Les préparatifs furent faits avec une grande hâte; on avait l'espoir fondé de surprendre le passage à Nussdorf, ou de l'exécuter de force. Le 13 au matin, lorsque l'ennemi s'éloignait de Vienne, l'ordre avait été donné à Songis, général de l'artillerie, d'envoyer une compagnie de pontonniers à Nussdorf, pour rétablir le pont de 1805. Saint-Hilaire, du corps de Lannes, fit passer dans l'île de Schwarze-Laken, 500 hommes des 72e et 105e régimens. Ce détachement conduit par les chefs de bataillon Rateau et Poux, se porta trop en avant. On fit la faute de ne pas laisser une réserve dans une grande maison, qui pouvait protéger de nouveaux débarquemens. On poursuivit d'abord quelques piquets ennemis; mais bientôt ceux-ci furent soutenus par des renforts considérables, accourant de Spitz, au travers d'un petit passage pratiqué nouvellement sur le bras mort du Danube. Nos soldats repoussèrent vigoureuse-

ment les premières charges. Entourés, ils croisèrent souvent la baïonnette. Plus de la moitié furent tués, les autres grièvement blessés; enfin ils succombèrent sous des forces trop supérieures, avant que les troupes disposées pour les soutenir, eussent pu débarquer. L'Empereur fit témoigner son mécontentement à Saint-Hilaire « sur les dispositions » prises, sur ce qu'on n'avait pas envoyé un chef as» sez élevé en grade, sur ce qu'on n'avait pas établi » une réserve dans la maison... » Il ajoutait : « Tout » cela a été mal dirigé. »

Si ce détachement s'était maintenu dans l'île, s'il avait laissé à Lannes le temps de l'appuyer, l'avant-garde de Nordmann eût été culbutée, le pont, établi promptement avec les matériaux déjà réunis, et avec ceux qui auraient été remontés par la rive droite du Danube. Un autre pont de bateaux eût été amarré aux pilotis du pont brûlé de Spitz. Le généralissime étant encore éloigné, l'armée française eût maîtrisé les deux rives du fleuve à Vienne. Il est probable qu'alors les sanglantes batailles d'Essling et de Wagram n'auraient pas eu lieu, et que la paix aurait été faite cinq mois plus tôt. C'est à un Français qui commandait ce corps, au général Nordmann, que nous devons cet échec, dont les suites furent si graves. Le passage de Nussdorf ayant complétement échoué, il restait

peu d'espoir de diviser l'attention de l'ennemi. Cependant celui-ci paraît s'être complétement mépris aux dispositions qui se continuèrent sur ce point. Le plus grand obstacle qui pouvait s'opposer à notre opération, était l'arrivée du prince Charles. Mais son armée ayant déjà été battue à Thann, à Abensberg, à Landshut, à Eckmühl, à Ebersberg..... nos soldats ne demandaient qu'à la rencontrer de nouveau.

Dans la nuit du 13, Masséna qui avait déjà réuni 50 bateaux, reçut une troisième dépêche relative aux ponts, dans laquelle le major-général lui annonçait que l'Empereur comptait désormais sur celui d'Ebersdorf. Le maréchal devait, en déployant la plus grande activité, multiplier les précautions que prescrivent l'expérience et les règles de la guerre. Le passage d'un grand fleuve devant un ennemi sur ses gardes, est une opération fort difficile. Il ne suffit pas d'avoir des ponts et d'occuper l'autre rive; il faut s'y maintenir, et prendre de l'espace pour déboucher avec des forces suffisantes. Les difficultés augmentent, à mesure que le fleuve est plus considérable, et lorsque ce pont est destiné au service de nombreuses armées. Quand on examine l'immensité des matériaux nécessaires et leur fragilité, la violence des obstacles naturels qu'il faut vaincre, et la puissance

de ceux que l'ennemi peut opposer, on a de la peine à concevoir que de tels travaux réussissent. A Ebersdorf, nous avions à traverser un premier bras du Danube, large de 240 toises, un second bras de 170 toises où se trouvait le grand courant, séparé du premier par une île de 120 toises, enfin un bras qui n'avait qu'une quinzaine de toises; celui-ci enveloppait une île de 300 toises de largeur, qui servit plus tard de réduit. Après cela, on n'était arrivé que dans l'immense île de Lobau, qui a 2400 toises de l'est à l'ouest, 2000 du sud-ouest au nord-est, et 8000 de tour. Cette île est alternativement coupée de parties marécageuses souvent sous les eaux, et de parties élevées couvertes de bouquets d'arbres ou de superbes prairies. Pour atteindre la rive gauche, nous devions franchir encore une quatrième branche, dont la largeur variait de 50 à 70 toises. Le Danube, par la multiplicité de ses bras et de ses îles, présentait un véritable labyrinthe, au milieu duquel les Autrichiens pouvaient s'approcher beaucoup de nos ponts. Ainsi, nous avions quatre rivières à passer, quatre ponts à construire (dont deux de la plus grande dimension), au milieu des ennemis qui nous entouraient. Il faut néanmoins reconnaître que les difficultés du passage d'Ebersdorf, étaient rachetées par de grands

avantages. Le fleuve plus large et divisé en plusieurs bras, était aussi moins impétueux et moins profond. Les îles intermédiaires servant à appuyer et à consolider les ponts, facilitaient le passage. L'île de Lobau formait une vaste place d'armes, une tête du grand pont, d'où l'on pouvait arriver avec plus d'assurance sur la rive gauche. Enfin à l'ouest de cette île, dans la partie de la rive gauche tournée vers l'ennemi, et la plus rapprochée des ponts, se trouvait un coude rentrant, avec un débouché fort avantageux au milieu de la petite plaine qui s'étend entre Asparn et Essling : c'était pour l'établissement du dernier pont, la conformation de terrain la plus désirable. Tel est le Danube, comme nous le montraient nos reconnaissances et l'excellente carte topographique des environs de Vienne par Louis Schmidt.

Masséna s'occupait sans cesse des préparatifs de son passage. On était réduit à se servir de tout ce qui se rencontrait sous la main, de bateaux de formes et de dimensions diverses, de pontons autrichiens, même de chevalets. Il fallait employer des cordages, des bois et des fers qui n'avaient pas la solidité nécessaire. Les ancres manquaient; on y suppléa avec des caisses de pêcheurs, remplies de boulets. Les matériaux étaient réunis hors de la vue de l'ennemi, sur les bords du ruis-

seau de Schwachat, d'où les bateaux devaient descendre dans le Danube. Le général Pernetti commandant l'artillerie du 4e corps, chargé de construire les ponts, et le colonel Aubry son chef d'état-major, déployèrent dans tous les détails de cette opération, une activité qui étonna Masséna lui-même. Les compagnies de pontonniers, Baillot, Larue, Zabern et Galand y furent employées. Le général Bertrand, aide-de-camp de l'Empereur, et commandant en chef le génie de l'armée, secondait l'artillerie de tous ses moyens. Les sapeurs halaient les bateaux et transportaient les agrès, les madriers, les poutrelles. Ces travaux étaient protégés par la division Molitor, campée à Schwachat; tandis que Boudet occupait Leopolstadt; S. Cyr, le Prater; Legrand, le faubourg de Landstrass. Le 4e corps gardait toute la rive, où devait s'opérer son passage. L'Empereur ordonna (16) de nettoyer les îles en face et au-dessous de Leopolstadt. Masséna porta les troupes de Molitor à Ebersdorf (18), et jeta plusieurs bataillons dans les îles, pour chasser l'ennemi qui cherchait à se rapprocher de notre rive.

En arrivant sur le Danube, l'Archiduc trouva Napoléon arrêté devant cette redoutable barrière. Voyant les succès que venait d'obtenir son avant-garde contre le corps de Lannes à Schwarze-Laken, ayant recommandé, dès le commencement, à Maxi-

milien de détruire ou de mettre à l'abri toutes les embarcations, il pensa que son ennemi ne pourrait franchir le fleuve devant lui. Il espéra même, en inquiétant sa ligne d'opérations, le forcer à évacuer Vienne, et à revenir sur ses pas. Les ordres et la conduite de l'Archiduc prouvent que tels furent ses véritables projets. Il avait prescrit à Kollowrath de marcher sur Lintz, à l'archiduc Jean de se réunir à ce général, sur le même point, avec son armée et le corps de Jellachich. Mais nous avons vu que Jean n'obéit pas. Si pendant le passage du Danube, ce prince eût paru près de Lintz, et même à trois ou quatre marches du fleuve, il est possible que cette grande opération eût été suspendue.

Le 17 dans l'après-midi, Kollowrath attaqua la tête du pont de Lintz avec 3 colonnes; une de 6500 hommes, sous Sommariva; la seconde de 4000 hommes, sous S. Julien; la troisième de 8000 hommes, sous Wukassowich; Oberndorf formait la réserve avec 6 bataillons de landwehrs; 8 batteries suivaient ce corps d'armée. Kollowrath croyait ne trouver à Lintz que Vandamme avec les Vurtembergeois. Le prince Bernadotte, toujours en retard, y arriva enfin avec les Saxons, pendant le combat. Vandamme repoussant vaillamment les premières colonnes, leur prit 6 canons et 400 hommes. Kollowrath ayant fait avancer Wukas-

sowich et Oberndorf, couronna d'infanterie les hauteurs de Boslinberg, qu'on avait commencé à retrancher. Ces troupes furent attaquées par les Saxons, qui les chassèrent de leurs positions, et firent prisonniers 300 hommes avec 22 officiers. Bernadotte poursuivit l'ennemi, sur les routes de Freystadt et de Zwettel. Kollowrath répandait le bruit que l'archiduc Charles devait déboucher à Lintz sur nos derrières, et se réunir au prince Jean qui arrivait également.

Dans les journées du 18 et du 19, le généralissime avait tenté une démonstration plus inquiétante. Par sa situation et par sa distance de Vienne, Krems était le point qu'il devait choisir pour passer le Danube. Charles avait fait, entre cette ville et Holemberg, des préparatifs qui prirent un caractère assez grave. Napoléon dirigea sur Mautern le corps vurtembergeois, soutenu par la cavalerie légère de Pajol; et il écrivit (19) à Davout, dont les divisions occupaient Melk, Sighardskirchen et Vienne, « de se tenir prêt à marcher, à deux heures de la » nuit, partout où il serait néessaire, en faisant » faire le moins de mouvemens possible, jusqu'à » ce qu'on vît ce que voulait l'ennemi... » Il prévenait le maréchal de ce qui se passait vers Krems. Une division d'Oudinot fut portée à Nussdorf, et 2 brigades entrèrent à Vienne.

Cependant, le prince Charles pouvait-il penser que l'Empereur se laisserait détourner de son opération capitale, par de simples démonstrations? Chaque jour faisait connaître à l'Archiduc, les immenses préparatifs des Français à Vienne et sur les bords du Danube. Dès lors, ce prince devait s'occuper des moyens de s'opposer directement au passage. La principale difficulté dans la défense d'un fleuve, est de connaître le point sur lequel l'ennemi veut opérer, afin de ruiner ses travaux ou de le culbuter dans les flots. Mais dans cette circonstance, les incertitudes étaient tellement circonscrites, par le terrain et par la situation de l'armée française, que l'Archiduc lui-même n'avait demandé des renseignemens à Hiller, que sur la partie du Danube qui avoisine Vienne, entre Fischament et Korneubourg.

Le moment critique approchait. On allait savoir lequel des deux généraux saurait saisir l'initiative, lequel calculerait mieux le terrain, les circonstances et les mouvemens. Napoléon avait appris l'arrivée de l'archiduc Charles, du côté de Wolkersdorf; il avait connu dans la journée du 18, la présence de Kollowrath devant Lintz, et le lendemain, celle des corps ennemis vers Krems, Presbourg et sur la Leitha. Il savait que le prince Jean était encore éloigné. L'Empereur veut profiter de

l'absence de ces troupes. Dès lors, il presse plus vivement les travaux des ponts d'Ebersdorf, et fixe le passage du Danube au 20, à la pointe du jour. L'ordre est donné à Masséna de tenir son corps prêt à passer le fleuve de très-bonne heure. Les brigades de cavalerie légère Piré, Bruyères, Colbert, Marulas, étendues au loin, doivent être à Ebersdorf à cinq heures du matin; les troupes de Lannes, à neuf heures. Les 3 divisions de cuirassiers sont rapprochées des ponts. Davout reçoit pendant la nuit l'ordre de se rendre à Vienne, où était la division Friant. Gudin se porte de Sighardskirchen à Nussdorf, avec les pontonniers et les sapeurs du 3e corps, pour continuer les préparatifs, et surtout pour établir des trailles près de Spitz, aussitôt que notre cavalerie couvrira la plaine opposée. Ce général doit surveiller aussi les tentatives de l'Archiduc sur notre rive, pendant que nous serons occupés du passage au-dessous de Vienne. Morand gardant le Danube par des postes, depuis Melk jusqu'à Nussdorf, se tient prêt à marcher sur Vienne. La cavalerie légère du 3e corps suit les bords du fleuve par Tulln, pour éclairer les mouvemens de l'ennemi. Ainsi l'armée française se trouvant rapidement concentrée autour de Vienne, il est peu probable que l'Archiduc ayant ses corps épars, puisse tenir devant elle, et même qu'il veuille le tenter. Mal-

gré tout ce qui s'est passé, le principal objet de l'opération semble devoir être encore dans ce moment, de forcer l'ennemi à évacuer Spitz et la rive en face de Vienne, afin de rétablir ces ponts. Cependant, Montbrun envoyé à Bruck avec l'infanterie légère de Hesse, observait et couvrait la route de Presbourg. Lauriston, avec une brigade d'infanterie badoise et 300 chevaux, était allé à Altenmarck entre Bade et Lilienfeld, pour dissiper un rassemblement de landwehr et de soldats isolés, qui inquiétait les communications. Les dispositions pour les corps éloignés, n'avaient pas été négligées. L'ordre était donné au prince Bernadotte, de manœuvrer sur Budweiss devant les troupes que l'Archiduc avait laissées dans la Bohème; à Vandamme, d'établir son quartier-général à Enns, avec la recommandation de bien garder ce point, et de marcher sur Lintz ou sur Steyer, si l'ennemi les menaçait. Lefebvre était en ce moment à Innsbruck et à Salzbourg; Eugène, vers Klagenfurth; Poniatowski, à Ulanow, sur la San.

L'Empereur vint, le 19 vers les cinq heures du soir, à Ebersdorf, près de l'endroit où les bateaux étaient abrités. Il examina, dans le plus grand détail, ce qui avait été préparé, s'assura qu'on avait réuni tout ce que les circonstances permettaient de se procurer, et prescrivit à Masséna de com-

mencer aussitôt les ponts. Le maréchal fit embarquer le reste de la division Molitor, qui atteignit l'île de Lobau, et chassa les postes ennemis après un combat de deux heures. Le major Gerdy chargé du transport des troupes, l'exécuta avec un ordre parfait. Le colonel Aubry, à qui était particulièrement confié le pont du deuxième bras, moins large, mais plus impétueux, passa dans l'île intermédiaire, avec la compagnie Zabern et les bateaux destinés à cette partie. Le major Degennes dirigea la construction du premier pont. L'un et l'autre furent conduits en même temps, avec une égale activité, malgré la nuit qui survint bientôt. Soixante-huit grandes barques du pays et neuf radeaux y furent employés. Il fallait lutter contre les difficultés qu'opposait l'extrême largeur du Danube, et contre la violence des vagues augmentée par les crues du fleuve. L'ardeur et l'opiniâtreté des pontonniers surmontèrent tous les obstacles. Le 20, à midi, les ponts étaient terminés; et les divisions du 4e corps commencèrent immédiatement à passer dans l'île de Lobau. Il n'y a peut-être pas d'exemple d'aussi grands travaux, faits en aussi peu d'heures. Ils durent se ressentir de la mauvaise qualité des matériaux. Ceux-ci manquèrent même; et on se vit réduit à construire en chevalets, le dernier pont sur le petit bras qui n'avait à la vérité que quinze toises.

L'Archiduc fut prévenu du passage par les postes d'observation placés sur le haut du Bisamberg, par ceux qui bordaient le fleuve, et surtout par ses espions. Il est rare que, de nos jours, l'espionnage, ainsi que les stratagèmes et les embuscades, joue un rôle de quelque importance dans les affaires militaires. On doit se tenir en garde contre la part qui est souvent attribuée aux uns et aux autres. Quand on a fait, ou seulement vu la guerre un peu en grand, on conçoit combien il est difficile d'employer ces moyens, entre des armées de 150 mille hommes, et en rase campagne. Cette fois néanmoins, se présente une particularité bien constatée, et qui mérite d'être citée. Parmi les espions de l'ennemi, était un misérable transfuge : crime si rare dans nos rangs, à cette époque d'honneur et de gloire! Ayant été blessé à une des affaires de Ratisbonne, il avait succombé aux offres de l'ennemi. Revêtu de l'un de nos uniformes d'infanterie, il passa sept à huit fois, pendant les journées des 20, 21 et 22 mai, d'une rive du Danube à l'autre, et dans l'île de Lobau. Comme il en sortait, le maréchal Davout le rencontra dans un petit canot, reconnut quelque chose d'étranger dans son habit, et le fit arrêter. L'Empereur voulut l'interroger. L'espion déclara qu'il était ancien officier, que la misère l'avait forcé à reprendre du service comme rem-

plaçant; il s'excusa sur les séductions que l'ennemi avait employées; il parla de sa femme, de ses enfans... Napoléon se laissait toucher, lorsque ce misérable ajouta : « que du reste il pouvait encore le servir, » en trahissant ceux auxquels il venait de se ven- » dre. » Tant de bassesse indigna l'Empereur, qui l'abandonna à son triste sort.

Le généralissime ne retira pas, de ces divers avis, les avantages qu'ils semblaient devoir produire. Il ne prit aucune disposition autour du saillant que l'île de Lobau forme vis-à-vis d'Enzersdorf. En peu d'heures, il pouvait l'entourer et le couvrir du feu de son artillerie. Nulle mesure ne fut prescrite, pour nous empêcher de déboucher; nul ordre, donné aux troupes (du moins à notre connaissance), pour les rapprocher des ponts. Le prince fit dans la journée du 20, avec l'avant-garde de Klenau et quelque cavalerie, une reconnaissance du cours du fleuve; il n'arriva sur le point important, vers Asparn, que dans la soirée. N'ayant pas assez de forces pour culbuter les troupes passées, il se retira après quelques coups de canon, ordonna à Klenau de se reployer devant les corps français, et envoya sa cavalerie à Aderklaa, à deux fortes lieues de nos ponts. Jusqu'alors, les dispositions de l'Archiduc avaient été entièrement défensives. Il est fort difficile de savoir dans quel mo-

ment ce prince s'est décidé à livrer bataille. Si nous consultons les dispositions, les rapports et l'ordre du jour de l'armée autrichienne, nous croirons que cette grande détermination fut prise seulement dans la matinée du 21. L'Archiduc qui, au milieu des siens, devait recevoir des renseignemens prompts et sûrs, apprit dans la journée du 20, que la veille Vandamme se trouvait à Krems, Davout à Melk, Lauriston et Montbrun sur le Simmering et sur la Leitha. Il savait que Bernadotte était toujours à Lintz, Dupas à Passau, Lefebvre dans le Tyrol, et qu'Eugène s'avancait au travers de la Styrie. Avant peu ces divers corps pouvaient rejoindre la grande armée. Le prince voulut-il, de son côté, prévenir cette réunion? Comptant les divisions et les régimens qui étaient auprès de Napoléon, espéra-t-il avec ses forces supérieures, écraser nos troupes lorsqu'elles auraient franchi le Danube? Enfin reçut-il l'injonction d'attaquer, des conseils de la coalition, qui siégeaient au quartier impérial de François, et qui des hauteurs de Wolkersdorf, contemplaient les batailles livrées pour l'oligarchie européenne? Quoi qu'il en soit, tout fut calculé, excepté les changemens que Napoléon porterait dans son armée. On n'avait pas prévu qu'une partie des troupes que l'on croyait si éloignées, arriveraient au pont avec tant de rapidité.

Vers trois heures après midi (20), l'Empereur fit commencer le passage du dernier bras du Danube. La construction du pont se prolongea, parce qu'il fallait suppléer aux pontrelles et aux madriers qui manquaient, par des arbres coupés et des planches doublées. Il ne s'agissait pourtant que de placer une douzaine de pontons, sur le petit bras qui, dans cette partie, n'avait pas plus de 45 à 50 toises de large. Le pont se trouvait dans le fond du rentrant, embrassé par les contours de l'île de Lobau, surtout vers la droite; ce qui soumettait au feu de notre rive, une grande partie du terrain opposé. Il y avait eu un bac, et quelques chemins ruraux y aboutissaient. Deux cents voltigeurs, commandés par Sainte-Croix, aide-de-camp de Masséna, couvraient le passage. Plusieurs coups de canon avaient été tirés vers la droite, assez mal à propos, car ils avertissaient l'ennemi de notre approche. Vers 5 heures, nos postes furent attaqués. La cavalerie ennemie s'avança; mais elle fut contenue sur la lisière du bois, au travers duquel elle ne put rien apercevoir. Dès les premiers coups de carabine, Napoléon mit plus d'activité dans l'établissement du pont. Bientôt il fut terminé, la troupe défila, et on fit passer à bras quelques pièces.

L'ennemi s'étant reployé au loin, nos troupes

légères s'avancèrent dans la plaine; Lassalle et Piré, au-delà d'Aparn; Marulas et Bruyères, au-delà d'Essling. Ils donnèrent des nouvelles contradictoires. Vers minuit, Napoléon envoya Masséna reconnaître l'état des choses. Nous trouvâmes Lassalle, commandant de la cavalerie légère, profondément endormi dans Asparn. Tout le monde prétendait qu'il n'y avait pas d'ennemis, même à plusieurs lieues. Nous voyions, sur la gauche, des feux éloignés, qu'on supposait être sur le Bisamberg. Cependant, nous apercevions aussi en face et assez près de nous, l'horizon légèrement coloré par des bivacs, dans une longueur de plus d'une lieue. Il était évident qu'à une telle distance, ce ne pouvait être un corps isolé. Masséna revint aussitôt annoncer à l'Empereur, que l'Archiduc devait être en présence vers les bords du Russbach. Napoléon a-t-il cru à l'exactitude de ce rapport, qui définitivement n'était établi que sur des probabilités? A-t-il pu penser que le prince Charles, ne s'opposant nullement au passage, resterait devant lui dans une plaine unie et sans obstacles, plutôt que de l'attendre sur le Bisamberg, ou sur les hauteurs de Volkersdorf? Pendant la nuit, le passage du 4e corps continua, mais avec peine, sur ces ponts qui n'étaient pas bien affermis.

CHAPITRE IX.

BATAILLE D'ESSLING OU D'ASPARN; PREMIÈRE JOURNÉE, 21 MAI.

Le but que se proposent les généraux décide les batailles et le jugement qu'on doit porter sur elles. — L'Archiduc annonce l'intention de culbuter, sur la rive droite du Danube, Napoléon qui veut franchir ce fleuve. — Le premier ne réussit nullement dans son projet; le second n'exécute qu'une partie du sien. — Dans la matinée, Napoléon reconnaît le terrain, et presse l'arrivée des troupes. — La position entre Asparn et Essling, simple halte pour nous, est négligée. — L'Archiduc dirige son armée vers Asparn, et n'envoie qu'un corps sur Essling par un long détour. — S'il voulait attaquer, il devait se rapprocher des ponts, et commencer l'action de grand matin. — A midi, cinq divisions françaises seulement sont passées. — Vers une heure, l'ennemi assaillit Asparn, où court Masséna avec la division Molitor. — L'Archiduc épuise, contre ces quatre régimens, les efforts de trois corps d'armée. — Il attaque plus tard Essling défendu par Lannes, avec la division Boudet. — Bessières charge la cavalerie ennemie, qui charge à son tour. — Asparn est conservé par Molitor que Legrand relève. — Le combat se prolonge pendant la nuit; les Autrichiens ne sont maîtres que de l'Eglise. — Ils se contredisent dans leurs récits sur les brulôts et sur les ponts.

La bataille d'Essling (ou d'Asparn, selon les Autrichiens) fut glorieuse pour nos troupes qui y déployèrent une valeur sans exemple. Elle fut glo-

rieuse aussi pour l'Empereur, par les dispositions qui devaient lui assurer la victoire, surtout par celles qu'il prit immédiatement pour réparer l'accident survenu. Cette action, tout au plus indécise, a été attaquée par des hommes de réputation. Afin d'éclairer notre jugement et celui des contemporains, nous croyons nécessaire de présenter quelques considérations sommaires sur les batailles, et d'entrer dans quelques détails particuliers sur celle-ci (1).

Pour le véritable homme de guerre, la bataille est le moyen d'une opération nécessaire ou avantageuse. Pour un général médiocre et pour le public, la bataille est la fin même : ils ne voient rien au-delà du champ conquis, du *Te Deum* et des lauriers ensanglantés si souvent stériles. Cependant livrer bataille, sans se proposer un but capital, serait sous tous les rapports, la plus grande des fautes;

(1) Les chapitres IX, X et XI ont été rédigés d'après mon journal, mes reconnaissances, le rapport du 4e corps, un rapport très-sommaire du général Becker chef d'état-major du 4e corps, des rapports et des notes précieuses de M. le maréchal Molitor, des renseignemens fournis par le général Campy, par le colonel Marbot, alors aide-de-camp du maréchal Lannes, et par d'autres généraux, d'après un excellent mémoire d'un officier-général au service d'Autriche, enfin d'après les matériaux cités au chapitre précédent.

Digitized by Google

car les chances varient tellement, que malgré les efforts du génie, les succès sont toujours douteux, et les suites incalculables. Une bataille inutile devient même un crime, puisqu'elle cause une immense perte d'hommes; après cela, on ne peut parler de la consommation d'armes, d'effets, de munitions, de tant d'objets si coûteux que, dans l'intérêt de l'état, il faut aussi considérer. Le but doit être toujours en rapport avec les dangers et les pertes. C'est là une des principales révolutions de l'art, bien supérieure à quelques légers perfectionnemens dans ses diverses branches. On rougirait aujourd'hui de livrer une bataille, pour ces motifs spécieux et frivoles, qu'indiquent dogmatiquement les professeurs de la science, autant que d'employer leurs dispositions, de suivre leurs règles, et surtout d'adopter certaines de leurs maximes contraires à la haute morale. Frédéric a le premier indiqué le but véritable de la bataille, lorsqu'il disait : « Il faut en venir là pour finir les guerres. »

Si le but de la bataille doit seul la déterminer ou la justifier, il doit décider aussi du gain ou de la perte. Les questions à se faire, lorsqu'on veut porter un jugement sur une faction, sont de savoir quel était des deux côtés le but qu'on se proposait réellement; quel est celui qui l'a atteint, ou qui du moins en a approché le plus. On doit

se demander ensuite laquelle des deux armées, ayant éprouvé moins de pertes, est plus en état de continuer ou de recommencer l'opération projetée; laquelle a conservé l'honneur des armes, et a conquis le plus de cette gloire, dont on a la conscience au fond du cœur. Afin de juger la conduite du général, on examine si ses combinaisons étaient d'une utilité proportionnée aux chances et aux pertes présumables. Lorsque le but est atteint, le jugement se trouve porté. Dans le cas contraire, on cherche s'il faut en attribuer la faute, au chef, à ses mauvaises mesures, au défaut de précautions, ou à des accidens qui ne pouvaient se prévoir ni s'empêcher. Toutes ces questions ayant été posées et résolues, l'homme de guerre décide si une bataille a été gagnée ou perdue, enfin si elle reste indécise, malgré les *Te Deum* et les pamphlétaires, flatteurs de tous les pouvoirs.

Nous allons donc établir quel était l'objet que se proposaient les deux généraux. L'Archiduc annonce que son *projet favori* était de passer le Danube. Le 19, il s'occupait encore de diversions éloignées, pour empêcher notre passage. Le 21, dans son ordre de Gerasdorf, il dit : « Le grand but doit être de chasser » l'ennemi tout-à-fait derrière les premiers bras du » Danube, de détruire les ponts qu'il y a construits, » et de garnir la rive droite de la Lobau, d'une

» grande quantité d'artillerie, surtout d'obusiers... »
Ce prince ne fait aucune mention des brûlots pour incendier les ponts, ni du stratagème pour nous laisser passer le Danube et pour engager la tête de nos colonnes, afin de les écraser; il est donc permis de croire qu'on doit tout ceci, d'un côté à un pur accident ou à une mesure du moment, de l'autre à l'imagination des détracteurs de notre gloire. Voyons quelles ont été les intentions de l'Empereur, non-seulement d'après ce qu'il a publié depuis, mais d'après ce qui s'est passé. A notre connaissance, il n'a pas donné d'ordre écrit; mais sa disposition générale était de *passer le Danube et de marcher à l'ennemi.* Lorsque celui-ci se montra, Napoléon dit, dans la matinée du 21, à Masséna et à Molitor : « *Mon intention est de refuser la gauche, et d'avancer en combattant par la droite.* » C'est le mouvement de Lannes dans la matinée du 22; mouvement tel que le demandaient le terrain et la situation des affaires, tel qu'il a été exécuté les 5 et 6 juillet. Le but que se proposaient les deux armées étant énoncé d'une manière claire et précise, examinons ce qui s'est fait de part et d'autre, dans l'espace de temps nécessairement consacré à une opération de cette importance. Le jugement résultera de ces diverses circonstances.

Les rapports de la nuit avaient été contradic-

toires. Napoléon était monté à cheval dès l'aurore. Les maréchaux, réunis autour de lui, ne s'accordaient nullement dans leur opinion sur les dispositions de l'ennemi. L'impétueux Lannes prétendait qu'il n'y avait devant nous qu'une arrière-garde de 6 à 8000 hommes, qu'il fallait culbuter sur le champ. Bessières appuyait les rapports de sa cavalerie, qui assurait n'avoir rien rencontré à plusieurs lieues. Masséna, mûri par une longue expérience des commandemens, soutenait que l'armée autrichienne était tout entière à peu de distance. Mouton interrogé par l'Empereur, partagea le sentiment de Masséna. Berthier, étranger à la discussion, toujours passif, et toujours prêt à se ranger de l'avis du maître, négligea de proposer ce que son devoir lui prescrivait, pour assurer les débouchés dans la plaine. Napoléon voulant voir par lui-même, s'avança au-delà du rideau d'Asparn. Mais il ne put aller bien loin, la cavalerie légère de l'ennemi s'étant rapprochée avant le jour. Il fallut attendre la grosse cavalerie pour percer ce masque. L'Empereur reconnut le terrain où devait déboucher l'armée. En avant du rentrant de l'île de Lobau, et au-delà du bois, on découvrait la petite plaine, qui s'étend jusqu'aux villages d'Asparn et d'Essling : le premier était à gauche, à 1000 toises du pont de pontons ; le second, à droite, à 1500 toi-

ses du pont, vis-à-vis et à 500 toises du grand saillant de la Lobau. Plus à droite, et à 300 toises seulement de la rive, se trouve le bourg d'Enzersdorf. Entre Asparn et Essling, il y a un millier de toises, et un peu moins entre Essling et Enzersdorf. Les deux villages bâtis en maçonnerie, entourés de petites levées de terre, présentaient des espèces de fortifications très-aisées à défendre, et deux excellens appuis pour la première ligne de l'armée. L'intervalle des deux villages est occupé par un bas-fond, ou sorte de fossé, bordé par un chemin et un rideau assez dominant. Cette position pouvait être tournée par les deux ailes, dans les terrains assez difficiles, qui séparent les villages du fleuve. Napoléon parcourut une partie de la plaine de Marschfeld. Parfaitement unie et sans le moindre obstacle, elle s'élève en glacis presque insensible, jusque vers Raschdorf et Breitenlée. On n'apercevait au-dessus des moissons verdoyantes, que quelques villages à maisons blanches, entourés de bouquets d'arbres et surmontés de clochers pointus, parmi lesquels on remarquait les tourelles brillantes de Breitenlée, et la grosse tour carrée de Marktgrafen-Neusiedel, qui signalait le rideau du Russbach. A gauche, on découvrait les hauteurs boisées du Bisamberg. Nous pouvions alors mesurer la distance où se trouvaient les bivacs

vus la veille de ce côté, et ceux qu'on avait supposés vers le Russbach. C'était le terrain le plus favorable, pour deux armées qui devaient disputer de bravoure et d'habileté, ou même pour une armée inférieure qui ayant franchi le Danube, et se mettant à couvert des villages indiqués, aurait à lutter contre des forces supérieures. Cependant, si le prince Charles fût venu occuper le petit rideau qui s'étend d'Asparn à Essling, en se servant de ces deux villages, comme de deux bastions flanquant sa courtine, s'il y avait fait quelques travaux le 19 ou le 20, il pouvait rendre en très-peu d'heures cette position inattaquable, et pouvait nous mettre dans la situation où fut Vendôme en 1705, après son fameux passage de l'Adda au Paradiso.

L'Empereur courait des avant-postes aux ponts, afin de presser le passage des troupes. Des ordres multipliés avaient été donnés pour qu'elles marchassent sans interruption. Launes devait passer immédiatement après Masséna, et être suivi par Davout, avec les cuirassiers, les parcs, etc. Le 3e corps était à Ebersdorf dans la soirée, comme il avait été prescrit; mais le 2e, étant entré dans Vienne, n'arriva que très-tard. Le passage se trouva totalement interrompu, pendant la première bataille, depuis trois heures après midi jusqu'au milieu de la nuit. La fragilité de nos ponts, luttant

contre les crues du Danube, élevé subitement de plusieurs pieds, obligeait à défiler avec beaucoup de précautions. Il n'y avait encore à la rive gauche, vers midi ou une heure, que cinq divisions : trois d'infanterie, Legrand, Molitor, Boudet du corps de Masséna, la division de cavalerie légère de Lassalle, celle de cuirassiers du général Espagne. Ces troupes furent seules présentes à la première journée; la division Carra-Saint-Cyr ne rejoignit que dans la soirée. Molitor était placé vers la briqueterie, en arrière d'Asparn, trop loin de ce village, occupé seulement par quelques compagnies du 67e; Legrand, plus en arrière à gauche; Boudet, vers Essling. La cavalerie se forma un peu en avant des deux villages; Lassalle, à la première ligne; Espagne, à la seconde. La force totale des 5 divisions se portait à 27 bataillons, 38 escadrons, 24,000 fantassins, (1) 5500 cavaliers.

Napoléon avait fait couvrir le pont de pontons par une tête à laquelle on travailla de suite, et dont il rectifia le tracé. C'était une mesure indispensable. Dans quelque direction qu'il voulût se porter, quelque opération qu'il voulût entreprendre, ses ponts devaient être en sûreté. N'attendant, pour se mettre en mouvement, que d'être rejoint

(1) Le tiers de cette infanterie fut blessé et entra à l'hôpital.

par le reste de l'armée, il faisait une sorte de halte en avant des ponts. Non-seulement rien n'annonçait une attaque ou aucun mouvement de l'Archiduc, mais tout semblait indiquer que si on le rencontrait, ce serait dans les positions de Wolkersdorf ou de Stamersdorf. Alors, il est probable que la communication de l'armée aurait été transportée des ponts de la Lobau à ceux de Spitz. Les événemens de la veille, les rapports de la cavalerie légère, toutes les apparences dans la matinée du 21, servirent à maintenir l'Empereur dans une parfaite sécurité. Ainsi il ne s'occupa point d'établir le 4e corps, et ne prit aucune disposition défensive pour profiter des avantages de la ligne d'Asparn à Essling. Quelque légère que fût cette faute, c'en était une, puisque les troupes placées, même momentanément, doivent être en mesure de combattre, surtout lorsqu'elles débouchent sur un terrain nouveau. Il faut le dire; car il n'y a rien d'indifférent dans ce qui décide du sort des empires et de la vie des hommes. Si Napoléon, Berthier, Masséna ou Lannes avaient fait disposer convenablement Essling et Asparn, il est probable que ces villages, le dernier surtout, n'auraient pas été pris. Au reste, ces détails concernaient spécialement les officiers du génie des corps d'armée; car tel est leur service sur les champs de bataille. Ils auraient dû regarder aussi les officiers

de l'état-major général, qui, reconnaissant le terrain et y plaçant les troupes, ont de droit les dispositions de défense qui y sont relatives. Mais l'armée française n'ayant pas alors de corps d'état-major, tout revenait aux officiers du génie (1).

D'après le rapport des Autrichiens, leur armée était forte de 103 bataillons, 148 escadrons, qu'ils réduisent à 75,000 hommes, avec 288 pièces de canon; évaluation trop faible évidemment, et qui ne donnerait qu'environ 600 hommes par bataillon, au lieu de 11 et 1200 que compte le général Stutterheim, au commencement de la campagne. Cependant cette armée avait été renforcée de tous côtés. Nos relations la portent de 90 à 100,000 hommes. Elle occupait, le 21 dès l'aurore, la position du Bisamberg, entre le Danube et le Russbach, à trois lieues et vers la gauche de notre pont : Hiller était

(1) Si on avait fait quelques barricades et quelques ouvertures dans les deux villages, si on avait pris à l'avance les mêmes dispositions que les Autrichiens plus tard, jamais ceux-ci n'auraient pu s'y maintenir. Ils abattirent, de leur côté, les murs du cimetière d'Asparn et du grand enclos d'Essling. Ces postes devinrent ainsi, pour eux, des citadelles qu'il nous fallait escalader sous le feu le plus terrible, et dans lesquels nous nous trouvions entièrement à découvert. Voyez à la fin du quatrième volume, la description de ce champ de bataille, qui est le même que celui de Wagram.

sur les hauteurs de Stamersdorf; Bellegarde, sur celles de Gerasdorf; Hohenzollern, en deçà de Süssenbrunn; Rosemberg, vers Wagram, sur les deux rives du Russbach. L'avant-garde d'Hiller gardait le pont de Spitz et la rive en face de Nussdorf. Les réserves de cavalerie et des grenadiers formaient la deuxième ligne de l'armée autrichienne, au-delà de Sauring. Le 5e corps ne quitta pas le pied du Bisamberg; il bordait le Danube, depuis Nussdorf jusqu'au-dessus de Korneubourg. Le grand quartier-général se trouvait toujours à Ebersdorf, d'où l'Archiduc ne partit, d'après son rapport, que vers 9 ou 10 heures du matin, pendant que l'armée préparait ses alimens. Ces diverses circonstances n'annoncent nullement une ferme intention d'attaquer.

Cependant l'état-major autrichien prétend s'être décidé, dès la veille, à son attaque. Il devait connaître ce terrain situé aux portes de Vienne, et qui servait à l'instruction de son école (1); il devait savoir qu'au midi d'Asparn, se trouvait un site très-favorable pour placer des ponts, que le rideau entre ce village et Essling, présentait une position bien plus forte pour lui que pour nous,

(1) Ce champ de bataille est gravé dans la cinquième planche de l'ouvrage intitulé : *Grundsatze der hohern Kriegskunst....* ou *Principes de la grande guerre, avec des exemples de leur application, pour les généraux autrichiens.* 1808.

d'où il pouvait accomplir les projets qu'on lui suppose. Avec ces données, il était facile de deviner les dispositions de l'Empereur. L'Archiduc s'était porté à Gerasdorf. C'est là que fut donné, vers midi, le *Plan d'attaque contre l'armée française, s'avançant sur Hirschstadten, entre Essling et Asparn.* Les Autrichiens marchèrent dans l'ordre suivant : « Hiller (première colonne à droite) longeait » le Danube par Spitz, suivant la route de Stadlau » et Asparn, sur laquelle il rencontrerait proba- » blement l'ennemi; il ne devait pas *se laisser arrê- » ter par les batteries que les Français pouvaient » avoir placées dans les îles...* Bellegarde (deuxième » colonne), se dirigeant sur Leopoldau et Kagaran, » perçait vers Hirschstadten. Hohenzollern (troi- » sième colonne) marchait par Süssenbrunn sur » Breitenlée, de là sur Asparn, et se joignait avec » la quatrième colonne. Celle-ci formée de la moitié » du corps de Rosemberg, se portait par Aderclaa » et Raschdorf, sur Essling; l'autre moitié (cin- » quième colonne), s'acheminant vers Baumers- » dorf, laissait à droite Pysdorf, et cherchait à » tourner Enzersdorf sur la gauche; elle s'éclairait » encore au-delà par les hussards de Ferdinand. » La cavalerie s'avançait entre les 3e et 4e colonnes, » sur Neu-Wirtshaus. Les grenadiers suivaient la » direction du corps de Bellegarde, où se tenait

» l'Archiduc...» Ainsi les trois grandes colonnes de l'ennemi et les grenadiers (77 bataillons et 46 escadrons) étaient réunies contre Asparn, sur les chemins de Stadlau, d'Hirschstadten et de Breitenlée; la réserve de cavalerie de 78 escadrons devait se former à la gauche de cette ligne, qui s'établissait de Stadlau à Neu-Wirtshaus. Les 26 bataillons et 24 escadrons de Rosemberg, étaient à l'extrême gauche. Ce corps faisant un très-grand détour, dans une direction tout-à-fait divergente, était entièrement isolé.

L'inspection seule de cet ordre, détruit toutes les suppositions de stratagème et de manœuvres secrètes. Sous quelques rapports qu'on l'examine, on ne peut y voir que la marche de front d'une armée qui, ayant étendu démesurément sa gauche et renforcé sa droite, s'avance pour livrer bataille à l'armée opposée. Celle-ci a placé au contraire ses forces principales à la droite. L'une et l'autre s'appuient également au Danube. L'Archiduc, au lieu de fixer de Leopoldau sur Asparn, la direction générale de ses colonnes, aurait dû la prendre au travers du terrain par lequel nous devions déboucher, d'Aderclaa sur le bac où était notre dernier passage. Dans son ordre de marche, Asparn se présentait au prince comme le centre de notre ligne, depuis le Danube, au-dessous de

Stadlau, jusqu'à Essling; aussi a-t-il dirigé presque constamment ses colonnes d'attaque contre le premier village, pendant la journée du 21 et la moitié de la journée du 22. Si le généralissime avait voulu empêcher l'armée française de déboucher, ou n'en laisser passer qu'une partie pour l'écraser, il aurait fait la plus grande des fautes en dégarnissant le terrain, depuis Breitenlée jusqu'au-delà d'Enzersdorf, tandis qu'il entassait tant de forces à sa droite. Si l'intention de l'Archiduc avait été réellement d'attaquer, dans la matinée du 21, il aurait dû se rapprocher assez pour commencer l'action à sa volonté, et ne pas attendre que notre armée entière pût être passée sur la rive gauche; ce qui serait arrivé sans le retard du 2e corps. Au reste, le but que le prince Charles se proposait, de border la rive droite de l'île de Lobau, avec une grande quantité d'artillerie, pouvait être obtenu bien aisément deux jours auparavant, s'il s'était occupé réellement de la défense du fleuve; mais on dirait qu'il a ignoré ou négligé jusqu'au dernier moment, les préparatifs faits à Ebersdorf.

Les Autrichiens pleins d'espérance, croyaient marcher à un triomphe certain, contre des troupes bien inférieures en nombre. La confiance excessive et quelquefois aveugle qui accompagne la victoire, nos projets d'offensive, nous exposèrent à être sur-

pris en quelque sorte (1). Vers une heure, l'armée ennemie couverte jusque là par un épais rideau de cavalerie, arriva sur nous, avant que nous fussions avertis. L'Empereur donna les ordres que prescrivaient et permettaient les circonstances. Il chargea Masséna, avec deux de ses divisions, de la défense d'Asparn, et confia celle d'Essling à Lannes, avec la

(1) Extrait de mon *Journal de* 1809 : « 21 mai, entre minuit et une heure, le maréchal va reconnaître la ligne des avant-postes. On fait divers rapports, d'une arrière-garde de 4 ou 5000 hommes, d'un ennemi qui fuit. Le maréchal me demande ce que je pense. Je réponds : « On aperçoit à l'horizon un ruban couleur de feu, sur une longueur de plus d'une lieue. Ce sont des bivacs peu éloignés. D'après les travaux exécutés depuis trois jours, d'après la canonnade de ce soir, nous ne pouvons avoir devant nous que l'armée ennemie ; au reste, il est facile de s'en assurer du haut du clocher d'Asparn. » Le maréchal y monte, reconnaît la vérité de l'observation, et revient auprès de l'Empereur..... Vers une heure après midi, j'étais sur la ligne. On se met à tirailler ; le terrain s'élevait doucement devant moi, et me cachait ce qui se passait sur le revers. Bientôt je vois trois grosses masses se diriger sur notre flanc gauche, et couronner le rideau en se développant. 50,000 hommes s'avancent en ligne oblique vis-à-vis d'Asparn, clef et appui de la position. Je cours avertir le maréchal de l'approche des colonnes qui, dans cinq minutes, seront sur lui, et ordonner de sa part au général Molitor d'arriver en toute hâte. Je vais annoncer l'état des choses à S. M. qui était à la Tuilerie..... »

division Boudet du 4e corps. Napoléon venait d'apprendre la première rupture des grands ponts. Son intention fut d'abord de retirer une partie des troupes dans l'île de Lobau, et de laisser un corps assez fort, pour garder le terrain en avant du dernier passage. Mais bientôt le rétablissement des ponts lui ayant été annoncé, il se décida à défendre la ligne, en attendant les renforts qui ne pouvaient tarder long-temps.

La division Molitor, encore assez éloignée d'Asparn, n'eut pas le temps d'y jeter les forces nécessaires. Ce point important, nœud de l'affaire et sur lequel roula toute la bataille de ces deux journées, fut enlevé d'abord par les avant-gardes de l'Archiduc. Elles furent bientôt repoussées par les premiers bataillons de Molitor. Ceux-ci se virent obligés d'en sortir. Le village ne resta pas long-temps au pouvoir de l'ennemi. Molitor l'attaqua avec les 37e et 67e régimens. Non-seulement il chassa les Autrichiens, mais il les poursuivit dans la plaine avec tant d'impétuosité, qu'il avait renversé une première ligne, lorsque l'ordre lui fut donné de revenir sur ses pas. Derrière ces avant-gardes, on aperçut (vers deux heures) les trois énormes colonnes d'Hiller, Bellegarde et Hohenzollern, suivies de la réserve, s'approcher d'Asparn, et appuyer constamment à droite. Déployant une ligne formidable,

sur le rideau qui s'étend d'Hirschstadten vers Neu-Wirtshaus, elles couvrirent tout ce terrain. Nous vîmes aussi, dans le lointain, d'autres colonnes se diriger vers notre droite. Bientôt commence la plus terrible canonnade, qui entoure le village par les flancs et par le front; bientôt un nuage de fumée et de feu, embrasant cet horizon rétréci, nous dérobe, par de grands intervalles, la plupart des mouvemens de l'ennemi. Molitor s'établit dans Asparn, avec les 37e et 67e; il place le 2e à la droite, le 16e à l'entrée du village et dans l'île à gauche. Pendant long-temps, cette brave division lutte contre des forces très-supérieures; après la résistance la plus acharnée, elle est forcée d'abandonner la majeure partie du village. Masséna accourt. Sa présence remplace les renforts qu'il ne peut donner; car la division Legrand doit rester en réserve sur la droite, en tirant vers Essling. Le maréchal dispute à l'armée de l'Archiduc Asparn duquel tout dépendait, et qui fut pris cinq à six fois dans la soirée.

Ce village considérable est environné d'un rehaussement de terre, derrière lequel étaient à couvert les défenseurs et les assaillans, qui venaient alternativement le border. Il s'étend de l'est à l'ouest, sur le contour extérieur d'un petit bras du Danube, qui avait peu d'eau, et qui entoure un îlot boisé.

L'intervalle jusqu'au fleuve, est en grande partie rempli par une ferme avec un grand carré, clos de murs de terre. En traversant ce bras ainsi que l'îlot, l'ennemi aurait cerné Asparn, et coupé notre ligne de communication; il serait arrivé fort près du pont. L'église, qui avec le cimetière formait la citadelle du village, occupe l'extrémité occidentale du côté de l'ennemi, et enfile toutes les rues. C'est dans la place de l'église, sous les trois grands arbres qui l'ombragent, et dont les branches tombaient alors frappées par les coups d'une épaisse mitraille, que Masséna se tint pendant la plus grande partie de la journée du 21. Asparn et particulièrement l'église, étaient entourés par le feu de l'ennemi vers la plaine, dans les directions d'Essling et de Stadlau. Les Autrichiens avaient ainsi pour eux la conformation du terrain et la supériorité du nombre. Par suite de l'ordre général, par l'acharnement et les pertes des combats de poste, qui attirent ordinairement les troupes des deux partis, les trois grands corps de l'armée ennemie avaient groupé leurs masses autour d'Asparn. Ils s'y entassaient, se nuisaient même, n'ayant pas l'espace nécessaire pour se déployer, et se consumaient en vains efforts, qui auraient été bien plus utilement employés ailleurs. L'Archiduc ne corrigea pas ses dispositions pour prolonger sa gauche vers Essling,

et ne profita pas de la réunion de ses corps, pour assaillir Aspárn de front et sur les deux flancs.

Le maréchal Lannes occupait Essling avec la division Boudet. Les cuirassiers d'Espagne et la cavalerie légère de Lassalle, sous le commandement de Bessières, étaient placés en première ligne, dans l'intervalle des deux villages, pour barrer ce terrain entièrement dégarni. En toute autre occasion, c'eût été une faute grave; ici ce fut un trait d'habileté : car les actions doivent être jugées d'après les circonstances. Cette disposition extraordinaire en imposa à l'ennemi. Son attaque d'Essling avait été retardée par le long détour que l'Archiduc avait prescrit à la 5e colonne. Celle-ci ayant trouvé Enzersdorf évacué, se rabattait sur le premier village, assailli déjà par la 4e colonne. Essling s'étend de l'est à l'ouest, comme Asparn; une petite digue l'entoure aussi; il n'a qu'une seule rue, et présente vers la plaine un grand front, facile à attaquer, difficile à défendre, quoique renforcé par deux bons postes; le grenier au centre, un enclos vers la gauche. La droite et les derrières semblaient assurés par un autre enclos et un parc, qui s'avancent vers le Danube. Mais ce village ne pouvait se garnir qu'avec beaucoup de troupes. La division Boudet lutta seule contre le corps de Rosemberg. L'intrépide Lannes se portant sur tous les points,

poussa la résistance au-delà de tout espoir. Des forces triples le pressèrent pendant la soirée; partout elles retrouvèrent Lannes et nos braves régimens; partout leurs efforts furent repoussés.

Cependant la gauche du corps de Hohenzollern, s'étendant au-delà d'Asparn, se prolongeait au moyen de la réserve de cavalerie, dont une partie entrait en ligne. Ces corps étaient en face de l'intervalle, occupé alors par notre cavalerie. Hohenzollern attaquait par le flanc la division Molitor. L'Archiduc avait placé, dans cette partie, beaucoup de canon qui, écharpant Asparn et Essling, incommodait fort nos cavaliers. Napoléon ordonne au maréchal Bessières de marcher sur cette artillerie et sur les troupes qui la protégent. Plusieurs charges de la cavalerie légère ont lieu; le feu de l'ennemi les arrête. Un nouvel ordre est donné; il faut recommencer, et charger à fond. Bientôt, nos cuirassiers s'élancent sur ces batteries formidables, qui vomissent la mort. Ils vont les atteindre; mais à leur approche, elles se sauvent au galop. Une partie de ces braves tombe sur l'infanterie autrichienne, qui forme ses carrés. Quelques bataillons se retirent en désordre, non sans beaucoup de pertes. L'ennemi cite, pour leur contenance, les régimens de Zach, Colloredo, Zettwitz, Froon... Bessières conduit le reste des cuirassiers sur l'aile droite de la ca-

valerie ennemie; il multiplie les charges, renverse deux lignes, et pénètre jusqu'à la troisième, formée par les régimens de l'insurrection hongroise, qui est aussi culbutée. Le maréchal met la confusion dans le centre de l'Archiduc, arrête ses attaques, et revient sans être entamé reprendre sa position. Comment Bessières fit-il de si grandes choses? Ce fut avec une seule division de cuirassiers français, celle du général Espagne qui y mourut glorieusement, ainsi que trois de ses colonels; avec la cavalerie légère de Lassalle, si brillant et si terrible au milieu des combats, que la mort épargnait encore pour quelques instans.... Bessières, Espagne, Lassalle! vous dont la vie illustrée par tant d'actions éclatantes, fut terminée au milieu de tant de dévouement et de bravoure, la Patrie vous décerna des statues. Elle les cherche vainement. L'histoire plus équitable que vos contemporains, vous élèvera des monumens qu'on ne pourra faire disparaître.

La cavalerie ennemie s'avança pour prendre sa revanche. Elle essaya successivement de charger notre ligne de cavalerie, de prendre à revers les troupes qui défendaient Essling et Asparn; partout elle fut repoussée. A 7 heures du soir, la brigade Saint-Germain, conduite par Nansouti, arriva sur le champ de bataille. Bessières put, avec ce renfort,

recommencer contre les Autrichiens, plusieurs charges brillantes, qui servirent à contenir leurs attaques contre nos ailes.

Cependant la journée s'écoule. L'Archiduc sent de plus en plus la nécessité de terminer la lutte, avant que le reste de l'armée ne fasse tourner la victoire, en faveur du petit nombre qui le brave. Il s'obstine à enlever Asparn, et rapproche ses réserves de ce village. Masséna n'oppose encore, aux trois corps d'armée autrichiens, que les 4 régimens de Molitor. Là, se livre le combat de poste le plus acharné dont les fastes militaires fassent mention. Asparn est écrasé par la grêle des boulets ennemis, incendié par les obus, encombré par les morts entassés des deux partis. Pendant toute la soirée, nous ne cessons un instant de combattre, dedans, dehors; nous disputons tour à tour l'église, le clocher, chaque rue, chaque maison, chaque mur. On fait arme de tout : on se retranche derrière les charrettes, les herses, les charrues. L'action est si furieuse dans les diverses rues du village, que, vainqueur dans l'une, on est atteint par ses derrières. Au milieu de cette horrible mêlée, Masséna ranime les troupes, quelquefois rebutées par l'inutilité de leurs efforts, et les ramène contre un ennemi, qui se renouvelle continuellement, et qui pénètre de toutes parts (1).

(1) L'Archiduc avoue qu'il fit relever successivement les

Les généraux Becker (chef d'état-major), Molitor, Vivier et Leguay, les colonels Marin, Delga, Gauthier, tous les officiers, tous les soldats rivalisent d'ardeur et de dévouement. Dans un moment où le 67e venait de se couvrir de gloire, Molitor serrant dans ses bras le colonel Petit, lui donne sa croix d'or, que ce digne chef avait déjà méritée tant de fois. L'artillerie lutte avec honneur contre celle des Autrichiens, infiniment supérieure. A peine la nôtre se montre, qu'elle est écrasée; mais elle revient bientôt foudroyer l'ennemi. Pernetti et Aubry dirigent et soutiennent ses efforts. Le dernier est renversé par un boulet, en parlant à Masséna au milieu de nous. Le brave capitaine Delpire a le bonheur de se faire remarquer, avec son artillerie légère.

On combattait aussi dans la petite plaine, au sud-ouest d'Asparn. Mais sur ce point si important, d'où l'ennemi pouvait facilement atteindre nos derrières et nos ponts, il n'employa que 4 bataillons, parmi lesquels se trouvaient les volontaires de Vienne. Cette plaine garnie de bouquets d'arbres, et coupée de barrières en bois, fut opiniâtrement défendue par quelques compagnies de Molitor. Chacun resta maître de son terrain. La division

corps engagés, et que tous prirent part à cette terrible affaire.

Carra-Saint-Cyr, qui arriva très-tard, bivaqua derrière l'îlot, et assura notre communication pendant la nuit. Masséna qui veillait à tout, l'avait placée là. Un de ses aides-de-camp arrêta le 1er régiment de cette division (46e), en avant du pont de pontons. Quelle que fût la résolution de tenir jusqu'à extinction de forces; il fallait dès lors parer à tous les événemens, et songer à conserver ce fragile défilé fortement menacé par l'ennemi. La position qu'occupa ce régiment, indiqua plus tard le véritable emplacement de la tête de pont.

Le généralissime désespérant d'enlever Asparn, court à Essling, et fait renouveler les attaques par le corps entier de Rosemberg, réuni autour du village. Il veut percer sur ce point, et atteindre par là le pont. Essling couvrait notre droite, et le saillant de l'île de Lobau; son feu arrêtait la poursuite de la cavalerie ennemie, et protégeait les charges de la nôtre. Si l'Archiduc s'était emparé de ce village, il pouvait se rapprocher du Danube, enfiler le bras du pont, et désoler l'intérieur de la grande île. Rosemberg avait détruit Essling avec son artillerie, et mis le feu aux premières maisons. Trois attaques générales eurent lieu dans la soirée. Lannes faisant face de tous côtés, empêcha l'ennemi de pénétrer sur aucun point, et le força à se retirer. Il fut puissamment secondé par les généraux Boudet, Fririon,

Valory, par les colonels Lamarque, Gengoult et Grillot, avec les 3e (léger), 56e et 93e régimens.

Les approches de la nuit, et même sa profonde obscurité, n'avaient pu faire cesser le combat à Asparn; nous en étions restés maîtres. L'Archiduc tente un dernier effort; il ordonne à Hiller et à Bellegarde, de l'emporter *à tout prix*, pendant que Hohenzollern l'attaquera par la droite, avec la majeure partie de ses forces. Le feu, les masses de l'ennemi nous entourent; le village est occupé. Masséna réunit ce qui lui reste d'artillerie, fait une canonnade très-vive, et s'élance avec Legrand, à la tête des 26e et 18e régimens, conduits par Pouget et Ravier; il enlève Asparn, où nous passons le reste de la nuit. La division Molitor, qui a perdu près de la moitié de ses soldats, est relevée par celle de Legrand. Le général Vacquant, du corps de Bellegarde, conserve pourtant le cimetière et l'église, d'où il est impossible de le chasser. Le corps de Hiller, qui avait beaucoup souffert dans cette journée, se reploya et alla bivaquer sur le chemin de Stadlau. L'Archiduc craignant quelque surprise, retira ses masses un peu en arrière. Néanmoins le feu ne cessa pas, pendant une partie de la nuit; l'air était sillonné par les obus; l'incendie d'Asparn et d'Essling éclairait ce funeste théâtre de carnage. A peine les troupes obtinrent-elles trois heures de

repos, qui fut encore troublé par deux alertes générales.

Telle fut la première journée d'Essling. L'armée autrichienne avait combattu, tout l'après-midi, contre trois divisions d'infanterie et deux de cavalerie; elle ne put conserver que le cimetière d'Asparn, elle qui voulait précipiter l'armée française dans le Danube! Il n'y a peut-être pas d'exemple d'une résistance aussi brillante et d'une attaque aussi peu honorable. Napoléon fut parfaitement secondé par les deux héros de l'armée française, par Masséna et Lannes, ces illustres plébéiens, nés soldats, mais l'effroi des vieilles réputations et de l'oligarchie européenne! Dans cette journée, tous les avantages de la bravoure et de l'honneur étaient à nous; si nous avions pu résister seuls à tant de forces, que serait-ce quand les autres corps de l'armée nous appuieraient?

C'est au premier jour de la bataille, que les rédacteurs du rapport autrichien fixent l'incendie de nos ponts par des brûlots; mais ils se gardent bien de dire où et comment ceux-ci ont été lancés. Ce rapport renferme des contradictions manifestes, puisqu'on avoue que l'Archiduc nous croyait, dans l'après-midi, maîtres des îles du Danube, d'où ces brûlots anraient pu descendre, puisqu'on dit que (malgré l'incendie des ponts) l'Empereur avait

fait passer, dans la soirée, le corps d'Oudinot et toutes les troupes disponibles. Ce rapport prétend aussi que le lendemain Napoléon annonça « lui-» même aux troupes, la destruction des ponts, en » ajoutant, qu'il l'avait ordonnée, pour ne pas laisser » de milieu entre la mort et la victoire...»

CHAPITRE X.

BATAILLE D'ESSLING OU D'ASPARN; DEUXIÈME JOURNÉE, 22 MAI.

L'Archidue persiste dans son système, et recommence la bataille au point du jour. — Napoléon presse le passage de ses troupes; il préparait, depuis la veille, son attaque contre le centre ennemi, formé en partie de landwehrs. — Lannes s'avance avec trois divisions échelonnées, et se déploie à mesure qu'il gagne du terrain. — La ligne autrichienne est percée, et se retire dans toutes les directions. — Le prince Charles accourt avec des renforts; il est entraîné lui-même dans la fuite des siens. — L'Empereur apprenant la rupture des ponts, arrête Lannes et le fait rentrer dans sa position. — L'Archidue délivré de ses craintes, assaille de nouveau Asparn et Essling. — Masséna conserve Asparn. — Charles menace enfin le centre de l'armée française, avec des forces considérables. — Lannes repousse ses efforts. — Monton reprend Essling. — Le combat se ralentit dans la soirée. — Napoléon se décide à suspendre son opération, pour la recommencer bientôt; il parcourt l'île de Loban, et prouve à ses généraux la nécessité de s'y maintenir. — Il donne à Masséna le commandement des troupes de la rive gauche. — Il prodigue à Lannes mourant, les témoignages de la plus tendre amitié.

L'HÉROÏQUE défense des Français avait produit la plus grande sensation dans les deux armées. Elle augmenta l'ardeur des nôtres pour l'attaque du

lendemain, et l'espérance d'une complète victoire. Chez l'ennemi, l'inutilité de tant d'efforts et de la supériorité du nombre, fit naître quelque découragement. L'Archiduc savait, par ses espions, l'état de nos ponts, la force et la position des troupes qui se trouvaient sur les deux rives du fleuve. Jusqu'à ce moment, il était resté dans sa première erreur, puisqu'il laissait le 5e corps vers le haut Danube, au pied du Bisamberg, et que la veille il avait arrêté la réserve des grenadiers à Sussenbrunn, à égale distance de Nussdorf et de Lobau. Trente-six heures avaient été perdues : pendant ce temps, le reste des divisions françaises aurait pu arriver. Non-seulement le prince ne veut pas maintenant céder du terrain à l'armée; mais il est décidé à faire les plus grands efforts, dès la pointe du jour, pour culbuter le petit nombre de régimens qui lui a tenu tête. Trois corps sont encore destinés à attaquer Asparn; il fait approcher la réserve de grenadiers par Breitenlée, entre Hohenzollern et Rosemberg; il prolonge toujours sa ligne au-delà d'Enzersdorf, sur un front triple du nôtre.

Napoléon employa une partie de la nuit à presser le passage des troupes, et à réparer les désordres survenus aux grands ponts. Dès le 20, ils avaient été dérangés par des arbres, des radeaux et des barques

qu'entraînaient les débordemens du fleuve. Ces accidens, s'étant multipliés pendant la journée du 21 et surtout pendant la nuit, avaient souvent interrompu le passage. Les grenadiers d'Oudinot, la division Saint-Hilaire, le reste de la division Nansouty et quelques régimens de la garde, traversèrent les ponts, dans la nuit et à la pointe du jour. Davout activait leur marche; il ne tarda pas à se rendre auprès de l'Empereur, et lui annonça le 3e corps. On voyait arriver la division Démont détachée de ce corps pour renforcer le 2e. Ainsi l'armée française semblait au moment de réunir ses forces. Lannes conserva la division Boudet, qui occupait encore Essling. La division Saint-Hilaire vint se placer à gauche de la première; les grenadiers d'Oudinot s'établirent à gauche de celle-ci, et un peu en arrière. La ligne se prolongea vers Asparn; mais elle ne remplissait pas entièrement l'intervalle qui le sépare d'Essling. La division Démont, composée de quatrièmes bataillons, resta en dernière ligne, et ne prit aucune part au combat; mais ses recrues, inhabiles à manier leurs armes, ne furent pas privées de gloire; car elles se montrèrent impassibles, au milieu des boulets qui enlevaient des rangs entiers. La division Saint-Cyr se porta en arrière d'Asparn. La garde se forma en réserve, sur la lisière du bois, entre les villages

et le pont; sa droite faisait face vers le terrain qui sépare Essling du Danube, où était également quelque cavalerie.

Mais avant le point du jour, vers deux heures du matin, le combat avait recommencé dans Asparn. La fusillade, qui n'avait pas cessé de la nuit, s'accrut peu à peu; bientôt, elle s'étendit sur tout le front, et l'engagement devint général. L'Archiduc fit attaquer Asparn et Essling. L'importance du premier point était assez constatée, par l'acharnement que les deux partis mettaient à le disputer. Celle d'Essling était moins grande sous tous les rapports. Pressé de divers côtés, formant un angle dans notre ligne de bataille, détaché du Danube, ce village paraissait plus exposé qu'Asparn. Cependant il l'était moins, parce que les Autrichiens qui longeaient le fleuve, se trouvaient pris en flanc par quelques canons placés dans l'île de Lobau. Cette attaque de la gauche ennemie, était aussi moins redoutable à cause de son isolement, et de sa direction oblique relativement à la ligne d'opération de l'Archiduc. Rosemberg s'avance du côté d'Enzersdorf, pendant que l'autre moitié du 5e corps, conduite par Dedowitch, agit sur la droite. Ils assaillent le village de très-grand matin. Les Français sont réduits à se renfermer dans le grenier et dans les maisons voisines. L'ennemi est maître du

reste. L'Archiduc excite l'ardeur de ses troupes, pour livrer un assaut général. Lannes les repousse avec la seule division Boudet, et conserve les principaux points d'Essling. Bientôt l'arrivée de Saint-Hilaire lui donne les moyens de chasser les Autrichiens.

Legrand a combattu dans Asparn une partie de la nuit. Dès l'aurore, il a dû opposer les plus grands efforts à ceux d'Hiller et de Bellegarde. Masséna a fait venir dans le village la division Saint-Cyr. Molitor est resté en réserve près de l'îlot, où l'attendent de nouveaux combats et une nouvelle gloire. Pourailly avec le 24e léger, culbute l'ennemi dans la grande rue, et parvient jusqu'à l'église. Coupant une colonne qui s'avançait par la rue parallèle, il enlève 800 hommes, 11 officiers et le lieutenant-général Weber, avec 6 pièces de canon. Cette glorieuse prise est aussitôt emmenée dans l'île de Lobau. Le 24e, parvenu au bout du village, allait être accablé; le 4e, son fidèle compagnon de toutes les époques, arrive à son secours, conduit par Boyeldieu. Le combat s'engage. Les Hessois viennent encore les soutenir. Nous sommes enfin maîtres d'Asparn.

Il était temps de combattre pour vaincre, et de passer de la défense à l'attaque. Napoléon s'y préparait depuis la veille. Voyant, dès la pointe du

jour, Charles persister dans son premier système de bataille, s'étant assuré par les actions précédentes que le centre de l'ennemi était formé de corps de nouvelle création, il prit ses dernières mesures pour exécuter l'opération projetée. Elle devait percer l'armée autrichienne, la partager par le centre, rejeter ses deux ailes vers la Hongrie et la Bohème. L'Empereur avait annoncé au maréchal Lannes *qu'il s'avancerait entre Asparn et Essling, pour enfoncer le centre de l'Archiduc :* telles furent ses propres expressions. Bessières avec la cavalerie était mis sous le commandement de Lannes. Davout devait en arrivant se porter sur Essling. Masséna avait ordre de se maintenir dans Asparn, jusqu'au moment où il pourrait suivre le mouvement général; les régimens de tirailleurs lui furent envoyés, avec 4 pièces de canon. La vieille garde servait de réserve; la jeune devait déboucher d'Essling, pour se jeter sur la gauche de Rosemberg (1).

(1) Nous pensons qu'on trouvera volontiers ici quelques détails authentiques, relativement à une affaire aussi importante, sur laquelle les renseignemens sont peu nombreux, et l'opinion flotte encore incertaine. Lannes fit part de ses dispositions au général Gauthier, son chef d'état-major, en lui disant : « qu'il » allait séparer le centre des Autrichiens de leur gauche, et les » pousser vers la droite, en les faisant passer sous le feu de

Vers sept heures, tout étant disposé pour cette grande manœuvre, la cavalerie amena à l'Empereur, qui était en avant de la tuilerie d'Essling, quelques landwehrs qu'elle venait d'enlever. Ces prisonniers donnèrent les noms de leurs régimens, et montrèrent leur position, vers le centre de la ligne ennemie, où il n'y avait dans ce moment que des troupes de cette espèce. Napoléon recevait en même temps la nouvelle que le 3e corps allait déboucher. Alors il dit à Lannes, qui était auprès de lui, de commencer son mouvement, en lui indiquant du doigt la direction qui devait porter le 2e corps, entre l'aile gauche d'Hohenzollern et la droite de la réserve de cavalerie de Lichstenstein. Le maréchal avait rangé en colonnes par régimens, les divisions Saint-Hilaire, Tharreau et Claparède, échelonnées la droite en tête (1); la cavalerie était en seconde ligne; la division Bou-

» Masséna, auquel il se joindrait pour les refouler sur le Danube. » Le maréchal répondit aux observations de Gauthier, sur les dangers qui pouvaient menacer sa droite : « que » Davout arrivait pour l'appuyer; que cependant il allait laisser une de ses divisions (Boudet) dans Essling, pour en sortir » de concert avec la garde, et pousser la gauche de l'Archiduc; » qu'il y destinait encore une partie de la cavalerie de Bessières... »

(1) D'après un document très-précieux, ces trois divisions

det restait à Essling. Lannes marche fièrement, en conservant cette première disposition, et s'avance sur le glacis, au sommet duquel se trouve le centre de l'ennemi. Le brave Saint-Hilaire forme la droite et le *marteau* du deuxième corps. Le terrible 57e vole et frappe comme la foudre ; les autres régimens veulent l'égaler. Rien ne leur résiste ; et l'ennemi se retire devant eux. Cédant le terrain, il se reploie d'abord avec régularité. Mais plusieurs bataillons sont atteints. Il y a quelques instans de mêlée. Bientôt le désordre gagne la ligne autrichienne, et y fait de tels progrès, qu'on entend les cris des officiers, qu'on voit leurs efforts, pour retenir les soldats au milieu des rangs. Dans le premier moment, on leur prend 500 hommes, deux canons et un drapeau.

A mesure que nos échelons avançaient, ils devaient se déployer sur une ligne oblique, en refusant la gauche vers Asparn. L'Empereur voulut que la droite se formât de suite en bataille : l'aide-de-camp Marbot porta cet ordre à la première brigade de Saint-Hilaire, qui l'exécuta aussitôt. Le centre de l'ennemi était percé, et se retirait en confusion, sur des directions tout-à-fait divergentes, les uns vers

n'avaient, sur le champ de bataille, que 25 bataillons. La moitié des combattans fut blessée, et entra à l'hôpital.

Esslinghof, les autres vers Breitenlée. La ligne formait réellement une sorte de demi-cercle. Mais eût-elle conservé en se retirant un ordre parfait, il résultait nécessairement de cette disposition, de grands désavantages : la séparation des régimens et même des bataillons, l'augmentation des intervalles, l'absence du commandement en raison de l'accroissement des distances, la perte des véritables lignes de direction en avant et en arrière. Ces inconvéniens étaient si graves, que l'irréflexion seule peut attribuer ce mouvement rétrogade à un calcul prémédité, ou le représenter comme une excellente manœuvre. C'en était fait de l'armée ennemie, si notre nouvelle ligne s'établissait au milieu de la sienne, après l'avoir ainsi brisée. La retraite se faisait déjà sentir vers Essling et Asparn. Les officiers autrichiens, que nos relations nous donnaient occasion de voir souvent, convenaient que les ailes furent au moment d'être séparées, pour ne plus se rejoindre, que par conséquent le centre se trouva enfoncé, et qu'ils crurent enfin toucher au moment d'une défaite complète.

Cette attaque soudaine, les rapides progrès de Lannes, surprennent les ennemis et leur chef, au milieu des espérances auxquelles ils s'étaient abandonnés. Le prince Charles croit que, pendant

la matinée, notre armée entière a passé le Danube. Il vole au secours du centre de sa ligne, et remplit les brèches avec tout ce qu'il rencontre sur son chemin. Il prolonge vers cette partie importante, les corps si inutiles à sa droite. Il étend d'abord ceux d'Hohenzollern et de Bellegarde. Il appelle les grenadiers et fait appuyer de ce côté une partie des troupes de Rosemberg; l'autre, retenue par les démonstrations de Boudet, reste devant Essling. Derrière ces renforts, l'Archiduc place encore l'aile droite de la cavalerie, dont l'aile gauche est formée sur plusieurs lignes. Il se porte sur tous les points. Sa brillante valeur excite les généraux et les soldats, à repousser cette attaque si vive, si impétueuse. Mais les bataillons d'Oudinot, dans lesquels se trouvent un grand nombre de conscrits, veulent se signaler sous les yeux de l'Empereur, et se montrer dignes de leurs aînés. Ils se précipitent sur les nouvelles lignes qu'a formées le généralissime, les culbutent, et continuent à marcher. Lannes, Saint-Hilaire, Oudinot, s'avancent triomphans, au milieu de cette vaste plaine. Napoléon dirige leurs progrès, et conduit lui-même cette belle opération, occupé surtout de modérer la bouillante ardeur de ses troupes. Bessières à la tête des cuirassiers, sortant par les intervalles des divisions, fait plusieurs charges heureuses sur la cavalerie et

l'infanterie des Autrichiens, qui cèdent encore du terrain. Quelques escadrons pénétrent jusqu'auprès de Breitenlée, où avait été porté momentanément le quartier-général de l'Archiduc (1). Celui-ci se met à la tête des régimens battus, et les ranime par son exemple. Saisissant le drapeau de Zach, il le ramène dans la mêlée, où nos officiers reconnaissent le prince d'assez près. Tous ses adjudans sont blessés autour de lui; il est enfin entraîné par la retraite des siens. « Le généralissime se bat dans ce moment (dit le bulletin autrichien) pour l'honneur et la patrie, avec le plus grand mépris de la mort, au milieu de ces attaques qui n'ont pas d'exemple dans l'histoire, et d'un feu tel que les plus vieux soldats n'en avaient pas vu de pareil... » Vains efforts! nos divisions marchent, en poussant les cris de la victoire, et en saluant le vainqueur. La ligne se déploie majestueusement; elle va bientôt se trouver formée au milieu de l'armée ennemie, la gauche appuyée par Masséna. Celui-ci venait d'enlever les deux bataillons autrichiens dans Asparn, et se préparait à déboucher du village; la jeune garde arrivait pour

(1) Un sous-lieutenant du 23e régiment de chasseurs à cheval, nommé Bertin, fut pris avec son peloton à Breitenlée. Le général Durosnel, aide-de-camp de l'Empereur, tomba au pouvoir de l'ennemi, dans une de ces charges de cavalerie.

le soutenir. Nous voyions les colonnes du centre faire de grands progrès, nous croyions la bataille gagnée. A Essling, Boudet déjà débarrassé des assauts de Rosemberg, attendait les fusiliers pour l'assaillir à son tour.

Peu de momens avaient suffi à l'attaque aussi vive que brillante de Lannes. La victoire la plus complète apparaissait déjà aux yeux de l'armée; lorsque, vers huit heures du matin, au lieu de voir arriver Davout et les parcs, Napoléon reçut la fatale nouvelle d'une rupture des ponts, bien plus considérable encore que celle de la veille. La fortune lui arrachait le plus beau de ses triomphes! Avec les troupes qui étaient sur le champ de bataille, et qui montraient un élan admirable, il pouvait encore se livrer à l'espoir de vaincre; mais la prudence l'emporta. L'Empereur ne voulut pas exposer à de nouveaux contre-temps, le sort de tant de braves, dans cette plaine découverte, où les colonnes ne trouvant nul appui, à mesure qu'elles s'avançaient, risquaient d'être prises en flanc et même à revers. Il craignit aussi de manquer de munitions, avec l'énorme consommation qui s'en était faite jusqu'à ce moment. Il ordonna à Lannes de suspendre son attaque, et de se maintenir sur le terrain conquis, jusqu'à ce qu'il eût fait constater si les accidens des ponts ne pouvaient se

réparer. Napoléon avait reçu cette désastreuse nouvelle avec tant de calme, qu'elle resta ignorée dans les premiers momens. Lorsqu'on vit Lannes arrêter le déploiement des divisions, on se demanda dans l'état-major pourquoi un tel mouvement ne se continuait pas. Des bateaux et des moulins étaient venus frapper au milieu du grand pont. On parvint à réparer les premiers désordres; on lutta avec opiniâtreté, contre les corps flottans et contre la violence du fleuve. Le général Pernetti accourut. On fit les plus grands efforts, d'abord avec quelque succès. Mais, vers neuf heures, eut lieu une rupture tellement considérable, que les bateaux furent entraînés au loin, emportant avec eux le général, les officiers et les pontonniers.

L'ennemi est rassuré, au moment où il croyait tout perdu. Étonné de notre halte, il s'arrête lui-même, reforme comme il peut, sa ligne d'infanterie, y fait entrer des bataillons de grenadiers. Cet événement qui l'a tant inquiété, va tourner même à son avantage, et réparer les fautes de la première disposition, en rappelant une partie des forces vers le centre. Soit que le généralissime ait reçu l'avis de la rupture des ponts, soit que ses troupes s'enhardissent par la cessation de notre poursuite, il fait bientôt avancer sa cavalerie, et tente quelques charges contre Saint-Hilaire. Celui-ci remet en colonnes

sa division, isolée par la direction des échelons de la gauche. Un combat d'artillerie s'engage. Celle de l'ennemi, accourant de tous côtés, a bientôt la supériorité du nombre; le courage des nôtres y supplée. Rien ne peut ébranler la brave division Saint-Hilaire, exposée pendant quelque temps à une effroyable canonnade, qui la prend de front et d'écharpe. Au milieu de ce feu terrible, son général est atteint d'un biscaïen. Ainsi se termine la glorieuse carrière de ce vrai chevalier sans peur et sans reproche, aimé de tous, couvert de cicatrices, et qui était atteint depuis dix ans d'une blessure constamment ouverte. Napoléon avait pour lui beaucoup d'attachement; il était destiné à perdre dans cette journée, ses amis les plus dévoués. Après une si brillante aurore, tous les malheurs semblaient se réunir pour l'accabler.

L'Empereur avait acquis la certitude qu'il fallait renoncer à l'espoir de rétablir les ponts, et à l'arrivée de Davout. Il avait aperçu d'un coup d'œil toute l'étendue du mal, le moment et la nature du remède. Cependant l'armée ennemie remise du premier effroi, se renforçait vers le centre, et attaquait de nouveau sur les flancs. Alors il ordonna à Lannes de rapprocher peu à peu ses troupes de leur première position, et de tenir là contre tous les efforts de l'Archi-

duc (1). L'intrépide maréchal va prendre le commandement de la division Saint-Hilaire, veuve de son général; il la ramène lentement, se tournant souvent pour contenir les charges de l'ennemi. Il s'arrête derrière la petite mare, sur la crête qui règne d'Asparn à Essling; sa droite touche ce dernier que gardait toujours la division Boudet. La cavalerie de Bessières est en seconde ligne, faisant face vers le centre et vers Enzersdorf. Napoléon, forcé de changer son système d'opération, et de passer d'une vive attaque à une défense de postes, porte ses soins sur les deux villages, d'où dépend la possession du champ de bataille; il y entretient le combat pendant le reste de la journée. Ce n'est plus qu'un carnage terrible, mais absolument nécessaire, afin de sauver l'honneur français, et même cette partie de l'armée. Nous n'avions pour retraite que le faible pont de pontons, fortement menacé sur notre gauche. Des corps flottants, ainsi qu'un moulin embrasé, arrivaient déjà sur lui. On ne pouvait pas songer à repasser ce défilé, pendant le jour, au milieu d'une action si animée, et en pré-

(1) Ce ne sont donc ni les manœuvres et la résistance de l'ennemi, ni le vice de l'ordre en colonnes, qui ont arrêté notre attaque; c'est la rupture des ponts, dont les causes et les résultats seront détaillés au chapitre suivant.

sence d'une armée nombreuse. Il fallait en imposer à l'ennemi, et gagner la nuit.

Lorsque l'Archiduc se vit si vigoureusement attaqué sur le centre, et qu'il fut forcé d'y courir, il envoya à ses ailes l'ordre de renouveler leurs efforts, espérant arrêter ainsi la vivacité du mouvement de Lannes. Masséna assailli sur tous les points d'Asparn, résiste vaillamment, et reprend les premières maisons, dans lesquelles l'ennemi venait de rentrer. La supériorité des Autrichiens, la protection de l'église qu'ils occupent toujours, l'artillerie qui environne l'extrémité occidentale d'Asparn, assurent leurs progrès. Ils se rendent enfin maîtres d'une partie du village. Les tirailleurs de la garde demandent à les chasser; ils pénètrent dans la grande rue, et sont bientôt obligés d'en sortir. Les vieux officiers qui les conduisent, pleurent de rage de se voir forcés à reculer. Nouvellement formés, ces jeunes soldats n'avaient de la garde que le nom et le dévouement; ils gagnèrent là leurs grenades; mais ce ne fut pas sans beaucoup de pertes. Le village devait être encore disputé, et pendant toute la journée, pris, repris par l'un ou l'autre parti; toujours avec plus de facilités pour l'ennemi, toujours avec plus d'efforts et de courage par nous, qui n'y parvenions qu'au travers d'un défilé. Chaque fois que

nous y rentrions, nous trouvions de nouveaux monceaux de morts qu'il fallait escalader. Des grêles de projectiles détruisaient les maisons au-dessus de nos têtes. L'incendie qui en dévorait les restes, ne pouvait arrêter la fureur des combattans. Souvent nous y luttâmes corps à corps, à l'arme blanche, devançant ou poussant les soldats.

Vers midi, l'ennemi songea enfin à pénétrer en arrière d'Asparn, dans l'îlot boisé qui, vers Stadlau, n'opposait qu'un bras étroit; celui-ci presque dépourvu d'eau, s'écoulait de notre côté dans le Danube, par un simple fossé. Lazouski y avait fait creuser une tranchée, qui fut garnie de soldats, et qui rendit d'utiles services; car elle couvrait l'approche la plus directe du pont, et barrait un sentier qui y conduisait depuis le village. Quelques postes occupaient cet îlot; ils furent repoussés. Les balles arrivaient déjà assez épaisses, derrière Asparn. Si l'ennemi s'avançait en forces, si seulement il se maintenait sur le bord de l'îlot et y amenait quelque artillerie, les troupes qui étaient à Asparn se trouvaient prises à dos et rejetées près du pont. On perdait beaucoup de terrain, et l'appui principal de l'armée. Le résultat réel et l'effet moral étaient de la plus haute conséquence. Deux pièces tirant à mitraille furent d'abord tournées de ce côté. Heureusement

Molitor, placé en réserve, put envoyer quelques bataillons de renfort, qu'il appuya bientôt lui-même.

Masséna accourt pour faire face à ces nouveaux dangers. Il se multiplie sur tous les points. On le voit dans le bois, dans Asparn, tantôt à pied, tantôt à cheval, l'épée à la main, le feu dans le regard, conduisant l'attaque et la défense. Ses aides-de-camp sont tous frappés autour de lui; mais les balles semblent reconnaître et respecter *le fils chéri de la victoire*. Dans la petite île, Molitor avec les glorieux débris de cette superbe division, qu'il a organisés comme un régiment, résiste aux ennemis, qui redoublent d'ardeur en approchant du pont, but de leurs efforts, gage de la victoire. Le général conserve ce terrain si important; et ce n'est pas un de ses moindres services pendant la bataille. Dans Asparn, Legrand, à la tête des redoutables 26e et 18e, des beaux régimens badois et hessois, qu'il domine tous de sa haute taille, repousse les assauts d'une nuée d'ennemis; long-temps on le vit à l'entrée du village, la moitié de son chapeau emportée par un obus, son aide-de-camp étendu mort à ses pieds, tenir tête aux pelotons autrichiens qui l'avaient entouré. Les autres généraux, les colonels marchent à la tête des bataillons, des compagnies. Les Français se surpassent; les étrangers s'essaient à les égaler; les Badois se montrent fiers de com-

battre sous les yeux du fils de leur souverain, du comte d'Hochberg, aide-de-camp de Masséna.

L'Archiduc avait fait soutenir Rosemberg par le feld-maréchal d'Aspre, avec 4 bataillons de grenadiers. Ceux-ci n'éprouvent pas moins de résistance. Les régimens de Boudet brûlent de se signaler, comme les troupes qu'ils ont vues s'avancer dans la plaine. Une partie est retranchée derrière les cadavres amoncelés, qui obstruent les rues d'Essling; la brigade Fririon, s'étendant à gauche, lie Boudet avec le corps de Lannes. Le voisinage de celui-ci assure la partie occidentale du village. Les grenadiers hongrois attaquent cinq fois, et sont toujours repoussés. Les généraux obligés de les arrêter dans leur retraite, les conduisent eux-mêmes à une nouvelle attaque. Elle a lieu sur tous les points, avec un ensemble qui la fait réussir. L'ennemi entre de divers côtés dans le village, et finit par se loger dans quelques maisons. Boudet les dispute avec opiniâtreté, et se retire dans sa citadelle (le grenier), où sa résistance se prolonge encore.

Le prince Charles s'aperçut enfin qu'il avait usé son temps et ses forces contre les deux bastions de notre ligne, tandis qu'il négligeait le centre, plus faible et plus dégarni. Il disposa sur cette partie une attaque telle qu'il aurait dû la faire,

dès le commencement des deux journées. Vers une ou deux heures, nous vîmes en face du terrain qui est entre Asparn et Essling, la crête du glacis se couronner de canons, de masses de cavalerie, de colonnes profondes d'infanterie. Ceux qui savent juger les mouvemens des champs de bataille, conçurent de vives inquiétudes. Ces préparatifs formidables menaçaient l'intervalle trop dégarni, qui séparait Masséna de Lannes, ainsi que la direction la plus courte sur nos ponts. Une attaque vive et franche de l'Archiduc, avec ses réserves et les troupes inutilement disséminées sur son immense ligne, pouvait en peu de minutes accomplir la perte de l'armée. Heureusement l'ennemi perd en manœuvres préparatoires, le temps où il faudrait agir avec vigueur. Dès le premier instant, Napoléon a vu le danger. Il accourt, et fait marcher au centre tout ce qu'il trouve de disponible, dans notre artillerie en très-grande partie démontée; il dirige vers les flancs des masses autrichiennes, quelques troupes déjà excédées de fatigue. L'Empereur ordonne à Bessières de charger avec la cavalerie, non plus pour la victoire, mais pour le salut de l'armée. Il faut donner tête baissée dans ces masses. C'est un acte d'absolu dévoûment. Napoléon se porte au point du plus grand danger, et soutient par sa présence les troupes qu'il

a réunies sur le centre. Cependant il restait encore en arrière une réserve d'infanterie, capable de contenir les plus grands efforts des Autrichiens; cette héroïque élite de l'armée française, cette vieille garde que, pendant si long-temps, il suffit de montrer à nos ennemis.

L'Archiduc ébranle ses corps, et les dirige contre la gauche du maréchal Lannes. Celui-ci laissant approcher les Autrichiens à petite portée, fait un feu de mitraille et d'infanterie tellement vif, qu'ils s'arrêtent pour répondre à la fusillade. Ils ne font plus un pas, malgré les excitations de l'Archiduc et de leurs généraux. Lannes, dont l'ardeur, il y a quelques instans, nous donnait la victoire, détourne par son sang-froid les dangers qui nous menacent, et qu'il semble braver. Environné du feu le plus meurtrier, il paraît encore invulnérable : mais bientôt un boulet perdu frappera le héros, au milieu de son triomphe. Bessières charge audacieusement, à la tête de cette cavalerie qui a déjà éprouvé tant de pertes, et renverse quelques parties de la ligne autrichienne. Charles relève Hohenzollern qui a beaucoup souffert, par la réserve de grenadiers, dont il doit attendre plus de vigueur. Ces braves marchant, l'arme au bras, jusque sur nos pièces, croient déjà s'en saisir. Elles vomissent une mitraille terrible qui les arrête d'a-

bord. Incessamment frappés par ce feu meurtrier, ils cèdent du terrain. L'Archiduc se met à leur tête, et les reporte en avant. La fermeté des vieux grenadiers vient se briser devant l'ardente jeunesse que commande Oudinot; ils ploient de nouveau, et se retirent. Le généralissime les fait soutenir par la cavalerie, qui veut pénétrer entre le corps de Lannes et Essling. Quelques escadrons de cavalerie légère essaient de s'opposer à ces charges; ils sont vivement ramenés. Derrière eux, étaient les braves 3e léger et 93e de ligne (division Boudet) en ligne déployée. Fririon, qui commande ces régimens, fait dédoubler les pelotons. Nos cavaliers passent au travers; mais ceux de l'ennemi se trouvent bientôt en face d'un mur de baïonnettes. Le général ordonne de ne faire feu qu'à bout portant. Se mettant ensuite à la tête de ses bataillons, il poursuit à quelque distance, la cavalerie autrichienne que la fusillade avait mise dans le plus grand désordre. L'Archiduc se voit obligé de renoncer à son attaque, dernier effort sur le centre.

Le généralissime ayant porté de nouveaux renforts vers Essling, va l'attaquer lui-même. Ses bataillons accablent les soldats de Boudet qui, épuisés de fatigues et de pertes, finissent par évacuer le village. Il était d'un haut intérêt d'empêcher les Autrichiens de s'y établir, et surtout d'en

déboucher. Napoléon charge son aide-de-camp, le général Mouton, qui commandait dans ce moment la jeune garde, de chasser l'ennemi d'Essling, et témoigne de vifs regrets de voir engager si tôt une telle réserve. Il pouvait être trois heures. Mouton marche à la tête des quatre bataillons de fusiliers, la plus belle et la plus vaillante troupe, quoiqu'elle n'eût que deux années de formation. Ils se précipitent sur les grenadiers hongrois, dernière ressource de l'ennemi. Ceux-ci veulent en vain résister, et opposent leur masse à la furie française. Ils sont culbutés sur les divers points qu'il essaient de défendre. Un bataillon retranché dans le grenier, est enlevé l'épée à la main. Un autre s'était enfermé dans le cimetière; le général Gros le force, et le passe au fil de l'épée. Cette brillante attaque couronne ces deux mémorables journées. Mouton et les fusiliers se couvrirent de gloire, selon l'expression du bulletin.

L'ennemi ralentit peu à peu ses attaques. Tous les corps et les réserves engagés à fond, avaient perdu beaucoup de monde; l'Archiduc ne fit plus qu'entretenir une lutte sans résultat et même sans espoir. Cette terrible bataille de 30 heures consécutives, touchait à son terme. Il en était temps. L'armée avait fait de grandes pertes en généraux, officiers et soldats. L'artillerie et l'infanterie al-

laient se trouver sans munitions. Nos pièces avaient été démontées, les attelages tués. Depuis longtemps, on avait dû ralentir le feu. Dans la soirée, on ne se battit plus de part et d'autre, que pour le point d'honneur de ne pas cesser les premiers, et par l'impossibilité réelle où l'on est, de terminer à volonté un combat aussi animé.

Napoléon a vu qu'il fallait suspendre l'exécution de son grand projet, et le remettre au moment où il aura pu consolider les ponts, et réunir son armée dans l'île de Lobau, comme dans un vaste camp retranché. Déjà il s'occupe de cette modification de son plan. Mais avant de donner ses ordres pour le mouvement rétrograde, il va parcourir rapidement la droite de l'île de Lobau, examiner le parti que nous pouvons en tirer, et ce que l'ennemi pourrait y tenter. Rassuré par sa reconnaissance, il se rapproche du petit pont pour veiller aux préparatifs de la retraite. Il avait fait appeler plusieurs fois Masséna. Le sort d'Asparn semblait tenir à la présence du maréchal, qui ne put quitter ce poste si important, que vers sept heures. L'Empereur avait réuni les maréchaux et les principaux chefs. Il les engagea à dire ce qu'ils pensaient de la situation de l'armée. Tous furent d'avis de retirer les troupes qui avaient combattu, et de les mettre à couvert sur la rive droite. Tous énoncèrent cette opinion,

avec plus ou moins de force. Masséna ajouta que pour lui, il saurait bien se faire jour s'il le fallait, au travers de l'armée ennemie, ou l'arrêter sur les bords de la Lobau. Davout protesta qu'avec le 3e corps, il contiendrait l'archiduc Charles, s'il se présentait sur la rive droite, et donnerait le temps de reconstruire les ponts. L'Empereur, applaudissant à l'ardeur de ses lieutenans, dit avec le plus grand calme : « Vous voulez repasser le Danube! » Et comment? Les ponts ne sont-ils pas détruits? » Sans cela, ne serions-nous pas réunis, vainqueurs, » et déjà loin d'ici? Nous pouvons bien faire pas- » ser sur des barques, les hommes, les chevaux; » mais que deviendra l'artillerie?..... Abandonne- » rons-nous nos blessés? Ajouterons-nous à la » perte des deux journées, celle de tous ces braves » et des hommes égarés dans les bois? Dirons-nous » ainsi à l'ennemi, à l'Europe, que les vainqueurs » sont aujourd'hui vaincus? Et si l'Archiduc, plus » enorgueilli de notre retraite que de son prétendu » succès, passe le Danube derrière nous à Tulln, » à Krems, à Lintz... s'il y rassemble ses divers » corps... où nous retirerons-nous? Sera-ce dans les » positions que j'ai retranchées, sur la Traun, sur » l'Inn, sur le Lech?... Non! nous devrons courir » jusqu'au Rhin; car ces alliés que la victoire et la » fortune nous ont donnés, une apparente défaite

» nous les ôtera, et les tournera même contre nous...
» Il faut rester ici. Il faut menacer un ennemi ac-
» coutumé à nous craindre, et le retenir devant nous.
» Avant qu'il ait pris un parti, avant qu'il ait com-
» mencé d'agir, les ponts seront réparés de manière
» à braver tous les accidens, les corps pourront se
» réunir et combattre sur l'une ou l'autre rive. D'ail-
» leurs, l'armée d'Italie, bientôt suivie par Lefebvre,
» va nous apporter les secours de sa force et de ses
» victoires; elle nous ouvrira sous peu de jours,
» par la Styrie, une ligne de communication qui
» nous est encore fermée, et qui remplacerait même
» celle de la Bavière. Alors nous serons entièrement
» maîtres des opérations.» Ces paroles d'un génie qui a conservé tout son ascendant, ont éclairé et enflammé le dévoûment de ses compagnons de danger et de gloire. L'Empereur ajoute avec le langage de la vieille amitié : «Masséna, tu vas achever
» ce que tu as si glorieusement commencé. Il n'y a
» que toi qui puisses en imposer assez à l'Archiduc,
» pour le retenir immobile devant nous. Je viens
» de parcourir l'île de Lobau; le terrain te sera fa-
» vorable... » Napoléon ayant cessé de parler, le cercle se rompit peu à peu; les divers personnages de la cour militaire se placèrent à une assez grande distance. L'Empereur resta seul avec Masséna, se promenant près du petit pont, arrêtant ce qu'exi-

geaient ces circonstances difficiles. Le calme de la force et de la prévoyance régnait sur leur figure. Nous y lisions : « Sous peu la lutte recommencera.» Il fut décidé que les troupes se reploieraient à deux heures du matin, que nous conserverions le pont de pontons, et que les retranchemens de la tête de pont seraient suffisamment renforcés. Le commandement de tout ce qui était sur la rive gauche et dans les îles du Danube, fut donné à Masséna.

Tout-à-coup, nous vîmes s'avancer le cortége du maréchal Lannes mourant, porté sur un brancard par des grenadiers qui fondaient en larmes, entouré du reste de ses officiers si braves, distingués dans cent combats, tous blessés dans la bataille. Cet illustre guerrier avait les genoux fracassés par un boulet. L'armée allait perdre un de ses premiers chefs, dont les talens s'étaient prodigieusement développés ; la France, un de ses plus beaux ornemens et de ses appuis les plus solides ; l'Empereur, un ami zélé qui ne l'aurait jamais trahi. Rien n'est indifférent dans ce qui concerne les derniers momens de cet homme historique. Lorsque des auteurs, les uns indiscrets, les autres mal intentionnés, ont avancé sur ces cruelles circonstances, des assertions entièrement mensongères, c'est un devoir de les démentir et de dire la

vérité. Nous allons donc entrer dans quelques détails sur sa blessure et sur sa mort.

Vers 3 à 4 heures après-midi, Lannes se promenant à pied, derrière la ligne des tirailleurs établis entre Essling et Asparn, entretenait leur ardeur. Le maréchal était avec le général Pouzet, qui lui avait appris les premiers élémens de la guerre, et qui était venu avec lui d'Espagne. Bientôt une balle perdue frappe au front le général, qui tombe mort. Lannes cruellement affecté de la perte de son ancien ami, s'éloigne en marchant vers Essling. Libre de tout autre soin que de maintenir sa ligne contre les faibles attaques de l'Archiduc, il s'assied dans le bas-fond qui règne d'un village à l'autre, et s'abandonne à sa douleur. Peu après, des soldats emportant le corps du général, se rapprochent de Lannes, qui s'éloigne de nouveau en s'écriant : « Ce terrible spectacle me suivra donc partout! » Il va se rasseoir à peu de distance, dans ce même bas-fond. Il était là, environné de ses officiers que la mort avait épargnés, lorsqu'un boulet de trois, lancé au hasard du côté d'Enzersdorf, vint en ricochant frapper les deux genoux du maréchal, qui les tenait croisés l'un sur l'autre. Lannes, transporté dans l'île de Lobau, s'avançait vers le lieu où se trouvaient Napoléon et Masséna. Aussitôt que l'Empereur l'aperçoit, il court, se précipite

sur lui, le couvre de baisers. Il l'appelle au milieu des sanglots, et lui dit d'une voix étouffée : *Lannes ; mon ami, me reconnais-tu?.... C'est moi... c'est l'Empereur... C'est Bonaparte, ton ami!... Lannes... Lannes, tu nous seras conservé!* Le maréchal ouvre les yeux à cette voix amie, et répond avec peine : *Je désire vivre... si je peux encore vous servir... ainsi que notre France... Mais je crois qu'avant une heure... vous aurez perdu... celui qui fut votre meilleur ami.* Napoléon, à genoux devant le héros mourant, pleurait à chaudes larmes. Cette entrevue des plus touchantes, ces embrassemens des plus tendres, nous émurent profondément. En toutes circonstances, ce spectacle eût été déchirant; nous en fûmes bien plus fortement affectés, à la fin d'une bataille qui coûtait à l'armée tant de braves. Napoléon suffoqué par les sanglots, dit à Masséna, pendant qu'on emportait Lannes : *Il fallait que dans cette journée, mon cœur fût frappé d'un coup aussi terrible, pour m'abandonner à d'autres soins que ceux de l'armée.* La douleur que manifesta l'Empereur, était si vive, qu'aucun des témoins de cette scène, ne pourra jamais révoquer en doute la profonde sensibilité qui l'excitait.

Le maréchal Lannes ne put passer, sur l'autre rive du Danube, que le 23 au matin. Il resta à Ebersdorf. Son premier soin fut de s'informer où un

comte de Palfi, amputé comme lui, avait fait faire une cuisse mécanique, qui permettait de monter à cheval; tant le maréchal était plein du désir de servir son pays! L'avant-veille, il avait même donné l'ordre de faire arrêter ses équipages sur la frontière d'Espagne, comptant rejoindre le corps qu'il y commandait, après la fin de la guerre d'Autriche, qu'on regardait comme prochaine. Il perdit toute connaissance, depuis le lendemain 24 jusqu'au 30, jour où se termina sa glorieuse vie. Dans ces tristes momens, sa grande âme se croyait encore sur le champ de bataille, bravant et maîtrisant les hasards. Il donnait des ordres à ses officiers on implorait l'assistance de l'Empereur, qu'il ne pouvait plus reconnaître. Pendant ces sept journées, Napoléon alla constamment le visiter, soir et matin. Jamais il ne le vit en particulier; et jamais les paroles qu'on a prêtées au maréchal, n'ont été ni pu être prononcées (1), d'après l'assertion des personnes qui ne le quittèrent pas un seul instant.

(1) M. le pharmacien Cadet de Gassicourt, dans son *Voyage d'Autriche en* 1809, fait proférer au maréchal Lannes des imprécations qui étaient bien loin de son cœur. Le reste de son ouvrage n'est pas plus exact que cette partie.

CHAPITRE XI.

DISPOSITIONS DES DEUX ARMÉES JUSQU'AU 25 ET 31 MAI ; JUGEMENT SUR LA BATAILLE D'ESSLING.

Dans ces terribles momens, l'armée française ne manifeste que des sentimens généreux. — Napoléon passe à la rive droite. — Masséna commence la retraite à minuit, et rentre dans l'île de Loban. — L'Archiduc s'est reployé de son côté. — Le hasard avait donné à l'ennemi un puissant auxiliaire dans le Danube. — L'Empereur s'occupe de réparer le mal passé, et d'organiser de nouvelles victoires. — Le 25, il vient dans l'île de Loban ; les ponts sont raccommodés. — Du 25 au 31, l'armée française menace l'Archiduc à Presbourg, et en face d'Essling. — Les Autrichiens montrent quelques cavaliers le 23, et un corps d'armée le 24. — Le 25 et le 26, ils se retranchent, et rentrent dans leurs anciens camps. — Charles qui peut nous attaquer ou passer le fleuve, préfère profiter de ce succès apparent, pour renforcer son armée, et attendre les secours du dehors. — Napoléon a déjà repris son offensive, l'Archiduc sa défensive ; ainsi, la victoire n'est d'aucun côté ; l'honneur reste du nôtre. — Le général Rogniat s'est montré aussi injuste que sévère, dans son jugement sur la bataille d'Essling.

Le 22, aux approches de la nuit, le combat s'affaiblit progressivement. Vers neuf heures tout est fini. A cet horrible fracas qui ébranlait la terre

au loin, à cette longue destruction de héros, succède un vaste silence, faiblement interrompu par la vigilante voix des sentinelles, et par les gémissemens qu'arrachent aux mourans d'intolérables douleurs. Alors, chacun se reployant sur lui-même, s'abandonne librement aux impressions qu'il éprouve. Nous étions dans une des circonstances terribles de la guerre, assez rares à un tel degré, où les âmes fortement ébranlées peuvent se juger et juger celles des autres; où même on peut apprécier les hommes, d'après leurs propres déclarations. Pour peindre, pour sentir ce tableau, il faut avoir mené la vie errante du guerrier, avoir éprouvé les émotions du champ de bataille, y avoir porté une âme et un cœur faits pour ces imposantes scènes. Il faut surtout rappeler fidèlement les sensations réelles; car il est bien aisé de s'écarter de la vérité, même malgré soi. Notre journal consacre ainsi les traits et les couleurs de cette grande époque : « Quel triomphe tu nous en-» lèves, cruelle fortune! Combien tu es injuste en-» vers tant de valeur! Ah! si nous avions été à la » place des Autrichiens! S'ils savaient vaincre, et si » les Français pouvaient être vaincus!...» Autour de nous, les uns s'obstinaient à vouloir recommencer la lutte, et se trouvaient assez forts contre de tels ennemis. Les autres voyaient simplement la par-

tie remise, et regrettaient tant de braves, morts inutilement, par un accident auquel on n'avait pu remédier. Certains accusaient, tout bas, le chef suprême de n'avoir pas vaincu cette fois, comme s'il avait fait un pacte avec eux et avec la fortune. Un petit nombre de malveillans, dissimulaient leurs joies et leurs espérances. Mais personne ne croyait avoir été battu, pas même ceux qui s'efforcent aujourd'hui de nous le persuader. Beaucoup avaient à se livrer à des douleurs personnelles, pour un parent, un ami, un camarade fidèle avec lequel on avait guerroyé dans toutes les parties du monde. Cependant le caractère français reprenait bientôt le dessus. De tous côtés, on voyait la confiance en soi-même, dans ses camarades, et surtout dans l'Empereur.

Il faut bien peindre ces sentimens tels qu'ils étaient, maintenant qu'on veut les présenter sous un aspect si lugubre. Notre armée, quoique très-jeune, passionnée pour la gloire et pour les grandes entreprises, ne trouvait rien au-dessus d'elle. Non-seulement le simple soldat partageait cet enthousiasme; mais loin de rester en arrière de ses chefs, dans le chemin de l'honneur, il allait plus avant que beaucoup d'entre eux. Ces admirables troupes oublièrent la faim et l'excessive fatigue de ces deux longues journées, où la chaleur fut extrême, où l'on n'eut à

boire que l'eau limoneuse du Danube, où elles durent soutenir trente heures de combat. L'ardeur et le dévoûment ne se refroidirent pas un seul instant. L'âme du chef était passée dans celle de son armée. Tout entière à l'honneur et à la patrie, le danger de sa position n'entra pour rien dans la résistance la plus acharnée. Les divisions, les régimens, réduits à des poignées d'hommes, se maintinrent à leur premier poste. Pendant la journée du 22, huit divisions françaises repoussèrent les attaques de l'armée autrichienne, qui non-seulement ne put conquérir quelques toises de terrain, mais qui fut souvent, comme elle l'avoue, sur le point d'être culbutée, et dut opposer à notre attaque les plus vigoureux efforts.

Dès que la retraite eut été décidée, on fit traverser le petit pont, aux nombreux blessés entassés sur la rive gauche. Ceux même qui ne donnaient que de faibles signes de vie, furent emportés dans l'île de Lobau. On fit passer ensuite l'artillerie, avec ses caissons; on enleva tous ses débris; les pièces conquises sur l'ennemi, avaient été emmenées. Il fallait prendre les plus grandes précautions; car nos frêles pontons étaient souvent dérangés par l'impétuosité du Danube. Tout l'état-major-général fut employé pour diriger le passage. Rien ne fut laissé sur le champ de bataille. Les fusils et les cuirasses de

nos morts, furent en grande partie rapportés, quoi qu'en aient dit les Autrichiens, qui souvent sont tombés dans une grande erreur, en comptant chaque moitié de nos cuirasses doubles.

A la nuit close, lorsque la majeure partie des blessés fut arrivée dans l'île de Lobau, Napoléon se rendit au petit pont de l'île du Réduit, construit en chevalets, et le trouva entièrement détruit par les crues. Il fit écrire à Masséna de lui envoyer des sapeurs, pour replacer les chevalets; il lui annonçait « que le grand pont était rompu de manière à ne » pouvoir être rétabli avant le surlendemain; qu'il » manquait 14 ou 15 bateaux qu'on devait rempla- » cer par les pontons du petit pont; qu'il fallait faire » enlever ceux-ci, et tenir la tête moyennant beau- » coup d'artillerie.» Vers une heure du matin, l'Empereur entre avec Berthier, dans un petit bateau. Par la nuit la plus orageuse, au milieu de ces terribles débordemens du Danube, et de tous les débris qu'ils entraînent, le moderne César confie aux flots soulevés, les destinées de la France et de l'Europe. Il va rejoindre les troupes de Davout, désolées de n'avoir pu partager le danger des batailles qui se livraient sous leurs yeux; il va pourvoir au salut de tous, et préparer de nouvelles victoires.

Les corps de la rive gauche passèrent plus de la moitié de cette nuit, dans les positions où ils

avaient combattu : le 2e dans Essling, le 4e dans Asparn, la cavalerie entre ces deux villages, la garde sur la lisière du bois. Les régimens de tirailleurs occupèrent les retranchemens informes de la tête du pont. Masséna parcourant la ligne, y maintenait le meilleur ordre. Aucune alerte n'eut lieu. A minuit, la garde commença à défiler, ensuite la cavalerie, les grenadiers d'Oudinot, le 2e et le 4e corps. Les divisions Tharreau et Legrand devaient conserver Essling et Asparn, jusqu'au point du jour, afin de dérober notre retraite à l'ennemi. Legrand exécuta cet ordre; Tharreau partit long-temps auparavant, et dégarnit entièrement notre droite, sans qu'il en résultât aucun des inconvéniens qu'on pouvait craindre. Cette circonstance prouve que l'Archiduc avait reployé ses avant-postes et même sa ligne, qu'enfin il n'était pas en mesure de nous suivre. Non-seulement il ne fit aucun mouvement; mais les rapports du général Legrand annoncèrent que des soldats étant allés, un peu avant l'aurore, dans les bivacs autrichiens, n'y avaient trouvé personne. Effectivement l'ennemi s'était encore retiré sur la position qu'il avait occupée pendant la nuit.

Masséna rentra l'un des derniers, vers trois heures, dans l'île de Lobau. Ce n'est qu'à cinq heures du matin, long-temps après le grand jour, qu'on aper-

çut un peloton de cavaliers autrichiens, qui s'avançaient avec des cris insolens, comme n'étant pas accoutumés à l'apparence même d'un succès. Quelques coups de canons les firent promptement disparaître. Après avoir relevé les pontons, il devenait impossible, même avec la protection de l'artillerie, de garder la tête de pont, qui n'était pas suffisamment assurée contre une vive attaque de nuit. Il fallut se décider à l'abandonner.

Le Danube avait été un puissant auxiliaire pour l'armée autrichienne, soit que l'Archiduc ait profité, comme nous le croyons, d'un heureux hasard, soit qu'il ait préparé, dans la soirée du 21, les moyens de rompre nos ponts. D'après la position de ses troupes, il est de toute impossibilité que ce prince ait pu y songer dans la matinée du 20: son ordre d'attaque le constate suffisamment. Voici ce que nous avons appris d'authentique sur l'accident survenu à nos ponts. Le 21, il y eut quelques ruptures, qui furent assez facilement réparées. Le Danube en s'élevant roulait ses vagues avec plus d'impétuosité, étendait son lit, et entraînait après lui tout ce qu'il pouvait atteindre. Luttant contre ces ponts si frêles et si allongés, il emportait les bateaux, il soulevait les chevalets placés dans les culées et dans les parties les plus basses. Ceux du troisième bras, ou de l'île du Réduit, fu-

rent enlevés en entier, sans qu'on puisse en attribuer la moindre part aux manœuvres de l'ennemi. Dans la matinée du 22, les grands ponts éprouvèrent la plus violente secousse; une immense rupture s'ensuivit, et leurs débris furent entraînés au loin. Pendant cette journée, on avait vu dans les îles supérieures, des paysans qui dirigeaient contre les ponts, des radeaux, des bateaux, des moulins enflammés. Le général Molitor fit arrêter un de ces moulins, qui flottait vers le dernier pont de pontons. Notre camarade et ami le colonel Marbot, dans son livre (1), consacré par le premier des suffrages, confirme la plus grande partie des faits de la bataille, et rapporte qu'un officier de chasseurs autrichiens, placé en observation vers Stadlau, s'était avancé dans un batelet pour regarder nos ponts. Il avait eu la pensée de livrer au courant des barques et des moulins, qu'il trouva cachés derrière les îles du Danube, où les habitans avaient amené aussi leurs bestiaux. C'est une des causes de la rupture des ponts. L'Archiduc put en être instruit par le rapport des chasseurs, ou par celui de ce mi-

(1) *Remarques critiques sur l'ouvrage de M. le lieutenant-général Rogniat.* Les théories du général sont combattues aussi dans un ouvrage qui vient de paraître à Berlin, sous le titre de *Considérations sur la conduite de la guerre selon le système actuel,* par *Henri de Brandt.* 1825.

sérable espion, dont nous avons parlé. Voilà à quoi se réduit tout cet appareil de brûlots qu'on a tellement exagéré. Cette circonstance nous a été également rapportée à Znaïm par des officiers autrichiens.

Pour les èsprits superficiels, tout est fini le soir du 22, et ils se hâtent d'établir leur jugement sur ces données incomplètes. Pour nous, avant d'entamer la discussion sur le gain ou la perte de la bataille, nous voulons connaître quel avantage réel l'un des deux partis en a retiré, et quelles dispositions ont été prises de part et d'autre. Il faut donc jeter un coup d'œil sur les deux ou trois journées qui ont suivi celle d'Essling. — Le 23, Napoléon envoie des ordres à tous les corps de l'armée. Il veille lui-même à ce qui concerne les ponts. Il s'occupe du passage des blessés, et du transport des vivres dans la Lobau; on y emploie des bateaux à rames, qui sont d'une assez faible ressource. On travaille, avec la plus grande ardeur, à rétablir les grands ponts; mais il faut chercher au loin les matériaux épars, en préparer de plus solides et de plus nombreux. Dans les premiers momens, l'ennemi continue à lancer des corps flottans, qu'arrêtent nos pontonniers placés dans les îles supérieures. — Le 24, l'Empereur dispose les troupes à la rive droite, non-seulement pour contenir et

surveiller les entreprises de l'Archiduc, mais pour le menacer lui-même. Le 3e corps réuni entre Ebersdorf et Vienne, est chargé de la garde de cette capitale; la 1re division qui était restée à S. Polten, se rapproche aussitôt qu'elle est relevée par les Vurtembergeois. Davout reçoit l'ordre de faire annoncer par la cavalerie légère, l'arrivée de son quartier-général, avec 40 ou 50,000 hommes, vers Neustadt et Bruck. Bessières répartit la cavalerie, de manière à éclairer et à inquiéter la frontière de Hongrie et les bords du Danube, jusqu'à Presbourg. La surveillance de ce point important lui est particulièrement recommandée, à cause des préparatifs de passage que pourraient y faire les Autrichiens. Ce maréchal doit placer Lassalle à Haimbourg, Montbrun à Bruck, Colbert à Neustadt, les cuirassiers de Nansouti à Fischament, ceux de la 3e division entre Laxembourg et Bruck, ceux de la 2e vers Neustadt. Il est prescrit à Masséna d'envoyer au plus tôt, sur la rive droite, tout ce qui a le moins souffert dans la bataille, et qui est le plus propre à appuyer Davout. L'armée se trouvait séparée momentanément en deux parties; mais l'une couvrait Vienne et menaçait Presbourg, l'autre rétablissait les communications, et inquiétait peut-être davantage l'ennemi, comme étant plus rapprochée de lui.

Le 25 au matin, les grands ponts étaient raccommodés. Les blessés restés dans l'île de Lobau, furent transportés sur la rive droite du Danube, où tout était préparé pour les recevoir. La garde à pied et à cheval passa après eux, suivie par la division Saint-Hilaire qui rejoignit Davout, par le 2e corps mis sous les ordres du général Oudinot, par la cavalerie, et par les voitures d'artillerie qui avaient un très-grand besoin de réparations. Il ne resta, dans l'île de Lobau, que le corps de Masséna, avec le 23e régiment de chasseurs à cheval. Ce fut un hommage bien honorable pour ce corps d'armée et pour son illustre chef, de les laisser dans ce poste d'honneur et de dangers. Oudinot garnit la rive droite et les îles du Danube. Le quartier impérial s'arrêta, ainsi que la garde, à Ebersdorf, tant que son rapprochement des ponts fut nécessaire.

Le général Bertrand, quittant le 25 au matin l'île de Lobau, où il était resté pour faire raccommoder les ponts, vint annoncer la fin de ces travaux à l'Empereur, qu'il trouva entouré des principaux chefs de l'armée. «*Pouvez-vous*, dit Napoléon à Bertrand, *m'assurer ces ponts, contre les accidens qu'ils ont déjà éprouvés?—Pas encore*, répondit le général; *mais je peux garantir que désormais les ruptures seront partielles et momentanées, qu'elles ne seront*

que d'un petit nombre de toises, et qu'on les réparera en peu de minutes. » Effectivement dans la nuit du 26 au 27 et le 29, les ponts rompus par les eaux toujours croissantes, furent rétablis aussitôt. On plantait déjà (1) des groupes de pilotis, pour former une sorte d'estacade, à laquelle on devait amarrer les bateaux, ce qui les garantissait doublement contre les corps flottans. Si les Autrichiens laissaient assez de temps, on pouvait disposer et multiplier ces groupes, de manière à faire un pont de charpente. Vers le milieu de la journée, l'Empereur alla, dans l'île de Lobau, préparer et diriger les travaux qu'il méditait. Ayant prescrit de fortifier, comme Réduit de la grande île, le petit îlot qui se trouvait à la tête des ponts, d'y construire quatre ponts stables et des fours, il avait fixé sur un plan, par des traits de plume, l'emplacement des divers ouvrages détachés. Arrivé sur le terrain, Napoléon

(1) Au moment où la rupture des ponts avait été connue, Napoléon dut trouver le remède et imaginer les dispositions qui, un mois et demi après, lui assurèrent un triomphe complet. Ses premiers ordres auront été donnés le 22 ou le 23; car le 25, malgré ce qu'exigeaient de tels préparatifs, nous vîmes plusieurs sonnettes, établies au milieu de l'impétueux Danube, commencer les grands ponts de charpente. Le bulletin du 23 parle de travaux considérables, et annonce que rien ne sera entrepris, qu'après avoir mis les ponts à l'abri de tout accident.

présida lui-même à leur tracé. Il parcourut ensuite l'île de Lobau avec Masséna, dont il approuva les dispositions pour l'établissement des troupes, en cas d'une attaque assez probable de la part des Autrichiens. Mais alors tout accident était réparé, tout revers rendu impossible; l'ennemi avait perdu les deux seules journées où il aurait pu nous inquiéter. Dès le 25 au matin, nous étions libres de choisir entre un nouveau passage, la retraite en deçà de l'île de Lobau, ou sa défense pied à pied derrière les divers bras qui la traversaient. C'est donc seulement dans la matinée du 25 que furent fixés, de notre côté, les résultats de la bataille d'Essling. Ils le furent avant l'arrivée du vice-roi, qu'on n'apprit que le surlendemain.

Du 25 au 31 mai, la position de la grande armée éprouva peu de changemens. La garde était autour de Vienne et d'Ebersdorf. Le 3e corps marchait pour s'étendre sur les bords du Danube, la 1re division à Kloster-Neubourg, la 2e près d'Ebersdorf, la 3e vers Haimbourg, où devait se rendre la 4e; le quartier-général allait s'établir dans cette dernière ville. La cavalerie était dans les positions déjà indiquées, et gardait, par une chaîne serrée, l'espace depuis Presbourg jusqu'au lac de Neusidler. Les Vurtembergeois placés à Melk, S. Polten et Mautern, éclairaient la rive droite du Danube jusqu'à Vienne,

et contenaient sur ces points les entreprises de l'ennemi. Bernadotte avec les Saxons était encore à Lintz, devant le corps de Kollovrath; il avait l'ordre d'occuper sur le Danube les postes d'Ips, Walsee, Enns; de garder Steyer, pour surveiller les débouchés du Tyrol; de faire quelques incursions sur les frontières de la Bohême, jusqu'au moment où les ponts d'Ebersdorf seraient entièrement rétablis. Ce prince devait être remplacé par Lefebvre, et se porter à S. Polten. Ainsi notre ligne s'étendait de Lintz aux frontières de la Hongrie. Mais nos forces étaient concentrées particulièrement au-dessous de Vienne. Le corps campé dans l'île de Lobau, en imposait à cette capitale, et retenait l'ennemi par une perpétuelle menace de passage, au travers d'un bras de 50 toises. Napoléon se trouvait parfaitement en mesure de s'opposer immédiatement à tout ce que voudrait tenter l'Archiduc, depuis Krems jusqu'à Presbourg, et sur la frontière de la Hongrie. L'armée d'Italie fut réunie à Neustadt (1er juin), avant de se porter contre l'archiduc Jean, qui était encore à Kormend.

L'Empereur se montre plus grand dans ce revers momentané, qu'au milieu de ses plus éclatantes victoires. Dans ses conceptions aussi vastes que hardies, il improvise plusieurs ponts de pilotis sur l'immense Danube, il crée dans l'île de Lobau, aux

portes de Vienne, une forteresse française, avec des magasins et des établissemens complets. Il va se rendre maître du terrain sur les deux rives du fleuve, pour déboucher de nouveau contre l'armée autrichienne, témoin de ces travaux auxquels elle ne pourra croire. Il fallait autant de force dans la volonté que d'étendue dans le génie, autant de confiance en soi-même que dans l'inaltérable dévoûment du soldat, pour tenter de contenir la pétulance française pendant six semaines, pour ordonner ce qui n'avait jamais été fait, qui au reste devint facile pour nous et fut très-promptement terminé. On ne saurait assez insister sur cet exemple d'une volonté forte, qui dompte les élémens et les esprits; car c'est la qualité la plus rare et la plus nécessaire dans un généralissime.

Sur la rive droite, tout le mal était déjà réparé. Voyons ce qui se passe dans le camp opposé. Les renseignemens nous manquent pour présenter, avec détail, les dispositions de l'Archiduc après la bataille. Mais nous avons examiné les mouvemens de son armée, assez attentivement pour pouvoir les indiquer avec précision. Dans la matinée du 23, quelques hulans se montrèrent hors du bois, qui était devant la tête du pont. Le lendemain, nous aperçûmes sur le rideau en arrière d'Enzersdorf et d'Essling, en face du saillant de la Lobau, 24 à 25,000 hommes, avec

une trentaine de pièces d'artillerie, des munitions, des équipages, une ligne de cavalerie, enfin un corps d'armée complet, et toutes les apparences d'une opération. Le 25, l'ennemi détacha de l'infanterie avec un convoi, dans la direction de Presbourg; il plaça une brigade de hulans à droite d'Essling, une brigade de cavalerie à gauche, une batterie en avant de la tuilerie, des postes d'infanterie sur les bords du Danube. Le corps qui occupait le rideau était toujours en présence. Dans la nuit, les Autrichiens jetèrent de l'infanterie dans l'île en face d'Enzersdorf, qui laissait le grand courant de leur côté, et qui n'avait du nôtre qu'un bras large d'une vingtaine de toises, avec assez peu d'eau. Le 26, ils commencèrent à se retrancher; ils ouvrirent au-dessus de l'île, sur le bord du fleuve, une batterie avec des embrasures, et continuèrent leurs travaux, en descendant sur cette rive. Les premières dispositions de l'Archiduc semblaient menacer d'un passage vers Enzersdorf. Masséna envoya le général Viviez avec le 67e, vis-à-vis de ce bourg. Nous pensâmes ensuite que ce déploiement de forces était déterminé par le voisinage de plusieurs gués, qu'on assurait exister dans cette partie du Danube. Le 27, l'ennemi travaillait à l'ouvrage de la croix de pierre, entre Essling et Enzersdorf, ainsi qu'à la lunette près du premier village. Il

continua ensuite sa ligne retranchée, qui avait évidemment pour but de s'opposer à un nouveau passage, semblable à celui du 20. L'Archiduc ne tarda pas à établir son armée; une partie fut placée vers Hirschtadten et Jedlersdorf, comme si on craignait toujours quelque passage vers Nussdorf; les troupes qui étaient sur la ligne, rentrèrent dans les camps plus éloignés. Par ces diverses mesures, Charles montrait assez que, dès le 25 ou le 26, il avait renoncé à tout projet d'offensive, et qu'il se réduisait à un système purement défensif.

L'Empereur avait laissé peu d'instans à ce prince. Dès que nos ponts furent rétablis, le temps d'agir était passé. Mais pourquoi les Autrichiens, s'ils étaient victorieux, n'ont-ils pas attaqué dans les journées du 23 et du 24? Nous avions franchi devant eux le Danube dans son immense largeur; pourquoi ne passaient-ils pas le petit bras d'une vingtaine de toises, en face de l'île d'Enzersdorf? Ils avaient en leur faveur, la supériorité des troupes, animées par cette apparence de succès, le terrain de l'île formant vis-à-vis d'Enzersdorf et d'Essling, un saillant de 1500 toises de diamètre dans tous les sens, qu'ils pouvaient couvrir des feux croisés de leur formidable artillerie. Ils avaient aussi des bateaux, et des pontons, pour faire plusieurs grands ponts. On nous a assuré que, dans

les premiers momens, le général Hiller pressait l'Archiduc de lui confier avec 30,000 hommes, cette attaque dont il répondait sur sa tête, et que MM. de Grunne et de Wimpfen furent d'un avis contraire. Mais nous devons réduire à leur juste valeur, les allégations des divers partis qui divisaient l'armée ennemie, et surtout la conduite de ceux qui étaient opposés au généralissime. Toutefois, il est certain que si cette attaque avait eu lieu le 23 ou le 24, nous aurions été forcés, dès les premiers coups de canon, à évacuer la partie septentrionale de l'île, au-delà d'une ligne tirée du dernier pont à la Maison blanche. Là, commençait une défense qui certainement eût été poussée bien loin, mais dans laquelle nous aurions beaucoup souffert du feu de l'artillerie ennemie. Si le généralissime trouvait trop de difficultés à un passage de vive force, il pouvait traverser le Danube à Presbourg, ou sur un point plus rapproché dans la journée du 23, pour venir attaquer, le 24 au soir ou le 25 au matin, les corps français restés sur la rive droite du fleuve? De bien grands désastres en seraient résultés pour notre armée, puisque Davout était séparé de Masséna, enfermé avec huit divisions dans l'île de Lobau. Pourquoi l'Archiduc n'alla-t-il pas, précédé par le corps du prince de Reuss, établir les ponts à Krems? L'opération sur le bas Danube semblait

la plus convenable; Napoléon prit des mesures pour s'y opposer.

Le prince Charles écouta la voix de la prudence et de la politique. Fidèle à son système, il ne voulut pas risquer de nouveau, contre des ennemis qui se montraient si redoutables, l'armée en qui résidait le sort de la monarchie. Il n'attaqua ni de l'un ni de l'autre côté, parce qu'il sentit les avantages qu'il pouvait retirer d'une affaire restée indécise. Il allait attendre ses renforts, retremper le moral de ses troupes, en imposer à l'Europe sur sa situation réelle. L'Archiduc donnait à son cabinet la plus belle occasion pour renouer les intrigues diplomatiques, à la coalition le moyen de faire marcher des secours, aux insurrections préparées sur les derrières de nos armées, le temps de se développer. Ce prince croyait avoir assez fait en gagnant du temps, et en n'étant pas vaincu; tandis que son adversaire perdait beaucoup, en ne remportant pas une prompte victoire. Voilà la différence des deux positions. Lequel des panégyristes du prince pourrait justifier cette défensive, si sa victoire avait été telle qu'ils le prétendent?

Pour bien juger les deux journées d'Essling, il fallait arriver à cette époque. Maintenant nous savons ce qu'a voulu faire, et ce qu'a fait chacun des généralissimes. Il est reconnu que l'intention de

Napoléon, était de passer le Danube, et d'attaquer l'ennemi. Un événement, indépendant de toute sa prévoyance, arrête le développement de ses dispositions. Il en suspend volontairement l'exécution, et se retire quand il lui convient, long-temps après la fin des combats. Sa perte est moins forte que celle de l'Archiduc; il lui a pris plusieurs centaines d'hommes et du canon. Il reste maître de la majeure partie du Danube. Le lendemain il recommence les préparatifs d'une nouvelle opération, qui ne tardera pas à s'accomplir. Le prince Charles dit lui-même, qu'il a voulu nous culbuter dans le Danube, et détruire les ponts. Il n'a donc rien fait de ce qu'il projetait; il n'a profité ni de sa supériorité, ni des avantages de sa position. N'ayant osé ni nous suivre dans l'île de Lobau, ni passer le fleuve sur aucun point, il attend que nous revenions encore l'attaquer. — De quel côté est la victoire? nulle part. Pour le public, l'affaire reste indécise jusqu'à Wagram. Quant aux militaires, ils ne sauraient s'empêcher de reconnaître que les Autrichiens restent sur la défensive, que toutes leurs dispositions sont de cette nature; tandis que les Français conservent toujours l'offensive, et que dans leurs projets d'attaque au-delà du Danube, les résultats d'Essling ne sont qu'un contre-temps momentané. — Qui a remporté l'honneur des deux journées? A

ceci il n'y a pas le moindre doute. Il appartient à ceux qui ont rapporté les seuls trophées de ces combats mémorables, à ceux qui se sont illustrés par une attaque aussi vive, par une défense aussi opiniâtre, contre des troupes tellement supérieures. Nous ne parlerons pas du champ de l'action ; à l'époque où nous vivons, sa possession ne décide plus du gain d'une bataille. Au reste, nous l'avons gardé tant que nous avons voulu ; et pendant que nous le quittions, l'ennemi s'éloignait de son côté. Si nous avions conservé nos positions du 22 au soir, il est probable qu'il n'y aurait pas eu une troisième bataille, et que les Autrichiens n'auraient pas attaqué le 23. — Enfin, si nous considérons la conduite des deux généraux, nous verrons que Napoléon a fait au-delà de ce qu'on croyait possible, qu'il a montré dans ces momens la force de son caractère, les ressources de son génie, et tout ce dont la prévision humaine est capable. Le général autrichien n'a rien tenté de ce qu'il pouvait faire militairement. Car, en ce moment, nous ne pouvons tenir compte des motifs politiques, qui ont dirigé la conduite du prince. — Quant aux pertes réelles des deux armées, il est difficile de les connaître. Les Autrichiens ont avoué plus de 4000 morts, dont 87 officiers supérieurs, 16,000 blessés, dont 663 officiers et 12 généraux. Ils ont

perdu en outre 1500 prisonniers, parmi lesquels était le général Weber, avec 4 drapeaux et six canons. L'armée française reconnaît 2000 morts, 4000 blessés. Il est probable que, selon l'usage, chaque parti a diminué ses pertes; celles de l'ennemi ont pourtant dû être plus considérables que les nôtres. Mais parmi nos morts, se trouvaient le maréchal Lannes, les généraux Espagne et Saint-Hilaire, plusieurs colonels (1).

Lorsque nous traitons de la bataille d'Essling, nous serions accusé de faiblesse, si nous ne faisions mention du jugement qui a été porté sur cette journée, par le lieutenant-général vicomte Rogniat (2). La réputation d'un homme qui s'est annoncé comme le créateur d'un nouveau système militaire, le rang qu'il occupe à la tête d'un corps aussi recommandable par ses lumières que par ses services, exigent que nous entrions dans quelques développemens, pour combattre ses opinions plus que sévères. Nous allons donc nous trouver forcé d'aborder une discussion que nous avions résolu

(1) Le général Fouler, blessé dans une charge de cuirassiers, le 21, et le général Durosnel restèrent au pouvoir de l'ennemi.

(2) *Considérations sur l'art de la guerre*, 1816; et *Réponse aux notes critiques de Napoléon*, 1823.

d'éviter, à cause de l'extrême virulence avec laquelle ce général parle du souverain qu'il avait servi avec tant de zèle.

Le général Rogniat a cherché, dans les manœuvres du 2e corps, un exemple en faveur de sa tactique et contre l'attaque des colonnes. Nous nous bornerons à rappeler que l'attaque du 22 n'a pas eu lieu dans cet ordre, car la division Saint-Hilaire se déployait en abordant la ligne ennemie; que l'unique motif de la cessation de cette attaque, fut la rupture des ponts; que les Autrichiens ont cru la bataille perdue; enfin qu'il a été ordonné au maréchal Lannes, de suspendre son mouvement, et de reprendre sa première position. Après cela, nous abandonnerons une question aussi débattue que celle de l'ordre mince et de l'ordre profond, question résolue depuis long-temps par la simple expérience des officiers d'infanterie.

Le général adresse à Napoléon deux principaux reproches au sujet de la bataille; celui de n'avoir pas retranché Essling et Asparn; celui d'avoir attaqué, avant que toute l'armée ne fût passée. Le général qui traite sans nul ménagement *son adversaire et son critique*, le trouve néanmoins *exempt de blâme* pour l'établissement des ponts; il *applaudit aux précautions qui avaient été prises;* il avoue que *la rupture des ponts est un accident*

auquel on ne pouvait parer, puisqu'on *était pressé*, et qu'il *importait de brusquer le passage*.

Examinons la première inculpation. Nous devions désirer de voir constater, par l'aveu du général Rogniat, que le maréchal Lannes avait reçu, le 22 avant le jour, l'ordre *de percer la ligne ennemie*. Ce projet d'attaque semble avoir pu dispenser Napoléon de grandes mesures défensives, dans une position de passage, excepté pour la fortification de la tête de pont, qu'il n'a pas négligée. Mais n'était-ce pas aux officiers du génie des corps d'armée, n'était-ce pas aux généraux Rogniat et Lasouski, à disposer le terrain occupé par leurs troupes, ainsi que les villages d'Asparn et d'Essling, où certes il y avait bien peu à faire? Depuis le 21 au matin, depuis le 22 même, n'ont-ils pas eu plus de temps qu'il n'en fallait (1), pour les mettre en parfaite défense? Le premier n'a-t-il pas dû en sentir plus vivement la nécessité, à mesure qu'il apercevait plus d'*imprudences* et de dangers? Le second a, de lui-même et sans aucun ordre, fait travailler devant l'îlot d'Asparn. Nous avons vu, sur tous les champs de bataille, les officiers du génie, s'occuper spontanément des dispositions passagères, ou du moins réclamer les ordres nécessaires. Quel serait sans cela leur service un jour d'affaire, avec leurs

(1) *Considérations sur l'art de la guerre*, p. 279 et 365.

compagnies de sapeurs, leurs caissons d'outils, leur état-major, etc.? Il faut convenir que si pour cet article, on peut faire de légers reproches au chef de l'armée, ce n'était pas au général Rogniat, de les lui adresser.

Quant à l'inculpation d'avoir attaqué avec une *telle imprudence* et *si étourdiment*, le général a dû savoir que le maréchal Davout aurait commencé et peut-être achevé de passer le Danube, pendant la nuit du 21, ou du moins le 22 de très-grand matin, si l'arrivée du 2e corps au grand pont n'eût pas été retardée. Des ordres précis avaient été donnés pour cela; l'Empereur a pu croire à leur prompte et complète exécution. On peut demander à l'ennemi, on peut lire dans ses relations, ce qu'il a pensé de cette attaque *si étourdie*, *si imprudente*. Celle d'Enzersdorf eut lieu de la même manière, le 5 juillet à 9 heures du matin, avant que la moitié de l'armée n'eût passé.

Nous avons vu qu'en arrivant à Vienne, l'Archiduc avait le projet de passer le Danube, et que le 21 il ne s'est décidé à attaquer, qu'après 9 ou 10 heures du matin. Nous avons dit quelle était notre opinion sur ses dispositions, et sur les *stratagèmes* dans une telle dimension. Nous avons rapporté enfin ce qui s'était passé au sujet des *énormes radeaux, des moulins, de la grande quantité*

de brûlots, lancés au gré d'un courant rapide. L'Archiduc n'avait *pu rassembler ces machines à l'avance;* car il était à trois lieues du fleuve, au milieu des terres, à Ebersdorf. *Le général Lassalle n'a pas trouvé, dans sa reconnaissance, des forces considérables,* puisque les rapports déclaraient qu'il n'y avait personne devant nous. D'ailleurs, où le prince aurait-il préparé sa formidable flottille? Le général Rogniat, qui commandait le génie du corps de Lannes, doit avoir été pour quelque chose dans l'expédition manquée de Nussdorf; il a pu savoir que, dans cette partie du Danube, le lit découvert et resserré ne se prêtait pas à un tel stratagème. Il pouvait même lire, dans le bulletin officiel des Autrichiens, que l'archiduc Charles croyant les îles du Danube occupées par nos batteries, ordonnait à Hiller de ne pas se laisser arrêter par leur feu. Il aurait pu s'assurer que ce bulletin ne parle pas de stratagème, et que dans les relations fréquentes des officiers autrichiens avec l'armée, pendant l'armistice, ceux-ci ont avoué la vérité sur cet événement.

Au reste, si nous nous trompions dans notre jugement, si les assertions du général Rogniat étaient fondées, combien nous regretterions (et tous les cœurs français le regretteraient avec nous), que dans le moment même, avant et pendant les batailles des 21 et 22 mai, il n'ait pas fait part de ses ob-

servations à l'Empereur, ou du moins au maréchal Lannes, *à ce brave des braves, l'honneur et la gloire de l'armée française* (1), *qui avait le courage de dire des vérités sévères à un souverain irascible, et de lui reprocher les actes contraires au bien de son pays...* Le général dut faire alors toutes ces réflexions. Si elles ne se sont présentées à lui que sept ans, ou seulement sept heures après, il était trop tard; elles perdaient leur principal mérite, celui de l'à-propos; car sur le champ de bataille, les événemens n'attendent pas de longues méditations. Pourquoi ne parla-t-il pas alors? Pourquoi, pendant nos guerres, a-t-il frustré l'empire de ses théories tactiques et stratégiques? Pourquoi ne les a-t-il pas soumises à Napoléon, lorsque commandant en chef le génie de la grande armée, il devait avoir tant d'occasions de les lui développer? Mais les amis du général assurent qu'il avait eu de véritables sujets de mécontentement, pendant tout le cours de la campagne de 1813, et qu'à la fin (5 dé-

(1) Lannes était pourtant « un de ces soldats de fortune, de » ces soldats parvenus, sortis des rangs les plus obscurs... que » l'aventurier (le consul) avait élevés... à ces principaux grades » de colonels et de généraux, qui devraient être confiés aux » pairs et aux cadets des principales familles nobles..... » *Situation de la France en 1817, par le général Rogniat.* Chez Delaunay et Firmin Didot (42 pages d'impression).

cembre), il avait vainement réclamé le *titre de Comte* et la croix de *Commandeur*, accordés à *la plupart des généraux de division moins anciens que lui.*

Nous persistons à penser que la bataille d'Essling est restée indécise. Nous devons appuyer sur ce point, car la gloire de l'armée et de la France était intéressée dans cette action. Le général Rogniat préférerait certainement, comme nous qui avons coopéré de notre mieux aux *six batailles* qu'il appelle des *défaites*, avoir été dans chacune d'elles le général français, plutôt que les généraux ennemis, qui n'ont dû le vain honneur du succès, qu'à une invincible supériorité et à des *accidens auxquels on ne pouvait parer.*

FIN DU TOME TROISIÈME.

NOTE PREMIÈRE.

Chap. II, pag. 37.

COUP D'OEIL STRATÉGIQUE SUR LA POLOGNE.

La Pologne est un pays absolument plat. On n'aperçoit des coteaux peu élevés, que dans les parties qui forment la séparation des bassins de la mer Noire et de la Baltique, ou des bassins tributaires des grands fleuves. Ces coteaux sablonneux présentent souvent de grosses masses de granit roulé, moins communes dans les plaines, mais qu'on retrouve pourtant jusque dans les marais. La terre des plaines est mêlée de sable et d'argile; ce qui la rend très-humide en hiver, très-friable en été. Les bords des rivières sont presque toujours garnis de marécages et de bois, plus ou moins étendus. Les rivières, les moindres ruisseaux même, sont larges et surtout profonds; les fleuves, immenses.

L'intérieur des terres est occupé par de vastes forêts, souvent impénétrables à cause de leur sol aquatique ou de l'épaisseur des arbres. Plantées de sapins, de bouleaux, de chênes, d'aunes, de saules même, suivant le terrain, rien n'est plus imposant que leur aspect. La hache n'y entra jamais; des arbres, vieux comme le monde, tombent de vétusté, au milieu d'une épaisse moisson de rejetons, qui doivent les remplacer. Ces forêts sont pleines de bêtes fauves, de loups et d'ours, surtout vers la Lithua-

nie. Des marais encore plus impénétrables, couvrent une partie de la Pologne, et s'étendent sur des provinces entières. L'histoire rapporte les difficultés qu'éprouva Charles XII pour traverser ceux de la Mazovie, de la Podlaquie, de la Polesie et de la Russie blanche. Ces derniers ont manqué nous être bien funestes en 1812; pendant la guerre de 1807, nous avons eu beaucoup à souffrir dans ceux de la Narew.

Les parties du territoire défrichées présentent les plaines les plus fertiles. Mais une immense quantité de terres vierges attendent les bienfaits d'une administration éclairée ou des grands propriétaires. Ceux-ci multipliant par les défrichemens, la population et les richesses de la Pologne, prépareront son affranchissement et son indépendance. De misérables habitations en bois, remarquables seulement par leur constante uniformité, se voient par petits groupes au milieu des terrains cultivés; les villages sont assez rares, les bourgs encore plus. Les villes bâties moitié en briques, moitié en bois, ne se rencontrent qu'à de grandes distances. Il ne faut pas chercher des routes ni des chaussées dans un tel pays; la nature s'oppose à leur construction par le défaut de matériaux; et le besoin ne s'en fait pas sentir par le manque de commerce, et aussi parce que les routes naturelles semblent être les rivières. Celles-ci très-multipliées, facilement navigables, peuvent se lier à peu de frais, même par les sources des bassins opposés. Il n'existe en Pologne que des chemins tracés dans les plaines et au travers des forêts, ou sur des digues en bois au milieu des marais; ils sont toujours difficiles, en été par le sable, en hiver par les profondes boues. Les

perpétuelles révolutions au milieu desquelles vivait la Pologne, sa séparation en divers états ou provinces, s'opposaient au perfectionnement des routes et de la navigation. Cette même nature de terrain se retrouve en Russie; mais le despotisme qui soumet tout dans ce pays, a aligné des routes d'un bout de l'empire à l'autre, rectifié les rivières, lié les trois mers par des canaux. L'Europe y est parfaitement imitée; il y manque seulement des Européens.

Le climat de la Pologne, moins âpre que celui de la Russie, est bien plus rude que dans les parties les plus froides de l'Europe; il est de plus très-variable. L'hiver dure presque la moitié de l'année, et couvre la terre d'une enveloppe de neige. Celle-ci fait tout disparaître, jusqu'aux habitations; elle est très-favorable aux transports, mais sa dureté varie comme l'atmosphère. On passe rapidement d'une saison à l'autre, et de la stérilité absolue à la plus brillante végétation. Le printemps commence à la mi-mai; en juin tout est développé. On voit d'abondantes récoltes se lever et mûrir subitement. L'été est assez long, très-chaud, presque sans nuits. Il faut ici, plus que dans tout autre pays, tenir compte de l'état de l'atmosphère. L'hiver durait encore quand les opérations ont commencé; et avec lui on trouvait partout les boues, les débordemens et toute sorte de difficultés.

La Pologne avait été déchirée bien plus que divisée. C'était par le centre, qu'avait eu lieu le démembrement de cette déplorable proie, comme si chacun des copartageans, après s'être disputé le cœur, avait voulu avoir les morceaux les plus rapprochés. Nulle convenance ne

fut observée; ni les rapports des habitans ou de l'administration, ni ceux de la topographie ou de la défense. Après que la Russie, jouant dans ce partage le rôle du lion, eut laissé aux autres ce qu'elle ne voulait pas prendre, les restes de la Pologne furent lacérés comme un butin, dont les parts devaient être à peu près équilibrées, et réglées définitivement par de nouvelles guerres. Ainsi la Mazovie, la Podlaquie, la petite Pologne avaient été démembrées. La portion de l'Autriche, s'avançant entre la Vistule et le Bug, jusqu'à quatre lieues de leur confluent, arrivait à deux lieues de l'ancienne capitale. Mais plus les partages avaient brisé de ces liens antiques et naturels, plus ils étaient devenus odieux aux peuples. Les sentimens, les affections, les convenances sociales attachent plus fortement les nations, que les limites dictées par les cabinets. En 1809, tout était polonais. Tout le sera pendant long-temps, de Varsovie aux Krapacks, aux frontières de la Silésie et de la Prusse, à la Baltique, à la Dzwina et au Dniéper.

Nous n'avons pas étendu, pour le moment, ce canevas des opérations stratégiques, sur l'ensemble de l'ancienne Pologne. Mais nous devons rappeler que le maréchal de Saxe en présente un tableau remarquable pour l'époque (1737), où la guerre n'avait pas encore reçu les belles leçons et les exemples du grand Frédéric. Il jugeait les Polonais comme un fils d'Auguste, comme un homme de la cour de France. S'il les eût mieux connus, s'il eût porté ses prétentions plus haut que le duché de Courlande, il aurait été digne de devenir le restaurateur de la Pologne. Le maréchal avait saisi les avantages du confluent de la Vistule et du Bug; il proposait

une place à Modlin, au milieu d'une multitude de postes dont il couvrait la Pologne. L'exécution de son idée fait en même temps son éloge et celui de Napoléon.

En comparant les pays de plaine à ceux dans lesquels s'élèvent de hautes chaînes de montagnes, il ne faut pas croire que les premiers soient entièrement dénués de ces obstacles imposans, où peut se réfugier la liberté des nations. Ici, les masses de forêts impénétrables, les vastes marais, les fleuves et les rivières inabordables par la nature de leurs bords, remplacent les moyens de défense que présentent d'autres contrées. Bien étudiés, et adaptés à un système défensif, ils le rendaient aussi long que redoutable. On trouve en Pologne beaucoup de facilités, pour arrêter les forces ennemies et empêcher le déploiement de leurs masses, ainsi que de ces armes (l'artillerie et la cavalerie) qui leur donnent la supériorité sur les populations. On peut aisément couper les chemins et les digues, détruire les ponts sur des rivières qui ne sont jamais guéables, élever des barricades insurmontables, construire des ouvrages de campagne, et les mettre à même de résister à la grosse artillerie. Les hommes qui habitent ces contrées, les chevaux qu'elles nourrissent, sont les plus propres à combattre au travers des forêts et des marais. Le Polonais est habitué depuis des siècles à s'insurger, à se confédérer, à abandonner sa maison qu'il peut brûler et rebâtir en quelques instans, pour voler à la défense de la patrie, ou du parti qui la représente à ses yeux.

Dans un tel pays, l'*Échiquier Stratégique* est bientôt construit. Les forêts et les marais forment les masses de résistance; les grands chemins, des lignes d'opérations

toujours mauvaises. Toutes les rivières sont des obstacles. Leurs confluens et les réunions principales d'habitations, présentent les points capitaux de la stratégie. La partie qui nous occupe actuellement, le grand-duché de Varsovie, participait en général de cette nature de terrain. Cependant les forêts et les marais y sont moins communs et moins vastes (surtout entre la Vistule et l'Oder) que dans le reste de la Pologne. Le grand-duché était bizarrement contourné, par la démarcation du démembrement. Formé de la partie échue à la Prusse, il s'étendait de l'est à l'ouest, du Niémen à l'Oder, sur une longueur de cent cinquante lieues, et sur une largeur de quarante, entre les possessions de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse. Celle-ci entourait la grande Pologne ou le Palatinat de Posen. Le grand-duché était séparé de la Saxe, par l'extrémité septentrionale de la Silésie, mais encore lié avec elle par les places prussiennes, dont les garnisons se composaient de troupes polonaises ou saxonnes, et de quelques compagnies françaises.

Le principal et presque le seul accident stratégique de ce pays, était la *Vistule* qui le partageait dans le milieu. Tout se rattachait à ce fleuve pour les opérations militaires, comme obstacle, barrière, appui ou grand moyen de communication. Après la Vistule, viennent ses principaux affluens, la Donajec, le San, la Vieprz, la Pilica, le Bug avec la Narew et la Ukra, la Drewentz, la Bzura, enfin la Wartha, la Netze et la Prosna. La Vistule, ainsi que l'*Oder*, descend des monts Krapacks; la première a trois principales sources, la Vistule proprement dite, la Donajec et le San. Si nous considérons seulement la dernière, nous remarquerons le singulier pa-

rallélisme qui règne entre la Vistule et l'Oder, dans la direction générale de leurs cours. Pour le stratégiste, il n'y a à observer que le parallélisme des deux grandes lignes de défense de l'occident contre l'orient, appuyées aux mêmes montagnes et à la même mer : l'Oder garni par Frédéric, de forteresses, dont la prudence de Napoléon avait fait en 1809 un frein salutaire pour la Prusse; la Vistule fortifiée par nous en 1807, et susceptible de former une barrière de l'Europe contre la Russie. Le géologue pourrait trouver peut-être quelque loi générale, pour la conformation extérieure du globe, dans la direction libre de ces fleuves, au milieu d'un pays dénué de montagnes.

Sur la Vistule, étaient les points principaux du système militaire. *Varsovie*, simple capitale, résidence de la vice-royauté, exercée par le conseil des ministres au nom du roi de Saxe, était couverte à l'orient par la Tête de *Praga*, qui formait une petite place. *Modlin*, capitale militaire du grand-duché, appuyait de son voisinage Varsovie, tenait l'embouchure du Bug et la rive droite de la Vistule, par ses fortifications, qui devaient s'étendre de l'autre côté du fleuve. *Thorn*, anciennement fortifié, situé sur la rive droite de la Vistule, démantelé et restauré en diverses circonstances, n'ayant aucun ouvrage permanent pour couvrir son pont, Thorn était fort important en 1809, par son rapprochement du territoire prussien, du coude de la Vistule à Bromberg, et comme échelle de communication avec Dantzig. Plus loin était *Graudenz*, Tête de pont prussienne, sur la rive droite de la Vistule, alors entourée par le territoire polonais. Enfin *Dantzig*, ville anciennement libre, importante par

son commerce, ses richesses, et sa population, était placée sur la rive gauche de la Vistule, et près de son embouchure maîtrisée par le fort de Weichelmund, et par les redoutes de la Platte. Cette forteresse, entourée d'une enceinte bastionnée et d'un fossé plein d'eau, se trouve couverte, à l'est, par des terrains marécageux, et dominée, vers l'ouest, par les hauteurs du Bischofsberg et du Hagelsberg, dont les ouvrages en terre ont soutenu les efforts des deux derniers siéges. Dantzig était menacé, à cette époque, par les divers ennemis de la France. On fit un réduit qui embrassait le Bischofsberg, une partie de l'enceinte vers le Lege-thor, l'entrée et l'écluse de la Mottlau. Ainsi la garnison de trois mille hommes, pouvait défendre et contenir cette ville considérable. — Près de Varsovie, étaient deux autres points d'une importance secondaire : au sud, le *Confluent de la Pilica*, rivière qui bordait alors la frontière de l'Autriche; au nord, celui de la Narew et du Bug, défendu par le camp retranché de *Sierosk*, clef des triples rives de ce confluent.

Au-delà de Sierosk et de la rive droite du Bug, commencent les forêts, qui s'étendent sur tout le bassin de la Narew. Presque impraticables, remplies de marais et de lacs, elles remplissent la partie du grand-duché, qui se prolongeait, de la rive droite de la Vistule, jusques aux rives du Niémen. Cette langue de terre fort étroite, s'avançant entre la Prusse et la Lithuanie, neutralisée alors par la Russie, semblait destinée à exercer un jour de l'influence sur les pays polonais, encore occupés par cette puissance. La partie rapprochée de la Vistule, est plus fertile, et par conséquent plus habitée. Sur la rive gau-

che du fleuve, s'étendait la grande Pologne, appelée depuis Prusse méridionale, traversée d'un bout à l'autre par la Wartha, qui coule parallèlement à la Vistule jusqu'à Posen, où elle se détourne pour se jeter dans l'Oder. La *Wartha* est le trait principal de la stratégie, dans cette contrée, généralement riche et peuplée. A l'extrémité méridionale, se trouve la petite forteresse de *Czenstochau*, carré bastionné, revêtu, de quatre-vingt-dix et cent cinq toises de côté, situé à la réunion des routes qui conduisent de la haute Silésie à Varsovie. Elle occupe la sommité d'un mamelon qui, dominant la nouvelle ville de ce nom, est à un millier de toises de l'ancienne, et des rives de la Wartha. Ce fort fut construit pour entourer un couvent célèbre; on y avait élevé ensuite un camp retranché, qui embrassait la ville neuve et le plateau.

De Varsovie, sortent les *Routes principales* qui ne diffèrent des autres, que par les points de départ et d'arrivée; toutes sont mauvaises, et variables selon le terrain qu'elles traversent. A la rive gauche de la Vistule, se trouvent, la route de Lublin par Gora et Pulawi; celle de Cracovie, par Novemiasto et Malogosz; celle de Saxe ou de Dresde, par Rava, Petrikau et Breslau; celle de Prusse, par Posen, et de là, par Custrin, Francfort ou Glogau; enfin celle de Dantzig, par Brzesk et Thorn. A la rive droite de la Vistule, sont les routes de Konigsberg par Pultusk et Wittemberg; celles qui conduisent dans la Lithuanie, par Terespol, Drohiczyn et Bialistok. Quant aux routes de la navigation, elles descendent des affluens dans la Vistule, de là à Dantzig, ou à Konigsberg et Memmel par le Frische-Haff et le Curische-

haff, enfin dans l'Oder et l'Elbe, par le canal de Bromberg, la Netze et les canaux de Brandebourg. D'autres canaux font communiquer la Vistule, par le Muchawice, avec le Niémen et avec le Borysthène, qui se rend dans la mer Noire.

NOTE DEUXIÈME.

Chap. II, pag. 37.

COUP D'OEIL STRATÉGIQUE SUR LE TYROL.

Le Tyrol renferme une population de sept cent mille âmes, et cinq cent dix-neuf milles carrés de terrain; il donne trois millions, trois cent quinze mille florins de revenu. Son étendue est de cinquante-cinq lieues dans sa longueur du nord au sud, et de cinquante dans sa largeur de l'ouest à l'est. La grande chaîne des Alpes le traverse, dans cette dernière direction. Un tiers du territoire se trouve sur le revers septentrional, rempli par la vallée de l'Inn, qui coule parallèlement à la grande chaîne, et descend à l'est dans les plaines du Danube. Sur le revers méridional, les deux autres tiers sont occupés dans leur entier par les berceaux de la vallée de l'Adige, qui embrassent d'abord toute leur largeur. Ce fleuve, réunissant ses eaux à Botzen, coule ensuite du nord au sud, jusqu'au-dessous de Vérone. Son bassin, d'abord si vaste, se ressérre dans le défilé de Neumarck, et plus bas dans celui de Roveredo. Au bord de la plaine lombarde, il forme une gorge profonde; car le Montebaldo n'a pas moins de mille cinquante toises au-dessus de la mer. Sur les flancs du bas Tyrol, se trouvent, d'un côté, la Piave et la Brenta qui se jettent à l'extrémité de l'Adriatique; de l'autre, les vallées de l'Adda, de l'O-

glio, du Chiese et du Mincio, qui s'écoulent dans le Pô. A son extrémité nord-ouest, on voit les têtes des vallées de l'Iller et du Lech; vers le milieu du côté oriental, la tête de la Drave, qui s'éloigne perpendiculairement de l'Adige. Ainsi le Tyrol, qui se compose surtout du bassin de l'Adige, et qui par cela même semble appartenir plus particulièrement à l'Italie, est lié, par les diverses parties des vallées qu'il embrasse, avec la Suisse, la Souabe, la Bavière, l'Autriche et la Styrie. La direction des rivières et des contreforts qui les séparent, détermine la configuration générale, les principaux aspects et les communications de ce pays.

La grande chaîne des *Alpes Tyroliennes*, se lier par l'Ortels-Spitz (élevé de deux mille quatre cents toises) avec les hautes cimes de la Suisse. Couverte de glaces et de neiges éternelles dans cette partie, elle s'abaisse au Brenner, qui n'a plus que six cent quatre-vingt-dix toises, se rehausse au Gefrorn, élevé de seize cents toises, et surtout au Glockner qui en a deux mille. Entre ces deux pics, sont encore d'immenses glaciers, et les contrées les moins connues du Tyrol. La chaîne se déprime ensuite, et finit par se perdre dans les diverses ramifications des affluens de la mer Noire. Nous ne nous égarerons pas au milieu de ce labyrinthe de chaînes, de contreforts, de vallées, etc.; les cartes présentent, mieux que nous ne le ferions, le gisement de ces parties, et même leur nature.

L'audacieuse constance des habitans, et les besoins du commerce, ont multiplié dans ces horribles montagnes, les communications, souvent interrompues par les neiges ou par d'insurmontables obstacles. La plupart ne

sont que de simples sentiers, ou des chemins de cheval. Il n'y a, dans le Tyrol, qu'un petit nombre de *Routes Voiturables*. Celle qui le traverse de Trente à Innsbruck, et qui forme la grande communication du Milanais dans la Bavière, sert comme de tronc à toutes les autres. Elle est en ligne à peu près droite, et passe par Roveredo, Trente, Botzen, Brixen, le Brenner et Innsbruck. Vers l'Italie, cette route est fermée par la réunion des places de l'Adige et du Mincio. De Trente, partent deux routes voiturables; l'une, par Val-Suguna, va sur Bassano et dans les pays vénitiens; l'autre, par la haute Sarca, le Chiese et le lac d'Idro, descend dans le Brescian: celle-ci est barrée par la Rocca d'Anfo. Dans les environs de S. Michel, au confluent du Nos et de l'Adige, commencent une route qui va sur Botzen et sur l'Etsch, par la rive droite de l'Adige, ainsi que des chemins, dont l'un rejoint le Chiese; les autres remontent d'un côté la vallée de Nos, de l'autre celle de Lavis. A Botzen, on trouve un grand chemin qui traverse toute la vallée de l'Etsch (Vintsgau), et aboutit, par Glurns, à Nauders, dans l'Engadine. De Botzen, se détache à l'orient, la route de Villach et de Klagenfurth, par la vallée de la Drave, communiquant par Radstadt avec Salzbourg. Enfin d'Innsbruck, partent les routes qui se rendent dans la Bavière, par Kufstein et Rosenheim, par Scharnitz et la vallée de l'Iser, par Reitti et la vallée du Lech. Une autre route, la seule qui traverse le Tyrol dans sa largeur, part d'Innsbruck; elle conduit d'un côté à Salzbourg, Enns et Vienne, de l'autre par Imst, Feldkirch et Bregentz, dans le Voralberg et la Souabe, ou par Meyenfeld dans les Grisons.

On pourrait regarder le Tyrol comme une vaste forteresse, dont toute la population belliqueuse, hommes, femmes, enfans, forme la redoutable garnison. Les hautes chaînes sont le corps de place; les défilés, les cols, les accidens principaux, sont des ouvrages détachés, des postes que la nature et l'industrie des habitans, créent à chaque instant sous les pas de l'ennemi. On y remarque cependant des *Points particuliers de défense.* Sur les frontières, tous les passages sont fortifiés; vers le nord, l'Ehrenberg et le Kniepas sur les bords du Lech, Luitach et Scharnitz aux sources de l'Iser, Kufstein et Kaiserluch sur le bas Inn, le pas de Strub sur la Salza; à l'est, Sachsenbourg situé sur les confins de la Carinthie; au sud, Cavolo à l'entrée du Bassanez, Caliano et la Pietra sur l'Adige. A l'ouest, le Tyrol a toujours été suffisamment couvert par l'amitié de la Suisse. — Parmi les postes de l'intérieur, il faut distinguer ceux qui se trouvent sur les grandes communications, presque tous ont été illustrés par des combats: S. Marco, Roveredo, Caliano, Trente, l'embouchure du Lavisio, Neumarck, Botzen (réunion des routes du Vintsgau, du Talfer et de l'Adige), Clausen, Brixen ou plutôt la position de Neuftift, au confluent de l'Eisach et de la Rienz (où aboutissent les routes de Villach, d'Innsbruck et de Vérone), le poste de Loditsch au nord de Brixen, la position centrale de Gossensaz, au pied du Brenner, où les Tyroliens forment ordinairement leurs magasins, le poste de S. Lorenzen dans le Pustherthal, la position de Vorgl, entre Kufstein et Rattenberg, celles de S. Jean et de Soell (ou de Feuersinger), sur la route de Salzbourg.....

Les *Centres de défense* du Tyrol, se trouvent à la réunion des vallées principales, à Innsbruck, Brixen, Botzen, S. Michel, suivant la direction d'où vient l'ennemi. Mais si l'on joint le Tyrol au système général de la défensive autrichienne, comme en 1809, il faut considérer ce pays dans ses rapports avec Salzbourg, la Styrie et la Carinthie. Il se présente alors comme un ouvrage avancé de cette grande frontière, comme un camp retranché, dont l'influence s'étendra, par les vallées de la Lombardie, sur le théâtre du Pô, ou, par celles de la Bavière, sur le Danube. Si l'on ne peut combiner, sans beaucoup de difficultés, quelques manœuvres entre les armées qui agissent dans ces bassins, on peut du moins les seconder, offrir un refuge ou un appui à celle qui essuierait quelque échec. Même après leur défaite le Tyrol peut devenir, pendant long-temps, un champ particulier d'opérations défensives, contre des forces considérables. Nous rappellerons cependant qu'en 1809, Napoléon, négligeant totalement les montagnes, avait opéré dans la Bavière, et attaqué son ennemi par le centre. Mais ce système pouvait dépendre de la situation politique de l'Empereur, de la nécessité de terminer rapidement cette guerre, et de l'avantage que lui donnaient, dans les plaines, ses grandes masses, que lui seul savait mettre en action un jour de bataille. Du point central de Brixen, on compte 7 à 8 marches jusqu'à Munich ou Vérone, et à peu près autant jusqu'à Feldkirkh; par les vallées transversales, on arrive, avec un peu plus de temps, sur le Lech et sur l'Adda.

Le Tyrol étant lié avec la masse des montagnes Illyriennes, le centre réel de cette défensive se portait sur la *Tête*

de la Drave. Nous avons vu que cette vallée a son origine au milieu du côté oriental du Tyrol. Elle se prolonge, de l'ouest à l'est, vers Villach et Klagenfurth, couverte au nord par la masse presque infranchissable du Glockner, sur le revers duquel coulent la Salza, l'Ens et la Mur; au midi, s'étendent les Alpes Noriques, et au-delà les vallées de la Piave, du Tagliamento et de l'Isonzo. De la Drave, des chemins plus ou moins bons, mais tous aisés à barrer, vont au nord et au midi dans ces vallées, qui lui sont à peu près perpendiculaires. L'Ils et la Drave se réunissent à Lientz; la Moll et la Drave, au-dessus de Spital, près du fort de Sachsenbourg; la Gail et la Drave, à Villach. Ce dernier point est une grande croisière de routes, fort importantes dans un pays de montagnes, où les directions sont obligées. Ces routes conduisent par Lientz dans le Tyrol, par Spital et Salzbourg sur l'Inn à Braunau, ou sur le Danube à Lintz, par S. Veit à Bruck et Vienne, par Klagenfurth à Marbourg, Gratz et dans la Hongrie, par la Ponteba et Caporetto dans le Frioul. En arrière, à la forteresse de Klagenfurth, se détache un embranchement sur S.Veit, et une route sur Laybach. Chacun de ces points de la Drave, présente en même temps une échelle de défense et un centre d'opérations. Des deux derniers, les lignes peuvent se diriger en retraite sur la basse Hongrie, sur Vienne et sur Gratz, où la Mur présente, entre Bruck et Ehrenhausen, une excellente base de défense pour l'Autriche.

Ainsi la tête de la vallée de la Drave, entourée de montagnes presque impraticables, est comme le Réduit du vaste camp tyrolien, dans lequel on peut faire front de tous côtés, et braver, pendant long-temps, les efforts

de la plus vigoureuse attaque. Ses flancs et ses derrières sont couverts au loin par des obstacles non moins formidables, qui assurent la retraite. Du col de Toblach, on peut déboucher sur la grande route du Tyrol, où Brixen et le camp de Neuftift sont comme des postes avancés; de là, on menace, par Innsbruck ou Botzen, l'Inn et l'Adige, la Bavière et la Lombardie. De ce col, on pourrait se porter également sur la Piave par les chemins de Cortina et de Padula, sur l'Inn ou la Salza au travers des sentiers difficiles des vallées de Preitau et de Zamser. De Lientz, quelques chemins difficiles conduisent aussi sur la Salza, sur la Piave et sur le Tagliamento. Cette tête de la Drave devient alors le centre général de la défensive du Tyrol, de Salzbourg, de la Styrie, de la Carinthie et du Frioul. Le Pustherthal occupe la tête des deux vallées de la Drave et de la Rienz; il s'étend presque jusqu'à Prunecken et Lientz. Ces vallées et celles qui se trouvent au-dessus vers le nord, furent les plus ardens foyers de l'insurrection.

Dans la guerre du Tyrol, les vivres et les fourrages présentaient de grandes difficultés. L'Autriche avait cru les surmonter par la création des magasins mobiles. Elle avait établi à Villach un centre de défense, couvert à la gauche par les retranchemens élevés à Tarvis, Malborghetto, Prewald, qui rendait son armée maîtresse de ces portes de l'Italie. Son projet avait été d'assurer également, par des fortifications, la place de Salzbourg qui maîtrisait les débouchés à la droite. Enfin elle voulait compléter ce système, en élevant une ligne de places, à Enns sur le Danube, à Contrabruck près d'Altenmarck, à Bruck pour lier (par Gratz et la Mur) le haut Danube

avec la Drave. Elle comptait fermer ainsi la partie sud-ouest de ses frontières.

Tel devait être l'Échiquier défensif que l'Autriche adopta entre la défaite d'Eckmuhl et la prise de Vienne. Elle établissait sur son exécution de grandes espérances. On trouve ce plan souvent mentionné, mais jamais détaillé. Ce n'est pas à nous à développer ses avantages ou ses inconvéniens; car nous ne devons pas désespérer de voir les armées françaises, arbitres de l'Italie depuis tant de siècles, y reporter leurs drapeaux victorieux.

NOTE TROISIÈME.

Chap. IV, pag. 118.

SUR LES RAPPORTS DE NAPOLÉON AVEC LA COUR DE ROME, ET LE CLERGÉ DE FRANCE.

Les démêlés politiques de Napoléon avec le Pape, sont en général si peu connus et tellement dénaturés, ils ont été le prétexte de tant d'accusations, qu'il nous paraît nécessaire d'en rapporter les principales causes et les détails les plus essentiels. Ces démêlés, suite de ceux qui n'ont cessé d'exister entre l'ancienne monarchie et la cour de Rome, ont eu une grande influence sur les chances de la guerre de 1809, et sur les résultats de la grande lutte qui s'était élevée en Europe. Cette influence a été d'abord déguisée, avec le plus grand soin, sous des apparences inhostiles et même défensives. L'attaque était faite par une puissance secrète, qui cachait ses armes et ses moyens, qui n'a dévoilé ses forces que par des succès qui ont été vus de tous, et par des prétentions qui effraient même ceux qu'elle a servis. Il faut aussi faire connaître les rapports véritables de Napoléon avec le clergé français. Nous ne citerons que des autorités irrécusables.

On a vu combien les rois de France avaient eu à se plaindre du saint Siége, pendant leurs guerres en Italie, et dans les affaires politiques ou ecclésiastiques. Louis XIV, insulté en 1662 dans la personne de son ambassadeur,

s'empara du comtat d'Avignon, fit marcher 10,000 hommes sur les frontières des États romains, et menaça d'aller lui-même à Rome, se venger à la tête de 30,000 hommes. Alexandre VII, après avoir vainement cherché des alliés de toutes parts, envoya le cardinal Neveu faire les réparations exigées, mais il protesta en secret (1). Seize ans plus tard, dans l'affaire des franchises, lors de l'excommunication lancée par Innocent II, que l'ambassadeur Lavardin avait bravée à Rome même, Louis XIV s'assura de la personne du légat, et se saisit encore d'Avignon. Il fut alors question d'établir en France un patriarche indépendant de Rome. Le procureur-général appela de l'interdit au concile; et l'avocat-général Talon, dit dans son réquisitoire prononcé en 1688 : « Les foudres du Va-» tican n'ont rien de redoutable; ce sont des feux passa-» gers qui s'exhalent en fumée, et qui ne font de mal ni de » préjudice, qu'à ceux qui les ont lancés, etc... » L'assemblée du clergé de France et Bossuet, établirent en 1682, les fameux articles qui proclamaient l'indépendance des couronnes et les libertés de l'Église gallicane, toujours attaquées par les ultramontains, toujours défendues par nos plus illustres prélats, par nos parlemens et par nos universités. Louis XV, tous les princes de la maison de Bourbon et de l'Europe, prirent parti, en 1768, pour le duc de Parme attaqué par Clément XIII. Louis saisit le Comtat, toujours déclaré par le parlement d'Aix propriété de la France. Le roi de Naples s'empara de Bénévent et de Ponte-Corvo. Le bref de Clément fut

(1) Voyez sa protestation dans l'*Essai sur la puissance des papes*, troisième édition, tom. II, p. 80; et celle de Clément XIII, dans un cas à peu près pareil, tom. II, p. 209, et t. 1er, p. 356.

flétri, comme attentatoire à l'indépendance des souverains. La nomination du sage Ganganelli fit cesser le scandale.

Vers la fin du 18e siècle, à l'aurore même de notre révolution, les usurpations de la cour de Rome trouvaient partout des adversaires; les libertés gallicanes, des apologistes et des défenseurs. Dans la Toscane, Léopold et le synode de Pistoie, s'étaient prononcés en leur faveur et pour une sage réforme. En Autriche et dans la Lombardie, Joseph II opérait des améliorations considérables; il les continuait malgré les adroites exhortations de Pie VI, qui avait fait le voyage de Vienne. A Naples, les choses avaient été plus loin, parce que le gouvernement avait eu à combattre les prétentions absurdes de suzeraineté et la juridiction de la nonciature. En France, les affaires de l'Église, comme celles de l'administration, allaient être réglées par l'assemblée constituante, sur une base large et solide; l'opposition des corps privilégiés créa des catastrophes et de grands malheurs. Mais au milieu d'un cercle d'horreurs, cette opposition avait calculé juste; car elle nous a ramenés plus loin que le point d'où nous étions partis, et en deçà des limites établies par les anciennes constitutions de la monarchie. Pendant les guerres de la république, Pie VI était entré dans la coalition contre la France; il avait fait marcher à diverses reprises l'armée apostolique, malgré des négociations ouvertes et des armistices conclus. Il avait mêlé, avec quelque modération, les armes spirituelles à ses préparatifs militaires, et avait tenté de fomenter des soulèvemens parmi les peuples, surtout en Italie. On vit alors les troupes papales, réunies à celles

des hérétiques anglais, des schismatiques russes, enfin à celles des infidèles.

Pie VII, malgré ses vertus et ses bonnes intentions, fut mis aussi en état d'opposition, d'hostilités, et enfin de guerre déclarée, avec l'Empire français. Le concordat de 1801, qui réparait les malheurs de l'Église de France, devait causer une grande satisfaction au vénérable pontife. Il témoigna hautement sa joie et sa reconnaissance, en disant : *qu'après Dieu, il devait tout au consul* (1). Néanmoins cet acte qui avait éprouvé tant d'oppositions à Paris, fut vivement discuté par le sacré collége, où il aurait dû être reçu comme le plus grand des bienfaits. On éleva bientôt des réclamations sur des dispositions organiques, conformes aux réglemens admis sous l'ancienne

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de consigner ici les propres paroles de Pie VII dans ces époques mémorables, « Placuit tandem Patri » miscricordiarum, Deo, supplicum preces audire, fecitque ut illustris » vir..... illud animo conciperet, efficeretque (ex quo ei summa, præter » omnia, celebritas apud omnem posteritatem erit futura) nimirum ut » tot millibus millium hominum quos continet Gallia, avita majorum » religio, atque una cum eâ veræ ac solidæ felicitatis ipsorum funda- » menta, restituerentur. Nos hic, ut videtis, primum reipublicæ Galli- » canæ Consulem indicamus, Napoleonem Bonaparte. Sapienter ille, » etc... » (Allocution du 24 mai 1802.) « Desideria et postulationes ejus » viri, cujus operæ ac studiis, *post Deum*, acceptum referimus, non » modo furentes illos procellarum impetus ab Ecclesiâ aversos, sed » etiam catholicam religionem in tam late dominante populo restitu- » tam, etc... » (Allocution du 17 janvier 1803.) « Ea quæ ad catholicæ » religionis bonum, istic a te tantâ cum gloriâ facta sunt. » (Lettre du pape au premier Consul. 22 janvier 1803.) « Cum enim tanto studio ad- » fuerit nobis, cum de religione in Galliâ restituendâ, ejusque securitate » actum fuit, ita ut tibi *secundum Deum* acceptum referre debeamus, » quidquid ibidem... ad religionis bonum constitutum fuit. » (Lettre du 4 juin 1803.)

monarchie. Cependant, en septembre 1804, après la publication de nos Codes, monumens de sagesse, contre lesquels le Pape s'était élevé, il accepta le concordat de la république italienne, qui était le même que celui de France. Enfin le Saint-Père se décida à passer les Alpes, pour donner un témoignage authentique de sa reconnaissance, envers le restaurateur des autels et des trônes. Il vint consolider par sa présence et par la majesté du couronnement, tout ce qui avait été fait en faveur de l'État et de l'Église. Cet acte éclatant était la preuve de l'union politique la plus étroite, et une solennelle protestation contre les droits que violait ce que certaines puissances appelaient encore une usurpation. S. S. avait-elle espéré obtenir en retour de Napoléon, quelques parties du territoire perdu par les fautes de la guerre, ou quelques concessions sur les réserves de l'Église gallicane? Il paraît que le Saint-Père insista pour que Napoléon ajoutât sa signature, au bas de la lettre arrachée par l'obsession, à la faiblesse de Louis XIV. L'Empereur, en refusant ce premier point, se déroba aux autres demandes. Le vénérable pontife s'était peut-être exagéré le prix de sa détermination, tandis que Napoléon ne la considérait que comme l'accomplissement d'un devoir, pour la consolidation de l'ordre en Europe. Ceux qui entouraient le Pape, quoique comblés personnellement de faveurs, ressentirent ces regrets plus vivement que S. S., et les envenimèrent. Ils exaltaient l'effet que sa présence avait produit sur l'esprit des Français, comme tout ce qui est nouveau et extraordinaire. Le pape ne cessait de répéter à l'ambassadeur Alquier, dans soixante-seize conférences qu'il eut avec lui : « J'ai voyagé au travers » de la France à genoux devant moi. » Les deux souve-

rains se quittèrent pourtant avec les marques d'une mutuelle satisfaction. Pie VII en renouvela le témoignage en arrivant à Rome (1), dans son allocution au sacré collége.

Cependant, avant la fin de cette année, à peine la troisième guerre de la coalition a-t-elle éclaté, que la cour de Rome favorise les ennemis de la France. Elle adhère à la politique de Naples, qui rompt le traité qu'elle venait de signer, le 21 septembre 1805, pour ouvrir ses ports aux forces coalisées. Elle permet au ministre Acton, le plus violent ennemi de la France, d'établir à Rome même le centre de ses intrigues. La police de la ville est confiée à l'assassin de Duphot. Des impôts extraordinaires sont levés sur les peuples, sous le prétexte de payer les dépenses de l'armée française, soldées par notre trésor. Mais lorsque Naples est conquis, Pie VII écrit de sa main à son légat pour réclamer, auprès de Joseph, la suzeraineté du royaume de Naples, « dont lui seul peut » décerner la couronne. » A ce prix, il n'eût point hésité à reconnaître le nouveau souverain.

Nous avons vu qu'après la conquête de Naples, cette partie de la Péninsule, occupée par les troupes françaises, était entièrement séparée du royaume d'Italie, par les Etats romains. Dans une telle situation, et avec le système

(1) Potentissimum Francorum imperatorem cui religionis... in Gallia reflorescentis gloria debetur... cujus nomen fines terrarum pervasit, et cujus operâ Deus usus est ut catholica religio in Galliis publicam rursus in lucem emergeret... atque hic, sine gratissimi animi sensu, commemorare non possumus hilaritudinem illam, comitatem, benevolentiam, animique propensionem, quâ nos, apostolicâ libertate desideria nostra exprimentes, audivit et nostras petitiones excepit. (Allocution du 26 juin 1805.)

de guerre permanente adopté par la coalition, il fallait pour la sûreté de l'armée et du gouvernement de Naples, que la cour de Rome fût unie à la France. Une neutralité stricte et loyale nous eût été nuisible; à plus forte raison, celle qui favorisait secrètement la coalition. L'Empereur fit d'abord proposer au Pape de former, avec les États d'Italie, une alliance offensive et défensive, et de recevoir une garnison française à Ancône. Cette proposition fut ensuite modifiée et déclarée applicable seulement aux Anglais et aux infidèles. Renouvelée sous diverses formes, elle fut toujours rejetée avec des prétextes, qui n'étaient pas admis par le gouvernement français, parce qu'ils contrastaient trop évidemment avec la conduite journalière des Romains. A cette condition, on donnait au Pape les garanties nécessaires pour la conservation de ses Etats. Pie VII fut souvent averti des dangers auxquels il s'exposait, en refusant de fermer ses ports aux Anglais et d'entrer dans la confédération italienne. Napoléon le prévint qu'il serait forcé de réunir au royaume d'Italie, les Marches qui bordent l'Adriatique. Le Pape répondit qu'étant le père commun de tous les chrétiens, il ne pouvait se déclarer contre les Anglais, et qu'en sa qualité de successeur du prince des apôtres, il avait reçu de Dieu une puissance souveraine sur toutes les parties du globe terrestre (1). Les ménagemens ex-

(1) *Essai historique sur la puissance temporelle des Papes*, 2e vol., p. 31. On ne saurait trop recommander de lire la 3e partie du 2e volume de cet ouvrage (5e édition, 1811), et le chap. 33e des *Quatre Concordats de l'archevêque de Malines*. Une partie de cette note est extraite de ces ouvrages et de l'*Histoire de l'Italie*, par Botta. On doit lire surtout les annotations de Napoléon, consignées dans le 1er volume des *Mémoires de*

cessifs dont usait Napoléon, persuadèrent à la cour de Rome qu'il redoutait sa puissance. Elle en vint, dès 1807, à une rupture presque ouverte, et commença à employer les moyens spirituels, pour défendre des intérêts purement temporels. Elle retira au cardinal Caprara, ses pouvoirs comme légat *à latere*, et envoya le cardinal de Bayane pour négocier, sans lui donner les autorisations nécessaires. Elle chercha à inquiéter la Pologne, en s'opposant à l'établissement du Code civil, à troubler Naples et plus tard l'Espagne, en reconnaissant ouvertement les gouvernemens de Sicile et des Cortès.

D'après les refus de la cour de Rome, d'après sa conduite hostile envers Napoléon, autant que favorable à la coalition, il devenait absolument nécessaire d'assurer les communications entre Naples et la haute Italie, surtout lorsque les préparatifs et les dispositions de l'Autriche faisaient voir la guerre certaine. Il fallait chasser de Rome les agens de la coalition, occuper cette ville située sur la ligne d'opérations de notre armée, et exposée par le voisinage de la mer, aux tentatives des Anglo-Siciliens. Napoléon y fit entrer un petit corps français, dont le commandement fut confié à un homme qui devait, par son caractère, adoucir les rigueurs de cette mesure. L'Empereur écrivit en même temps à S. S. que, si elle n'avait pas adhéré, sous deux mois, à la fédération avec les États d'Italie, il considérerait comme non avenue la donation de Charlemagne. Cependant le cardinal légat demanda ses passe-ports, à l'approche de

Sainte-Hélène; il déclare fausses, ou plus ou moins falsifiées, les pièces imprimées à Londres, sur les discussions entre les cours des Tuileries et de Rome.

la semaine sainte. L'époque était bien choisie pour produire de l'effet. Dans les usages des temps modernes, ces demandes équivalent à une déclaration de guerre. Rome se mettait donc en hostilités avec la France. Ce jour-là même (2 avril 1808), l'Empereur, qui n'avait pas accoutumé ses ennemis à le voir intimidé par leurs attaques, décréta qu'en sa qualité de successeur de Charlemagne, il reprenait les Marches d'Urbain, d'Ancône, de Macerata et de Camerino. C'est une petite partie de territoire, resserrée entre l'Apennin et la mer, une véritable route militaire de la rive droite du Pô jusqu'aux Abruzzes. Là se trouvait Ancône, port et forteresse de l'Adriatique, qui, dans les mains de la coalition, nous eût été fort nuisible. Le général Lemarrois occupa les Marches, avec quelques troupes françaises. Les habitans, les autorités et même le haut clergé, allaient au-devant de cette occupation (1).

L'année 1808 se passa en hostilités sourdes et diplomatiques de la part du saint Siége, et de la nôtre en mesures de sûreté dans les Etats romains. Napoléon proposa de retirer les troupes de Rome, aussitôt que le Pape aurait reconnu la réunion des Marches au royaume d'Italie. Mais le Saint-Père protesta contre leur envahissement, et fit défendre de prêter serment aux autorités françaises; ce qui n'arrêta pas l'archevêque d'Urbain, ainsi qu'un grand nombre d'ecclésiastiques. Le Pape provoquait les peuples à la désobéissance, en censurant les Codes publiés depuis quatre ans, en empêchant les prélats de se rendre dans leurs diocèses. Des bandes armées se montraient

(1) Il est à remarquer qu'en 1797, le roi Ferdinand de Naples demandait à la France, ces mêmes Marches avec les îles Ioniennes : *Botta*, t. III, p. 9. En 1813, le roi Murat en faisait le prix de sa défection.

vers Piperno, Alatri, Sonnino, Norcia, Foligno, Assise, Viterbe, etc.; elles troublaient et dévastaient le pays. La cour de Rome contraria, par tous les moyens possibles, la formation des gardes civiques, destinées à maintenir l'ordre dans l'intérieur. Elle réclama contre le jugement des insurgés et des espions napolitains, pris dans les Terres de l'Eglise. Le cardinal Pacca, pro-secrétaire d'Etat, fut même accusé d'avoir tenté de soulever les habitans contre nos troupes. Il avait reçu l'ordre de se rendre à Bénévent, son pays; mais le Saint-Père vint le prendre au milieu des soldats français, et le conduisit dans son appartement, qu'il lui fit partager jusqu'au dernier instant. Il y avait pourtant scission dans le sacré collége; les cardinaux qui se trouvaient à Paris ou dans le royaume d'Italie, donnèrent toutes les preuves possibles d'adhésion et de soumission aux actes du gouvernement français.

Tels étaient les rapports du saint Siége avec l'Empire, au commencement de 1809. Nous ne pouvons nous dispenser de mentionner aussi la conduite du Clergé de France, et ses rapports avec Napoléon. Les devoirs d'historien nous forcent à en parler, puisque le Clergé est venu se mêler dans les affaires de la guerre et du gouvernement. Mais pour ce qui le concerne, nous ne ferons que citer l'archevêque de Malines (1).

« Napoléon s'était formé systématiquement une conviction intime de l'attachement du clergé pour lui. « *Je » l'ai rétabli, je le maintiens, je fais tout pour lui; il est » impossible qu'il ne me soit pas attaché* (2). » Voilà ce qu'il

(1) Voyez les *Quatre Concordats*, par M. de Pradt; 2e vol., p. 247 à 378.

(2) Pour constater ce que Napoléon a fait en faveur de la religion et du clergé de France en particulier, il suffit de citer la réponse à la

disait habituellement; et le jugement eût-il été faux, le principe n'en était pas moins honorable pour le clergé, puisqu'il se rattachait à celui de la reconnaissance présumée..... Me demandera-t-on ce que Napoléon voulait? Rien n'est plus simple que la réponse : La séparation du spirituel avec le temporel.

» Une trop grande quantité de prêtres s'étaient établis dans le monde, comme les ennemis et les dissolvans de l'ordre politique qui existait alors, ainsi que comme les agens de correspondance, de menées, et d'intrigues dirigées contre lui. La Révolution a rendu fort savant dans ce genre, et a fait embrasser ce métier à beaucoup de gens qui n'y étaient point appelés. Une *chouannerie religieuse*, c'est le mot propre, avait été organisée..... Les inconvéniens de cette manie de faire servir la religion à la politique, se représentent partout; c'était en France, comme à Rome, la maladie du temps. Les mêmes résultats eurent lieu dans les deux endroits. Napoléon a dissous Saint-Sulpice, les Pères de la foi, la Trappe; il a fermé la bouche à M. Frayssinous. Que l'on soit sincère; que faisait-on dans ces maisons? que disait ce prédicateur? quelles étaient leur tendance, leurs liaisons, leurs correspondances, leurs vœux bien distincts, bien connus? Ces maisons n'étaient-elles point les canaux de tout ce qui venait de Rome? Ne regarderait-on pas comme stupide, un gouvernement qui verrait froidement une suite de manœuvres tramées contre lui? Aujourd'hui même cela serait-il souffert?..... Je n'ai pas voulu être

deuxième question proposée en 1809 et 1810, à la commission ecclésiastique composée de cardinaux, de prélats..... Voy. les *Quatre Concordats*, t. III, pag. 373.

le seul dans Paris, à ne pas entendre M. Frayssinous; ce qu'on publiait m'avait préparé d'avance à ce que j'allais voir. Son auditoire était une véritable assemblée de contre-révolutionnaires, tenant ses séances à Saint-Sulpice; il fallait être aveugle pour y voir autre chose. Le parti se réunissait là, croyant y trouver une sûreté qui lui manquait ailleurs. Des déclamations continuelles contre la révolution, des allusions toujours saisies contre le gouvernement, formaient le fond des discours. L'esprit de parti applaudissait; la raison gémissait de ce déplorable spectacle, qui montrait une église transformée en théâtre pour un parti, et en arène pour un autre..... A Pétersbourg, la centième partie de ce qui s'est fait ou dit au faubourg Saint-Germain, aurait peuplé la Sibérie.

» Napoléon, harcelé par les prêtres, se retournait contre eux, comme le lion contre les chasseurs. Les moins craintifs étaient blessés et s'en retournaient en criant à la violence, lorsqu'ils n'auraient dû accuser que leur téméraire imprudence..... Il n'a jamais pu concevoir comment les membres de sa chapelle étaient toujours à la tête de l'opposition contre lui : « *Qu'ils en sortent, et qu'ils s'op-* » *posent après !* » disait-il. Dans le fait, il était assez singulier que, depuis le grand-aumônier jusqu'au dernier clerc, moins deux ou trois qui marchaient avec simplicité et droiture, tout le monde y fût contre lui. Chez quel souverain cela serait-il souffert ? et cependant il le connaissait, et le tolérait. Aussi lorsqu'un jour je lui proposais des nominations : « *M'en répondez-vous*, me dit-il » devant beaucoup de monde, *car au moins faut-il que,* » *dans le clergé, je puisse compter sur ma chapelle.* »

» En 1809, l'opposition de quelques parties du clergé et des dévots, monta. Le Pape établissait le régime des vicaires apostoliques. Il se formait un ministère clandestin, en opposition avec le concordat de 1801, comme avec les lois de l'Etat. Le cardinal de Pietro était le centre de toutes ces distributions de bulles, brefs et autres pièces de Rome. L'excommunication avait pour but évident, de détacher le clergé et les peuples sur lesquels, d'après les observations faites en voyageant en France, on croyait pouvoir compter. Elle avait obtenu son effet dans la Belgique. Car je puis attester que les prières *Pro imperatore*, tarirent à cette époque dans le pays, et qu'elles ne recommencèrent à couler, que lorsque le triomphe de Napoléon eut été constaté par la paix de Vienne. Tant qu'on vit les Anglais devant Anvers, les chants cessèrent; quand ils eurent le dos tourné, ils reprirent. Tant il est vrai que toute cette opposition religieuse était calculée sur les positions politiques ! Tant il est encore vrai que ceux qui accusaient Napoléon de ne faire de la religion qu'un instrument politique, n'en faisaient pas eux-mêmes un autre usage ! »

NOTE QUATRIÈME.

Chapitre IV, pag. 128.

COUP D'OEIL SUR LE THÉATRE DE LA GUERRE EN ITALIE.

§ Ier. Échiquier stratégique; forme, division, détails, théâtres d'opérations, lignes directrices. — § IIe. Division stratégique de la Lombardie; parties soumises à l'influence des États voisins; Malborghetto, Osopo, Palma-Nova, Venise... partie neutre. — § III. Place d'armes de la Lombardie; Mincio, Peschiera, Adige, Vérone, Legnago. — § IVe. Système de Mantoue et du Seraglio; état ancien et actuel; grandes améliorations. — § Ve. Système d'Alexandrie et de ses confluens; situation topographique; état ancien et actuel; améliorations et projets.

Échiquier Stratégique. § Ier. — La configuration générale de l'Italie offre deux divisions bien distinctes : la partie septentrionale que nous appellerons Lombardie, se rattache au continent de l'Europe; la partie méridionale, ou Péninsule italique, s'avance au milieu de la Méditerranée. La Péninsule s'élargissant vers les États romains, présente entre l'embouchure du Savio et celle du Serchio, une sorte d'isthme, traversé obliquement par l'Apennin. Si du milieu de l'isthme, on trace un arc de cercle, il suivra presque régulièrement, de la Méditerranée à l'Adriatique, les Alpes qui ceignent la Lombardie. Ainsi, la belle Italie est entourée des obstacles naturels

les plus imposans, des montagnes et de la mer. La Lombardie a de longueur, depuis le col de Prewald jusqu'à celui du mont Genèvre, 140 lieues ou 28 marches d'étape; l'isthme en a un peu plus du quart. L'Italie méridionale comprend, de Mantoue à Rome, 100 lieues ou 20 marches; et depuis Naples 150 lieues ou 30 journées d'étape. De Mantoue à la crête des Alpes tyroliennes, il y a 60 lieues ou 12 marches.

Le principal Théâtre de la guerre en Italie, se trouvant dans la *Lombardie*, ce pays réclame plus particulièrement notre attention. Il présente la plus belle plaine du monde, parsemée de villes et de gros bourgs, coupée de rivières et de canaux, couverte d'arbres, mais possédant peu de ces grandes chaussées, qu'on remarque dans les autres contrées de l'Europe. Cette plaine est large de trente-cinq lieues; de la crête des Alpes à celle des Apennins, il y en a une cinquantaine. — Les *Apennins* ont des pentes rapides. Leurs vallons, peu considérables, tombent directement dans le Pô, et ne laissent échapper que des torrens, presque secs en été, précipitant leurs eaux furieuses et passagères dans le temps des pluies et des fontes de neige. Parmi ces torrens la Stura, le Tanaro, la Bormida, la Scrivia, la Trebbia, le Taro, la Parma, le Crostolo, la Secchia, le Panaro, ont été illustrés par des batailles mémorables. — La pente de l'immense chaîne des *Alpes*, fort inclinée, varie dans sa largeur, depuis quinze jusqu'à trente lieues. Elle est coupée de longues et profondes vallées, d'où sortent de grandes rivières, souvent au travers d'immenses lacs. Ces rivières dirigées d'abord du nord au sud, se détournent ensuite vers l'est, en entrant dans la plaine. Ainsi elles for-

ment toutes un angle à peu près égal, et opposé à celui que décrivent symétriquement les tributaires du Danube, sur la pente septentrionale des Alpes. Les plus remarquables de ces rivières sont le Tésin, l'Adda, l'Oglio, le Mincio, l'Adige, la Piave, le Tagliamento.

Après les montagnes qui entourent la Lombardie, le principal accident de son territoire, sous les rapports physiques et stratégiques, est le *Pô*, fleuve qui reçoit les eaux de ce vaste cirque de montagnes. Large, profond, il ne peut supporter de pont stable au-dessous de Turin; présentant dans ses débordemens l'image d'une mer furieuse, il interrompt alors toutes les communications. C'est surtout après le confluent de la Sesia et du Tanaro, qu'on remarque ces caractères. De ce point, jusque vers Mantoue et son embouchure, son lit suit, au milieu de grands contours, une ligne à peu près droite. Au-dessous du Mincio, le Pô mêlant ses eaux avec les dérivés de l'Adige et du Panaro, forme jusqu'à la mer, comme un seul et immense fleuve, au milieu de vastes marais. Pendant les crues, il remonte dans ses affluens grands et petits, au-dessus de Legnago et de Mantoue.

Le Pô divise la Lombardie en deux *Théâtres de guerre*, que les opérations peuvent difficilement embrasser dans leur ensemble. Celui de la rive gauche s'étend de Turin à l'Isonzo, en considérant la tête de l'Adriatique, comme la continuation du bassin du Pô. Celui de la rive droite s'arrête au-dessous du Panaro vers Ferrare, à cause des obstacles qu'oppose le labyrinthe de ce Delta. Le dernier de ces deux théâtres communique seul avec la basse Italie. — Nous avons vu quelle était l'inclinaison et la direction des tributaires de la rive gauche du Pô, dans les

montagnes et dans la plaine. Ils forment tous des lignes de défense ou d'obstacles, plus ou moins considérables; la plupart ont des passages occupés par des forteresses. Les torrens de la rive droite du Pô, à l'exception du Tanaro et du Panaro, ne présentent que des barrières momentanées.

L'Échiquier Stratégique de l'Italie est d'autant plus difficile à établir, que ce territoire se trouve plus bizarrement contourné. Nous avons été obligés de tracer, pour nous faire mieux entendre, quelques lignes imaginaires, mais en petit nombre et sur des points fixes, de manière qu'il sera bien aisé de les suivre sur les moindres cartes. Nous devons indiquer d'abord les *Rapports Stratégiques* de l'Italie, avec le grand système de guerre adopté par les ennemis de la France. Nous avons vu (tome I, chapitre VI) que vers l'est, la Base générale des attaques du continent, s'étendait, en 1809, sur l'isthme européen déterminé par la mer Baltique et le golfe de Venise, ou depuis l'embouchure de la Trave jusqu'à celle de l'Isonzo. Cette base laissait en arrière l'Italie, et le Danemark toujours fidèle aux traités. Mais la base défensive que Napoléon opposait aux attaques de l'Europe, était prise à revers par les opérations que pouvaient tenter les Anglais, maîtres des mers; elle l'était surtout par la ligne partant du centre de l'Espagne, qui était liée avec le continent par la Méditerranée, couverte de forces britanniques. La guerre, au-delà des Pyrénées, était presque entièrement séparée, quoiqu'elle concourût au même but (le centre de la France), et que Napoléon dût y faire face en même temps. Cette Base générale de la coalition, longeant à peu près les frontières des royaumes d'Italie,

de Bavière, de Westphalie, était traversée fort obliquement par la *Ligne Directrice de la guerre* entre Vienne et Paris (c'est ainsi que nous désignerons les lignes que suivait l'ensemble des principales opérations). La *Directrice de la guerre dans la Lombardie* s'élevait perpendiculairement, à l'extrémité méridionale de la base générale. Les attaques des Autrichiens sur ces deux Directrices étaient divergentes; tandis que celles des Français, convergeant à mesure qu'elles pénétraient dans l'Autriche, pouvaient facilement se rejoindre sur Vienne. La distance de Goizia à cette ville, est la même que celle de Landshut; mais si on tenait compte des difficultés des Alpes, il y aurait plus loin de Gorizia à Paris, que de Vienne à cette capitale. Tels sont les rapports généraux des deux Échiquiers de l'Allemagne et de l'Italie septentrionale.

La *Directrice de la guerre dans la Lombardie*, peut être représentée par une ligne à peu près droite, et passant par Briançon ou le mont Genèvre, Turin, Alexandrie, Pizzighitone, Mantoue, Palma-Nova et le col de Prewald. Cette ligne, coupant le Pô au confluent du Tanaro, ou au défilé de la Stradella, suit parallèlement la rive gauche de ce fleuve jusqu'à Mantoue, et franchit l'Adige à Legnago ou Vérone. Elle traverse ainsi la Lombardie entière, et maîtrise les obstacles au moyen de points fortifiés, dont nous étions maîtres en 1809. Mais l'ennemi trouvait à Udine, Vicence, Brescia, Milan, Verceil, une route parallèle qui n'était barrée que par l'Adige, le Mincio et l'Adda. Cette Directrice contribuera particulièrement à déterminer l'Échiquier Stratégique de la Lombardie. Ses rapports avec les frontières des États

français et autrichiens, fixeront d'une manière plus précise ceux de l'Échiquier. Observons que les limites de l'Autriche, suivant alors celles du pays de Salzbourg et de la Bohème, formaient un angle légèrement obtus avec la Directrice; mais les Autrichiens en dominaient la moitié, après l'occupation du Tyrol. Tandis que les frontières de l'Empire français (Rhin, Jura et Alpes), fortement inclinées sur la Directrice, prenaient à revers un tiers seulement de la Lombardie.

Maintenant pour établir les rapports des *Théâtres de guerre* dans l'Italie méridionale et septentrionale, nous tracerons une ligne de Rome sur Mantoue, centre général des opérations militaires. Cette ligne est perpendiculaire à la Directrice de la Lombardie, qu'elle partage à peu près par le milieu. Son prolongement par Peschiera et le lac de Garda, passant entre le Tyrol et la Suisse, traverse la partie de la grande chaîne des Alpes, impraticable aux voitures. Elle est à peu près également éloignée de la route du Simplon qu'elle laisse à l'ouest, et de celle du Brenner qui reste à l'orient. Cette *Ligne Directrice de l'Italie méridionale* part de Rome, parce que les principaux corps, agissant dans cette partie, viendront toujours de Naples et de son littoral; parce que les meilleures routes passent par Rome, d'où elles suivent la direction indiquée par Florence et Bologne, vers Mantoue et le Pô. La ligne d'opérations des Abruzzes, par Ancône et Rimini, aboutit sur celle-ci, et se confond avec elle. A l'ouest, se détache de la première une route par Pistoie sur Modène; à l'est, quelques chemins conduisent, par Ferrare et Rovigo, sur le Théâtre de la rive gauche du Pô, et dans le Padouan. Mais il serait fort

difficile, sinon impossible, d'y conduire une armée.

Division Stratégique de la Lombardie. § II. — D'après les rapports généraux du terrain, permanens comme les obstacles naturels sur lesquels ils sont fondés, et d'après les rapports militaires, la Lombardie se divisait stratégiquement en trois parties. L'une depuis l'Isonzo jusqu'à l'Adige, était soumise aux attaques de nos ennemis; ils y avaient l'avantage des positions, qui leur livrait près de la moitié de la Lombardie. L'autre depuis le mont Genèvre jusqu'au Tésin, se trouvait subordonnée à l'influence militaire de la France, et formait à peu près le tiers du territoire. Le reste, entre le Tésin et l'Adige ou le Mincio, semblait destiné à servir de champ de bataille aux armées belligérantes. Examinons rapidement ces diverses divisions de la Lombardie.

La guerre de 1809 montra l'action stratégique qu'exerçaient nos ennemis sur la *Partie Orientale;* ils parvinrent bientôt sur l'Adige. Les escadres britanniques menaçaient le littoral depuis l'Isonzo. Les Autrichiens pouvaient pénétrer sur ce terrain, par les grandes routes qui, jointes deux à deux dans le Tyrol et le Frioul, restent séparées par les montagnes, jusqu'à Vérone où elles aboutissent. — La route de Salzbourg à Innsbruck et au Brenner, celle de Willach à Lienz, traversant le Tyrol, se réunissent sur le haut Adige. De Trente, on peut marcher par les deux rives du fleuve sur Vérone, et sur Brescia, par la vallée du Chièse, en tournant le lac de Garda et le Mincio. — Les routes du Frioul sont, celle de Willach et de Laybach à Trévise. La première passe au défilé de Malborghetto, longe la vallée difficile et profonde de la Fella, laisse de côté Osopo, et traverse le

Tagliamento à Dignano : de Tarvis, se détache un chemin qui, par le col de Prediel et la vallée de l'Isonzo, descend à Gorizia, ou qui de Caporetto, conduit par Cividale à Udine et à Codroipo. La seconde, franchit les Alpes au col de Prewald ; et par Gorizia, Palma-Nova, Codroipo, rejoint la route de Willach à Valvasone ; un embranchement plus rapproché de la mer, vient à Trévise par la Motta et Oderzo. — Nous avons vu dans la Note du Tyrol, les principales défenses de ce pays. Sur les routes du Frioul, l'ennemi avait élevé, en 1809, des retranchemens à Tarvis, Malborghetto, Prediel, Prewald, Laybach... Les Français avaient commencé à l'ancien fortin de Chiusa Veneta, et à Codroipo, quelques travaux que la guerre fit abandonner.

Les *Ouvrages de Malborghetto*, remarquables sous les rapports de l'art appliqué à un site de montagnes, méritent une description particulière. Ils couvraient, au-dessus et au nord du village de ce nom, un contre-fort qui, s'avançant sur la Fella, barre entièrement la vallée. Cette masse rocailleuse a cent soixante toises de long et quatre-vingts toises de large; mais la longueur totale des ouvrages, de la droite à la gauche, était de deux cent vingt toises. Une crête assez prononcée sépare les deux pentes du contrefort ; celle qui tombe vers l'orient, occupe un quart de la largeur ; celle vers l'occident, les trois quarts. La dernière, en grande partie recouverte de terre, est traversée par une bande de rochers, au bas desquels l'escarpement est bien plus rapide. Sur cette bande et sur la crête, avaient été placées deux lignes d'ouvrages qui bordaient parallèlement et commandaient le lit de la Fella ainsi que le chemin ; les uns à quatre-vingt-dix toises

(bonne portée pour la mousqueterie), les autres à deux cents toises. Les parties de l'escarpement les plus praticables, avaient été coupées d'une trentaine de pieds, de manière à paraître inaccessibles. Ces deux lignes se réunissant par les extrémités, formaient une sorte d'enceinte de redoutes détachées, dont les défenses avaient été tournées vers la pente occidentale, l'autre étant considérée comme à l'abri par sa roideur et par sa position. En se rattachant à la montagne d'Ecker, le contre-fort s'abaisse et se rétrécit; il ne présente plus qu'une arête aiguë, longue de soixante toises, au bout de laquelle se trouvait le premier ouvrage autrichien, entièrement isolé et sur un mamelon qui dominait toute la position. C'était une tour carrée ou blockhaus à trois étages, percée d'un triple rang de meurtrières, avec une cave servant de magasin, et des mâchicoulis au-dessus; un petit observatoire bâti en bois la couronnait. Le mur avait six pieds d'épaisseur; l'intérieur, seulement dix-huit pieds de côté. La tour était liée, par un fossé creusé dans le roc et palissadé, au reste des ouvrages. Ceux-ci, au nombre de neuf, présentaient de véritables forts casemates en bois, terre et rocher. Deux étaient isolés, comme la tour déjà décrite. Les autres nichés au milieu des rochers, dans les moindres enfoncemens, étaient recouverts par ces voûtes naturelles ou avec des fascines, et fermés par des murs en bois, percés de créneaux. De petits magasins avaient été creusés dans le rocher. Un seul de ces ouvrages à ciel ouvert, formait une queue d'aronde de sept toises du côté extérieur. Excepté la tour entièrement séparée, les forts étaient assez rapprochés. Sur le sommet du contre-fort, s'élevait l'autre tour

à trois étages. Au sud, dans la partie la plus voisine de la Fella et la plus exposée, trois de ces ouvrages réunis par une galerie blindée, ayant 45 toises de développement extérieur, présentaient un seul fort casematé, percé de douze embrasures et de meurtrières; il avait, sur certains points, trois étages de feux, au moyen d'un fossé disposé pour cet usage. — L'avantage des forts de Malborghetto était que chacun d'eux offrait un abri parfaitement à couvert, et qu'il fallait du gros canon ou la hache pour l'entamer; mais ils étaient en général petits, étroits et isolés. On n'avait pas eu probablement le temps de les lier par un retranchement, ou même par un simple fossé; on en aurait fait ainsi une forte Place de campagne. Les fortifications de Prediel et de Prewald étaient de même nature.

Au milieu des collines du Frioul, se trouve une plaine d'une lieue et demie de large, sur deux lieues de long. Au centre, s'élève un rocher escarpé, dont le plateau est couronné par l'enceinte irrégulière du *Fort d'Osopo*, qui a 300 toises de côté, sur environ 50. Le village est au pied du rocher vers le midi, le Tagliamento à l'ouest et à 300 toises. Ce fort domine la grande route de Tarvis; mais il peut être tourné par quelques chemins qui traversent la plaine, et surtout par celui de Buja à Artegna et Gemona. En 1797 et en 1809, on avait construit un Camp retranché qui, embrassant une partie de la route, et quelques petits mamelons disséminés autour du rocher, s'adossait au Tagliamento. A la dernière époque, une faible garnison occupait Osopo, pour empêcher l'ennemi de s'y établir. — *Palma-Nova* est sur la route de Laybach; mais cette forteresse située au milieu d'une plaine unie,

peut être tournée de tous côtés, même très-près de la portée de son canon. Elle présente neuf fronts bastionnés à oreillons, avec des cavaliers sur les courtines, de petites demi-lunes, un système de lunettes en capitale des bastions, un avant-chemin couvert. Son extrême régularité s'étend même dans l'intérieur de la ville. Cette disposition lui assurait une bonne défense, qui se trouvait la même pour tous les fronts. Le corps de place était parfaitement revêtu. Les ingénieurs français y avaient apporté, comme dans toutes les forteresses conquises, des améliorations remarquables. Les bastions avaient reçu à la gorge des retranchemens casematés; les demi-lunes et les lunettes avaient été rectifiées, revêtues, et renforcées par des réduits en maçonnerie. Palma-Nova était devenu une place de dépôt pour le Frioul, et un point de refuge pour les troupes forcées d'abandonner l'Isonzo. — *Venise*, située au milieu des pays soumis alors à l'influence de nos ennemis, avait beaucoup plus d'importance pour eux que pour nous. Car si les Anglais et les Autrichiens s'étaient rendus maîtres de cette ville, ils en auraient fait leur place d'armes. De là ils pouvaient inquiéter tout le pays sur les deux rives du Pô jusqu'à l'Isonzo, susciter et entretenir de grands soulèvemens sur divers points de l'Italie, enfin faire parvenir dans le Tyrol, le Padouan et le Ferrarais, qui commençaient à s'insurger, de l'argent, des armes et des munitions. La nature de la guerre en Italie pouvait se trouver changée, par la seule occupation de cette place. — Du côté de la terre, Venise a deux entrées, Mestre et Fusine, où aboutissent les canaux de communication. La première avait été fortifiée, en 1809, par un grand ouvrage de campagne qui en-

tourait Malghera, et le commencement du canal de Mestre. Il présentait deux grands fronts bastionnés, adossés et réunis en tête par une simple tenaille. L'ouvrage était enveloppé par une double couronne de trois fronts, avec un chemin couvert et des fossés pleins d'eau. Ces retranchemens qui n'étaient pas terminés, furent occupés par 2000 hommes. Deux lunettes placées à 300 toises du fort, en flanquaient les approches. De simples batteries, dont une partie était construite en bois, défendaient l'intérieur et les points principaux des lagunes.—Vers la mer, Venise a sa principale entrée au port S. Nicolo del Lido, gardé par un fort qui porte le même nom; celui-ci entouré par la Passe, est long de 500 toises, et fermé au midi par deux fronts bastionnés. De l'autre côté de la Passe, se trouve le fort S. André, simple batterie retranchée à la gorge. A 250 toises de cette entrée, est celle de S. Erasme, défendue par les ouvrages du lazaret neuf. Les passages situés plus au-dessus, vers l'orient, ne communiquent avec Venise que de loin, et par de petits canaux. Vers le midi, le port de Malamoco, conduisant jusqu'à la ville, par le canal du même nom, est barré par les petits forts d'Alberoni ou della Punta, et de Malamoco. Enfin à l'extrémité du littoral de Palestrina, sont le port et la ville de Chioggia, que protége le fort angulaire de S. Felice. De Chioggia, on arrive à Venise par le très-long canal de Pergola. A Brondolo, au fond des lagunes, se trouve l'embouchure du canal qui les sépare de la terre ferme, et celle des divers lits de la Brenta. Ce point avait été fortement retranché. Tout près de là, commence le grand delta de l'Adige et du Pô, dont les diverses embouchures ont été confondues par la nature et par la main des hom-

mes. Les postes maritimes de Venise étaient en bon état, et des garnisons y avaient été placées.

La Partie Occidentale de la Lombardie, depuis le Tesin et la route du Simplon, était sous l'influence stratégique de la France. Napoléon, après s'être débarrassé des forteresses qui barraient l'entrée de l'Italie, avait ouvert, par des travaux qui feront l'admiration de la postérité, six grandes routes au travers des Alpes et des Apennins : celle du Simplon qui tombait directement sur Milan; du mont Cenis et du mont Genèvre, qui conduisaient à Turin, Alexandrie, Coni, Savone et Gênes; celle du col de Tende; enfin la route de la Corniche, le long de la rivière de Gênes, qui aboutissait à cette ville, et menait de Savone à Alexandrie. Ces routes liaient la Lombardie et la France. Vers le centre de la grande courbure des Alpes, depuis le mont S. Bernard jusqu'au mont delle Finestre, à la réunion des eaux qui forment le berceau du Pô, et des routes qui descendent de ses vallées, se trouvait la belle et immense place d'Alexandrie.

Le Centre de la Lombardie, entre le Tesin et le Mincio, est couvert par des montagnes qui ne présentent que des passages extrêmement difficiles, au S. Gothard, au Splugen, aux ports de Bregel et de S. Giacomo delle Fraele... On peut regarder cette partie comme à l'abri d'une invasion du côté du nord, et indépendante de l'influence de la France et de l'Autriche. Mais la nature et l'inclinaison de ses rivières, la rendent plus favorable aux armées de l'est, qui peuvent occuper le centre de la courbure. Cependant les Français y possédaient cette *Place d'armes stratégique*, formée entre l'Adige et le Mincio, par les forteresses de Mantoue, Legnago, Pes-

chiera et Vérone. Ils avaient aussi Pizzighitone et le château de Brescia. Ils pouvaient mettre en défense une foule de postes, plus ou moins bons, gardés dans les anciennes guerres, tels que Sabionette, Crema, Orcinovi, Crémone, Guastalla, la Mirandole, le fort Urbin, les têtes de pont de Lodi, de Cassano, de Brivio, celles du Pô..... Rappelons également que, d'après la position des pays situés à la rive droite du Pô, et d'après la nature du terrain qui borde ce fleuve à son embouchure, les Français étaient maîtres de manœuvrer sur l'une ou l'autre des deux rives, tandis que les Autrichiens ne seraient parvenus dans le pays de Modène, qu'en traversant le Padouan, cinq rivières et un pays plein de marais.

Place d'armes entre l'Adige et le Mincio. § III. — Après avoir présenté sommairement l'Échiquier Stratégique de l'Italie septentrionale, nous allons ajouter quelques-uns des principaux détails d'un pays que nous avons été à même d'étudier. Nous sommes persuadés que les militaires retrouveront avec intérêt le tableau d'un terrain rendu célèbre par les opérations des généraux, qui y ont porté quatre fois la guerre dans le dix-huitième siècle. Sans compter le premier de tous, il suffit de citer le prince Eugène de Savoie, Catinat, Vendôme, Stahremberg, Villars, Wurmser, le prince Charles, Masséna, etc..... Nous regardons ce terrain comme un des plus propres à servir d'école pour la stratégie, dont la campagne de 1796 nous semble le plus parfait modèle. C'est aussi le pays où l'on a fait, dans les dernières années, les plus beaux travaux de l'art fortifiant, et ses applications les plus réelles aux grandes opérations de la guerre.

Au milieu de la Lombardie, entre l'Adige et le Mincio, se trouve cette vaste place d'armes, qui est comme la citadelle de ce pays. Fermée au midi par le Pô et les marais du Tartaro, elle peut l'être au nord, entre l'Adige et le lac de Garda, par des retranchemens, dont les lignes ont été toujours mal combinées. Dans cette partie septentrionale, est le pivot de toutes les opérations défensives, pour manœuvrer entre l'Adige et le Mincio, ou pour défendre leur passage. Peschiera, Vérone, Legnago, Mantoue, sont les portes et les têtes de pont de cette place d'armes. Les rapports de position entre ces quatre forteresses peuvent s'établir ainsi : Peschiera, Vérone, Mantoue, Legnago, sont aux quatre angles d'un trapèze; les trois dernières forment un triangle à peu près équilatéral. Mantoue est le réduit de la place d'armes, qui par le Seraglio se lie avec le Pô, et maîtrise les deux Théâtres d'opérations de la Lombardie. — Le grand but de la guerre dans la partie septentrionale de l'Italie, est de défendre ou de conquérir ce terrain. Celui-ci présente l'avantage de pouvoir être disputé assez long-temps, avec des troupes fort inférieures en nombre; car elles sont maîtresses de sortir de tous côtés par les diverses portes, de combattre en choisissant leur ennemi, ou de se réfugier dans les forteresses et surtout dans Mantoue (1). — Vers

(1) Au commencement de 1804, on craignait une attaque subite des Autrichiens. Le général Pully, qui commandait l'armée d'Italie, en l'absence du maréchal Jourdan, m'appela auprès de lui. Il voulait payer d'audace, tenir la campagne avec une poignée de monde. Je lui remis un mémoire qui portait : « Il faut d'abord pourvoir à la garnison de Mantoue, ensuite à celle de Peschiera. S'il reste des troupes, ou si on peut faire venir celles qui sont en Piémont, on tiendra la campagne

cette place d'armes aboutissent les routes du Tyrol, du Frioul, des deux rives du Pô, et même de l'Italie méridionale, d'où on ne saurait déboucher sans prêter le flanc aux têtes de pont sur le Pô. Il est vrai qu'elle est tournée immédiatement par quelques chemins de cheval, au travers des vals Trompia ou Camonica, et par un chemin voiturable au travers du val Sabbia; mais celui-ci a été barré par le fort de la Rocca d'Anfo, modèle de donjon dans un site aussi irrégulier. — Le vice-roi avait sous les yeux les glorieux souvenirs de 1796; il avait pour manœuvrer un terrain classique, et fort amélioré par les ouvrages ajoutés aux quatre forteresses.

Mincio. Cette rivière présente une des plus fortes lignes de défense qui existent, longue de six lieues, appuyée d'un côté à Mantoue, de l'autre à Peschiera et au lac de Garda d'où elle sort. Le Mincio est bordé de hauteurs; celles de la rive droite dominent en général la rive opposée, et assurent à la première trois excellens points de passage, tandis que l'autre n'en a que deux. Cette ligne barre le Théâtre de guerre à la rive gauche du Pô, et la principale entrée des Autrichiens dans la Lombardie. Elle ferme aussi le côté occidental de la place d'armes stratégique.

Peschiera, situé sur les bords du lac de Garda, à la sortie

tant qu'on pourra, en se reployant successivement de ligne en ligne, sur les renforts qui ne tarderont pas à arriver de France, et enfin sur Alexandrie, qui doit être le Mantoue du Piémont. » Avec ces dispositions on conservait tout; en agissant autrement on perdait tout. J'étais alors lieutenant-ingénieur-géographe, occupé à lever le pays entre l'Adige et le lac de Garda, les environs de Mantoue, de Legnago, de Peschiera, de Vérone, etc. Voy. le 4e n° du *Mémorial du dépôt de la guerre.*

du Mincio, présente une double tête de pont, et donne un abri à la flottille. Ce pentagone, mal fortifié jadis par les Vénitiens, avait été amélioré par Napoléon, qui faisait réparer les revêtemens, construire des contrescarpes, disposer un chemin convert. Des projets de demi-lunes et de contre-gardes, pour masquer les remparts, avaient été arrêtés. Mais, en 1805, l'agression des Autrichiens fut tellement imprévue, que la place se trouva ouverte par ces constructions. En 1809, il n'y avait encore que la demi-lune sur la porte de Vérone, et une grande lunette, au milieu d'une inondation qui couvrait entièrement ce front. De grands coteaux, bordant les rives du Mincio, dominent fortement la place. Deux belles lunettes revêtues, placées sur les hauteurs de Mandella, tenaient tout le terrain entre la rive gauche du Mincio et l'inondation. Le côté par où arriveraient les Autrichiens, était suffisamment fortifié; et ceux-ci ne pouvaient tenter rien de sérieux, avant d'avoir passé le Mincio. Sur les deux fronts de Peschiera qui sont à la rive droite, on avait commencé deux contre-gardes, une demi-lune et une lunette sur les hauteurs de Salvi. Cette partie était moins forte, mais en état de résister comme une couronne bastionnée, avec des fossés pleins d'eau. Peschiera devait être porté au plus haut degré de résistance, que comportait son enceinte. Cette place renforçait beaucoup la ligne du Mincio, et la défense générale de ce pays. Elle assurait déjà, à l'armée défensive, la plus grande liberté de mouvemens sur l'Adige et sur le Mincio, en se combinant avec les autres places et surtout avec Mantoue.

De l'*Adige* au lac de Garda (prolongement du Mincio), entre Lasize et Piovezzano, il n'y a qu'une forte lieue.

De Peschiera à Vérone, la distance de ces deux rivières est de quatre lieues et demie; de Pozzolo à l'embouchure de l'Alpon, elle arrive à neuf lieues, et reste à peu près la même entre Mantoue et Legnago. On voit combien est rapide l'écartement de ces lignes, combien il est facile et avantageux de le barrer dans la partie septentrionale. — De Vérone à Legnago, on compte huit lieues. Entre ces deux villes, l'Adige forme un angle ouvert à l'est, dont les deux branches sont égales, et dont le sommet se trouve vers Cantone, en face des marais de l'Alpon. Ceux-ci, s'étendant depuis Zevio jusqu'à Albaro, couvrent le centre de la ligne de l'Adige, et la divisent en deux parties, tellement distinctes qu'il faut opérer sur l'une vers Vérone, ou sur l'autre vers Legnago. Le fleuve est large de 110 à 120 toises; ses eaux s'élèvent souvent de 12 à 14 pieds, dans les digues qui le contiennent. Au-dessous de Legnago, sont les défilés de Castagnaro, et la réunion des canaux et des marais qui, surtout dans les crues, ne font qu'un seul fleuve du Pô et de l'Adige.

Vérone avait été fortifié jadis par les Vénitiens. Les habitans prétendent même que le premier bastion fut élevé, par S. Michele, dans son enceinte. Cette ville partagée entre l'Autriche et l'Italie, pendant quelques années, avait vu ses forts et ses remparts démantelés par les Français. Avant 1805, Napoléon avait fait construire dans le Château vieux, situé au fond d'un coude de l'Adige, une grande caserne casematée, avec une batterie en terrasse pour quatorze ou quinze pièces. Ce château (carré long de 35 à 40 toises de côté, sur 18 ou 20) formait, en 1809, une double tête de pont sur l'Adige, un réduit pour les troupes logées dans la ville, et un magasin assuré contre les

incursions des hautes vallées. C'était un faible appui pour la Place d'armes, entre ce fleuve et le Mincio; mais on y trouvait une porte pour passer sur la rive gauche. La position de Vérone n'exigeait pas davantage, dans les combinaisons de notre système défensif.

Legnago, ancienne forteresse des pays vénitiens, présentait deux couronnes sur les deux rives de l'Adige. La couronne de droite un peu plus étendue, avec des bastions très-petits, d'immenses courtines mal couvertes par de mauvaises demi-lunes, était fermée à la gorge avant 1805, lorsque la partie opposée appartenait à l'Autriche. Celle-ci nommée *Porto*, moins grande, beaucoup mieux tracée et plus récemment construite, formait une excellente tête de pont, à laquelle on avait ajouté un avant-fossé. Ces deux parties de Legnago étaient réunies par un pont sur pilotis, long de 60 toises. En 1809, Porto était en réparation; on travaillait aux escarpes du corps de place; mais, les chemins couverts ainsi que les deux demi-lunes étaient terminés, et le bastion du centre se trouvait fort avancé. On y avait ajouté des petites demi-lunes sur la rive de l'Adige, et un beau magasin à poudre. Des écluses donnaient au fleuve l'entrée et la sortie dans les fossés de la place. — La couronne de droite ou *Legnago* flanquait celle de Porto; des lunettes fort avancées augmentaient le flanquement. Des cavaliers étaient préparés aux deux extrémités de la gorge, pour dominer les deux couronnes et l'Adige. Le chemin couvert avait été terminé; mais les glacis présentaient encore des abris à l'ennemi. Ce défaut et le vice des escarpes auraient exposé la sûreté de la place, si elle avait été vivement assaillie; mais on avait profité avec beaucoup d'activité du

temps que laissait la lenteur de l'archiduc Jean, pour mettre cette forteresse en état de résistance. — Napoléon avait fait commencer un *Camp Retranché* à l'ouest de Legnago, afin de remédier à la petitesse de la forteresse, et de la mettre au niveau du rôle important qu'elle était appelée à jouer. Ce camp présentait une portion d'hexagone régulier, de 350 toises de côté, dont plus de la moitié sortait de Legnago. Son rempart était en terre, chaque angle couvert par un bastion détaché aigu, chaque côté par un bastion plat. Le tout se trouvait enveloppé par un simple glacis, et par un fossé qui prenait l'eau du Bussé, à son passage au travers du camp. Lorsque les ouvrages, entrepris à Legnago et à son camp retranché, auraient été terminés (ce qui devait exiger encore deux ou trois ans), lorsque des bâtimens à l'épreuve y auraient été ajoutés, Legnago serait devenu susceptible d'une résistance assez longue, pour laisser aux renforts venus du fond de la France, le temps de la délivrer. Mais en 1809, les déblais du camp retranché, auraient nui bien plus que servi à la défense. — La nouvelle place change le système militaire de cette frontière. Elle terminait la ligne de l'Adige, dont elle appuyait solidement la droite, en fermant le défilé de Castagnaro; elle liait cette ligne aux marais véronais, par le Bussé qui écoule les eaux des rizières. Ce canal qui en est entièrement bordé, donnait par lui-même une bonne défense. Ainsi, l'ennemi après avoir passé l'Adige au-dessous de Legnago, n'avait d'autre issue que le défilé d'Ostiglia. Celui-ci fameux dans les anciennes guerres, fort aisé à barrer dans ce village ou à Serravalle, ne conduit que sur le bas Mincio. La défense de l'Adige se trouvait ainsi réduite à

trois divisions assez courtes : la 1re au-dessus de Vérone, entre cette ville et Piovezzano, contre les troupes qui viendraient du Tyrol ; la 2me au-dessous de cette ville jusqu'à Zevio, pour celles qui auraient passé l'Alpon, en venant de Vicence ; la 3me entre Albaredo et Legnago, pour les corps qui se dirigeraient au travers des monts Beriques et Euganéens, ou qui feraient un long détour vers Padoue. Ceux qui seraient entrés dans la Polésine, auraient eu à traverser l'Adige, l'Adigetto, le Castagnaro, le Pô. Ils devaient faire de longues marches avant d'arriver sur le Panaro et sur la Secchia, où ils seraient prévenus bien aisément par l'armée qui défendrait l'Adige. Ainsi se trouvaient corrigés les défauts reprochés à cette ligne par Feuquières, Catinat.....

Système de Mantoue et du Seraglio. § IV. — *Mantoue* tire sa principale défense des eaux du Mincio. Dès le douzième siècle, on construisit la digue qui forme le lac supérieur, pour couvrir une partie de l'enceinte. On fortifia celle-ci, ainsi que les points extérieurs de S. Georges, Porto, Borgoforte et Governolo. Dans les grandes crues du Mincio et même du Pô, les eaux traversaient le Pajolo, au midi et à l'ouest de Mantoue. Il était naturel de chercher à augmenter la résistance de la place, en jetant dans ce terrain bas, les eaux du lac supérieur, élevé de 12 à 13 pieds. Une inondation deversante, mais incertaine, y fut préparée. Le lit du Mincio reçut le nom de lac inférieur, qui n'existait réellement que pendant les crues du Pô. Mantoue entouré de marais et non de lacs, en obtint une défense imparfaite, que l'opinion exagéra trop, et se trouva exposée à tous les inconvéniens d'un tel site. — L'enceinte de Mantoue fut long-temps

formée d'une simple chemise, renforcée de loin en loin par quelques tours ou petits bastions en terre, et vers le midi d'un rempart terrassé, mais non flanqué. Pendant le dix-huitième siècle, les fortifications furent peu améliorées, malgré les guerres fréquentes qui l'avaient menacée. En 1796, le front et la digue de Pradella, couverts seulement par un mauvais ouvrage à cornes en terre, présentaient la partie la plus faible et le véritable point d'attaque, vers l'ouest. Au midi, entre l'enceinte et le Pajolo, s'étendait un terrain, entouré d'une digue défendue ordinairement par de simples redoutes. Plus près de la place, étaient les retranchemens du Thé et de Migliaretto, formant une première enceinte. A l'est, le pont de S. Georges séparait le lac inférieur et celui du milieu; il avait à son extrémité un village non occupé, qui fut retranché contre la place, par le général Bonaparte. Enfin au nord, la chaussée de Porta-Molina était fermée par la citadelle. Les attaques mal combinées de 1796, n'avaient servi qu'à augmenter la réputation de Mantoue. Le siége régulièrement conduit en 1799, mais soutenu un peu mollement, donna la mesure de sa résistance; elle dura quarante-cinq jours, depuis l'investissement.

En 1809, Mantoue environnée de véritables lacs, tenait à la terre par cinq digues, toutes fortifiées selon leur importance, et qui présentaient autant de têtes, isolées les unes des autres. Elle occupait un espace immense de 3000 toises de diamètre, du sud au nord, sur une largeur de 1800 toises, de l'est à l'ouest. On pouvait considérer par conséquent le centre, comme à l'abri d'un bombardement. Cette place, la plus étendue qui existe, peut faire camper dans l'enceinte de ses ouvrages, un corps

d'armée considérable. Personne ne connaissait mieux que Napoléon, l'importance de Mantoue; personne n'était plus capable de lui donner le degré de force nécessaire. Aussi la défense fut-elle portée au plus haut point, et la nature de l'atmosphère changée. Tout tenait à une grande idée. Il s'agissait de barrer le Mincio au-dessous de Mantoue, comme il l'avait été au-dessus. Cette belle conception fut exécutée, avec les développemens les plus ingénieux. On s'assura de la possibilité de rendre à volonté les inondations totales ou partielles, de mettre l'eau dans les fossés, de naviguer sur le Mincio pour faire communiquer le lac de Garda avec le Pô, c'est-à-dire le Tyrol avec l'Adriatique. Ce dernier projet, vainement conçu depuis des siècles, était l'objet des vœux les plus ardens des habitans.

Avec une seule digue au travers du Mincio, entre Pietole, berceau de Virgile, et Casa-Zanetti, l'ennemi ayant pris une des deux têtes aurait détruit tout le système d'inondation. Deux digues furent construites : l'une en face de Pietole, au travers du Pajolo, forma le nouveau lac de ce nom; l'autre, de Casa-Zanetti à Migliaretto, créa réellement le lac inférieur.—La première, la plus importante, fut couverte par la belle *Couronne de Pajolo*. Cet ouvrage, de fortes dimensions, revêtu avec demi-lunes, tenailles, chemins-couverts, places-d'armes retranchées, réduits de sûreté aux saillans, contre-gardes sur les demi-bastions des ailes, était parfaitement fermé à la gorge. Il devenait la clef de la défense de Mantoue, et exigeait pour l'assiéger autant de temps qu'il en eût fallu, avant 1805, pour se rendre maître de la place. Par une innovation que je signale, sans me per-

mettre de la juger, les faces du bastion central étaient légèrement arrondies; elles se dérobaient ainsi au tir le plus à craindre, celui du ricochet, et distribuaient mieux leurs feux sur la campagne. — Le nouveau *Camp Retranché de Cerese* qui bordait le Pajolo, avait sur la droite trois grands côtés de 300 toises, aux angles desquels se trouvaient trois batteries en terre, détachées et à flancs retirés. A gauche, le développement de l'ouvrage était le même; mais il avait été formé d'une longue ligne, protégée au centre par une lunette isolée, et en face de la digue de Pietole, par un ouvrage à cornes appuyé au bord du Mincio, et flanqué à gauche par les lunettes avancées de *Migliaretto*. — Ce dernier retranchement et celui du *Thé*, étaient dans le même état qu'en 1799 : le Thé présentait quatre fronts bastionnés, irrégulièrement tracés; l'autre, un ouvrage à cornes et une double tenaille, liés ensemble et couverts au centre par une grande lunette en terre.

La *digue de Casa-Zanetti* à Migliaretto, consacrée plutôt à assainir la place, qu'à la renforcer, se trouve vers l'orient, à 6 ou 700 toises de celle de Pietole; elle est coupée par une écluse de navigation et par un déversoir. Sa perte laisserait toujours une grande profondeur d'eau, et beaucoup d'humidité dans l'ancien lit du Mincio. Elle est défendue par une demi-couronne en terre, précédée d'un chemin couvert. A la plus grande portée possible, est une belle lunette revêtue, qui sert également à occuper la hauteur légèrement dominante de Casa-Zanetti. — Vers le nord, à un millier de toises, on voit le pont de *S. Georges*. Sur le terrain où s'élevait jadis le village de ce nom, a été construite une grande lu-

nette revêtue, avec chemin-couvert, retranchement à la place-d'armes saillante, et caponnière crénelée sur les angles d'épaules. Cette lunette est flanquée, à 150 toises, par deux pâtés en terre, qui sont sur les bords de l'inondation, et entre lesquels se trouve une lunette aplatie, placée sur la chaussée. Cette partie a été plus négligée, parce qu'elle est réellement la moins exposée. — Pour terminer le pourtour de la place, nous rappellerons qu'à une distance égale de la digue précédente, toujours vers le nord, on trouve la chaussée qui soutient les eaux du lac supérieur, profond de vingt pieds. Une écluse de navigation y a été construite. Au milieu s'élève un gros pâté entouré d'eau. A son extrémité, sur la rive gauche, est la *Citadelle de Porto*, formée de trois fronts bastionnés, dont l'ouverture de l'angle appartient au pentagone. Cette forteresse parfaitement revêtue, avec demi-lunes à flancs, contre-gardes, tenailles, chemin-couvert, a des fossés constamment pleins d'eau. Les alentours sont marécageux. Malgré les imperfections du tracé qui tiennent à son époque, cette citadelle ou tête de pont est susceptible d'une bonne défense.

La grande inondation de Pajolo était particulièrement destinée à couvrir les ouvrages et le *Front de Pradella*, ou une inondation partielle, profonde de 12 pieds, était ménagée. Cet ancien front d'attaque, avait été également renforcé par l'agrandissement de ses bastions en terre, par un chemin-couvert, enfin par la construction de portions de courtines sur l'enceinte. Au milieu de l'inondation, avait été élevée une demi-couronne en terre, disposée de manière à ne pouvoir être prise d'enfilade d'aucun côté, et ne fournir que la moin-

dre surface possible à l'assiégeant, qui s'en serait emparé. Elle était précédée par une demi-lune revêtue, et par un chemin-couvert également coupé. Un ouvrage placé dans l'inondation à gauche, flanquait cette partie de la demi-couronne. En avant, sur la rive droite de Pajolo et sur les hauteurs de *Belfiore*, était une grande lunette revêtue, avec chemin-couvert, place-d'armes et traverses retranchées. Cette sorte de première tête de pont s'appuyait au lac sur la droite.

Telle est Mantoue. Lorsque nous reporterons nos armes dans ce pays, il restera à choisir entre le succès précaire d'un long blocus ou d'un immense bombardement, et la nécessité de détailler, pièce à pièce, chacun des ouvrages de Pietole et de Pradella. On pourra ouvrir à la fois les deux attaques, pour revenir à cette dernière. Peut-être des calculs plus exacts indiqueraient-ils maintenant comme préférables, des points auxquels on ne pouvait songer jadis, ou des moyens extraordinaires, tels que l'histoire de ce pays en a offert quelques exemples.

Seraglio. La sphère stratégique de Mantoue s'étend bien au-delà de son enceinte. Vers le midi, est un vaste terrain nommé *Seraglio*, entouré par les digues qui bordent le Mincio, le Pô et la Fossa de Gambari ou Fossa-Viva, canal sortant du lac supérieur à Curtatone. Cette enceinte, qui couvre Mantoue contre les invasions du Pô (car tous les affluens sont fermés par des écluses), servit souvent à augmenter la résistance de la forteresse, comme un immense camp retranché élevé auprès d'elle. Wurmser l'occupa, lorsqu'il défendait Mantoue contre Bonaparte; les Autrichiens l'occupèrent aussi, en 1800, après Marengo; le prince Eugène, en 1702, bordait le ruisseau à

l'ouest, devant l'armée de Vendôme campée aux Grazie. Le Seraglio est très-fertile, couvert de villages, de hameaux et d'habitations isolées; il compte de 9 à 10 mille âmes de population, sur six lieues carrées de surface. Il est couvert à l'orient par le bas Mincio, bordé de marais, et dont la défense est triplée par la Donagnèse et le Fossato Ghirardo. Près de son embouchure, sont le pont et l'écluse de Governolo, retranchés dans toutes les guerres. Au midi l'impétueux Pô, si difficile à franchir, oppose un bien grand obstacle. Aux trois points de passage, au bac de Borgoforte, de Portiolo, de S. Benedetto, ce fleuve à de 125 à 150 toises de largeur. C'est dans le premier village que les ponts défensifs ont toujours été établis. Près de Borgo-Forte, vient se jeter la Fossa-Viva, qui ferme le Seraglio vers l'occident. Cette partie est la plus faible, mais elle présente des facilités pour la défense. L'intérieur du Seraglio pourrait se disputer pied à pied. Dans tous les cas, il lui reste pour réduit le camp retranché de Cerèse, dont on ne peut être coupé que par une négligence impardonnable. Ce territoire est un véritable appendice de Mantoue. Il avait jadis pour principal avantage de dérober la garnison à l'influence pestilentielle des marais. Aujourd'hui, en s'assurant la possession du Seraglio, par quelques travaux faits à l'avance, par une bonne tête de pont à Borgo-Forte, la forteresse embrasse [illegible] t l'espace compris entre le Mi[illegible] va; elle [illegible] devient [illegible] rive même [illegible]

[illegible] io avec 20 mille

hommes et des vivres, après avoir mis quelques bataillons dans Peschiera, Legnago et le château vieux de Vérone, y aurait tenu contre tous ses ennemis réunis. En peu d'heures, dans un pays comme la Lombardie, avec le Pô, l'Oglio, l'Adda, les canaux, on devait faire affluer les vivres et toutes sortes d'approvisionnemens. Mantoue avec le Seraglio, oppose aux assiégeans trois grands fronts, entièrement séparés par le Mincio et le Pô. Les ponts de communication étant éloignés de sept à huit lieues, l'ennemi ne peut se diviser, sans s'exposer à être attaqué par les forces réunies dans la position centrale. La place mise à l'abri d'un blocus complet, divisait encore davantage les théâtres d'opérations des deux rives du Pô. La sphère stratégique de Mantoue s'étendait ainsi sur toute l'Italie septentrionale. Sa garnison pouvant atteindre Peschiera en une forte marche, par l'une ou l'autre rive du Mincio, protégeait suffisamment cette ligne importante. Plus rapprochée encore de l'embouchure de l'Oglio, de la Secchia, du Crostolo, du Chiese, des postes avantageux d'Ostiglia, de Sabionette et de Guastalla, à deux marches de Cremone, à trois petites marches de Pizzighitone, Mantoue pouvait agir sur ces divers points, par l'une ou l'autre rive du Pô, et y prévenir l'ennemi. Etant à cinq ou six marches d'Alexandrie, on pouvait combiner des mouvemens avec les troupes rassemblées dans cette place; des moyens expé- [illegible] les chariots, le courant du Pô, auraient rendu [illegible] unications bien plus promptes. Ainsi était saisie [illegible] ux extrémités, cette échelle de rivières ou de [illegible] et le réseau de communications qui forment l'E- [illegible] er Stratégique dans la Lombardie.

Système d'Alexandrie et de ses confluens. § V. — Deux grandes idées avaient présidé à la défense de l'Italie. Mantoue était devenue la citadelle destinée à recevoir, dans sa vaste enceinte, les parties d'une armée trop peu nombreuse, surprise par une agression imprévue, ou qui aurait éprouvé quelque échec sur la frontière orientale. *Alexandrie* était le deuxième Réduit de la Lombardie, et en même temps le magasin, l'arsenal, le point de réunion des troupes arrivant de France, par tous les chemins des Alpes. Malgré les travaux immenses qui rendaient ces chemins praticables en toute saison, il fallait avoir dans Alexandrie un parc de campagne et un de siége, toujours prêts à exécuter toutes les opérations défensives ou offensives, contre les ennemis de l'Italie et de la France. Des monts Cenis et Genèvre sur les Alpes, du col de Tende et du fameux passage de Cadibona sur les Apennins, enfin de Gênes, descendaient cinq grandes routes, qui aboutissaient toutes à Alexandrie; trois y portaient directement les secours du centre et du midi de la France. Cette place avait reçu toutes les défenses que l'art peut créer, et celles qu'il peut emprunter à la nature. — Nous allons présenter la situation des constructions et des projets en 1809. Le premier et le plus important de tous les travaux avait été d'écluser le pont du Tanaro, qui donnait dans les fossés de la place 7 ou 8 pieds d'eau, et une inondation déversante autour de la citadelle. Une enveloppe générale avait été entreprise sur tout le pourtour d'Alexandrie. Elle était formée, vers le nord, des trois demi-couronnes détachées de Lodi, de Mondovi et de Marengo. Trois autres demi-couronnes, de Dego, Montenotte, Saorgio, entouraient

la partie méridionale. Les demi-lunes de ces couronnes, très-grandes, mais avancées comme des lunettes, étaient entièrement terminées, ainsi que leurs places-d'armes rentrantes et leurs chemins-couverts. Les escarpes des fronts bastionnés étaient bâties, les terres en partie façonnées; ce qui donnait à Alexandrie, même dès cette époque, un grand accroissement de forces. La citadelle, excellente en elle-même, avait été améliorée; les flancs rectifiés, les bastions et les cavaliers agrandis, augmentaient beaucoup sa résistance.

Nous devons parler aussi des autres travaux, qui n'étaient que projetés alors. Une barbare et ignorante politique les a fait détruire, sans examiner de quelle utilité ils pouvaient être pour la défense du Piémont et de l'Italie, même contre la France. Tout fut grand dans ces créations. Un canal devait être creusé à la Bormida, depuis le confluent de l'Orba jusqu'au Tanaro, pour régulariser son cours trop variable, et pour le soumettre à la place. Une inondation en était tirée, afin d'entourer la demi-couronne de Marengo, qui servait de tête à un pont également éclusé. Celui-ci devait jeter les eaux de la Bormida, non-seulement dans les fossés de l'enceinte, mais au travers du Tanaro dans l'inondation de la citadelle. Ainsi le confluent de ces deux rivières aurait commencé à volonté au-dessus d'Alexandrie; ce qui donnait un grand jeu à ces eaux, portait l'action de la place jusqu'à l'Orba, et forçait l'ennemi à un immense développement pour l'entourer. Le Tanaro inférieur devait avoir aussi son canal plus rapproché d'Alexandrie, pour diminuer l'espace qui s'étend vers le nord. L'île qui est au-dessus, devenait une sorte de forteresse, qui protégeait les pièces avancées de

l'enceinte et de la citadelle. Celle-ci devait être renforcée, et son inondation rendue fixe, au moyen d'une digue couverte par la demi-couronne de Valence. Cette digue donnait une issue au-delà de l'inondation. En amont, et à l'entrée des eaux, devait se trouver la demi-couronne d'Asti, formée aussi de deux bastions détachés. Entre les deux couronnes, à l'ouest de la citadelle, deux lunettes au milieu des eaux, auraient complété une enceinte avancée. Les inondations de la citadelle contribuaient beaucoup à sa défense, mais elles dépendaient de la possession de la ville et du pont éclusé; il fallait donc couvrir celui-ci, à la rive droite, par un ouvrage lié à la citadelle. On y avait destiné un double front bastionné très-plat, formant parados pour la ville, et capable de recevoir une partie des objets évacués, au moment où celle-ci serait forcée de se rendre. Enfin l'enceinte d'Alexandrie, bastionnée irrégulièrement, mais bien terrassée, devait être entièrement reconstruite.

La partie attaquable était entre le haut Tanaro et la Bormida. Les trois couronnes indépendantes, devaient être prises les unes après les autres. Deux lunettes étaient établies en seconde ligne; enfin un système de contremines renforçait ce front. Il aurait fallu, pour que cette place fût assiégée, tant de préparatifs et une armée si considérable, qu'on pouvait presque supposer qu'elle ne le serait jamais. Le blocus était tout aussi difficile. La résistance d'Alexandrie devait être portée à environ six mois. Ainsi les secours avaient le temps d'arriver du point le plus éloigné des pays soumis à l'influence de la France, ou même d'être levés et organisés. Mais en 1809, Alexandrie se trouvait déjà susceptible d'une plus

grande défense, que la majeure partie des places connues.

La sphère d'activité d'une telle forteresse devait s'étendre au loin. Située à trois lieues du confluent du Pô et du Tanaro, et à deux lieues seulement de ce grand fleuve, vers Valence, Alexandrie se liait avec cette place et avec la position de Bassignana. Une armée placée derrière ces rivières, appuyée à deux forteresses (dont l'une pouvait, par le jeu de ses écluses, rendre impraticable tout établissement de pont sur le bas Tánaro), était maîtresse de se porter sur les deux rives de la Bormida, de l'Orba, du Tanaro, du Pô, de la Sesia, ou sur les collines du Montferrat. Ce pays était pour elle, comme un grand camp retranché, entre Verrue et Asti. Rien ne l'empêchait même de s'avancer, au-devant des secours de France, jusqu'à Turin, qui avait conservé l'appui de sa citadelle, à Spigno et Carcare jusqu'au revers des Apennins. Partout cette armée trouvait des couverts et des appuis; d'autant plus libre dans ces mouvemens, qu'elle pouvait se retirer sur Alexandrie, soit par l'intérieur du camp du Montferrat, soit par l'une des rives de tant de cours d'eau. Elle pouvait même protéger le Piémont, surtout le précieux port de Gênes, et pousser des mouvemens offensifs sur les deux rives du Pô. On sent le parti qu'en aurait tiré Eugène, s'il fût venu sous ses remparts ou dans la position de Bassignana.

Nous avons vu, à Mantoue et Alexandrie, l'exemple des secours qu'un grand système de fortifications peut donner aux opérations stratégiques, et de l'action qu'il peut en recevoir. Ici, il avait fallu faire entrer dans ces calculs d'autres élémens, ceux d'une politi-

que active, qui devait être sans cesse en garde contre des ennemis toujours prêts à attaquer en pleine paix. Avec l'appui d'Alexandrie, un corps d'armée de quinze à vingt mille hommes, pouvait entretenir la guerre en Piémont, et couvrir de ce côté la frontière de France, pendant bien des mois. On sait l'immense part que Napoléon a prise à la conception, aux détails et à la direction de ces grands travaux, sur le terrain, dans le cabinet et dans les conseils du génie qu'il tenait régulièrement lui-même (1). Il fut le principal ingénieur des fortifications d'Alexandrie, de Mantoue, de Legnago, de Peschiera, comme il l'avait été de Mayence, de Juliers, de Wesel, du Helder, d'Anvers, de Flessingue, de Cherbourg, de Modlin, de Dantzig, etc... des fortifications passagères de Lobau, de Spitz, de Dresde, etc... Ce sont des monumens élevés à sa gloire personnelle et à celle de l'art. Jamais le corps du génie militaire ne s'est montré davantage le bienfaiteur de l'humanité; jamais il n'a semblé plus près d'atteindre à son but le plus noble, celui d'éloigner les maux de la guerre, des pays qu'il protége. Napoléon fut parfaitement secondé par le général Chasseloup, qui a dirigé les plus grands et les plus beaux travaux construits depuis Vauban.

(1) Depuis 1804 jusqu'en 1813, cent quarante-quatre millions ont été dépensés pour les fortifications de l'Empire, et un milliard cinq millions pour les travaux publics.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME VOLUME.

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

CORRESPONDANCE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON AVEC LE MAJOR-GÉNÉRAL, LES MARÉCHAUX ET LES COMMANDANS EN CHEF; DIVERS RAPPORTS, ET AUTRES PIÈCES INÉDITES.

Digitized by Google

Google

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

CORRESPONDANCE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON AVEC LE MAJOR-GÉNÉRAL, LES MARÉCHAUX ET LES COMMANDANS EN CHEF; DIVERS RAPPORTS, ET AUTRES PIÈCES INÉDITES.

Lettres de l'empereur Napoléon au maréchal Davout.

Burghausen, le 1er mai 1809.

Mon cousin, je reçois votre lettre et celle que vous m'envoyez du prince Charles. Je répondrai à cette dernière, quand j'aurai le temps. En attendant, gardez le parlementaire. D'ici à huit jours, on pourra faire la réponse. Ces gens-là sont aussi vils dans l'adversité, qu'arrogans et hauts à la moindre lueur de prospérité. Nous avons enfin réussi à faire des ponts sur la Salza. Nous marchons sur Lambach et sur Lintz. Sur ce je prie Dieu, etc. Napoléon.

P. S. Quand vous jugerez à propos de vous porter sur nous, portez-vous sur Passau; et, s'il existe un corps à quelques journées de là, sur les confins de la Bohême, attaquez-le et battez-le. La division Dupas est arrivée; quand elle ne sera plus nécessaire à Ratisbonne et à Straubing, faites-la filer sur Passau.

S. Pölten, le 9 mai 1809.

Mon cousin, le major-général vous a envoyé l'ordre du mouvement de l'armée. Celle du prince Louis et du général Hiller a évacué Saint-Polten. Les trois quarts de cette armée ont passé le pont de Krems; l'autre quart s'est dirigé sur Vienne. La proclamation insérée dans les journaux du 6 de Vienne, porte à penser qu'ils veulent défendre la ville avec les landwher et les habitans; l'Empereur a passé à Krems. Tout porte à penser que le prince Charles a pensé pouvoir se réunir à Lintz aux autres corps, et qu'ayant perdu cet espoir, il a cru se réunir à Krems ou à Vienne. Tout cela est probable, mais n'est pas certain. Le général Oudinot est ce matin à Siegardskirchen. Le général Saint-Hilaire avec le maréchal Bessières, à l'abbaye de Gottweith, vis-à-vis Mautern, pour chercher à s'en emparer, et brûler le pont qui va à Krems. Le duc de Rivoli, qui a couché à Melk, y laisse une division, et les autres se rendent ici. Je suppose que vos deux divisions sont en marche, et que le prince de Ponte-Corvo se trouve entre Passau et Ratisbonne. Vous ne m'avez point donné des nouvelles du général Dupas. Envoyez quelqu'un pour savoir comment vont ses travaux; il est convenable qu'il donne signe de vie. — Si de Budweis, où il paraît que le prince Charles était il y a quelques jours, il voulait manœuvrer sur nos derrières, il pourrait déboucher par Mauthausen ou par Lintz. Le général Vandamme, qui sera chargé de surveiller ces points, doit avoir le commandement d'Enns, et surveiller la route de Mauthausen, et celle qui arrive à Lintz. Il faut aussi qu'il laisse un parti à Steyer, pour surveiller les routes qui y aboutissent. Je pense que votre présence est encore nécessaire à Lintz. Profitez-en pour bien placer vos postes vis-à-vis Mauthausen et Lintz et à Steyer, et le bien faire entendre au général Vandamme. Il doit avoir une communication avec le prince de Ponte-Corvo. Vos deux divisions, qui sont en marche, ne doivent pas trop se presser, mais mettre le temps nécessaire. — Le second dé-

bouché par où l'ennemi peut marcher sur nous, c'est Krems et Melk, qui peuvent être considérés comme un seul; mais l'un et l'autre sont si près de Vienne, que c'est presque dans le centre des opérations. Une des choses qui peuvent nous embarrasser, c'est le pain; envoyez-nous par eau, et faites débarquer sur Ips et Melk, tout le pain que vous pourrez. De Melk on l'enverra chercher par terre : car il ne faut pas songer à faire passer devant Krems. Envoyez-nous par terre des convois de pain, farine et biscuit. Procurez-vous des voitures dans les environs de Lintz, et au pis-aller, envoyez-nous votre bataillon d'équipages, chargé de biscuit ou de pain. Tâchez de savoir positivement où se trouve le prince de Ponte-Corvo; il me tarde qu'il se rapproche de nous. Envoyez-nous la plus grande partie de votre cavalerie légère. Recommandez bien à vos convois de débarquer à Manhofen, premier village avant Melk, et d'en prévenir sur-le-champ le commandant de Melk, pour qu'il me le fasse savoir. Sur ce je prie Dieu, etc.

NAPOLÉON.

Lettres du major-général au maréchal Masséna.

Schonbrunn, le 13 mai 1809, dix heures du matin.

L'Empereur, M. le duc de Rivoli, me charge de vous faire connaître que la capitulation est signée, et que nous sommes entrés dans Vienne. L'intention de l'Empereur est que vous fassiez cantonner vos troupes dans les faubourgs qui vous ont été désignés, tant à la rive droite qu'à la rive gauche du Danube, sur le bras duquel le pont a été jeté. Quant à vous, monsieur le duc, l'Empereur ordonne qu'avec la division Molitor et la cavalerie du général Marulas, vous vous occupiez, de concert avec le général du génie et celui de l'artillerie, de faire construire un pont en descendant le Danube; et qu'avec la division Molitor et la brigade Marulas, vous fassiez réunir tous les bateaux qu'on pourra trouver sur le Danube. L'intention de l'Empereur est de faire jeter deux ponts : l'un à une

lieue en remontant le Danube; l'autre à une lieue ou deux au-dessous de Vienne; et c'est de celui-là que vous êtes chargé. Que votre officier du génie et celui de l'artillerie voient le général Songis; que votre cavalerie légère batte les rives du Danube; et faites-moi connaître le nombre de bateaux que l'on trouvera. ALEXANDRE.

Schonbrunn, le 13 mai 1809.

L'intention de l'Empereur, M. le maréchal, est que vous employiez vos sapeurs, vos pontonniers, vos officiers du génie et la division Molitor, à jeter un pont dans le lieu déjà reconnu, à quelques lieues de Vienne, sur la route de Presbourg. On a rendu compte à S. M. qu'il y a déjà cinquante bateaux; et ce nombre doit être suffisant. Ordonnez, M. le duc, à la division Molitor de prendre position, et de protéger cet établissement. ALEXANDRE.

Schonbrunn, le 13 mai 1809, onze heures du soir.

Comme je vous l'ai mandé, M. le duc, l'intention de l'Empereur est que de votre personne, vous vous transportiez avec le général Molitor pour protéger la construction du pont au-dessous de Vienne, vers Ebersdorf, point choisi par le génie et l'artillerie. — Ce pont devient de la plus grande importance; et avec de l'activité, on peut sur ce point surprendre l'ennemi. Le pont au-dessus de Vienne, à Nussdorf, présentera plus de difficulté, parce que l'ennemi a découvert notre projet. On a fait la faute de jeter, de l'autre côté, quelques compagnies de voltigeurs sans précaution; et au lieu de s'établir dans une maison, elles se sont hasardées, et ont été prises. — Il faut, M. le duc, que vous fassiez rassembler vos bateaux, des cordages, des ancres, et tout ce qui est nécessaire, établir du canon sur la rive droite; ensuite faire passer quelques hommes qui se retrancheront, et seront protégés par l'artillerie. La guerre a des règles qu'il faut suivre; l'essentiel est de mettre la plus grande activité, pour réunir ce qui est nécessaire pour

le pont, de manière à le jeter rapidement, avant que l'ennemi puisse s'en douter et s'y opposer. L'Empereur compte sur votre pont, car celui de Nussdorf présentera beaucoup de difficultés. Faites-moi connaître demain, et deux fois par jour, les dispositions que vous aurez faites, le nombre de bateaux que vous aurez réunis. ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 15 mai 1809.

Mon cousin, je ne sais ce que les 11e et 12e de chasseurs font à Passau. Donnez leur l'ordre de rejoindre sans délai à Vienne. Je ne sais pourquoi on a laissé à *Wels* une compagnie de voltigeurs et une de fusiliers du 105e; donnez ordre qu'elles rentrent. Donnez ordre au général Saint-Hilaire de faire reformer les compagnies de voltigeurs du 72e et du 105e, et les compagnies du 105e qui ont été perdues; de faire nommer à toutes les places vacantes d'officiers et de sous-officiers. Tous ceux qui sont prisonniers, seront portés à la suite. En réponse à son rapport, vous lui ferez connaître que je suis mécontent des dispositions qui ont été prises. D'abord on n'a pas envoyé un chef élevé en grade pour diriger l'opération secondaire. Une réserve de 100 hommes, avec 10,000 cartouches, aurait dû être placée dans la maison, et n'en jamais sortir; avec cette réserve on n'aurait rien eu à craindre; tout cela a été fort mal dirigé. — Écrivez au duc de Valmi de ne pas détourner les différens détachemens de chasseurs et de hussards, de la route qu'a tracée le ministre de la guerre d'après mes ordres; qu'il ne doit composer le corps de Hanau, que des troupes que j'y ai destinées; que du reste il conservera le commandement de ce corps de réserve, mais qu'il ne dérange en rien la marche de l'armée; qu'il y a dans le Nord plus de troupes qu'il ne faut; que tout ce qu'on dit des Prussiens, est controuvé; que le principal est de faire beaucoup de tapage, et de faire croire qu'il y a un corps de 60,000 hommes; qu'il peut revenir à

Strasbourg, en laissant le général Rivaud, et après s'être assuré que toutes les mesures sont prises pour l'organisation du corps, et s'exécutent; que l'inspecteur aux revues, l'ordonnateur et le payeur de la 26e division militaire, rempliront les fonctions d'inspecteur aux revues, d'ordonnateur et de payeur du corps de Hanau, et le général Boyer celle de chef d'état-major. — Donnez ordre que le général Grandjean remplace le général Thareau, dans le commandement de sa division. Sur ce, etc.

NAPOLÉON.

Lettre du prince Louis de Mecklenbourg au major-général.

Ludwigs, le 15 mai 1809.

Prince, je m'empresse d'informer Votre Altesse Sérénissime d'un événement fâcheux qui vient d'être porté, dans ce moment même, à quatre heures et demie de l'après-midi, à la connaissance du duc mon père. Une partie du corps du major Schill a passé aujourd'hui de grand matin l'Elbe à Schnakenburg, et s'est présentée à huit heures et demie aux portes de la ville de Domitz. Le commandant du petit fort de cette ville, qui depuis nombre d'années ne sert plus que de maison de force et de correction, a tâché de faire résistance avec les 100 hommes invalides qui en formaient la garnison; mais la troupe désarmée par un nombre très-supérieur, lui-même fait prisonnier, ce petit fort est tombé au pouvoir des insurgés, qui cependant, contre leur attente, n'y ont trouvé ni munitions ni canon en état de servir. — On porte le nombre de ces insurgés à plus de 1,000 hommes; ils disent attendre des armes de la part des Anglais, quoique sur nos côtes on n'en ait aucune notion. Nos troupes se trouvant en Poméranie suédoise, il est devenu impossible de faire marcher contre eux. — Je ne manquerai pas de faire savoir à Votre Altesse Sérénissime tout ce qui pourra arriver de plus, la priant de le porter à la connaissance de Sa Majesté l'Empereur et Roi, notre auguste

protecteur, en mettant à ses pieds l'hommage de notre respect et de notre inviolable fidélité. Vous connaissez, prince, le bien sincère attachement et la haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

FRÉDÉRIC LOUIS, prince héréditaire de Mecklenbourg-Schwerin.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 18 mai 1809.

Mon cousin, faites distribuer dans la journée des souliers qui se trouvent en magasin : 12,000 paires au général Oudinot; 10,000 paires à ma garde; 6,000 paires au général Saint-Hilaire; 3,000 paires au général Démont; total 31,000 paires de souliers. Faites-moi connaître ce qui reste en magasin après cette distribution. NAPOLÉON.

Lettre du major-général au prince Poniatowski.

18 mai 1809.

Sa Majesté est satisfaite de vos opérations et du bon esprit qui anime le duché. Elle présume que vous êtes rentré dans Varsovie, abandonné par l'archiduc Ferdinand. Vous êtes le maître de vous approcher d'Olmutz, ou de vous jeter en Silésie. Le principal but de vos opérations doit être de tenir en échec un corps ennemi égal au vôtre, et de vous rapprocher de l'Empereur. — Sa Majesté fera vraisemblablement passer demain le Danube à son armée, pour tomber sur les débris de l'armée ennemie, qui se sont sauvés sur la rive gauche du Danube. Il est à présumer que quand vous recevrez cette lettre, nous serons plus près de vous. Excitez l'insurrection de la Gallicie, cela fournira des bataillons utiles; recrutez-en; augmentez votre armée par tous les moyens possibles, cela est de la dernière importance. Quant à l'armée russe, l'Empereur a reçu des lettres de Pétersbourg du 28 avril; et ce même jour, l'ordre était donné à l'armée russe d'entrer en Gallicie. Nous faisons

cause commune avec les Russes. Ainsi n'ayez aucune inquiétude de ce côté. ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Ebersdorf, le 19 mai 1809, cinq heures du soir.

L'Empereur, M. le duc, ordonne que le général Marulas reploie tous ses postes, et que demain à cinq heures du matin, il soit rendu à Ebersdorf pour passer le pont. Le général Montbrun, qui est à Bruck, couvrira la route de Presbourg. Vous direz au général Marulas de faire prévenir le général Montbrun. L'Empereur ordonne également que tout votre corps d'armée soit prêt à passer le pont, demain de bonne heure. ALEXANDRE.

Lettres du major-général au maréchal Davout.

Ebersdorf, le 19 mai 1809, sept heures du soir.

L'intention de l'Empereur, M. le duc, est que vous fassiez retirer tout ce que vous avez du côté de Mariazell, en y laissant seulement une forte patrouille d'observation. S'il n'y a rien de nouveau, l'intention de Sa Majesté est que vous partiez de Saint-Polten, de manière à être demain matin à Vienne. Avant le jour, vous ferez partir vos pontonniers, vos sapeurs et vos outils, pour Nussdorf, où vous donnerez l'ordre qu'on jette un pont. Vous savez que Nussdorf est entre Klosterneubourg et Vienne. J'ai envoyé directement l'ordre, au général Gudin, de partir de Sigardskirchen pour Nussdorf, afin de surveiller toute la rive droite du Danube. Vous ordonnerez qu'on ramasse toutes les barques, aussitôt que la rive gauche sera libre; ce qui doit être dans la journée de demain, puisque les ponts que l'Empereur fait jeter à Ebersdorf, à deux lieues au-dessous de Vienne, seront prêts avant midi, et que notre cavalerie inondera la plaine. Vos pontonniers seront très-nécessaires pour établir des trailles à l'emplacement du pont brûlé

de Vienne, afin de pouvoir communiquer par la route la plus directe sur Brünn; car notre pont, comme je vous l'ai dit, est à deux grandes lieues au-dessous de Vienne. L'intention de l'Empereur est que vous fassiez filer votre cavalerie par Mautern et Tulln; ce qui éclairera la rive droite du Danube, hormis cependant un régiment, qu'il sera nécessaire de laisser du côté de Krems. — Quant à la division Morand, vous la disposerez de manière à remplir le double but, de couvrir depuis Melk jusqu'à Vienne la rive droite, de garder S. Polten, et de pouvoir se réunir sur Vienne, aussitôt que l'ennemi aura abandonné la rive gauche. — Je donne l'ordre au prince de Ponte-Corvo d'entrer en Bohême, en manœuvrant sur Budweis ou Zwetel, suivant les circonstances et les mouvemens de l'ennemi. Quant au général Vandamme, il doit se placer de sa personne à Enns, et laisser 2,000 hommes à la tête du pont de Lintz. Il occupera Steyer pour contenir l'Alt-Mark, et d'Enns il observera les débouchés de Mauthausen. Il fera occuper Walsée et Ips, et il renverra à Vienne les troupes qui se trouvent dans ces derniers points. Enfin, il se tiendra prêt à se porter, avec toute la masse de ses troupes, sur Steyer, suivant les événemens. Dans ce dernier cas, il laisserait 2,000 hommes à la tête du pont de Lintz, de manière que le prince de Ponte-Corvo soit disponible.

ALEXANDRE.

Au bivac sur le Danube, le 21 mai, à 9 heures du soir.

Le pont s'étant rompu, on a perdu du temps. L'ennemi a attaqué avec toutes ses forces; et nous n'avions que 20,000 hommes de passés. L'affaire a été chaude. Le champ de bataille nous est resté. Il faut nous envoyer ici tout votre parc, le plus de munitions possible. Envoyez ici le plus de troupes que vous pourrez, en gardant celles qui sont nécessaires pour garder Vienne. Envoyez-nous aussi des vivres. — Faites venir en échelons, de S. Polten, ce qu'il faudra pour garder Vienne.

ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

23 mai 1809, après minuit.

L'Empereur arrive au premier pont sur le petit bras. Le pont de chevalets est rompu; on donne des ordres pour le réparer. Mais il est nécessaire que vous y envoyiez des sapeurs, pour faire deux ponts de chevalets au lieu d'un; mais ce qui sera plus long, c'est le premier pont sur le grand bras, qui est à moitié défait, et qui ne peut être reconstruit au plus tôt que vers la fin de la journée de demain. Il est donc nécessaire que vous teniez fortement la tête du premier pont, que vous passez demain matin; c'est-à-dire de placer de l'artillerie, et de retirer les pontons pour faire croire à l'ennemi, d'après votre disposition, que nous nous réservons les moyens de rejeter le pont pour passer, ce qui tiendra l'ennemi en respect. Mais le fait est qu'il faudra, aussitôt que les pontons seront retirés, les faire charger sur des baquets avec les cordages, ancres, poutrelles, madriers, etc., pour les envoyer de suite au pont du grand bras, pour lequel il manque quatorze ou quinze bateaux. Vous enverrez les compagnies de pontonniers qui sont avec vous, pour aider à faire le pont. Vous sentez combien tout ceci demande d'activité, etc. — L'Empereur passe de l'autre côté pour activer tous les moyens, et surtout pour vous faire passer des vivres. L'important est donc de vous tenir fortement et avec beaucoup de canon, dans la première île, et d'envoyer vos pontons pour le pont rompu. ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Ebersdorf, le 24 mai 1809.

Mon cousin, donnez ordre que la division Montbrun soit placée à Bruck, que la brigade Colbert se porte à Neustadt, et la division Lassalle à Haimbourg; qu'à trois heures du matin, le 7e de hussards rejoigne la division Montbrun; ce régiment

est à Nussdorf, et fait partie du corps du duc d'Auerstaedt. Donnez ordre que la division Nansouty soit placée à Fischament et Schwachat; que la 2e division de cuirassiers soit placée entre Laxembourg et Neustadt; et la 3e division de cuirassiers, entre Laxembourg et Bruck. Recommandez au duc d'Istrie de donner cet ordre, de manière qu'il n'y ait aucune interruption; que la frontière soit toujours couverte; qu'on sache ce qui se passe du côté de Presbourg, etc.; qu'on éclaire cette rive pour savoir si l'ennemi ne travaille pas à quelque pont ou passage dans cette direction. — Écrivez au duc d'Auerstaedt, de prendre des mesures pour annoncer son quartier-général à Neustadt et du côté de Bruck, avec 40 à 50,000 hommes, qu'il fasse faire cette annonce par la brigade Colbert.

NAPOLÉON.

Lettres du major-général au maréchal Masséna.

Ebersdorf, le 24 mai 1809, trois heures du matin.

L'Empereur, M. le duc, désire que vous fassiez passer de suite sur cette rive-ci, le duc d'Istrie, le général Walther, le général Nansouty, le général de brigade Colbert, le général de brigade Doumerc; tout ce qui restera de cavalerie dans l'île, appartenant au général Nansouty, sera commandé par le général Saint-Germain. J'envoie le général de brigade Bordesoult à la division Espagne. Le plus ancien des généraux de brigade commandera la division. J'envoie le général de brigade Lebrun au général Oudinot, pour remplacer le général Pouzet qui a été tué. Je vous envoie aussi le général de brigade Marion, que vous placerez dans une brigade qui sera disponible. — Quand vous pourrez faire passer des troupes, l'intention de l'Empereur est que vous fassiez d'abord passer sa garde à pied et à cheval, les fusiliers, etc., ses chevaux, les miens, ceux de ses aides-de-camp, ensuite les hommes appartenant à la brigade Colbert et aux régimens de la division Nansouty, qui n'est arrivée qu'à la fin de l'affaire, et qui n'a pas souffert, et en gé-

néral tout ce qui a le moins souffert, etc., et qui pourrait appuyer le duc d'Auerstaedt, s'il était obligé de manœuvrer sur cette rive. ALEXANDRE.

Ebersdorf, le 25 mai 1809.

Je vous préviens, M. le maréchal, que je donne l'ordre à M. le général Songis, de faire mettre de suite à votre disposition 24 pièces de canon de 3 ou de 5 autrichiennes, avec 24 caissons, chargés chacun de 100 ou 150 coups. Vous attacherez deux de ces pièces à chacun des régimens français de votre corps d'armée; et, dans toutes les circonstances, ces pièces défileront avec l'aigle du régiment. Je vous préviens que le général Songis ne pourra mettre à votre disposition ni canonniers, ni attelages de chevaux; il faut donc que vous vous procuriez, par le moyen des corps, des canonniers et des attelages. Donnez vos ordres au commandant de votre artillerie; et dès que ces pièces seront organisées et attachées à chacun de vos régimens, instruisez-m'en, afin que j'en puisse rendre compte à l'Empereur. — Je donne ordre au général Oudinot de passer le pont, avec le 2e corps d'armée; en sorte qu'il ne restera plus que votre corps d'armée dans l'île. ALEXANDRE.

Ebersdorf, le 27 mai 1809, trois heures du matin.

Un officier de pontonniers a rendu compte, M. le duc, que l'ennemi travaillait à notre ancienne tête de pont. L'Empereur est impatient d'avoir des nouvelles. Si cela est, il faut commencer le feu, et ne pas souffrir qu'un homme s'établisse de ce côté-là. ALEXANDRE.

Lettre du roi de Bavière au major-général.

Munich, le 30 mai 1809, six heures du soir.

Le comte Arco, qui commande à Mittewald, vient de me faire le rapport que les Tyroliens de l'Ober-Inn-Thal sont en

pleine insurrection, et que toutes les sauve-gardes qu'il leur avait données ont été prisonnières. Il a été attaqué; mais il les a repoussés. Deux prisonniers, ayant été interrogés, ont dit que les Autrichiens et insurgés venus du Brenner, avaient fait sortir le général Deroy d'Innsbruck. Effectivement on a entendu une canonnade, mais j'en ignore le résultat. J'ai mes raisons, cher prince, de vous mander ce matin que je me défiais de ces gens-là. Il faudra voir ce que ceci va devenir. En attendant, si je ne suis pas secouru, je ne vois pas comment je pourrai rester ici.

MAXIMILIEN JOSEPH.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Ebersdorf, le 31 mai 1809.

Mon cousin, donnez ordre au général du génie Rogniat et au général d'artillerie Foucher, de former une commission, pour visiter l'île, déterminer l'emplacement des ponts et des batteries, reconnaître les ouvrages qu'a faits l'ennemi pour fortifier son champ de bataille, et les moyens de les annuler. Le général Bertrand leur donnera des instructions sur ce qui doit faire l'objet de leur travail.

NAPOLÉON.

Ordres de l'empereur Napoléon.

2 juin 1809.

Donner ordre au général d'artillerie, de faire placer cette nuit, 4 pièces de 18 en fer, en deux batteries, sur la droite de la rivière, aux deux côtés du premier pont brûlé, et battant sur la première île.

Ordre au général du génie, de faire construire une tête de pont dans la deuxième île, pour couvrir le second pont de radeaux, placé au-dessous du second pont brûlé. Cette tête de pont doit être solide, étendue, palissadée, et établie de telle sorte, que 100 hommes soient à l'abri de toute attaque.

Faire établir un tambour en avant de chaque petit pont, que l'ennemi n'a pas détruit.

Faire choisir dans la deuxième île, une position qui enfile le courant de Nussdorf, et y établir 2 pièces de 18 en fer, pour battre les barques de l'ennemi, qui communiquent de la rive gauche à ce village.

Établir sur les hauteurs de Nussdorf, 2 pièces de 18 en fer, pour plonger sur les batteries de l'ennemi, et sur les bateaux qui tenteraient de passer la rivière.

Le but de toutes ces dispositions, est de rendre l'artillerie de campagne disponible, de sorte que le corps laissé dans Vienne, puisse rester sans canons ou en avoir d'autant moins. Ces dispositions auront aussi l'avantage d'employer des pièces en fer, au lieu de pièces en bronze, parce que ces dernières seront placées dans l'île.

Ordre au général d'artillerie, de mettre dans ce jour 3 pièces de 3 ou de 6 en bronze, à la disposition des marins pour armer trois barques. NAPOLÉON.

Lettre du prince Bernadotte au major-général.

S. Polten, le 4 juin 1809.

Prince, vous me dites, par votre lettre du 3 juin, d'envoyer à Ips et à Walsée, un officier. Je suis allé moi-même dans le premier endroit; mon quartier-général y a été établi dans la nuit du 2 au 3 juin. Indépendamment des troupes que j'y avais, j'y ai trouvé en garnison une compagnie d'infanterie de Hesse-Darmstadt, avec une pièce de canon et 30 chevaux badois, plus un détachement de cavalerie bavaroise, envoyé par M. le duc de Dantzig. Quant à Walsée, les officiers que j'y ai envoyés, ont trouvé, outre le détachement de mon corps d'armée, 150 fantassins et 50 cavaliers de Wurtemberg, laissés par le général Vandamme. — Votre Altesse a dû voir, dans mon rapport, que c'est à Ardacher que le parti autrichien a passé le Danube; je n'ai rien à ajouter à ce rapport. L'ennemi, après avoir

surpris nos postes, qui étaient saxons, a été lui-même mis en fuite, s'est sauvé à la faveur des bois, et a repassé le Danube. S'il fût resté sur la rive droite, Votre Altesse peut bien penser que j'en aurais eu raison. BERNADOTTE.

Lettres de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Ebersdorf, le 4 juin 1809.

M. le général Lariboissière, envoyez à l'armée d'Italie, à OEdembourg, 4 caissons de 12; elle a 2 pièces de 12 et n'a que 2 caissons. Elle trouvera dans le parc de quoi atteler ces 4 caissons; le principal est de lui envoyer les munitions. Cette armée a aussi quelques caissons d'infanterie et d'obusiers vides. J'écris au prince Eugène de les envoyer à Vienne, pour les remplir. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 5 juin 1809.

Je désire que vous me rendiez tous les jours un compte détaillé de l'exécution des ordres donnés, pour les opérations préparatoires du passage. Vous me remettrez d'ici à ce soir, votre premier rapport. NAPOLÉON.

Schonbrunn, 5 le juin 1809.

Faites-moi connaître quel est le nombre de pièces d'artillerie, qui arment les ouvrages de la tête de pont de Passau. Faites-moi un rapport sur ces ouvrages, et sur le degré de défense dont ils sont susceptibles. Faites-moi connaître le nombre de pièces d'artillerie, qui défendent la tête du pont de Lintz. Indépendamment des pièces d'artillerie que peuvent avoir les corps chargés de la garde de ces ouvrages importans, il serait nécessaire d'avoir des pièces de gros calibre, pour la défense de l'un et l'autre ouvrage. NAPOLÉON.

Ordre.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 5 juin 1809.

Sa Majesté l'Empereur ordonne ce qui suit :

1° L'abbaye de Melk sera fortifiée et mise à l'abri d'un coup de main.

2° Le général commandant le génie, y enverra sur-le-champ des officiers du génie, et fera faire les travaux nécessaires. Le général commandant l'artillerie, y fera passer sur-le-champ de Vienne, 6 pièces de dix-huit ou de douze, et 6 pièces de calibre inférieur.

3° Le général Vandamme veillera, et fera fournir les ouvriers nécessaires, pour que cette place soit promptement mise en état de défense.

4° Il sera formé dans l'abbaye de Melk, un hôpital capable de recevoir deux mille malades ; il y sera établi trois fours et des magasins de toute espèce. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna.

Schonbrun, le 5 juin 1809, une heure après midi.

Mon cousin, le général du génie Rogniat et le général d'artillerie Foucher, ont dû se porter près de vous, pour concerter toutes les mesures préparatoires pour l'opération du passage. Ces mesures consistent à désigner une compagnie de pontonniers, pour préparer trois ou quatre ponts de radeaux ; savoir, un sur l'île que nous avons été visiter, l'autre sur l'île qui voit dans la plaine et flanque notre ancien pont, et sur la grande île dont l'ennemi est maître vis-à-vis Enzersdorf. Une autre compagnie de pontonniers doit être, depuis ce matin, chargée de réunir les bateaux, poutrelles, cordages, et tout ce qui est nécessaire pour jeter notre ancien pont. Une autre compagnie de pontonniers doit être chargée de réunir et de placer sur ses haquets 25 pontons, avec le bois nécessaire, pour jeter un pont

du côté de la Maison-Blanche. Une autre compagnie doit réunir des bateaux et ce qu'il faut pour jeter un pont à l'embouchure du canal, sur la partie droite de l'île. Le génie doit faire combler, sans cependant que l'ennemi puisse s'en apercevoir, les marais qui se trouvent de ce côté de l'île, et y jeter une chaussée. En général, on doit remplacer par des chaussées, tous les petits ponts existans dans l'île sur des bras morts. Un autre pont doit être préparé, pour être jeté plus haut que la Maison-Blanche, afin de déboucher par là sur le continent. — Plusieurs batteries de dix-huit doivent être préparées pour être jetées dans l'île que nous avons visitée, et balayer la plaine depuis Enzersdorf jusqu'au bois; d'autres batteries doivent être placées dans l'île qui est à portée d'Enzersdorf, pour raser cette ville. Quelques pièces doivent être disposées pour flanquer l'ancien pont. Les gabions, les fascines, etc., doivent être préparées dès aujourd'hui, afin que l'opération puisse se faire avec rapidité. Envoyez chercher ces deux généraux, et tenez-moi au courant de la manière dont cela avance. On me fait espérer que sous quatre à cinq jours, tout cela doit être terminé. Sur ce je prie Dieu, etc.

NAPOLÉON.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

(Pour lui seul). Schonbrunn, le 6 juin 1809.

Mon cousin, je trouve que le corps du prince de Ponte-Corvo, le corps du duc de Rivoli, le corps du duc d'Auerstaedt, celui du général Oudinot, la garde, toute la cavalerie de l'armée, et l'armée d'Italie, sans comprendre les corps de Macdonald et de Marmont, doivent me faire un présent sous les armes de 110 mille hommes d'infanterie française, de 20,000 alliés, de 24,000 hommes de cavalerie, et de 400 pièces de canon : total : 150 à 160,000 hommes. Le corps du général Vandamme et celui du duc de Dantzig, ne sont pas compris dans le calcul. Vérifiez, je vous prie, ces calculs. Sur ce je prie, etc.

NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 6 juin 1809, neuf heures et demie.

Envoyez ordre sur-le-champ au général Puthod (4e division du 3e corps), de se mettre en marche avec sa division, et de marcher tant qu'il pourra dans la direction de Presbourg. Il enverra un aide-de-camp prendre les ordres du duc d'Auerstaedt. Il fera marcher plus vite toute son artillerie légère. Il est indispensable que son infanterie arrive de bonne heure à Péternell, et son avant-garde à Haimbourg. NAPOLÉON.

Lettres de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Schonbrunn, le 6 juin 1809, à midi.

M. le général Lariboissière, le duc d'Auerstaedt, qui a 20 pièces de canon vis-à-vis Presbourg, a usé beaucoup de munitions, et va en user encore; ayez soin que les caissons soient remplis à fur et mesure. Faites-moi connaître quand les 50 pièces de canon, mortiers et obusiers de siége, destinés pour l'île de Lobau, seront embarqués ici et débarqués dans l'île. Faites-moi connaître quand vous aurez 3000 cartouches à balles ou à boulets de douze, 5000 de huit, 18,000 de six, 4000 de quatre, 3000 de trois, 3000 d'obusiers de six pouces, 4500 d'obusiers de cinq pouces quatre lignes; au total 40,000 coups de canon, et un ou deux millions de cartouches. Ceci est indépendant de tout ce qui sera porté sur les caissons. — Faites-moi connaître quand l'embarquement de tous ces objets commencera, combien de bateaux il faudra pour les transporter, et quelles mesures ont été prises pour mettre dans l'île ces munitions à l'abri de la pluie. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 7 juin 1809, à huit heures du matin.

Envoyez au duc d'Auerstaedt six pierriers, de ceux que vous avez à Vienne, avec la poudre et l'armement nécessaires. Ces six pierriers seront employés à jeter des pierres dans une île,

dont nous sommes éloignés de 80 toises, où l'ennemi occupe des retranchemens. Le duc d'Auerstaedt aurait aussi besoin de 3 ou 4 petits mortiers; mais je crois que vous n'en avez pas. En écrivant à l'officier d'artillerie, qui commande devant Presbourg, d'envoyer chercher ces pièces à moitié chemin, elles peuvent arriver avant minuit devant Presbourg. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 8 juin 1809.

Mon cousin, donnez ordre au général Lariboissière de faire partir demain pour l'île, une partie des 48 pièces d'artillerie *destinées pour armer les batteries.* NAPOLÉON.

Décret.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 9 juin 1809.

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin.

Nous avons décrété, et décrétons ce qui suit :

Titre Ier.

Art. 1er. Il sera attaché à chaque régiment d'infanterie de ligne et d'infanterie légère, 2 pièces d'artillerie de trois ou de quatre, 3 caissons, une forge de campagne, 1 caisson d'ambulance, 1 caisson pour le transport des papiers du régiment. Ces 8 voitures marcheront toujours avec le bataillon où se trouve l'aigle du régiment.

Art. 2. Il sera attaché à chaque bataillon, 1 caisson de cartouches d'infanterie, 1 caisson pour le transport du pain, ce qui, pour 4 bataillons de guerre, fera 8 caissons.

Titre II.

Art. 3. Ces 16 voitures seront servies, attelées et conduites par une compagnie de canonniers du régiment. La compagnie de canonniers du régiment, sera commandée par un lieutenant ou sous-lieutenant, 3 sergens et 3 caporaux, et sera divisée en 3 escouades. La 1re composée d'un sergent, d'un caporal, de 20 canonniers et 2 ouvriers; le caporal fera les fonctions de conducteur et de garde-magasin d'artillerie; il aura la clef des caissons, et sera spécialement chargé de la conservation des munitions. La 2e, composée d'un sergent, d'un caporal et de 20 soldats du train, chargés d'atteler les 8 voitures, qui marchent avec le bataillon où est placé l'aigle du régiment. La 3e escouade composée de même que la 2e, et chargée de la conduite et du service des huit autres voitures. Le lieutenant sera chargé du commandement de tout, mais spécialement de l'artillerie. Le sous-lieutenant sera spécialement chargé du train; l'un et l'autre de ces officiers seront montés.

Art. 4. Notre ministre de la guerre déterminera la quotité des masses, qui devront être accordées aux conseils d'administration, pour la mise en état, la réparation et l'entretien des voitures.

Art. 5. Notre ministre de la guerre et notre ministre du trésor public, sont chargés de l'exécution du présent décret. Expédition en sera envoyée à notre major-général, qui en ordonnera l'exécution dans l'armée, pour les bataillons qui s'y trouvent. NAPOLÉON.

Ordres.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 10 juin 1809.

1° Il sera construit à l'embouchure de l'Enns, dans le Danube, sur la rive gauche de l'*Enns*, et vis-à-vis Mauthausen,

une redoute palissadée et fraisée, telle que 2 pièces de canon, leur approvisionnement, 10,000 cartouches, 10 jours de vivres pour 60 fantassins et 20 canonniers, se trouvent à l'abri de toute attaque. Les pièces de canon seront placées de manière à battre le débouché de Mauthausen, et à défendre le cours du Danube.

2° Le général du génie donnera des ordres pour la construction de cette redoute. Le duc de Dantzig fournira les hommes nécessaires pour les travaux de cette construction; il en surveillera la prompte exécution. NAPOLÉON.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 10 juin 1809.

1° Les murs de Mautern seront démolis de manière qu'ils ne puissent pas servir de tête de pont à l'ennemi, ni de poste pour rétablir son pont, s'il passait sur ce point.

2° L'abbaye de Gottweig sera mise à l'abri d'un coup de main. Le général du génie donnera ses ordres pour les travaux. Le général Vandamme en surveillera l'exécution. Le général d'artillerie y enverra 8 pièces de canon de fer, tirées de l'arsenal de Vienne.

3° Il y aura à l'abbaye de Gottweig toujours des vivres pour la garnison pendant un mois; il y sera établi un hôpital pour 1000 malades. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Davout.

Schonbrunn, le 9 juin 1809, à trois heures après midi.

Mon cousin, je vous envoie copie d'une lettre que je reçois du vice-roi; il paraît qu'il sera aujourd'hui à Sarvar, où il se trouvera réuni avec le général Montbrun et le général Lauriston. J'ai donné ordre au général Marulas, d'être rendu cette nuit à Bruck, où il sera sous les ordres du général Lasalle. J'ai fait donner l'ordre au général Lasalle, d'être sous vos ordres

tout le temps que vous resterez devant Presbourg, ce qui ne l'empêchera pas de correspondre avec le duc d'Istrie. L'archiduc Jean se retire-t-il sur Raab, comme le pense le vice-roi, ou se retire-t-il sur Bude? Toutefois, le vice-roi le poursuivra vivement. S'il s'est retiré sur Raab, le général Lasalle se trouvera en communication, et pourra faire passer des nouvelles. Le cas arrivant, il ne serait pas hors de propos que le général Lasalle éclairât de fort loin, tout ce qui se passe à Raab. Le Danube se divise en deux bras du côté de Raïcha, et embrasse jusqu'à Raab. Je suppose que les postes du général Lasalle ont passé ce bras, pour éclairer cette immense île, qui a 10 ou 12 lieues de long, sur trois ou quatre de large. S'il ne l'avait pas fait, ce serait une très-grande faute, qu'il faudrait sur-le-champ réparer. Espérez-vous quelque chose de votre attaque? Quand aurez-vous les matériaux pour jeter un pont? Faites-moi connaître où vous placerez le général Démont. Faites-moi connaître l'état de situation des corps et des places vacantes dans les régimens. J'ai passé avant-hier la revue de la division Friant; je l'ai trouvée fort belle. NAPOLÉON.

Lettre du baron de Wimpfen au major-général.

Le 12 juin 1809.

Les deux lettres du 6 de juin, que Votre Excellence a bien voulu adresser au major-général de l'armée autrichienne, sont parvenues au quartier-général, le 9 du mois. Monseigneur l'Archiduc généralissime me charge de vous répondre, mon prince, qu'il accepte la proposition de l'échange des prisonniers, homme par homme, et grade par grade, et qu'il désigne de son côté, pour cette transaction, M. le lieutenant colonel Lamboy et M. le chef-commissaire Prenninger. Il s'agira donc de convenir d'un endroit qui, pour ce moment, sera déclaré neutre, et où se rendront à cet effet les chargés de pouvoir respectifs. Son Altesse impériale propose la ville d'Eger. — J'ai ordre de Son Altesse impériale de vous annoncer également, mon prince,

que l'empereur s'est empressé de faire échanger M. Dodun et les personnes de l'ambassade française, qui se trouvent à l'heure qu'il est à Bude, contre M. le comte de Metternich et les personnes de l'ambassade ou attachées à l'ambassade autrichienne, qui avaient été détenues jusqu'à présent à Paris, ou en arrière des armées françaises, et que Sa Majesté impériale n'attend que l'annonce du lieu d'échange, pour donner ses ordres à cet effet. Il est à observer toutefois, mon prince, que M. Dodun n'a été engagé par le gouvernement autrichien à se rendre à Bude, qu'après que la cour de Vienne, privée depuis près de deux mois de toute communication avec son ambassadeur à Paris, avait reçu l'avis que M. le comte de Metternich y était retenu. S'il y a dans le fait une contravention au droit des gens, ce n'est pas du côté du cabinet autrichien, qu'on pourra la trouver. — On ne peut se dispenser de relever encore une autre assertion contenue dans la lettre de Votre Excellence, celle que les postes français avaient été attaqués (et par conséquent la guerre commencée) par nos troupes, sans déclaration de guerre préalable. Votre gouvernement, mon prince, sait le mieux qu'une telle déclaration existe, que la cour de Vienne a expédié à M. le comte de Metternich, l'ordre de faire des communications officielles au ministère français, mais que cet ambassadeur a été mis dans l'impossibilité de s'en acquitter par votre gouvernement lui-même qui, en violation directe du droit des gens et des principes observés dans tous les temps entre les puissances, a arrêté en pleine paix ce courrier, et intercepté le cours de ses dépêches (1).

Je vous prie, mon prince, d'agréer l'assurance de ma haute considération.

Le général baron de Wimpfen, chef de l'état-major-général.

(1) Le gouvernement autrichien avait arrêté à Braunau un officier français chargé des dépêches de l'ambassade. D'ailleurs le courrier parti de Vienne, après le 1er avril, ne pouvait jamais arriver à Paris avant le commencement des hostilités. Voy. le 1er vol. p. 120.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 13 juin 1809.

Mon cousin, témoignez mon mécontentement au général Frère, de ce qu'il n'envoie pas des rapports tous les jours, sur ce que fait l'ennemi dans les îles, depuis Nussdorf jusqu'à Ebersdorf. Ce service n'est pas convenablement monté. Il faut dans la grande île dite Tabor, un bataillon, un autre bataillon en réserve à l'île du Faubourg, où sont les pièces de dix-huit, avec un colonel commandant le tout. Tous les jours, à la pointe du jour, le général de brigade et même le général de division, le commandant du génie, doivent s'y rendre, et reconnaître la position de l'ennemi. Faites-moi connaître les ordres qui ont été donnés, en cas que l'ennemi attaque, et veuille pénétrer dans les îles. Je n'ai pas trouvé ce matin les canonniers à leur poste; et en général, il n'y a rien de prévu dans le service. Faites-vous remettre par le général de division, une note qui fasse connaître les dispositions qu'il a faites, pour la défense du pays dont il est chargé. Faites mettre à l'ordre qu'en visitant les avant-postes, je n'ai point trouvé les canonniers à leur poste; que les soldats du train étaient déshabillés et couchés; qu'il n'y avait point de garde aux pièces; que j'ai fait mettre en prison le sergent qui commandait ce poste; que je recommande de porter une attention particulière à cette artillerie; et qu'il y ait toujours des gardes et des plantons aux pièces.

NAPOLÉON.

Note sur la défense des îles du Tabor.

Schonbrunn, le 13 juin 1809.

L'île de Tabor doit avoir un bataillon de 4 à 500 hommes de garde. — On fera placer 2 pièces en fer de six sur affût, dont l'une sera placée près des maisons, vis-à-vis le grand

pont brûlé, battant le village de Spitz. On tirera cette pièce toutes les fois que l'ennemi mettrait des bateaux, pour communiquer dans les îles. L'autre pièce de six sera mobile; on la promènera selon les circonstances; mais on la tiendra le plus souvent, battant le courant de Nussdorf, dans le lieu où l'on travaille actuellement pour placer les 2 pièces de dix-huit. Il y aura des bricoles pour conduire ces pièces, de manière que si l'ennemi tentait quelque chose, on pût porter ces deux pièces du même côté, ou les retirer en cas d'événement. Il y aura outre cela dans l'île, un lieutenant et 15 hommes de cavalerie, sous les ordres du chef de bataillon, qui seront chargés de faire des patrouilles. Ce piquet sera fourni par le régiment vurtembergeois qui est à Vienne. — Il y aura sur la rive droite, près du faubourg, un bataillon de service, lequel fournira 50 hommes de garde à la tête de pont dans l'île de Tabor, et 50 hommes de garde à la tête de pont dans la petite île, et veillera au service des batteries qui sont là. — Il y aura un colonel en second, commandant les deux bataillons, qui sera chargé de la défense de l'île de Tabor et des petites îles.

Fortifications. Les 4 pièces de dix-huit seront placées de manière qu'elles battent non-seulement le premier pont, mais encore le deuxième, et qu'elles flanquent la tête de pont dans la grande île. On abattra des arbres, si cela est nécessaire, dans les îles intermédiaires. — On placera 2 pièces de six, dans le bonnet de prêtre de la grande île, et deux autres dans le second. Dans la petite île, on établira deux batteries, qui flanquent la tête de pont de l'île Tabor. — Le bonnet de prêtre de l'île Tabor, est trop petit; on le finira comme réduit, et on établira trois redoutes en avant, telles que le bataillon qui est dans l'île, puisse s'y réfugier, et faire une bonne défense : on m'en soumettra le plan. — Un général de brigade sera chargé de la défense de l'île Tabor, des deux petites îles qui arrivent à Vienne, et de tout le Prater. Il sera donné, indépendamment des 4 à 5 bataillons d'infanterie, une centaine de chevaux.

Des ponts. Les deux petits ponts qui sont sur radeaux, seront établis en pilotis.

Génie. Un officier du génie sera affecté à cette défense. Il aura le plan de toutes les îles; il le rectifiera; il fera avec le général des visites tous les matins, depuis trois heures jusqu'à six, aux postes avancés; et reconnaîtra les travaux que l'ennemi aurait faits dans la nuit. Il fera travailler et pressera les ouvrages. Les travailleurs seront payés. La tête de pont qui fait le réduit de Tabor, doit être à l'abri de toute surprise, bien palissadée, fraisée, et mise en état. Le gouverneur lui-même fera souvent des reconnaissances. NAPOLÉON.

Lettre du major-général au duc de Valmi.

juin 1809.

L'Empereur ordonne, M. le maréchal, que vous mettiez en mouvement les deux brigades du général Rivaud, auxquelles vous joindrez le 46e de ligne, le régiment du grand-duc de Berg et 12 pièces d'artillerie, pour marcher contre le corps qui a débouché de Bohême. Je donne l'ordre au général Bourcier, qui est à Passau, d'envoyer le régiment de dragons, qui se trouve à Ratisbonne, ainsi qu'un autre régiment qui va arriver dans cette ville, pour se joindre, du côté de Nuremberg, à la division du général Rivaud. J'écris au roi de Westphalie, qui a réuni, à Erfurth, ses troupes avec les Hollandais, et qui a 8,000 hommes sous ses ordres, de manœuvrer de concert avec le général Rivaud. L'Empereur, M. le duc, s'en rapporte à vous pour exécuter ses intentions, desquelles vous ne devez pas vous écarter. — La colonne ennemie, dont les mouvemens importent à l'Empereur, est celle qui a débouché sur Bareuth. Celle qui s'est dirigée sur Dresde, n'a rien de commun avec son armée, et avant qu'elle n'ait pu faire quelque chose d'essentiel, l'Empereur aura passé le Danube, et sera sur ses der-

rières. Mais la colonne qui a débouché sur Bareuth, peut se porter sur Amberg et Ratisbonne, ou sur Cham et Straubing; elle approcherait de très-près la ligne de communication de l'Empereur; ce qui obligerait Sa Majesté à faire un détachement qui l'affaiblirait dans un moment décisif. Ainsi donc, soit que la colonne ennemie qui a débouché à Bareuth se soit portée à Bamberg, Amberg ou Ratisbonne, ou qu'elle soit restée à Bareuth, il faut marcher sur elle, prendre poste d'abord à Wurtzbourg, se réunir à une colonne composée de tout ce qu'il y aura de Bavarois sur ce point, et aux deux régimens de dragons venant de Ratisbonne; se concerter avec le roi de Westphalie, qui, d'Erfurth, marchera dans la même direction; et avec ces forces rassemblées, battre et détruire ce corps ennemi. Cette opération consommée, vous marcherez contre le corps qui a débouché sur Dresde. — N'oubliez pas, M. le duc, que l'objet le plus important à remplir, pour ne point déranger les combinaisons de l'Empereur, c'est de couvrir le Danube et la ligne d'opérations de l'armée. Si les circonstances étaient telles (ce que l'Empereur est loin de penser), qu'on ne puisse pas remplir les deux objets, savoir, d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans le nord de l'Allemagne, ou de l'empêcher de pénétrer sur le Danube, il faut avant tout atteindre ce dernier but; car tout ce qui peut arriver du côté de la ligne de communication de l'armée, est plus dangereux et influerait plus dans le nord de l'Allemagne, que les mouvemens que l'ennemi ferait réellement de ce côté-là. ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Davout.

Schonbrunn, le 16 juin 1809, à quatre heures après midi.

Mon cousin, l'officier du prince Eugène, qui a passé par vos avant-postes, parti le 15 à deux heures après midi, est arrivé; et deux heures après, est arrivé le général Cafarelli, parti le 14 au soir. Ils m'ont apporté la relation de la bataille

du 14, anniversaire de Marengo et de Friedland. La journée a été belle; les armées réunies de l'archiduc Jean et de l'archiduc Palatin, ont été mises en déroute. Des prisonniers qui passeront chez vous, envoyez en poste le général-major et quelques principaux officiers. Faites interroger les autres, et faites-moi connaître le résultat des interrogations. Il est utile que le général Gudin aille jusqu'à Raab; placez-le entre Raab et vous; il serait malheureux qu'il se mêlât avec les troupes du vice-roi. Il est probable qu'aussitôt que je vais avoir des nouvelles du vice-roi d'hier au soir, s'il n'y avait rien d'extraordinaire, je vous ordonnerai de rappeler la division Gudin devant Presbourg; car il est important que dans une marche et demie, vous puissiez être rendu au pont d'Ebersdorf. Cependant j'attache beaucoup d'importance à la prise de Raab. Si elle n'est prise, faites-y passer sur-le-champ vos mortiers, et chargez le général Lasalle de les mettre en batterie, avec son bataillon hessois, et 3 ou 4 obusiers que vous lui fournirez. Cela fera feu dans le temps que le général Lauriston, que je charge d'investir la place avec les obusiers du vice-roi, fera feu de son côté. Il faut bombarder la ville jusqu'à ce qu'elle se rende. Envoyez des munitions de six, de douze et d'obusier au vice-roi, et renvoyez vos caissons vides sur Vienne, pour les remplir. Je donne l'ordre au général Lariboissière d'envoyer, soit de votre parc, soit du parc du général Oudinot, 30 caissons de six, 10 de douze et 30 d'obusiers de vingt-quatre. Ayez soin que tous les caissons vides du vice-roi, aillent jusqu'à ce qu'ils rencontrent le convoi, et que là se fasse l'échange de munitions. Je vous ai déjà fait mander de détruire le pont de Presbourg, s'il existe; c'est une chose très-facile, à moins que l'ennemi n'ait fait une estacade, ce que je ne crois pas. Je suppose que vous avez envoyé vos pontonniers et vos marins, pour rétablir le pont au-dessus de Raab, afin que la communication avec le vice-roi soit facile et prompte. Je m'en repose sur vous, pour un détail si important. Tâchez d'apprendre des prisonniers s'il y a un pont à Comorn, ou simplement un bac. Il est très-im-

portant, s'il y a un pont, de le détruire. Pour ne point perdre de temps, comme je n'écrirai au vice-roi que dans deux heures, expédiez-lui copie de cette lettre, pour qu'il comprenne qu'il faut faire tous les efforts pour prendre Raab, et qu'il charge de cette opération le général Lauriston. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Schonbrunn, le 17 juin 1809.

M. le général Lariboissière, on me rend compte qu'il n'y a point d'artillerie en batterie à Passau. Ordonnez qu'on en envoie d'Augsbourg, d'Ingolstadt, et de la tête de pont de Rain, où il y en a, je crois, 6 pièces. Ordonnez en attendant que l'on place, en les prenant à la citadelle de Passau, 2 pièces de canon dans chacun des ouvrages avancés de la droite de l'Inn, 6 pièces; 3 dans l'ouvrage sur la hauteur de l'enceinte; 6 autour de la ville; 3 dans l'ouvrage en avant de Passau; total : 18 pièces. Cela sera bien faible, mais au moins cela mettra les ouvrages à l'abri de la cavalerie et des landwehrs. Faites-moi connaître avec un plan, quel doit être l'armement de cette place, le personnel et le matériel d'artillerie qu'il y a, et ce que je puis espérer si cette place était attaquée. La division alliée et les dépôts de cavalerie qui sont là, n'ont aucune artillerie; s'il n'y en avait pas de disposée dans les ouvrages, ils ne pourraient pas se défendre contre une attaque. Il y a aussi à Straubing 6 pièces de canon; faites-les venir à Passau

NAPOLÉON.

Lettre du roi de Wurtemberg au maréchal Kellermann.

Louisbourg, le 17 juin 1809.

Mon cousin, vous verrez par le rapport ci-joint les nouvelles que je reçois de l'approche d'un corps de troupes autri-

chiennes, qui paraît vouloir se diriger sur mes états, pour se réunir aux insurgés du Voralberg et du Tyrol. J'en ai donné de suite avis à S. M. l'empereur Napoléon, ainsi que des mesures que j'ai prises pour m'opposer, autant qu'il dépendra de moi, à une première incursion. Mais comme mes forces disponibles ne vont pas en ce moment au-delà de 3000 hommes d'infanterie et de 500 chevaux, j'ai cru pouvoir m'adresser à vous pour vous demander secours; ce qui est également important pour le salut de mes états, et pour assurer les derrières et les communications de l'armée de l'Empereur, qui se trouveraient menacés et interrompus, si ce corps autrichien pouvait pénétrer jusqu'ici. J'attends avec impatience ce que vous croirez pouvoir faire pour l'intérêt commun, et suis charmé de pouvoir, en telle occasion, vous assurer de tous les sentimens que je vous ai voués.

Sur ce, etc., votre bon cousin : FRÉDÉRIC.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Schonbrunn, le 18 juin 1809.

Donnez l'ordre, monsieur le duc, que sur toute la ligne à vos ordres, on ne reçoive, sous quelque prétexte que ce soit, aucun parlementaire. S'il s'en présente, il faut leur faire dire d'envoyer leurs lettres par un trompette ou autre, qui les remettra à un de nos trompettes ou autre individu, qu'on enverra la chercher; sans permettre qu'aucun trompette ou officier autrichien vienne sur notre rive et dans nos lignes. Il ne faut également souffrir aucun pourparler, et on doit se borner à la remise des dépêches. Communiquez cet ordre sur la ligne de vos postes. ALEXANDRE.

Lettres de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Schonbrunn, le 19 juin 1809, à 9 heures du matin.

M. le général Lariboissière, faites partir aujourd'hui 4 pièces de dix-huit, avec 300 boulets par pièce, pour se rendre à Raab. Vous les adresserez au général Lauriston. Vous pouvez les envoyer d'ici à Ebersdorf. Là, elles seront relayées par les chevaux du duc d'Auerstaedt. De cette manière, elles pourront arriver dans trois jours à Raab. Vous enverrez un officier pour faire faire ces relais. Joignez à ces 3 pièces de dix-huit, deux grands obusiers prussiens. Cela sera servi par le personnel de l'armée d'Italie. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 20 juin 1809, trois heures du matin.

Les petits mortiers que vous avez envoyés au duc d'Auerstaedt, ont été envoyés devant Raab. Ils auraient besoin de 300 coups à tirer par pièce; faites-les partir avant neuf heures du matin; ils seront dirigés, comme le convoi d'hier, par des relais, jusqu'à Raab. Faites partir également 1000 coups de douze et 1000 coups d'obusiers de cinq pouces six lignes. Joignez-y 2 pièces de douze de siége en bronze, avec 600 coups à tirer. Dirigez la marche de ce convoi, de manière qu'il arrive aujourd'hui devant Presbourg, et demain à Raab. J'ai prévenu le duc d'Auerstaedt, pour qu'il fasse rétablir les relais qui ont servi au convoi d'hier. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 20 juin 1809.

Je donne ordre que deux compagnies du 2e régiment d'artillerie qui sont au corps du duc de Raguse, savoir la 5e et la 9, rejoignent le grand parc. Il restera pour le service du corps du duc de Raguse deux compagnies du 8e régiment d'artillerie, savoir la 3e et la 9e, ce qui est plus que suffisant.

NAPOLÉON.

Ordre.

En notre camp impérial de Schonbrunn, 20 juin.

Sa Majesté ordonne ce qui suit :

L'artillerie, dans l'île de Lobau, sera organisée de la manière suivante :

1° Le général de brigade Aubry, commandant l'artillerie de l'île.

Un colonel commandant la gauche ; savoir : les batteries de l'île Masséna, les batteries de l'île Saint-Hilaire, les batteries de la droite de la tête du pont ;

Un colonel commandant le centre ; savoir : la batterie de l'île Espagne, les batteries de la plage gauche d'Enzersdorf, et les batteries de l'île Lannes ;

Un colonel commandant la droite ; savoir : les batteries de l'île Alexandre, et les batteries de l'*embouchure dans le Danube.*

2° Il y aura un chef de bataillon directeur du parc, chargé de l'armement et l'approvisionnement des batteries ; il y aura une forge de campagne, des ouvriers, des objets de rechange, et ce qui est nécessaire pour réparer les affûts, batteries et des approvisionnemens.

3° Le nombre des bouches à feu de position, qui seront mises en batterie dans l'île, est réglé de la manière suivante : 18 pièces de dix-huit, 18 pièces de douze, 30 pièces de six, 10 mortiers, 10 obusiers ; total, 86 bouches à feu.

Il y aura pour servir ces 86 bouches à feu, de 5 à 600 hommes d'artillerie, pris partie aux parcs des différens corps d'armée, partie à la réserve générale, sans diminuer en rien le personnel des équipages de campagne.

Ces 86 bouches à feu seront distribuées en 14 batteries ; savoir :

	Nos des batteries	Pièces de 18.	Pièces de 12.	Pièces de 6.	Mortiers	Obusiers	Observations.
	GAUCHE.						
Ile Masséna	1			2			Cette batterie doit avoir pour but de battre la gauche de l'ancien pont, de détruire les ouvrages que l'ennemi aurait faits là, et de protéger la tête du pont.
	2			2			
Ile Saint-Hilaire	3		2	3			
Droite de la tête du pont	4		2				Ces trois batteries doivent pouvoir contenir 18 pièces; elles doivent être espacées l'une de l'autre, afin d'embrasser tout le système de la droite du pont; et même une des batteries doit battre *la plaine*.
	5			2			
	6			2			
Total, 6 batteries.			4	11			
	CENTRE.						
Ile Espagne	7		4				Cette batterie doit battre ou écharpe l'ouvrage ennemi, qui est sur la droite de la petite ville d'Enzersdorf.
Plage droite d'Enzersdorf	8	10			6	6	Cette batteries de 22 bouches à feu, doit avoir pour but de raser les murailles d'Enzersdorf, de mettre le feu dans cette petite ville, et d'annuler toutes les dispositions de l'ennemi pour défendre cette position.
Ile Lounes	9	8			4	4	
	10			4			Cette batterie de 16 pièces, doit avoir le même but que la batterie n° 8.
Total, 4 batteries.		18	4	4	10	10	
	DROITE.						
Ile Alexandre	11			4			Ces 4 batteries 10, 11, 12 et 13 formant 22 pièces sont destinées à protéger les troupes, qui se trouveront du côté de la Maison-Blanche, et à tirer dans tous les sens. Il faut donc que ces 4 batteries aient plus de mitraille que dans les proportions ordinaires *des batteries à barbettes*.
	12		10				
	13			4			
	14			4			
Total, 4 batteries.			10	12			
En réserve				3			Pour être portées partout selon les circonstances.

4° Toutes ces batteries seront armées, approvisionnées à 300 coups, et prêtes à faire feu, le 24 du présent mois.

NAPOLEON.

Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Schonbrunn, le 21 juin 1809.

M. le général Lariboissière, donnez ordre à Neustadt et à Bruck, que les munitions destinées pour l'armée d'Italie, se dirigent sur Vienne. Il y a entre autres un million de cartouches, qui sont dans ce cas. Puisque nous approvisionnons l'armée d'Italie, par des relais et des convois, ces munitions doivent rentrer au grand parc. Envoyez un officier avec un ordre positif de vous, à Neustadt et à Bruck, pour qu'il en soit ainsi; donnez aussi les mêmes ordres à OEdenbourg.

NAPOLÉON.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Schonbrunn, le 21 juin 1809.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que je viens de faire connaître à M. l'intendant-général, que l'intention de l'Empereur est qu'à dater de demain, il soit donné aux troupes qui sont dans l'île de Lobau, et à celles qui sont sur les bords du Danube, une bouteille de vin et une ration de vinaigre par homme; ce qui sera la double ration d'été par jour. Je prescris en même temps à M. l'intendant-général, de faire transporter dans l'île, avant le 23, 200,000 bouteilles de vin et 15,000 pintes d'eau-de-vie, lesquelles formeront un magasin de réserve, et de prendre les mesures nécessaires pour qu'à dater de demain, on fasse, tous les jours aux fours de l'île 9000 rations de pain, et qu'au 23 il y ait un magasin de farine de réserve, capable de faire 30,000 rations.

ALEXANDRE.

Lettre du prince Poniatowski au major-général.

Au quartier-général à Pniow, le 21 juin 1809.

Monseigneur, j'avais eu l'honneur d'exposer à Votre Altesse

Sérénissime, dans mes précédens rapports, combien l'inaction des troupes russes me faisait craindre pour Sandomir. L'expérience a prouvé que mon inquiétude à cet égard n'était que trop fondée. Cette place avait été attaquée, dans la nuit du 15 au 16 de ce mois, avec la plus grande opiniâtreté. Malgré les efforts de 10 à 11,000 hommes, déployés pendant un assaut de 40 heures consécutives, l'ennemi, quoiqu'ayant déjà pénétré dans l'intérieur des ouvrages, avait été complétement repoussé, avec une perte d'environ 2000 hommes, dont 500 prisonniers. — Cependant un combat aussi vif ayant épuisé entièrement les munitions, et n'y ayant plus dans la place ni cartouches d'infanterie, ni charges pour les pièces de six et de trois, le général de brigade Sokolniki, voyant deux jours après les préparatifs d'un nouvel assaut, qu'il n'était pas sûr de pouvoir soutenir comme le premier, a évacué la ville pour rejoindre le corps sous mes ordres. Deux divisions russes, fortes de 24,000 hommes, étaient à cette époque sur le San, à une très-petite distance de Sandomir; et malgré mes pressantes sollicitations, elles n'ont fait aucun mouvement, pour se porter au secours de cette place. — Dans ces circonstances, il me paraît que ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'agir sur la rive gauche de la Vistule. Si j'aurai seul à soutenir les efforts de l'ennemi, au moins ne serai-je jamais trompé sur mes ressources, et je saurai toujours sur quoi je puis compter. Je couvrirai par là le duché; et si l'ennemi se disposait à la retraite, je serai à même de le poursuivre, sans être arrêté par des lenteurs et de la mauvaise volonté. Les troupes sous mes ordres se mettent en marche dès demain matin. J'ai l'honneur de faire parvenir ci-joint à Votre Altesse Sérénissime, copie du rapport de M. le général Sokolniki, ainsi que de la capitulation et de la correspondance qui a eu lieu pour cet objet, entre lui et le général autrichien Geringer. — Veuillez bien, Monseigneur, agréer l'expression de ma plus haute considération. Le général de division commandant les troupes polonaises du 9e corps. Joseph, prince Poniatowski.

Rapport sur les ponts et batteries, et note de l'Empereur.

22 juin 1809.

Les ponts des capitaines Laruc, Bazelle, Baillot et Peyerimhof, sont prêts à être jetés.

Le pont de 3 radeaux, qui était placé à la gauche de l'île Saint-Hilaire, a été replacé à la droite de la même île.

Batteries. Les batteries de l'île Alexandre sont armées de 10 pièces de douze et 2 de six, approvisionnées et en état de faire feu. On prépare une batterie à barbette sur la gauche, qui pourra recevoir 2 pièces, et 2 barbettes sur la droite, chacune pour 2 à 3 pièces.

L'île Lannes a en batterie 3 pièces de dix-huit, 2 mortiers et deux obusiers. Il y aura de plus ce soir, une pièce de dix-huit. Ces bouches à feu sont armées et approvisionnées. Il y a dans ces batteries, des emplacemens prêts à recevoir 2 bouches à feu; et l'on en prépare encore pour 2 mortiers et 4 pièces : ce qui complète l'exécution de l'ordre donné relativement à Enzersdorf. Quant aux 4 pièces, devant battre la plage, on va s'en occuper.

La batterie sur la gauche de l'île Pouzet, est armée de 10 pièces de dix-huit, 6 obusiers et 6 mortiers; le tout approvisionné et pouvant faire feu : ce qui est conforme à l'ordre donné.

On achève trois batteries dans l'île Espagne, qui pourront recevoir 9 pièces, dont 6 paraissent nécessaires, quoique l'ordre n'en porte que 4 à y mettre.

L'île Saint-Hilaire est armée de 2 pièces de douze et 2 pièces de six, approvisionnées et en état de faire feu. Il y a une cinquième embrasure prête.

L'île Masséna a en batterie 2 pièces de six avec approvisionnement, et en état de faire feu; et la batterie n° 2, est en état de recevoir les deux autres pièces.

Quant aux trois batteries de deux pièces chacune, qui doi-

vent être placées à la droite de l'ancien pont, ainsi que celle de 4 pièces de l'extrême droite, on s'occupe de rassembler les matériaux nécessaires pour les construire.

Le général de division FOUCHER.

Schonbrunn, 23 juin 1809.

Ce rapport serait satisfaisant, puisqu'il paraîtrait que les 89 bouches à feu pourraient être en batterie, et prêtes à faire feu demain au soir. Mais ce qu'il importe de savoir, c'est que les approvisionnemens à 150 coups ne sont rien. Il faut 300 coups par pièce; on peut même mettre une dixaine de coups de mitraille par pièce. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Schonbrunn, le 23 juin 1809, à dix heures du matin.

M. le général Lariboissière, la bataille qui va avoir lieu doit préluder par une grande canonnade dans l'île. C'est donc une canonnade de 86 bouches à feu, qui doivent être approvisionnées chacune au moins de 300 coups; cela fait donc 25 à 30,000 coups de canon. Avez-vous la poudre nécessaire pour cela? Quand les cent milliers de poudre, qui viennent de Bavière, seront-il arrivés? Je demande des calculs positifs : six heures d'intervalle gâteraient tout. — Raab a demandé à capituler; il me tarde fort de savoir s'il y a de la poudre. — Je me suis refusé à la proposition que vous m'avez faite, de mettre des pièces de campagne, pour compléter les 86 bouches à feu. Quand ce nombre de 86 pièces sera-t-il complété, par celles qu'on tire de Vienne? Il me semble que vous ne manquez pas d'affûts, mais que les affûts ne sont pas ferrés; quand le seront-ils? Il vous faudrait au moins 3 affûts de dix-huit, 3 de douze, 3 de six, 3 d'obusier, et 3 crapaux de mortiers de rechange. J'ai donné l'ordre que, dès que Raab serait pris, les 4

pièces de 18 et les 2 pièces de douze de siége, que vous y avez envoyée, reviennent par relais sur Ebersdorf; elles serviront en réserve. Si je demande encore 18 pièces de dix-huit, pourrez-vous les fournir? Vous avez les pièces, vous avez les boulets; les 100 milliers de poudre doivent être arrivés. Avez-vous les affûts? s'il ne s'agit que de les ferrer, ce doit être l'ouvrage de peu de jours. Si je demandais 6 obusiers à grande portée, pourriez-vous les fournir? Pourriez-vous fournir aussi, 2 pièces de six? vous devez avoir les pièces, les boulets; restent les affûts qui ne sont pas ferrés. — Quand tout cela serait-il prêt? j'ai le projet de jeter 2000 obus dans Presbourg, pour obliger l'ennemi à évacuer les îles qu'il occupe, en le menaçant de brûler la ville. De quelle sorte d'obus faut-il se servir, pour consommer les munitions les moins précieuses? NAPOLÉON.

Ordres.

Schonbrunn, le 24 juin 1809.

Sa Majesté ordonne :

1° Il sera construit une batterie incendiaire de 11 bouches à feu, vis-à-vis de Presbourg; savoir : 3 mortiers de six pouces, 2 obusiers de six pouces quatre lignes, qui de Raab seront conduits devant Presbourg, 6 mortiers de onze pouces, qui de Vienne partiront aujourd'hui, et seront rendus demain devant Presbourg.

2° Chaque mortier aura 250 bombes, ce qui fera 1500 bombes pour les 6 mortiers. Ces 1500 bombes partiront en deux convois : un demain matin, et l'autre demain au soir.

3° Le duc d'Auerstaedt donnera des ordres pour le placement de cette batterie, et pour faire commencer le feu.

NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 24 juin 1809.

Titre I. Des ponts.

1° Il y aura cinq bacs dans le *canal de l'île Alexandre*, pouvant porter chacun 300 hommes et 2 pièces de canon sur leurs rouages, 100 coups à tirer par pièce dans des caisses, ainsi que 10,000 cartouches également dans des caisses. Chacun de ces bateaux aura sur l'avant, une espèce de mantelet en madriers, à l'épreuve de la balle, qui servira à être jeté sur le rivage, pour protéger le passage des pièces; à droite et à gauche de chaque bateau, il sera placé un bordage de deux pieds de hauteur, servant à cacher les hommes, et à les mettre à l'abri de la fusillade.

2° Le premier de ces cinq bacs, portera le bout d'une cinquenelle avec un crochet en fer; et il sera désigné un arbre sur la rive gauche, auquel sera attaché cette cinquenelle. Un treuil sera attaché sur la rive droite, pour la tendre sur-le-champ; et les cinq treuils se serviront de la cinquenelle pour revenir. Le général d'artillerie désignera l'arbre auquel sera attaché la cinquenelle; et il fera placer le treuil vis-à-vis dans les broussailles, le 26.

3° Le pont entier pour l'infanterie, débouchera immédiatement après; on en réunira les trois ou quatre parties, dans la dernière partie du canal; après cela on les fera descendre le long du rivage. On plantera le 26 des piquets, et on désignera le lieu où le pont doit être appuyé sur la rive opposée; on le placera plus bas que la Maison-Blanche.

4° Le pont de radeaux sera construit un peu plus bas que l'extrémité de l'île Alexandre.

5° Le pont de pontons sera construit sur la petite île, en avant de l'île Alexandre; à cet effet les bateaux, madriers, etc., seront portés la veille, dans ladite petite île.

6° Il y aura un bateau avec quelques chevalets, les ma-

driers, poutrelles et cordages nécessaires pour faire un pont de 15 à 20 toises. Ce bateau et tous les agrès seront cachés sur la rive droite, vis-à-vis le petit bras qui sépare l'île du Danube de la Maison-Blanche. Lorsque les troupes seront arrivées à cette hauteur, une escouade de pontonniers mènera ce bateau, pour faire là un pont.

7° Il y aura dix pontons chargés sur des haquets attelés, avec les madriers, poutrelles, cordages, et tous les objets nécessaires pour faire trois ponts, de dix toises chacun; cela se tiendra dans l'ouvrage de la tranchée. Le pont qui doit être fait à l'embouchure dans le Danube, sera réuni en portions, afin de gagner du temps, et par ce moyen pouvoir le jeter en deux heures.

Titre II. Des bouches à feu.

8° La batterie de l'île Espagne sera augmentée de 4 mortiers en fer de onze pouces. Ces mortiers jetteront des bombes dans la redoute que l'ennemi a de ce côté-là, pour en éteindre le feu, et aussi dans Enzersdorf lorsque le feu sera éteint.

9° La batterie n° 9 de l'île Lannes, sera augmentée de 4 pièces de dix-huit, venant de Raab; ce qui, au lieu de 8, la portera à 12; la même batterie sera augmentée de 4 mortiers; ce qui, au lieu de 4, la portera à 8.

10° Pour épargner la poudre, il y aura deux charges pour les pièces de 18, 100 coups de six et 100 coups de quatre. On ne tirera à six, que lorsqu'il sera question de faire brèche et de tirer contre les maisons.

11° On aura en réserve 6 pièces de dix-huit et 12 pièces de six, ce qui fera 18 pièces, et le nombre d'affûts qu'on pourra ferrer d'ici au 29. Ces pièces serviront à construire des batteries, contre celles que ferait l'ennemi pour contrarier nos projets, et surtout contre la batterie qu'il a du côté de la Maison-Blanche, pour pouvoir les éteindre sur-le-champ. Les batteries des îles seront conformes au tableau ci-joint (1).

(1) Il porte le titre de *Tableau de la distribution de l'artillerie dans les*

12° Le général d'artillerie et le général du génie donneront des ordres, chacun pour ce qui le concerne, pour l'exécution du présent ordre. NAPOLÉON.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Schonbrunn, le 25 juin 1809.

Je réponds, M. le duc de Rivoli, à votre lettre du 21. L'Empereur accordera 4 croix aux Badois, 2 pour les officiers, et 2 pour les sous-officiers et soldats. Quant à la division Molitor, l'Empereur en accorde une pour l'état-major, 2 pour l'artillerie, 6 pour le 2e régiment d'infanterie légère, 10 pour le 13e d'infanterie de ligne, 10 pour le 37e, 6 pour le 67e, dont moitié pour les soldats et moitié pour les sous-officiers. Quant aux demandes faites comme officiers de la Légion-d'Honneur et commandans, cela est ajourné à la prochaine revue. Je vous prie, monsieur le maréchal, de m'envoyer aujourd'hui, s'il est possible, les noms des plus méritans. ALEXANDRE.

Lettres de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Schonbrunn, 23 juin 1809.

M. le général Lariboissière, mon espérance sur Raab a été frustrée : il ne s'est pas trouvé de poudre. Ci-joint l'état de l'artillerie qu'on y a trouvée. Je vous prie de me répondre sur ce qu'il vous serait possible de fournir, pour armer cette place ; voici ce qu'il me semble devoir convenir :

Artillerie : 10 pièces de douze (elles y sont) ; 20 de trois

les vis-à-vis d'Ebersdorf : il est à peu près le même que celui de l'ordre du 20 juin. A la fin se trouve la *Récapitulation* ; 28 pièces de dix-huit ; 18 de douze ; 36 de six ; 14 mortiers ; 10 obusiers ; total des bouches à feu, 109.

et de six; 6 mortiers (ceux qui sont vis-à-vis Presbourg); 4 obusiers. Total 40 pièces.

Il faudrait 4000 boulets de douze, 8000 de trois et de six, 1000 obus, 1000 bombes. Il me semble que 20 milliers de poudre seraient suffisans, avec deux ou trois cent mille cartouches. Répondez-moi sur-le-champ à tous ces articles.

NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 26 juin 1809.

Je reçois une lettre du vice-roi qui m'annonce qu'il a gardé les 1000 coups de canon que vous avez envoyés pour les pièces de douze; ce qui, avec les 500 qui restaient dans la place, fait 1500 coups de canon, ou 150 par pièce. Faites partir dans la journée 1500 autres boulets, pour former le nombre de 3000. Donnez l'ordre qu'on laisse à Raab, les deux pièces de six que le vice-roi a prises à l'ennemi. Faites partir dans la journée, quatre autres pièces en fer de six, ce qui fera 6 pièces de six. Donnez ordre que, lorsque les obusiers auront servi devant Presbourg, on les renvoie à Raab; qu'on laisse 300,000 cartouches. Faites également partir 3000 boulets de six. Moyennant cela, il y aura dans la place 6000 coups de canon, et 18 à 20 pièces de canon, avec trois ou quatre milliers de poudre. On peut alors la considérer comme en état. Aussitôt que les 59 milliers de poudre, qui sont arrivés le 23 à Passau, seront ici, on portera le nombre des pièces à 40. En résumé, prenez des mesures pour que 4 pièces de six, 1500 boulets de douze, 3000 boulets de six, un millier de coups à mitraille des deux calibres, et quatre milliers de poudre, partent dans le jour, pour être rendus à Raab le 28.

NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 26 juin 1809.

Il y a Raab 10 pièces de douze. Si ces pièces étaient ap-

provisionnées, ce serait déjà suffisant pour mettre cette place à l'abri d'un coup de main. Pouvez-vous y envoyer 3000 boulets, 500 coups à mitraille et 6 milliers de poudre, sans déranger mes opérations de l'île Lobau? Si vous le pouvez, faites partir cela aujourd'hui. Pouvez-vous envoyer 6 pièces de trois en fer, avec 3000 boulets? Alors la garnison aura 6000 boulets à tirer; et elle tirera de préférence du trois, toutes les fois que ce ne sera pas quelque chose d'important. Si tout cela peut partir aujourd'hui, mettez-le en marche sur-le-champ. Alors je considérerai la place de Raab, comme en état de défense. Faites-moi connaître quand vous pourrez faire partir 5 autres pièces de trois, 5 pièces de six, et 6 autres milliers de poudre, toujours sans déranger mes combinaisons. Je suppose que, d'ici à cinq ou six jours, vous recevrez des convois de poudre. Mais il faut que les 6 pièces de trois, les 6000 boulets et les 4 milliers de poudre, partent aujourd'hui, pour arriver à Raab demain au soir, et que je puisse défendre cette place. NAPOLÉON.

Schonbrunn, 26 juin 1809.

Chargez le général Sorbier de laisser à Raab une compagnie d'artillerie, pour travailler à l'armement de cette place. On n'y laissera d'abord que 10 pièces de douze, 6 de trois, 2 obusiers et 3 mortiers, que l'on portera successivement à 40 bouches à feu. On aura soin d'économiser la poudre, en ne tirant que des pièces de trois, lorsque ce ne sera pas sur quelque chose d'important. 6000 coups de canon bien employés, sont déjà quelque chose. Vous mettrez quelque argent pour les travaux, à la disposition du général Sorbier. Donnez ordre que 2 ou 3000 fusils qui sont à Raab, soient envoyés sur Vienne. Pour l'opération de l'île de Lobau, il est nécessaire d'avoir 100 flambeaux, pour éclairer la marche du convoi, ainsi que 30 lanternes. Ces moyens sont indispensables pour pouvoir travailler la nuit, avec autant d'activité que le jour. NAPOLÉON.

Schonbrunn, 26 juin 1809.

Le colonel Baste ne peut point vous rendre de pièces de trois, puisqu'il a fait faire les affûts; il ne faut donc plus y penser. Je crois que le meilleur parti serait d'envoyer 5 pièces de six en fer à Raab, puisqu'il n'y en a point de trois. Le ferrement des affûts pourrait s'achever à Raab même. Je crains que les 1600 coups de douze, qui avaient été envoyés à Raab, n'aient été renvoyés ici. Venez vous-même me rendre compte. Ou il faut abandonner Raab, ou il faut le garder; si je le garde, il faut qu'avant la nuit, la poudre et les boulets soient partis. On ne peut pas attendre que le colonel Baste donne ses pièces. C'est une économie ridicule qui complique les travaux, et ne finit rien. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Davout.

Schonbrunn, le 26 juin 1809, à neuf heures du matin.

Mon cousin, je reçois votre lettre du 25 à 6 heures du soir. La distance de 6 à 700 toises me paraît un peu forte; il aurait été à souhaiter qu'on pût s'approcher à 4 ou 500 toises. Je crois vous avoir mandé qu'il faut faire signer la sommation par un général de brigade. Je préférerais que cette sommation fût conçue en ces termes : « Monsieur, les Français en faisant la guerre, épargnent le plus qu'ils peuvent les habitans. J'ai donc reçu l'ordre exprès de ménager la ville intéressante de Presbourg, à moins qu'on n'y fasse des fortifications, et qu'on ne veuille en faire un point d'opérations de guerre. Les travaux que depuis quelques jours je vois faire à vos bateaux, les mouvemens que je vois sur vos quais, les travaux que je vois faire sur les hauteurs, la position des îles que vous occupez et que vous retranchez, tout me convainc que le cas prévu par mes instructions est arrivé, et que je dois repousser la force par la force. J'ai voulu cependant vous prévenir, et vous demander

de faire cesser les travaux qu'on fait sur vos hauteurs, de porter ailleurs les bateaux que l'on rassemble le long de vos quais, et d'évacuer les îles. Moyennant ce, tout restera tranquille. Dans le cas contraire, vous aurez à vous reprocher la destruction d'une des plus belles villes de votre pays. J'attendrai donc votre réponse là-dessus. »

Sur ce je prie Dieu, etc. NAPOLÉON.

Lettre du prince Poniatowski au major-général.

Au quartier-général à Pulawy, le 27 juin 1809.

Monseigneur, j'avais eu l'honneur de porter à la connaissance de Votre Altesse Sérénissime, en date du 21 de ce mois, que malgré l'engagement positif pris par le prince Gallitzin, de faire passer ce jour deux divisions de son armée au-delà du San, on ne s'apercevait d'aucune disposition pour cet objet. En effet, sous prétexte du manque de vivres, cette mesure n'a été effectuée qu'en partie plusieurs jours après, avec la même lenteur qui a caractérisé jusqu'ici tous les mouvemens des troupes russes. — Ces retards ont donné au corps autrichien, qui s'était porté sur la rive droite de la Vistule, le temps de faire sa retraite avec la plus grande tranquillité; on n'a en aucune manière cherché à l'inquiéter. La connaissance certaine que, dès cette époque, on eut à l'armée autrichienne que celle aux ordres du prince Gallitzin ne passerait pas la Vistule, a engagé l'archiduc Ferdinand à porter avec rapidité la plus grande partie de ses forces, savoir environ 25,000 hommes, jusque sur la Piliça, et de menacer ainsi les frontières du duché. Ce mouvement m'a mis dans le cas de me porter sur Pulawy. Les troupes sous mes ordres s'y trouvent depuis trois jours. Au moyen du pont que j'y ai fait jeter sur la Vistule, je puis de ce point, sans quitter la Gallicie, observer la marche ultérieure de l'ennemi, me porter au besoin sur la rive gauche, et en manœuvrant sur une des extrémités de sa ligne,

lier par là mes opérations avec celles des généraux Dabrowski et Sokolnicki, qui avec environ 8000 hommes, ont pris une position à Gora. Toute ma cavalerie jetée vers Zwolin et Radom, soutenue par de l'infanterie, observe les mouvemens de l'ennemi, et se trouve à portée de se réunir, sur le point où il sera possible d'agir le plus avantageusement. — Je ne négligerai aucune occasion; et quand même des circonstances favorables ne permettraient point aux troupes polonaises d'obtenir de nouveaux succès, je remplirai toujours l'intention de Sa Majesté l'Empereur, en occupant ici un corps de troupes autrichiennes, infiniment plus fortes que celles que j'ai à leur opposer. — L'arrivée de l'armée russe en Gallicie et les événemens auxquels elle a donné lieu, ayant permis à l'ennemi d'inquiéter une partie de la Gallicie située sur la rive droite de la Vistule, cette circonstance a ralenti nécessairement les nouvelles formations; et les généraux russes y contribuent encore plus, en mettant partout où ils arrivent des employés autrichiens, qui se font un devoir de tourmenter les habitans, et d'étouffer tout ce qui peut être contraire aux intérêts de leur souverain. J'espère cependant que le zèle à toute épreuve des Galliciens, saura vaincre cette nouvelle entrave, et que nous ne serons point frustrés des moyens qu'offre ce pays pour ajouter à nos forces, si le manque total d'armes ne met des bornes à leur désir de mériter une patrie, en se rendant dignes de la protection de l'Empereur. — Veuillez bien, monseigneur, agréer l'assurance de ma haute considération. Le général de division commandant les troupes polonaises du 9e corps. Joseph, prince Poniatowski.

Lettres de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Schonbrunn, le 27 juin 1809.

M. le général Lariboissière, je donne ordre que 4 mortiers de 6 pouces (les 2 autres reviendront sur Ebersdorf) et 2 obusiers qui sont employés à tirer contre Presbourg, retour-

nent à Raab, aussitôt que le feu sera fini. Il est donc nécessaire que vous envoyiez à Raab 1000 à 1200 bombes ou obus. Ainsi il y aura à Raab 6000 boulets et 1000 bombes ou obus.

NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 28 juin 1809.

Faites partir le pont de radeaux demain matin, et faites-le descendre jusqu'à Ebersdorf. Je désire qu'il arrive demain au soir.

NAPOLÉON.

Ordre.

Schonbrunn, le 28 juin 1809.

Sa majesté ordonne :

1° Le capitaine Larue fera ponter les bateaux, de manière à pouvoir jeter le pont de l'embouchure dans le Danube, en 2 heures de temps.

2° Il sera choisi 5 bacs ou bateaux, pouvant porter chacun 300 hommes, lesquels seront remontés dans le bras, et pourront débarquer 1500 hommes à la fois, sur la rive droite. Il sera jeté sur-le-champ une cinquenelle; et ces cinq bacs feront traille. Comme le bras du Danube n'a, dans cette partie, que 60 *toises*, on pourra passer autant de monde qu'on voudra; chacun de ces bacs sera arrangé pour porter une pièce de canon.

3° Le commandant des marins, avec ses bateaux armés de canons, prendra position *au moment de l'affaire*, dans le Danube vis-à-vis le Hanslgrund, et fera débarquer 2000 hommes sur des bateaux à lui. Ces bateaux sont autres que ceux formant le pont. Ces derniers étant pontés, ne doivent servir que pour les ponts.

4° Aussitôt qu'on sera maître des batteries du Hanslgrund, et que le débarquement aura eu lieu, le commandant des marins s'emparera de l'île Rohr Thsirth, tâchera d'introduire un

de ses bateaux, dans le canal qui sépare le Hanslgrund du Danube, et placera ses bateaux armés vis-à-vis le Zanet, en faisant le tour de l'île de Rohr Thsirth, pour battre cette droite de la rivière.

5° Le général Oudinot sera chargé de toute cette opération. Les commandans de l'artillerie et du génie du 2e corps prendront à cet effet les mesures convenables.

6° Il y aura, sur des haquets, des pontons tout prêts pour jeter des ponts vis-à-vis Mülheuten.

7° Il y aura vis-à-vis le petit bras appelé Steigbiegl, qui sépare le Danube de la Maison-Blanche, un bateau avec trois chevalets, les madriers et agrès nécessaires pour jeter là un pont. Ce pont sera démasqué, et mis à l'eau, lorsque les troupes seront à cette hauteur.

8° Le général Oudinot et les généraux commandant l'artillerie et le génie, sont chargés de faire toutes les dispositions et de prendre les mesures de détail, pour l'exécution de ce projet.

NAPOLÉON.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 28 juin 1809.

Mon cousin, écrivez au prince de Ponte-Corvo, d'augmenter la division Dupas de 2000 Saxons, afin de porter cette division à 5 ou 6000 hommes. Ces Saxons, mêlés avec les troupes françaises et commandés par des généraux français, rendront plus de services. Par ce moyen, le prince de Ponte-Corvo aura trois divisions, de 5 à 6000 hommes chacune.

NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 28 juin 1809.

Mon cousin, envoyez un officier au roi de Westphalie, pour lui faire connaître que mon intention est, qu'avec ses pro-

pres troupes, la division hollandaise, les troupes saxonnes, les troupes françaises et du duché de Berg qu'il a sous ses ordres, il porte son quartier-général à Dresde, et se prépare à entrer en Bohème; que j'ordonne au duc d'Abrantès d'envoyer de Bareuth, la division Rivaud avec un régiment de cavalerie et douze pièces de canon pour le soutenir; mais que si, par des raisons quelconques, il ne pouvait pas entrer à Dresde et menacer la Bohème, les divisions françaises doivent rester du côté de Bareuth.

NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 28 juin 1809.

Mon cousin, réitérez l'ordre que tous les soldats de l'armée qui sont à Vienne, reçoivent tous les jours une bouteille de vin. Les caves de Vienne sont pleines. Il est ridicule que mes soldats manquent de vin. Les corps qui sont dans la ville iront à la distribution. Pour les corps qui sont éloignés, les ordonnateurs prendront des mesures pour le transport.

NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 29 juin 1809.

Mon cousin, donnez ordre au duc de Dantzig de faire partir, le 1er juillet, toute la division de Wrède, infanterie, cavalerie et artillerie, et de compléter ses pièces d'artillerie à 40, sur les 60 qu'a le duc de Dantzig. Cette division se rendra à Melk, où elle arrivera le 3 de bonne heure, et de manière à pouvoir faire encore 3 lieues. Le général de Wrède enverra un aide-de-camp, qui fera connaître l'heure où il arrivera, et qui pourra lui porter des ordres sur sa destination définitive. Vous écrirez au duc de Dantzig que, moyennant la fortification de Lintz, la division qui s'y trouve doit être suffisante; qu'enfin je le laisse maître d'y faire venir une partie de la division Deroy, s'il croit pouvoir le faire sans inconvénient pour Salzbourg; que ces mouvemens sont pour appuyer une opération, qui ne devra durer que deux ou trois jours. Vous ferez remarquer au duc de Dantzig, qu'il peut ordonner au général

Rouyer, de placer un de ses bataillons, pour garder la ligne depuis Passau jusqu'à Lintz, ce qui lui économisera un bataillon de 600 hommes; qu'également 100 hommes suffiront, pour garder la redoute d'Enns; que 100 hommes sont suffisans pour la ville d'Enn; que 300 chevaux et 100 hommes seront suffisans pour garder Amstetten; et qu'ainsi il pourra réunir plus de 6000 hommes disponibles, pour garder le pont de Lintz. Écrivez au général Vandamme que, s'il n'y a rien de nouveau, il soit rendu ici demain à midi de sa personne. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Davout.

Schonbrunn, le 29 juin 1809, à onze heures du matin.

Mon cousin, je reçois votre lettre du 29 à deux heures du matin. Voici les dispositions générales que j'ai arrêtées. Le 1er ou le 2, vous serez relevé à votre poste par une division du vice-roi; et vous vous mettrez en marche pour Ebersdorf, où il est nécessaire que vous soyez rendu le 3. Le 4, tout le corps du vice-roi doit y être rendu. Le 5, je compte attaquer l'ennemi. J'attendrai un dernier rapport, pour savoir si l'on doit occuper Kittsée ou non. Combien croyez-vous qu'il faille de troupes, pour contenir, devant Presbourg, le général Bianchi? Je pense que de votre personne, vous pourrez venir ici un peu plus tôt, afin de prendre connaissance de l'état des choses, de ce que vous aurez à faire, et de vous assurer du bon état de votre artillerie, de votre réserve, de vos vivres. Le général Puthod avec sa division me paraîtrait suffisant. Faites rapprocher le général Lassalle, afin que dans un jour et demi il soit sur vous. Le vice-roi doit en attendant, le garder près de Presbourg. Je réunis à Vienne toutes mes troupes. Le vice roi ne laisse qu'une garnison de mille hommes dans Raab. Il laissera aussi un corps d'observation devant Presbourg. Je fais revenir également Marmont et Broussier de Gratz. La concentration est générale. Prenez toutes les mesures, pour qu'aucun homme ne reste en arrière, et qu'on ne perde absolument rien. NAPOLÉON.

Lettre du roi de Westphalie au duc d'Abrantès.

Au quartier-général d'Harta, le 29 juin 1809, cinq h. et demie du soir.

M. le duc d'Abrantès, je viens de recevoir votre lettre du 27 juin. Avant-hier, mon avant-garde a eu un engagement avec l'ennemi, l'a culbuté; et lui a pris ou tué 400 hommes. L'ennemi s'est séparé hier en deux colonnes; l'une, composée de landwehr, s'est dirigée sur Dresde, et il n'y a pas de doute qu'elle ne retourne chez elle; l'autre, composée de troupes de ligne, commandée par le général Kienmayer, est forte à peu près de 7 à 8000 hommes, et a pris position ce matin à Frankemberg. Son but ne peut être que de se retirer en Bohème, ou bien se diriger sur Hoff, pour y joindre une colonne qu'il attend de Bareuth. Dans tous les cas, je suis à sa poursuite; et, s'il se retire du côté de Hoff, nous le prendrons entre nous deux, puisque je suppose que vous marcherez de Bareuth sur Hoff. S'il tient dans sa position actuelle, je l'attaquerai demain dans la nuit. J'ai des troupes bien disposées, beaucoup d'artillerie, et 2200 hommes d'excellente cavalerie.

JÉRÔME NAPOLÉON.

Lettre du général en chef Marmont au major-général.

Au quartier-général de Gratz, le 29 juin 1809.

Monseigneur, je reçois la lettre que Votre Altesse Sérénissime m'a fait l'honneur de m'écrire hier 28. Peut-être qu'un jour Sa Majesté jugera mes opérations avec moins de sévérité; et il n'y a rien que je ne fasse pour l'obtenir. Je vous supplie, en attendant, de la prier d'observer que l'ennemi était à deux marches de Gratz, lorsque j'en étais à six, et qu'ainsi il était toujours le maître d'y arriver avant moi; que de plus j'avais des ponts à rétablir, dont le travail a exigé plus de 24 heures.

Duc de RAGUSE.

Lettre du major-général à M. de Wimpfen.

Schonbrunn, le 30 juin 1809.

Aussitôt que j'ai reçu votre lettre du 18, M. le baron de Wimpfen, je l'ai mise sous les yeux de l'Empereur. Les travaux que vous avez faits devant Presbourg, les mouvemens de bateaux faits sur les quais, l'occupation des îles retranchées, ont, d'après le rapport du général français commandant, motivé l'attaque contre la ville. Il est conforme aux principes de la guerre, qu'on cherche à déjouer les projets de son ennemi; et toutes les fois que l'on fait des préparatifs offensifs près d'une grande ville, elle se trouve nécessairement exposée à éprouver de grands dommages; et c'est à ceux qui ont choisi ce point d'opérations, qu'il faut les attribuer. Toutefois, M. le général Wimpfen, il a suffi à S. M. de savoir qu'il était agréable à votre généralissime que l'attaque de Presbourg cessât, pour qu'il m'ait autorisé à en donner l'ordre. L'Empereur mon souverain n'a point fait attention aux proclamations des jeunes princes sans expérience; mais il a été fâché que S. A. I. l'archiduc Charles, pour lequel, depuis seize ans, il témoigne l'estime due à ses grandes qualités, ait aussi tenu un langage que S. M. n'attribue qu'à l'entraînement des circonstances. Elle vous prie de faire agréer à votre généralissime, ses complimens. — Je vous prie, Monsieur, etc. ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

De l'île Napoléon (de Lobau), le 1er juillet 1809, à deux heures.

L'Empereur, M. le duc de Rivoli, ordonne que vous fassiez prendre possession de l'île occupée par l'ennemi, c'est-à-dire de l'île qui est après le pont que vous avez jeté. Cette île s'ap-

pellera dorénavant l'île du Moulin. Il y sera construit cette nuit, un pont et une batterie de 8 pièces de canon, dont 4 de douze et 4 de six. On prendra les pièces dans les 3 batteries, qui sont à la droite du pont. Pour construire le pont, on prendra les bateaux du moulin, qu'on a pris ce matin. Le but de cette batterie sera de battre la plaine et les ouvrages d'Essling.

ALEXANDRE.

P. S. Je donne l'ordre au général Oudinot de commencer de passer ce soir à neuf heures; il occupera le camp du général Molitor. En conséquence, M. le duc, faites placer ce soir la division du général Molitor plus haut. Le général Oudinot, demain 2, au petit jour, relèvera tous les postes, depuis la droite du marais qui est devant la Maison-Blanche, en descendant le petit bras du Danube, jusqu'à son embouchure dans le grand Danube. Donnez l'ordre, M. le duc de Rivoli, au général Boudet, de prendre demain au jour un camp plus près de l'île Saint-Hilaire; le camp qu'il quittera sera pris par la garde impériale. Donnez tous les ordres nécessaires à l'artillerie et au génie.

Ordre.

Au camp de l'île Napoléon, le 2 juillet 1809, onze heures du soir.

Titre Ier.

1° Le 4, *à l'heure que nous désignerons*, le général Oudinot fera embarquer un général de brigade et 4 ou 5 bataillons de voltigeurs, formant 1500 hommes, au lieu qui sera indiqué par le capitaine de vaisseau Baste, *pour s'emparer* du Hansl-Grund. Le capitaine de vaisseau Baste, avec huit bateaux armés, marchera devant, et protégera leur débarquement par une vive canonnade, en enfilant les batteries ennemies qui, en même temps, seront canonnées par nos batteries.

2° Le général Bertrand donnera des ordres pour que le 3, à 6 *heures* du soir, il y ait 4 bacs près du lieu où l'on doit jeter le pont de l'embouchure, *avec des marins et les agrès nécessaires à la navigation*, avec un treuil et une cinquenelle. Aussitôt que le débarquement qui doit avoir lieu, sera exécuté conformément à l'article 1er, le général Oudinot fera placer 800 hommes dans ces 4 bacs, et les dirigera *pour débarquer au pied* de la batterie ennemie. Au même moment, une cinquenelle sera jetée; ces 4 bacs s'y attacheront, et serviront à transporter des troupes à chaque voyage qu'ils feront, en se servant de cette cinquenelle.

3° Le capitaine des pontonniers fera établir son pont, qu'il devra construire en deux heures; et, immédiatement après, le général Oudinot débouchera avec son corps, chassera l'ennemi de tous les bois, viendra porter une de ses divisions jusqu'à la Maison-Blanche, une autre sur Mulheiten.

Le chemin le long et le plus près de la rivière, sera mis en état pour pouvoir être la communication de l'armée, si cela était nécessaire. On travaillera à une tête de pont; et le plus tôt possible, le géneral Oudinot établira sa droite à Mulheiten, sa gauche à la Maison-Blanche, ayant trois ponts sur le petit canal. La plus grande partie de sa cavalerie sera sur Mulheiten. Le général Oudinot aura avec lui de quoi jeter deux ponts, sur haquets, de 10 toises chacun. Dans cette position, il recevra des ordres. L'Empereur sera dans l'île Alexandre.

4° Le capitaine de vaisseau Baste s'emparera de l'île Rohr-Tsith, et enverra des barques pour flanquer la droite. 2 pièces de six seront débarquées à terre, pour faire une batterie qui battra le Zanet, et flanquera toute la droite. Il fera soutenir cette batterie par 200 marins armés de fusils.

Titre II.

5° Un quart d'heure après que la canonnade aura commencé

sur la droite, et après que la fusillade se sera fait entendre, le duc de Rivoli fera partir les 5 bacs, portant 10 pièces de canon avec 1000 coups à tirer dans les caissons, et 1500 hommes d'infanterie, lesquels doubleront l'île Alexandre, et iront débarquer le plus haut qu'ils pourront. Une cinquenelle sera jetée; les bacs y seront attachés, et serviront à porter des hommes, des chevaux, des canons, des caissons.

6° Aussitôt que les bacs auront doublé l'île Alexandre, le pont d'une pièce descendra jusqu'à soixante toises de l'île Alexandre, et là sera abattu et placé; aussitôt tout le reste du corps du duc de Rivoli, passera sur ce pont.

7° Immédiatement après que le pont d'une pièce sera descendu, les radeaux fileront; et un pont sera construit vis-à-vis l'île Alexandre. Le duc d'Auerstaedt sera chargé de faire construire ce pont, ses troupes devant passer dessus.

8° Au même moment, le pont sur pontons sera jeté par-dessus l'îlot, vis-à-vis l'île Alexandre, et aussitôt l'artillerie du duc de Rivoli et sa cavalerie passeront sur ce pont.

9° Le duc de Rivoli se placera selon les circonstances; il se tiendra sous la protection des batteries de l'île Alexandre, jusqu'à ce que le général Oudinot ait pris le bois et que les ponts soient faits. Le duc de Rivoli fera la *gauche de l'armée*. La première position sera sous la protection des batteries de l'île Alexandre; la seconde, sous la protection des batteries de l'île Lannes; la troisième, dans Enzersdorf.

10° Le corps du prince de Ponte-Corvo, la garde et l'armée du prince Eugène passeront immédiatement après, sur différens ponts; et formeront la 2e ligne. L'Empereur leur désignera au moment, les ponts sur lesquels ils doivent passer.

11° L'armée doit être placée de la manière suivante, *le plus tôt possible* : 3 corps en 1er ligne; celui du duc de Rivoli à la gauche, celui du général Oudinot au centre, celui du duc d'Auerstaedt à la droite.

En 2e ligne; le corps du prince de Ponte-Corvo à la gauche; la garde, le corps du duc de Raguse *et* la division *de*

Wrède au centre; l'armée du prince Eugène à la droite. *Chaque corps d'armée sera placé, une division faisant la gauche, une le centre et une la droite.*

12° Le 5, à la pointe du jour, toutes les divisions seront sous les armes, chacune ayant son artillerie, l'artillerie de régiment dans l'intervalle des bataillons.

13° Les cuirassiers, en réserve sous les ordres du duc d'Istrie, formeront la 3e ligne.

14° En général, on fera la manœuvre par la droite, en pivotant sur Enzersdorf, pour envelopper tout le système de l'ennemi.

Titre III.

15° Le duc de Rivoli aura ses 4 divisions d'infanterie; il laissera un régiment badois aux ordres du général Regnier. La cavalerie sera commandée par le général Lassalle, qui ne recevra d'ordres que du duc, et qui aura sous lui les brigades *Piré*, Marulaz et Bruyère.

16° Le général Oudinot aura ses 3 divisions d'infanterie et la brigade de cavalerie légère du général Colbert. Il laissera 2 bataillons, formés des compagnies du centre, aux ordres du général Regnier.

17° Le corps du duc d'Auerstaedt sera composé de ses 4 divisions d'infanterie, de la brigade de cavalerie du général Pajol et de celle de *Jaquinot*, sous les ordres du général Montbrun; plus d'une des 2 divisions de dragons de l'armée d'Italie, celle du général Pully ou celle du général Grouchy; ce qui fera 9 régimens de cavalerie.

18° Le prince de Ponte-Corvo aura son corps.

19° La garde sera augmentée du corps du duc de Raguse et de la division de Wrède.

20° L'armée d'Italie formera le corps du prince Eugène.

21° Les cuirassiers formeront une réserve à part, sous les ordres du duc d'Istrie.

Titre IV. — De la défense de l'île.

22° Le général de division Regnier sera chargé du commandement de l'île; il prendra le service le 3 à midi; il donnera le commandement des différentes îles et ponts détachés, aux officiers d'artillerie les plus anciens ou les plus propres, employés dans les batteries desdites îles.

23° Le général Regnier aura sous ses ordres :

1° Un régiment de Bade que fournit le corps du duc de Rivoli;

2° Les 2 bataillons que fournit le corps du général Oudinot;

3° 2 bataillons saxons que fournira le corps du prince de Ponte-Corvo;

4° Le bataillon du prince de Neuchâtel.

Le bataillon de Neuchâtel et un bataillon badois, seront placés dans la tête de pont, dans laquelle il y aura 6 pièces de canon en batterie. Ce mouvement ne se fera que pendant la nuit du 4 au 5.

L'autre bataillon badois mettra 25 hommes dans l'île Saint-Hilaire, 25 dans l'île Masséna, 200 dans l'île du Moulin, 25 dans l'île Lannes, 25 dans l'île Espagne, et 25 dans l'île Alexandre, ce qui fera 325 hommes. Le reste des hommes sera en réserve, pour se porter partout où il sera nécessaire.

Des 2 bataillons du corps du général Oudinot, un sera placé à la tête de son pont, et l'autre à la tête des grands ponts du Danube.

Des 2 bataillons saxons, l'un sera placé en réserve, l'autre au grand pont du Danube.

24° Toutes les batteries des îles et la garde de tous les ponts seront sous les ordres du général Regnier. Il fera exécuter les changemens, et fera transporter les pièces où les circonstances, pendant la bataille, pourront les rendre nécessaires.

Titre V. — Des bâtimens de guerre.

25° Il y aura 2 bâtimens de guerre, armés de pièces de canon, en station entre Stadlau et la rive gauche, tant pour inquiéter l'ennemi, que pour prévenir de ce qui viendrait à leur connaissance, et des entreprises que l'ennemi voudrait faire contre le Prater, ou tout autre point de la rive droite, et pour arrêter les brûlots qu'il voudrait envoyer. Deux autres bâtimens armés seront placés entre Gros-Asparn et notre pont, pour inquiéter ce que l'ennemi a dans les îles et observer ses mouvemens. Le reste des barques armées se tiendra sur notre droite, pour protéger la descente et toute notre droite.

Par ordre de l'Empereur, le prince de Neuchâtel, major-général.

ALEXANDRE.

Circulaire du major-général (au prince de Ponte-Corvo).

Ile Napoléon, le 3 juillet 1809, midi.

L'Empereur ordonne, prince, que vous fassiez déboucher ce soir, à onze heures et demie, votre corps d'armée, de manière à ce qu'il soit tout-à-fait passé avant le jour. Vous laisserez ou vous renverrez à Schonbrunn, tous les chevaux éclopés, bagages inutiles, magasins, femmes, et en général tous les embarras, et ce qui ne combat point. Venez vous-même, prince, dans la journée, reconnaître le lieu où vous devez placer votre corps d'armée; ce sera du côté des marins, près du pavillon bleu. Faites placer vos troupes en colonne par régiment, et leur artillerie derrière eux. Veillez à ce que votre cavalerie et tous vos chevaux prennent du vert pour la journée du 4 au 5, attendu qu'alors personne ne pourra plus repasser les ponts. Les ambulances, les caissons, les équipages militaires chargés de pain, passeront cette nuit et viendront se placer près de la

manutention, par corps d'armée, et sans dépasser les ouvrages. Je donne des ordres pour qu'on distribue demain le pain et l'eau-de-vie à l'armée, pour les journées du 5 et du 6.

ALEXANDRE.

Ordre.

Ile Napoléon, le 3 juillet 1809.

1° Il sera établi au coin de l'île du Moulin, près du bivac des voltigeurs, en face de la tête de pont, une flèche d'une centaine de toises de développement, qui sera appelée la redoute Petit.

2° Cette flèche sera fraisée et palissadée demain au plus tard, 4, à onze heures du soir. Il sera jeté dans la journée, un pont de radeaux pour joindre cette flèche à l'île du Moulin, au point qui sera désigné par le général Rogniat. Les bois qui sont hors de la redoute seront coupés. On y travaillera nuit et jour, en faisant relever les travailleurs toutes les six heures.

3° Il sera établi dans la grande île, un boyau d'une cinquantaine de toises pour l'infanterie, pour flanquer une des branches de cet ouvrage. Il sera établi dans l'île du Moulin, un boyau d'une cinquantaine de toises pour l'infanterie, pour battre l'autre branche.

4° Il sera établi dans l'île du Moulin, une batterie à barbette et circulaire, de manière à protéger la flèche Petit, et à battre toute la plaine, où seront placées 2 pièces de douze, prises à la batterie n° 6. Dans la nuit du 4 au 5, à neuf heures du soir, on mettra en batterie, dans la flèche Petit, 2 autres pièces de douze, prises dans la batterie n° 6.

5° Les postes de la flèche Petit, n'auront aucune communication avec la tête de pont, et seront sous les ordres de l'officier supérieur qui commandera dans l'île du Moulin. Tout le service se fera par l'île.

6° Le duc de Rivoli et les commandans d'artillerie et du génie, prendront toutes les mesures, et donneront les ordres nécessaires pour l'exécution du présent. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Ile Napoléon, le 3 juillet 1809.

Donner ordre au général Walther, de faire ses dispositions pour que ce soir à huit heures et demie, la garde débouche sur deux lignes, et vienne se placer à la hauteur des tentes de l'Empereur. Toute l'infanterie, l'artillerie et la cavalerie passeront. La cavalerie et tous les chevaux porteront du vert pour le 4 et le 5; cela est de rigueur, vu qu'il ne sera plus possible alors de repasser les ponts.

Donner ordre au prince de Ponte-Corvo, de déboucher ce soir à onze heures et demie, de manière à être tout-à-fait passé avant le jour. Tous les chevaux éclopés, bagages inutiles, magasins, femmes, et en général tous les embarras et ce qui ne combat point, sera renvoyé à Schonbrunn. Le prince de Ponte-Corvo viendra dans la journée reconnaître le lieu où il doit se placer, qui sera du côté des marins près du pavillon Bleu.

Donner ordre au duc d'Istrie, de faire ses dispositions pour que les trois divisions de cuirassiers soient réunies demain à quatre heures après midi, du côté d'Ebersdorf, de manière à pouvoir déboucher par le pont, qui a été jeté dernièrement sur la rivière d'Ebersdorf, près son embouchure dans le Danube; afin de ne pas encombrer le pont, moitié pourra passer sur le pont de la ville. Tous ses bagages, magasins, embarras seront concentrés au dépôt général de Schonbrunn, de sorte que l'ennemi s'emparant de tout le pays, personne ne perde rien.

Donner ordre au duc d'Auerstaedt, de passer le pont demain à huit heures du soir, et de prendre ses mesures pour que tout

son corps l'ait passé à minuit. Il choisira son emplacement dans la plaine, en avant du corps du général Oudinot, et derrière le duc de Rivoli.

Donner ordre que l'armée du vice-roi défile après demain 5 à une heure du matin, et choisisse son emplacement entre la garde et le prince de Ponte-Corvo.

Les cuirassiers déboucheront le 5 à quatre heures du matin, et resteront en bataille par escadrons, en dedans des ouvrages, une division à droite, une au centre et une à gauche, de manière à déboucher des ouvrages sur les trois ponts, selon l'ordre qui sera donné.

Le corps du duc de Raguse et la division de Wrède déboucheront aussitôt qu'ils seront arrivés, et iront se placer derrière la garde.

Les différentes divisions de cavalerie légère passeront, pourvu que ce soit de nuit, et iront rejoindre leurs corps.

Recommander aux généraux de faire former leurs troupes, en colonne par régiment, et leur artillerie derrière eux.

En général, la cavalerie et tous les chevaux prendront du vert pour le 4 et le 5. Recommander aux parcs du duc de Rivoli et du général Oudinot, de prendre du vert pour le 4 et le 5, parce que personne ne pourra repasser les ponts.

On fera passer cette nuit les ambulances et les caissons des équipages militaires chargés de pain; ils viendront se placer près de la manutention, par corps d'armée, et sans dépasser les ouvrages.

Donner ordre au duc de Rivoli et au général Oudinot, de renvoyer leurs caissons dans ces lieux, afin qu'il n'y ait pas d'encombrement.

Ordonner que demain on donne du pain et de l'eau-de-vie à l'armée, pour le 5 et le 6. NAPOLÉON.

Ordres.

Au camp de l'île Napoléon, le 3 juillet 1809.

Il sera construit dans la nuit du 3 au 4, une batterie de trois mortiers contre la batterie de la Maison-Blanche. Dans la journée du 4, on fera tous les préparatifs pour que dans la nuit du 4 au 5, *avant minuit*, on ait terminé les batteries qui prennent à revers et détruisent la Maison-Blanche. NAPOLÉON.

Au camp de l'île Napoléon, le 3 juillet 1809.

Le général commandant le génie, le général commandant l'artillerie et le commandant des marins, sont prévenus que le passage aura lieu dans la nuit du 4 au 5, depuis minuit jusqu'à trois heures du matin, selon l'ordre précis qui sera donné.

NAPOLÉON.

Lettre du général Wimpfen au major-général.

2 juillet 1809.

La difficulté de vous faire parvenir, mon prince, des lettres par la voie la plus courte, a différé ma réponse. L'échange des officiers prisonniers sur parole de part et d'autre ne souffre pas la moindre difficulté; je prie seulement V. E. de vouloir me faire parvenir la liste nominative des officiers autrichiens prisonniers sur parole, afin de pouvoir déclarer libres de leur parole, un nombre égal du 65e régiment. Je suis autorisé à proposer le général Stoichewich, pour être échangé contre M. de Fouler qui

est du même grade. La voie la plus courte pour effectuer l'échange des officiers français et bavarois détenus en Tyrol, serait de s'adresser directement au commandant des troupes autrichiennes dans cette province, qui recevra les ordres en conséquence. J'ai fait passer à M. le général Durosnel les 500 napoléons d'or, et je lui ai notifié que Votre Excellence a fait passer ses lettres à son épouse. Quant à son échange et les autres objets contenus dans la lettre de Votre Excellence, du 30 juin, et dans la précédente qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser, S. A. I. le généralissime m'a chargé de vous exprimer, mon prince, toute sa sensibilité du contenu de la première; elle charge, en conséquence, le lieutenant-général comte de Weissenwolf d'être l'organe de ses sentimens, et de conférer directement avec Votre Excellence, sur les objets qui ne sont pas contenus dans celle-ci. Si cette proposition convient à Votre Excellence, je la prie de me faire savoir le jour et le lieu, où le lieutenant-général comte de Weissenwolf pourra venir la trouver. Je vous prie, mon prince, d'agréer les sentimens de ma plus haute considération.

Le général baron de Wimpfen, chef de l'état-major-général.

Lettre du major-général au général Wimpfen.

Ile Napoléon, le 3 juillet 1809.

Je réponds, M. le général baron de Wimpfen, à votre lettre du 2. S. M. l'Empereur et Roi, mon souverain, accepte l'échange de M. le général Stoichewich avec M. le général Fouler. J'ordonne aux avant-postes de Hongrie, de laisser rentrer M. le général Stoichewich, persuadé que Votre Excellence donnera également des ordres pour laisser rentrer aux avant-postes le général Fouler. — Quant aux non-combattans, comme

officiers de santé, commissaires des guerres, agens de finances, intendans d'armée, etc., l'Empereur ne les a pas considérés comme prisonniers, et est déterminé à faire mettre en liberté ceux qui ont été arrêtés par représaille de la conduite des agens de l'armée autrichienne. Il y a dans les provinces que nous occupons, plusieurs mille employés civils autrichiens, payés par votre cabinet, et que cependant nous protégeons et laissons tranquilles. L'arrestation de tous ou partie de ces individus, aggraverait les maux de la guerre sans raison. Cependant nous allons être contraints de le faire, si votre généralissime ne donne pas ordre de faire relâcher les employés civils arrêtés en Tyrol, ceux arrêtés dans le haut Palatinat, plusieurs commissaires saxons: il en est qui ont été arrêtés, il n'y a pas 15 jours. Les partisans envoyés en Saxe et dans le haut palatinat, ont arrêté les agens civils de ces différens pays. — Quant à M. le lieutenant-général comte de Weissenwolf, s'il veut se présenter demain de 4 à 5 heures du matin par la briqueterie, l'officier de l'état-major porteur de cette dépêche à vos avant-postes, l'attendra aux nôtres pour le recevoir. Votre Excellence trouvera ci-jointe la lettre d'échange des officiers du 65e régiment, contre ceux de la garnison de Raab.

ALEXANDRE.

Lettre du prince Poniatowski au major-général.

Au quartier-général à Pulawy, le 2 juillet 1809.

Monseigneur, conformément à la volonté de Sa Majesté Impériale, pour prendre en son nom possession provisoire de la Gallicie jusqu'à la paix, les aigles françaises doivent être substituées partout aux armes autrichiennes; la justice sera rendue en son nom; et toutes les autorités lui prêteront serment de fidélité entre mes mains. Empressé de me conformer à ces

dispositions, j'ai pris de suite les mesures nécessaires pour leur exécution; et je ne manquerai pas de remplir de même celles qui me sont prescrites à l'égard des troupes formées en Gallicie. J'attends avec impatience les armes que S. M. daigne leur accorder. — Les dispositions des commandans russes, dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime dans mes précédens rapports, étant de nature à ne point me laisser exempt d'inquiétude sur les suites qu'elles pouvaient entraîner, je me suis fait un devoir d'éclairer de près les circonstances qui y sont relatives. J'ai fait parvenir à l'Empereur, les rapports de deux officiers supérieurs polonais, sur la véracité desquels je puis compter. Ils convaincront Sa Majesté que loin que mes craintes à cet égard aient été exagérées, le concert des généraux russes avec l'Autriche, devient tellement certain et prononcé, qu'à proprement parler, il semble que ce soit les troupes polonaises qu'on regarde comme ennemies; et tandis qu'ils se prêtent avec empressement aux vues des commandans autrichiens, toutes les mesures sont prises pour déjouer les efforts de leurs alliés. — Le mouvement que j'ai fait sur Pulawy avec les troupes sous mes ordres, avait évidemment inquiété l'ennemi; le passage de toute ma cavalerie sur la rive gauche, la jonction du corps du général Sokolnicki, et la direction sur Radom que j'ai fait prendre à la plus grande partie de mes forces, ont achevé de déterminer la retraite de l'ennemi. Il paraît qu'une partie de l'armée de l'archiduc Ferdinand, prend la route de la Silésie, qu'une autre colonne se dirige vers la Moravie, en couvrant Cracovie, tandis qu'une troisième, qui s'est jetée dans le duché par Sulejow, se réunira probablement à la première. — L'avant-garde envoyée à la poursuite de l'ennemi, l'inquiète continuellement dans sa marche; elle est suivie immédiatement par le corps sous mes ordres. Sandomir a été évacué par les Autrichiens. Nos troupes ont occupé Konskie, Kielce et Opatow; elles ont enlevé à l'ennemi des fusils, des sabres, et fait des prisonniers. Des magasins considérables sont tombés entre nos

mains. Je saisirai chaque occasion pour profiter des avantages que m'offriront les circonstances. — Agréez, Monseigneur, l'expression de ma plus haute considération, Le général de division commandant les troupes polonaises du 9e corps d'armée,

JOSEPH, prince PONIATOWSKI.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

LA COALITION TENTE DE SOULEVER LE NORD DE L'ALLEMAGNE CONTRE LA FRANCE, EN AVRIL ET MAI.

Pages.

Il faut dissiper les erreurs répandues sur notre histoire; et les nuages qui couvrent la politique des diverses puissances. 1

La coalition avait projeté de soulever en avril, les peuples de l'Allemagne. 9

Kett prend les armes dans la vieille Marche (3 avril). 14

L'insurrection de Cassel éclate avant le moment fixé; Doernberg est battu et forcé de se sauver (22). 15

Schill sortant de Berlin, tente de s'emparer de Wittemberg (28) . 19

En apprenant les victoires de Napoléon, il se jette dans la Westphalie (3 mai). 20

Le ministère prussien, changeant de conduite selon les événemens, désavoue Schill. 23

Celui-ci, ayant manqué une entreprise sur Magdebourg, marche sur Domitz (15) 25

Le duc de Brunswick-Oels entre trop tard dans la Lusace (15); s'il se fût réuni à Doernberg et à Schill, le nord de l'Allemagne aurait pris les armes 26

Pages.

Gratien attaque Schill enfermé dans Stralsund; celui-ci est tué, et sa bande dispersée (31 mai). 32

CHAPITRE II.

FERDINAND ENVAHIT LE GRAND DUCHÉ DE VARSOVIE; PONIATOWSKI SE RETIRE SUR LE BUG.

L'Autriche, la Russie et la Prusse ont été constamment liées par le démembrement de la Pologne. 38
La politique de Napoléon envers ce pays, a toujours été subordonnée à l'intérêt de la France. 40
Aujourd'hui, la situation des Polonais est entièrement changée. . 43
La guerre de 1812 était utile à l'Europe; elle recommencera un jour 44
En 1809, l'Autriche avait de grandes espérances dans le Nord. . . 46
Ses agens et ceux de la coalition, parcourent la Pologne. 48
Les troupes saxonnes et polonaises se réunissent autour de Dresde et de Varsovie; les Russes restent dans l'inaction, et bordent la frontière orientale de l'Autriche. 51
Ferdinand rassemble le 7e corps, et marche sur Varsovie (15 avril). 53
Poniatowski livre la bataille de Raszyn (19). 55
Après une convention, ce prince se retire sur le Bug, et le gouvernement polonais, à Tykoczyn (23). 61
Ces mesures déconcertent les projets des puissances alliées. . . . 66
Poniatowski profite des fautes de Ferdinand, bat Mohr à Grochow (25), et enlève la tête du pont de Gora (3 mai). 68
L'arrestation d'un courrier ennemi, montre la connivence des Russes avec les Autrichiens. 71

CHAPITRE III.

SOULÈVEMENT DU TYROL ET DES VALLÉES VOISINES; PREMIÈRE SOUMISSION DE CES PAYS.

Pages.

Le Tyrol, principal théâtre des insurrections préparées par la coalition, leur est plus favorable que tout autre pays. 73
Les agens étrangers le soulèvent, au nom de la religion et de la patrie. 77
Hofer et d'autres chefs sont les aveugles instrumens de leurs projets. 80
Les Bavarois sont répandus sans méfiance dans le Tyrol; deux colonnes de conscrits français le traversent. 85
Au commencement d'avril, des nuées de montagnards tombent sur les troupes, et enlèvent Innsbruck (12). 86
Les Bavarois et les Français sont forcés de mettre bas les armes. . 87
En quatre jours, les Tyroliens seuls délivrent leur pays. 90
Chateler arrive à Innsbruck (15). 93
Le Voralberg et les vallées italiennes s'insurgent. 94
Chateler va à Roveredo et revient sur l'Inn (3 mai) 96
Lefebvre bat Jellachich, fortifie Salzbourg et marche sur Innsbruck (10). 97
Il disperse les insurgés à Lover, à S. Johann, à Woergl, à Schwaz; mais il ne profite pas de ses victoires (11 au 16). 99
Les Tyroliens et les Autrichiens traitent de la soumission du pays (17). 104
Chateler se retire d'après les ordres du prince Jean. 105
Le Tyrol et le Voralberg se soumettent momentanément (19) . . . 106
Lefebvre se rend à Salzbourg et à Lintz (31). 107
La Suisse jouit de la paix, mais elle favorise secrètement les insurgés. 108

CHAPITRE IV.

SITUATION DE L'ITALIE EN 1809; PRÉPARATIFS DE LA COALITION POUR LA SOULEVER ET POUR L'ENVAHIR.

Pages.

La guerre allait décider du sort de l'Italie. 110

Sa configuration extérieure tend à en faire un État séparé; sa division intérieure, à en former plusieurs 111

Les empereurs d'Allemagne et les papes s'y sont disputé long-temps la suprématie. 113

La France a eu dans tous les siècles, de graves démêlés avec le saint Siége. 115

Celui-ci a toujours fait partie de la coalition; il séparait de la Lombardie le royaume de Naples, où les Anglais entretenaient la guerre et le brigandage. 116

De la Sicile et de la Sardaigne, ils menaçaient toutes les côtes de la Méditerranée, et liaient l'Espagne à l'attaque générale du continent contre Napoléon. 121

Depuis 1808, l'archiduc Jean se préparait à soulever l'Italie et à y porter la guerre. 125

Il augmente les forces et l'influence de son armée. 127

Il réunit et dispose ses troupes dans le mois de mars. 132

L'Italie était dans une parfaite sécurité. 134

Eugène commandait l'armée franco-italienne, échelonnée depuis l'Isonzo jusqu'au Chiese, et dont une partie était encore éloignée. 136

CHAPITRE V.

LES AUTRICHIENS ENVAHISSENT L'ITALIE JUSQU'A L'ADIGE, ET BATTENT EUGÈNE A SACILE.

Pages.

L'archiduc Jean qui devait atteindre rapidement l'Adige, prend le chemin le plus long, et marche fort lentement. 140

Broussier combat à Venzone (11 avril) 145

Eugène se reploie derrière le Tagliamento (12), et appelle le reste de son armée. 147

L'arrière-garde est surprise à Pordenone (15) 148

Eugène se reporte en avant, et livre la bataille de Sacile (16). . . 150

L'Archiduc supérieur en forces, gagne la gauche de l'armée française qui est obligée de se retirer par le pont de Brugnera. . . . 157

Cette bataille était inutile au vice-roi; il s'y commet des fautes des deux côtés. 160

Jean s'arrête à Sacile, et ne passe la Piave que le 22 162

Eugène renforce les postes de Venise, et se porte par Vicence sur l'Alpon (24). 163

L'ennemi attaque vainement l'ouvrage de Malghera (23). 167

Chateler part d'Innsbruck (19), combat Baraguey à Volano (24), et arrive à Roveredo (26). 168

Les armées française et autrichienne se rapprochent de l'Adige . . . 171

Elles sont en présence, devant Vérone (26); la première est concentrée au milieu des forces de l'Archiduc, qui l'enveloppent sur les deux ailes. 172

CHAPITRE VI.

LES AUTRICHIENS ÉVACUENT L'ITALIE APRÈS LA NOUVELLE D'ECKMUHL; ILS SONT BATTUS SUR LA PIAVE.

Pages.

Les victoires de Napoléon changent la situation des affaires en Italie. 174

L'archiduc Jean ponvait rendre les résultats bien différens. . . . 179

Il tente d'inquiéter Eugène sur ses flancs (28 avril). 182

Celui-ci qui s'attend à la retraite de l'ennemi, l'attaque vainement (29). 185

Jean, ayant reçu l'ordre de continuer l'offensive, et de se maintenir dans les pays conquis, annonce à François son retour vers les États héréditaires. On a prétendu qu'il voulait marcher, par le Tyrol, sur la Bavière. 187

Le 1er mai, il se retire sur la Brenta, et traverse la Piave le 6. . . 190

Eugène le suit lentement, force le passage de la Piave, et lui livre bataille (8) 194

L'Archiduc battu complétement, marche de nuit sur Sacile et sur le Tagliamento qu'il passe (10) au gué de Spilimbergo; il campe le soir à S. Daniele. 206

Eugène traverse le fleuve le lendemain (11) à Valvasone, et attaque l'arrière-garde à S. Daniele. 209

Jean part aussitôt pour Venzone, et arrive le 12 à Ponteba. . . . 211

Eugène se retarde encore et n'atteint ce village que le 16. . . . 212

CHAPITRE VII.

EUGÈNE FORCE LES DÉFILÉS DE L'AUTRICHE INTÉRIEURE, ET ARRIVE PRÈS DE VIENNE.

Pages.

Les deux armées se retrouvent sur les frontières de l'Autriche : Jean se dirige par la Fella vers les États héréditaires, et envoie Ignace Giulay de Tarvis sur Laybach. 214

Ce prince s'arrêtant du 14 au 17 mai à Willach, y apprend les nouvelles de Vienne et du Tyrol. 218

Il part pour Gratz, appelle Jellachich ainsi que Chateler ; Giulay reste avec divers corps dans la Carniole et les provinces méridionales. 220

L'Archiduc reçoit, à Klagenfurth (19) l'ordre de se porter par Salzbourg sur Lintz ; mais il continue à marcher sur Gratz, où il est le 24. 221

Eugène suit lentement l'armée ennemie, force les retranchemens de Malborghetto, et enlève la position de Tarvis (18). . . . 223

Serras emporte le fort de Prediel. 234

Macdonald ayant franchi l'Isonzo (14), fait capituler la garnison de Prewald, et celle du camp retranché de Laybach (22). . . 236

Eugène bat, à S. Michele (25), Jellachich qui allait à Gratz. . . 242

Le 26, l'armée française est à Leoben ; le corps de Macdonald, à Marbourg. 244

Le prince Jean, qui pouvait battre les corps français séparés, se retire à leur approche (26) sur Kormend en Hongrie. . . . 245

CHAPITRE VIII.

DISPOSITIONS DES ARMÉES FRANÇAISE ET AUTRICHIENNE AUTOUR DE VIENNE, DU 12 AU 20 MAI.

Pages.

L'Europe tient les yeux ouverts sur les armées du Danube. 249

L'Empereur était à Vienne, avec la tête de ses corps échelonnés depuis Ratisbonne. 253

L'archiduc Charles tente plusieurs opérations sur les derrières de l'armée française. 255

Moins heureux qu'en 1805, Napoléon a trouvé Vienne occupé et les ponts rompus. 257

Le Danube, immense autour de cette capitale, présente trois points de passage. 259

Nussdorf et Ebersdorf sont choisis. 262

La tentative de Saint-Hilaire sur le premier point échoue (13) . 263

Masséna a l'ordre (13) de faire les ponts à Ebersdorf, où les difficultés et les avantages se compensent. 264

Pernetti est chargé de leur construction. 267

L'Archiduc fait diverses démonstrations (17, 18). 268

L'armée française, réunie le 20 auprès d'Ebersdorf, menace toujours Nussdorf. 271

Napoléon commence les ponts le 19 au soir; ils sont terminés le 20 à midi. 273

Charles partageant son attention sur les deux points menacés, vient très-tard reconnaître la Loban (20). 275

L'Empereur fait passer le dernier bras le 20 au soir. 277

Masséna annonce la présence de l'armée ennemie. 278

CHAPITRE IX.

BATAILLE D'ESSLING OU D'ASPARN, PREMIÈRE JOURNÉE, 21 MAI.

Pages.

Le but que se proposent les généraux, décide les batailles et le jugement qu'on doit porter sur elles. 279

L'Archiduc annonce l'intention de culbuter, sur la rive droite du Danube, Napoléon qui veut franchir ce fleuve. 282

Dans la matinée, Napoléon reconnaît le terrain, et presse l'arrivée des troupes. 284

A midi, cinq divisions françaises seulement sont passées. . . . 286

La position entre Asparn et Essling, simple halte pour nous, est négligée. 288

L'Archiduc dirige son armée vers Asparn, et n'envoie qu'un corps sur Essling par un long détour. 291

S'il voulait attaquer, il devait se rapprocher des ponts, et commencer l'action de grand matin. 293

Vers une heure, l'ennemi assaillit Asparn, où court Masséna avec la division Molitor. 294

L'Archiduc épuise, contre ces quatre régimens, les efforts de trois corps d'armée. 296

Il attaque plus tard Essling défendu par Lannes, avec la division Boudet. 298

Bessières charge la cavalerie ennemie, qui charge à son tour. . . 299

Asparn est conservé par Molitor que Legrand relève. 301

Le combat se prolonge pendant la nuit; les Autrichiens ne sont maîtres que de l'Eglise. 304

Ils se contrediseut dans leurs récits sur les brulôts et sur les ponts. 305

CHAPITRE X.

BATAILLE D'ESSLING OU D'ASPARN, DEUXIÈME JOURNÉE, 22 MAI.

Pages.

L'Archidue persiste dans son système, et recommence la bataille au point du jour. 307

Napoléon presse le passage de ses troupes; il préparait, depuis la veille, son attaque contre le centre ennemi, formé en partie de landwehrs. 308

Lannes s'avance avec trois divisions échelonnées, et se déploie à mesure qu'il gagne du terrain. 313

La ligne autrichienne est percée, et se retire dans toutes les directions. 314

Le prince Charles accourt avec des renforts; il est entraîné lui-même dans la fuite des siens. 316

L'Empereur apprenant la rupture des ponts, arrête Lannes et le fait rentrer dans sa position. 318

L'Archidue délivré de ses craintes, assaille de nouveau Asparn et Essling. 319

Masséna conserve Asparn. 322

Charles menace enfin le centre de l'armée française, avec des forces considérables. 325

Lannes repousse ses efforts; Monton reprend Essling. 327

Le combat se ralentit dans la soirée. 329

Napoléon se décide à suspendre son opération, pour la recommencer bientôt; il parcourt l'île de Lobau, et prouve à ses généraux la nécessité de s'y maintenir. 330

Il donne à Masséna le commandement des troupes de la rive gauche. 332

Il prodigue à Lannes mourant, les témoignages de la plus tendre amitié. 333

CHAPITRE XI.

DISPOSITIONS DES DEUX ARMÉES, JUSQU'AU 25 ET AU 31 MAI; JUGEMENT SUR LA BATAILLE D'ESSLING.

Pages.

Dans ces terribles momens, l'armée française ne manifeste que des sentimens généreux. 337

Napoléon passe à la rive droite. 341

Masséna commence la retraite à minuit, et rentre dans l'île de Lobau; l'Archiduc s'est reployé de son côté. 342

Le hasard avait donné à l'ennemi un puissant auxiliaire dans le Danube. 343

L'Empereur s'occupe de réparer le mal passé, et d'organiser de nouvelles victoires. 345

Le 25, il vient dans l'île de Lobau; les ponts sont raccommodés. . 348

Du 25 au 31, l'armée française menace l'Archiduc à Presbourg et en face d'Essling. 349

Les Autrichiens montrent quelques cavaliers le 23, et un corps d'armée le 24; le 25 et le 26, ils se retranchent, et rentrent dans leurs anciens camps. 351

Charles, qui peut nous attaquer ou passer le fleuve, préfère profiter de ce succès apparent, pour attendre les secours du dehors et renforcer son armée. 353

Le 25, Napoléon a déjà repris son offensive, l'Archiduc sa défensive; ainsi, la victoire n'est d'aucun côté; l'honneur reste du nôtre. . 355

Le général Rogniat s'est montré aussi injuste que sévère, dans son jugement sur la bataille d'Essling. 358

NOTES.

Pages.

NOTE PREMIÈRE. Coup d'œil stratégique sur la Pologne. . 365

NOTE DEUXIÈME. Coup d'œil stratégique sur le Tyrol. . . 375

NOTE TROISIÈME. Sur les rapports de Napoléon avec la cour de Rome et le clergé de France. 383

NOTE QUATRIÈME. Coup d'œil sur le théâtre de la guerre en Italie. 396

§ I. *Échiquier Stratégique;* forme, division, détails, théâtres d'opérations, lignes directrices. . . . . *ibid.*

§ II. *Division Stratégique de la Lombardie;* parties soumises à l'influence des États voisins; Malborghetto, Osopo, Palma-Nova, Venise... partie neutre. 402

§ III. *Place d'armes de la Lombardie;* Mincio, Peschiera, Adige, Vérone, Legnago. 409

§ IV. *Système de Mantoue et du Seraglio;* état ancien et actuel, grandes améliorations. 416

§ V. *Système d'Alexandrie et de ses confluens;* situation topographique; état ancien et actuel, améliorations et projets. . . . 424

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Davout. 1er mai 1809. 431

Idem. . . . . . 9 mai 1809. 432

Lettres du major-général au maréchal Masséna . . 13 mai 1809. 433

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. . . 15 mai 1809. 435

Lettre du prince Louis de Meklenbourg au major-général. . . . . 15 mai 1809. 436

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. . 18 mai 1809. 437

Lettre du major-général au prince Poniatowski. . . 18 mai 1809. *ibid.*

		Pages.
Lettre du major-général au maréchal Masséna. . .	19 mai 1809.	438
Lettre du major-général au maréchal Davout . .	19 mai 1809.	438
Idem.	21 mai 1809.	439
Lettre du major-général au maréchal Masséna . .	23 mai 1809.	440
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général .	24 mai 1809.	*ibid.*
Lettre du major-général au maréchal Masséna . .	24 mai 1809.	441
Idem.	25 mai 1809.	442
Idem.	27 mai 1809.	*ibid.*
Lettre du roi de Bavière au major-général . . .	30 mai 1809.	*ibid.*
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général .	31 mai 1809.	443
Ordre de l'empereur Napoléon.	2 juin 1809.	*ibid.*
Lettre du prince Bernadotte au major-général. . .	4 juin 1809.	444
Lettre de l'empereur Napoléon au général Laribois-sière	4 juin 1809.	445
Idem.	5 juin 1809.	*ibid.*
Ordre de l'empereur Napoléon.	5 juin 1809.	446
Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna.	5 juin 1809.	*ibid.*
Lettres de l'empereur Napoléon au major-général (pour lui seul).	6 juin 1809.	447
Idem.	6 juin 1809.	448
Lettre de l'empereur Napoléon au général Laribois-sière.	6 juin 1809.	*ibid.*
Idem.	7 juin 1809.	*ibid.*
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.	8 juin 1809.	449
Décret impérial	9 juin 1809.	*ibid.*
Ordre de l'empereur Napoléon.	10 juin 1809.	450
Idem.	10 juin 1809.	451
Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Davout.	9 juin 1809.	*ibid.*
Lettre du baron de Wimpfen au major-général. .	12 juin 1809.	452
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général .	13 juin 1809.	454
Note de l'Empereur sur la défense des îles du Tabor.	13 juin 1809.	*ibid.*
Lettre du major-général au maréchal Kellermann .	— juin 1809.	456
Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Davout.	16 juin 1809.	457

Pages.

Lettre de l'empereur Napoléon au général Laribois-
sière. . . . . 17 juin 1809. 459
Lettre du roi de Wurtemberg au maréchal Keller-
mann. . . . . 17 juin 1809. *ibid.*
Lettre du major-général au maréchal Masséna . . 18 juin 1809. 460
Lettre de l'empereur Napoléon au général Laribois-
sière. . . . . 19 juin 1809. 461
Idem. . . . . . 20 juin 1809. *ibid.*
Idem. . . . . . 20 juin 1809. *ibid.*
Ordre de l'empereur Napoléon . . . . . 20 juin 1809. 462
Lettre de l'empereur Napoléon au général Laribois-
sière. . . . . 21 juin 1809. 464
Lettre du major-général au maréchal Masséna. . . 21 juin 1809. *ibid.*
Lettre du prince Poniatowski au major-général. . . 21 juin 1809. *ibid.*
Rapport sur les ponts et batteries; note de l'Empe-
reur. . . . . 22 juin 1809. 466
Lettre de l'empereur Napoléon au général Laribois-
sière. . . . . 23 juin 1809. 467
Ordre de l'empereur Napoléon. . . . . 24 juin 1809. 468
Idem. . . Sur les ponts et les bouches à feu. 24 juin 1809. 469
Lettre du major-général au maréchal Masséna. . 25 juin 1809. 471
Lettre de l'empereur Napoléon au général Laribois-
sière . . . . . 25 juin 1809. *ibid.*
Idem. . . . . . 26 juin 1809. 472
Idem. . . . . . 26 juin 1809. *ibid.*
Idem. . . . . . 26 juin 1809. 473
Idem. . . . . . 26 juin 1809. 474
Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Davout. 26 juin 1809. *ibid.*
Lettre du prince Poniatowski au major-général. . 27 juin 1809. 475
Lettre de l'empereur Napoléon au général Laribois-
sière. . . . . 27 juin 1809. 476
Idem. . . . . . 27 juin 1809. 477
Ordre de l'empereur Napoléon. . . . . 28 juin 1809. *ibid.*

		Pages.
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. .	28 juin 1809.	478
Idem.	28 juin 1809.	*ibid.*
Idem.	28 juin 1809.	479
Idem.	29 juin 1809.	*ibid.*
Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Davout.	29 juin 1809.	480
Lettre du roi de Westphalie au duc d'Abrantès. .	29 juin 1809.	481
Lettre du général en chef Marmont au major-général.	29 juin 1809.	*ibid.*
Lettre du major-général au général Wimpfen . .	30 juin 1809.	482
Lettre du major-général au maréchal Masséna . .	1er juillet 1809.	*ibid.*
Ordre de l'empereur Napoléon.	2 juillet 1809.	483
Circulaire du major-général (au prince de Ponte-Corvo).	3 juillet 1809.	488
Ordre de l'empereur Napoléon.	3 juillet 1809.	489
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général .	3 juillet 1809.	490
Ordre de l'empereur Napoléon.	3 juillet 1809.	492
Idem.	3 juillet 1809.	*ibid.*
Lettre du général Wimpfen au major-général . .	2 juillet 1809.	*ibid.*
Lettre du major-général au général Wimpfen . .	3 juillet 1809.	493
Lettre du prince Poniatowski au major-général. .	2 juillet 1809.	494

FIN DE LA TABLE.

ERRATA DU TROISIÈME VOLUME.

Page 2, ligne 22. Accoutumés; *lisez :* accoutumé.

Page 4, ligne 28. Douze; *lisez :* six.

Page 5, ligne 8. Ils; *lisez :* Les soldats russes.

Page 5, ligne 12. Ces troupes; *lisez :* Les troupes de réserve.

Page 44, ligne 26. Frimats; *lisez :* frimas.

Page 140, ligne 8. (11); *lisez :* (11 avril).

Page 159, ligne 16. Lamarbue; *lisez :* Lamarque.

Page 190, ligne 26. Manti; *lisez :* matin.

Page 214, ligne 8. Du 14 au 17; *lisez :* du 14 au 17 mai.

Page 217, ligne 10. Giulay; *lisez :* Ignace Giulay.

Page 223, ligne 14. Frontière Ponteba; *lisez :* frontière à Ponteba.

Page 249, ligne 4. 18 mai; *lisez :* 20 mai.

Page 278, ligne 2. Au-delà d'Aparn; *lisez :* au-delà d'Asparn.

Page 443, ligne 20. Ordres; *lisez :* ordre.

Page 471, ligne 18. 23 juin; *lisez :* 25 juin.

582933
SBN

Digitized by Google

Digitized by Google